This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

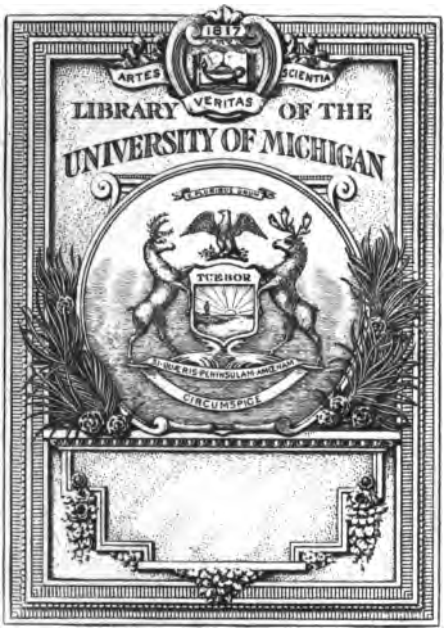
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

~~7214~~
3 3 1
848
L54

LE PÈLERIN

DE SAINTE ANNE

Pv LeMay

LE PÈLERIN

DE SAINTE ANNE

QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne

1877

Rom. Long.
Duchaine
6-15-44
50525

4-6-45 RGF

LE PÈLERIN

DE

SAINTE ANNE

—

PROLOGUE

—

Notre belle paroisse de Lotbinière, d'ordinaire si calme, est depuis quelques jours, dans une surexcitation singulière. Si l'on rencontre un ami sur le bord de la route, à peine a-t-on dit : Bonjour ! que l'on ajoute, avec un mouvement de tête bien significatif : Crois-tu ! quel exemple ! Et l'ami répond : C'est terrible ! ou : C'est admirable ! selon que sa pensée se

porte vers l'un ou l'autre des événements qui viennent d'arriver. Les hommes restent quelquefois plongés dans une rêverie profonde ; les femmes parlent beaucoup. Lorsque deux d'entre elles s'arrêtent devant une porte, une troisième survient, puis une quatrième, puis une autre, puis toutes les femmes du canton. Parfois alors arrive Geneviève Bergeron. Elle vient le plus souvent de l'érablière, et, des larmes plein ses grands yeux hagards, elle demande d'une voix dolente : N'avez-vous pas vu la petite Marie-Louise ? Pauvre petite ! il faut que je la trouve ; sa mère me l'a confiée..... Elle n'est point dans la fosse du ruisseau ; la fosse est remplie .... L'eau coule sur le cadavre du méchant..... mais elle ne lavera point ses crimes..... Et, sans attendre de réponse, elle part chantant sur l'air mélancolique du " *Fil de la vierge* :"

Aujourd'hui j'ai perdu bien plus d'une espérance
En floraison,
Et le doute a soufflé sur ma frêle existence
Son froid poison.
Ici-bas j'ai cherché des amitiés divines,
Soins superflus !
L'amour a des regrets, le bonheur, des épines.....
Je n'y crois plus !

—Pauvre Geneviève ! murmurent les femmes, en la regardant s'éloigner, pauvre Geneviève !

Hélas! elle n'a pas toujours été dans l'état de démence où le monde la voit maintenant! mais elle fut un jour, aux yeux de Dieu, bien plus abominable ; et pendant plusieurs années elle fournit ample matière à la médisance. Au reste, les vertus farouches de Marguerite Pagé, de Lisette Mathurin, de Pélagie Miquelon, d'Ursule Richard et de toutes ces jeunes mères qui peuplent d'enfants tapageurs les maisons blanches de mon village, ne se soucient guère de frôler la vertu avariée de leur ancienne compagne. Pourtant quelle femme fut plus aimée du Christ que Madeleine ?.... Du Christ, oui ! mais des autres femmes ?....

Les événements auxquels je fais allusion avaient eu lieu au mois d'octobre de l'an 1849. Le deuxième et le troisième dimanches de ce mois, l'on vit, à la porte de l'église, les groupes de jaseurs se former plus nombreux et s'attarder plus longtemps que de coutume. Il est vrai que M. le curé avait su raconter, dans ses sermons, comment le doigt de Dieu se voit partout, et comment le Seigneur peut faire tourner chaque chose à sa gloire. Il avait parlé du muet, de la folle, et de la mort affreuse du malheureux étranger. Il eut le cœur gros

en parlant, et on le vit essuyer plus d'une larme. Le père Lallemand qui dort toujours ne ferma pas l'œil, et la grosse Catherine qui passe pour un cœur dur pleura comme une Madeleine.

Le groupe le plus considérable s'est formé devant la maison publique. Un personnage sur lequel tous les yeux sont fixés se trouve au milieu. Il est là serré comme dans un étau. On le tient enfermé dans un cercle impitoyable; et il n'est pas aisé de rompre cette digue de curieux. Ce n'est pas le groupe le plus bruyant : il n'y a là que des hommes. Un peu plus loin, sur le même coteau, tout près de la maison d'Amable Houde, les femmes sont réunies comme les corneilles qui se rassemblent sur les rameaux sans feuilles, à la fin de septembre, pour émigrer vers le sud. Elles caquettent. Bientôt cependant c'est à qui parlera plus haut ; c'est une lutte entre elles pour raconter ce qu'elles ont vu ou n'ont pas vu, ce qu'elles savent ou ne savent pas. D'un côté une voix stridente s'écrie :—Marguerite ne le sait pas : elle n'était point au bateau quand il est arrivé..... Moi je le sais bien.

—Tu le sais, Catiche ? dit une autre voix, y étais-tu ?

—Non ; mais Lucette y était.

—Quelle Lucette ?

—La mienne, ma fille.

D'un autre côté une voix de baryton raconte :

—Si vous aviez vu cet effrayant visage de mort comme je l'ai vu, moi ! Ah ! j'en frissonne encore. Si vous aviez vu ces grands yeux ouverts et pleins de sang ! cette bouche !.....

—J'ai vu cela ! j'ai tout vu ! reprend vivement Françoise Toutqune, et je n'ai pas pu dormir depuis ce temps-là. Il me semble que la main crispée qui tenait la misérable femme va me saisir le bras à moi aussi : j'aurais voulu ne pas voir.

—Je suis surprise que cette femme ne soit pas morte de peur, dit une jeune fille. La voix de baryton réplique : Elle n'en vaut pas mieux, la chère créature ! Elle n'a plus la tête à elle.

—On pourrait bien l'inquiéter, glapit la voix stridente, on voit qu'elle était complice.

—Elle va laisser la paroisse ; c'est un bon débarras.

—Oui ?

—Je vous le donne pour certain. Dieu ! qu'elle a maltraité l'orpheline !

—C'est dommage que la défunte Julie ne revienne pas maintenant ! hazarde la petite Michel Rivard qui n'a pas eu l'occasion de risquer son mot plus tôt.

—La pauvre femme ! elle est avec le bon Dieu depuis longtemps ! observe, de sa voix chevrotante, la mère Lozet. Quand je pense que ce fut moi qui lui annonçai le malheur !... Si j'avais su dire mieux ces choses-là, peut-être ne serait-elle pas morte. J'ai toujours senti comme un remords.

—Ne dites donc pas cela, mère Lozet, personne n'eut fait mieux que vous. Elle avait à mourir : c'était sa destinée !

Cette fataliste se nomme Angèle Boisvert.

Au même instant passe, gracieuse et légère, un livre de messe à la main, la plus jolie fillette de la concession Saint-Eustache.

—Regardez donc Noémie Bélanger, dit la voix stridente, a-t-elle l'air fier un peu !

—Elle espère se marier avec Joseph ! ajoute le baryton.

—Il lui a parlé : je le tiens de bonne part.

—C'est une excellente enfant, allez ! pas

vaine, pas sotte. Elle tiendra de sa mère : une brave femme, vous savez !

—C'est bien vrai cela, mère Lozet, mais cette jeunesse est un peu haute : on dirait une *seigneuresse*, et pourtant !...

—Ce n'est pas la fierté, elle est faite comme cela : grande, droite, belle taille, bonne mine, que voulez-vous ? Elle jouit des dons que le bon Dieu lui a faits. Il ne faut pas la jalouser.

—Ah ! mère Lozet, soyez sans crainte : le soleil luit pour tout le monde. Que mademoiselle Noémie se marie, cela n'empêchera pas nos filles de rencontrer, quand l'heure sera venue, des partis convenables.

Noémie marche toujours. Elle passe comme la libellule qui fait vibrer ses ailes de gaze. Quand elle arrive près du groupe d'hommes, elle lève timidement les yeux comme pour chercher quelqu'un, puis elle les reporte bientôt sur le chemin poudreux. Un sourire éclaire sa figure ; une chaste rougeur colore ses joues. Du milieu du groupe un regard est parti, et ce regard a rencontré le sien. Ainsi se rencontrent, à la surface d'une onde limpide, les regards de deux étoiles.

Angèle Boisvert reprend la parole :—Marguerite m'a conté, en sortant de l'église, qu'il y aurait un pèlerinage.

—Eh oui ! Angèle, un pèlerinage d'actions de grâces. Tu n'as pas entendu M. le Curé ?

—Ma foi ! j'ai cru qu'il parlait de celui de l'orphelin.

—Il en a parlé aussi : mais il veut que toute la paroisse, s'il est possible, aille à la bonne Sainte Anne demain en huit. Cette fois, pour remercier Dieu et la sainte de Beaupré. Iras-tu, Cécile ?

—Moi ? Je l'espère bien.

—Toi, Marceline ?

—Si José veut garder la maison.

—Moi j'irai.

—Moi aussi !

—Moi aussi !

En attendant ce pèlerinage, remontons un peu le cours des années. On vit dans le passé par le souvenir ; souvenons-nous donc, et racontons ce qui fait le sujet de la conversation

de ces groupes animés. Mon récit sera simple. Je n'ose vous promettre ces merveilleuses intrigues que seuls quelques rares talents savent bien nouer; et nulle fée bienfaisante ne touchera mon livre de sa baguette magique, pour le transformer en un écrin radieux.

PREMIERE PARTIE

LE CHATIMENT

—

I.

L'AVE, MARIA

Le 24 mai 1837, Eusèbe Asselin arrivait de la ville, et nous apprenait que le bateau de Jean-Baptiste Daigle, que l'on appelait toujours *Paton*, chez nous, avait chaviré et que plusieurs personnes de la paroisse s'étaient noyées. Vous savez que l'on n'allait guère à Québec qu'en bateaux à voiles ou à rames, il y a quarante

ans. On voyageait encore de la même façon primitive il y a vingt-cinq ans ; et le premier vapeur qui vint chez nous, le *Rob Roy*,—un nom formidable—eut une rude concurrence à soutenir contre les petits vaisseaux de Mathurin et de Paton. La routine, voyez-vous, est toute puissante, et nos habitants sont prévenus contre le progrès.

Le bateau de Paton avait laissé Lotbinière l'avant-veille, avec treize passagers, nombre nécessairement fatal. Dans la rade de Québec, mal gouverné, il vient se jeter sur le câble d'un navire. La mer baisse : le courant est rapide. Il penche, il penche. L'eau monte jusqu'aux pavois. Les passagers poussent un grand cri. Comme une grappe serrée ils s'accrochent au flanc qui sort de l'eau. Mais en vain, le courant est plus fort. Le bateau ne retrouve plus son équilibre ; l'eau fait irruption dans la cale ; le mât frappe l'onde ; la grappe humaine disparaît dans les flots ; et la quille légère de la petite berge chavirée apparaît au-dessus du fleuve paisible.

Un seul des passagers, alerte et vif, a eu le temps de se cramponner à la chaîne du navire. Il donne l'éveil à l'équipage qui n'a rien vu.

Les matelots du grand bâtiment se précipitent dans la chaloupe et réussissent à sauver cinq des victimes de l'imprudence du capitaine Daigle. Or voici comment la *Gazette de Québec*, du vingt trois de mai 1837, rapporte ce pénible événement.

" Un accident qui a plongé plusieurs fa-
" milles dans l'affliction, a eu lieu hier dans ce
" port. Un bateau de Lotbinière appartenant à
" Jean-Baptiste Daigle, et contenant treize per-
" sonnes, savoir neuf hommes, parmi lesquels se
" trouvaient MM. Moraud, notaire, et le docteur
" Grenier, de Lotbinière, et quatre femmes,
" venant à passer sur le câble d'un bâtiment à
" l'ancre dans le port, a chaviré, et sept des
" personnes qu'il contenait se sont noyées.
" Voici leurs noms, autant que M. Moraud,
" qui nous donne ces détails, les connaît ou
" peut se les rappeler : François Rivard, Chry-
" sostôme Roiraux dit Laliberté, Frédéric La-
" liberté, tous père de famille, la veuve Beaudet,
" mère de quatre enfants en bas âge, (*Madame*
" *Beaudet était la mère de M. l'Abbé Louis*
" *Beaudet, du Séminaire de Québec,*) et trois
" filles dont les noms sont inconnus. Les sur-
" vivants ont gagné à la nage la barque *Thames*,

" Capitaine Allen, où ils ont été recueillis par sa
" chaloupe. Monsieur Moraud nous prie, tant
" en son nom qu'en celui de ses compagnons
" d'infortunes, de témoigner leur profonde
" reconnaissance au Capitaine Allen et à son
" équipage, dont les généreux efforts les ont
" sauvés.

" P. S. Une note qui nous est communiquée
" donne ainsi les noms des personnes qui se
" trouvaient à bord du bateau.

" Personnes noyées : François Rivard, Fré-
" déric Laliberté, Joseph Laliberté et Théo-
" phile Lemay, Marie Blanchet, Rosalie Rous-
" seau, Sophie Pérusse (la veuve Beaudet) et
" *un autre dont le nom est inconnu.*

" Sauvés : Le docteur Grenier, M. Moraud,
" notaire, Jean-Baptiste LeMay et un autre
" dont le nom est aussi inconnu."

La nouvelle de ce pénible accident se répandit chez nous comme une trainée de poudre enflammée. Chacun voulut voir Eusèbe Asselin et l'interroger.

La femme de Jean Letellier allait devenir mère encore. Jeune, belle et bonne, elle était mariée depuis neuf ans. Elle avait un petit

garçon de huit ans, frais et mignon comme ces petits anges que les grands artistes savent peindre. Trois autres enfants, morts au berceau, l'attendaient au ciel. Ce n'était pas à qui lui annoncerait le naufrage du bateau de Paton, car on savait que son mari était au nombre des passagers et qu'il avait péri. Les femmes, les mères surtout ont un instinct merveilleux. Madame Jean Letellier s'aperçut bien qu'il y avait du mystère autour d'elle. Tous les visages étaient tristes, toutes les voix, muettes ou tremblantes, tous les yeux, mouillés ou rougis.

La mère Lozet fut choisie pour être la messagère de la douleur. La pauvre bonnefemme tremblait comme si le froid l'eut glacée. Elle mit sa jupe neuve et son mantelet d'indienne à fond blanc, tout comme pour un jour de dimanche. Elle s'agenouilla devant son crucifix, pour demander la force et la prudence, puis s'envint chez Letellier qui demeurait à une demi-lieue de chez elle.

—Excuse, dit-elle en entrant, excuse, Julie, si j'entre sans *cogner*.

—Pas d'offense ! mère Lozet, pas d'offense ! répond de sa voix douce la jeune femme

Venez vous asseoir. Disant cela, elle apporte une chaise à son ancienne voisine : Il fait beau, reprend-elle, et nos hommes, je l'espère, se sont rendus heureusement à Québec.

La mère Lozet ne peut retenir une larme qui roule sur sa joue. Elle n'ose parler, car sa voix brisée par l'émotion la trahirait trop vite. Elle s'assied, tire sa tabatière d'argent et son mouchoir de poche, et, pour se donner de la contenance, elle hume une prise de tabac. La jeune femme continue :—Je n'ai pas été bien la nuit dernière. J'ai mal dormi. Des rêves fatigants m'écrasaient la poitrine sitôt que je fermais les yeux. Puis l'heure approche je crois. Si le vent d'en haut retardait la berge, je pense qu'à son retour Jean trouverait sa famille augmentée..... Si je lui donnais une fille, comme il serait content !

En entendant cela la mère Lozet perd toute contenance et les sanglots l'étouffent.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, madame Lozet ? Qu'y a-t-il ? vite ! parlez ! repart la jeune femme. Est-il arrivé quelque chose à Jean ? Se serait-il noyé ?..... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Et la pauvre créature, en proie à la plus

mortelle inquiétude, se laisse choir sur une chaise.

La mère Lozet allant vivement prendre les deux mains de sa jeune amie, lui dit alors : Julie, Julie, ne te décourage point : il faut se soumettre à la volonté de Dieu.

—Ah ! mon mari est mort ! mon mari est mort ! C'est donc vrai, mon Dieu ! c'est donc vrai ! Et, jetant ce cri de douleur, elle s'évanouit.

Au même instant plusieurs personnes arrivent : ce sont M. le curé, Pierre Blais et sa femme, la mère Chénard et la José-Baptiste.

Le curé s'était hâté d'aller voir tout à tour ceux de ses paroissiens que le ciel venait d'éprouver si cruellement. Jean Letellier demeurait un peu loin de l'église : ce ne fut pas là qu'il dût venir en premier lieu.

On dépose la jeune femme sur son lit. Elle est prise bientôt des douleurs de l'enfantement, et donne le jour à une petite fille. Une fièvre terrible qui dévore, le plus souvent, les victimes dont elle s'empare, la met dès le même soir aux portes du tombeau. Comme la lampe qui se ranime avant de s'éteindre pour jamais, et

jette un dernier rayon dans l'appartement assombri, la mère infortunée se réveille dans les ombres de la mort. Elle a un éclair d'intelligence, un instant de force. Elle prend sa fille, l'enveloppe d'un long regard d'amour et la presse sur ses lèvres blêmes. Elle appelle son petit garçon qui joue à la porte. L'enfant s'approche du chevet de sa mère.

—Embrasse-moi, dit-elle de sa voix mourante, tu ne me verras plus, pauvre enfant !..... je vais mourir !..... je vais mourir !.....

L'enfant entoure de ses petits bras le cou de sa mère et la couvre de baisers et de larmes : Reste ici ! dit-il, ne t'en va pas !..... Je ne veux pas que tu meures !..... je ne veux pas rester seul ! ..... Attends que papa soit revenu ! ..... Papa va revenir !..... Maman, ne meurs pas ! maman, ne meurs pas !.....

Tout le monde pleure. Et c'est, en effet, un tableau navrant.

—Je m'envais avec le bon Dieu, continue la mourante. Tu y viendras aussi toi, si tu es un bon enfant. Dis tous les jours un *Ave, Maria*, en l'honneur de la Sainte Vierge, et tu viendras

au ciel nous rejoindre un jour..... Le diras-tu, mon cher ?

—Oui, mère, répond l'enfant, je vais le dire de suite ; mais ne meurs pas !.....

Et se jetant à genoux il récite dévotement, les yeux levés sur une image de la Sainte Vierge : *Ave, Maria, gratia plena ; Dominus tecum*..... Et pendant qu'il prie ainsi sa mère expire ; et l'âme pure de cette humble femme s'envole aux cieux.

II.

GENEVIÈVE BERGERON.

Les funérailles de la malheureuse jeune mère eurent lieu deux jours après, avec beaucoup de solennité. Une suite nombreuse accompagna jusqu'à l'église les restes mortels de cette bonne chrétienne. Les trois cloches sonnèrent longtemps. Roulant sur leurs essieux ferrés, elles se tournaient vers les divers points des cieux pour jeter partout leurs plaintes touchantes. Les trois autels étaient garnis de

tentures noires semées de tibias en croix et de langues de feu. La lampe avec son voile de crêpe ressemblait à un astre éteint. Autour de la tombe, les herses étincelantes élevaient, comme des soupirs d'amour, leurs flammes vers les voûtes blanches. L'orgue fit sortir de ses tuyaux métalliques des soupirs si tendres, des chants si tristes, des mélodies si ravissantes, que l'on croyait qu'un souffle céleste inspirait cette matière en la touchant. Les Jean-Louis chantèrent au chœur. Jamais leurs voix n'avaient été plus puissantes ou plus belles. Pendant les strophes sublimes du *Dies iræ* et du *Libera*, on sentait des frissons courir, on sentait des larmes venir aux yeux. Ah ! je n'entends jamais sans pleurer ces cris déchirants des âmes pécheresses vers leur Juge terrible et Tout Puissant.

Dans un banc, au dessous de la chaire, il y avait une jeune fille qui paraissait bien attristée. Elle était restée à genoux tout le temps du service, priant avec ferveur. Bien que l'église fut remplie de monde, personne n'était entré dans le banc où elle se trouvait. Cette fille, c'était Geneviève Bergeron. Elevée par une mère sans énergie et sans piété, la mal-

heureuse avait aimé le monde. On la vit dans toutes les veillées : aux fêtes de la grosse gerbe, aux épluchettes de blé d'Inde, aux foulages d'étoffe ; et souvent elle y venait seule. Elle allait au devant des garçons trop timides. Nulle jeune fille ne dansait plus légèrement qu'elle. Infatigable, elle pouvait exécuter toutes les danses : le *ril* gai, la gigue simple, le cotillon échevelé. Elle glissait, roulait, se balançait, tourbillonnait toujours en cadence, sans perdre une mesure. Les mères prudentes lui prédisaient malheur. Un jour la pauvre fille s'oublia. Tant il est vrai que la dissipation, les jeux et la danse, surtout, prédisposent aux faiblesses du cœur et à la volupté. Ce fut un scandale. Alors la solitude se fit autour de l'infortunée. Elle resta seule avec sa honte. Une femme remplie de charité s'efforça pourtant de la relever et de la consoler. Elle lui parla si bien et si souvent de sainte Madeleine et de sainte Pélagie qui ont tant péché d'abord et ensuite tant aimé Dieu, qu'elle ramena la foi et l'espérance dans son cœur brisé. La jeune fille se repentit. Sa conduite devint admirable. Mais personne cependant ne semblait l'aimer, si ce n'est la femme de Jean Le-

tellier. Les jeunes filles l'évitaient toujours, et les garçons, en la voyant, souriaient d'un air railleur.

Elle avait bien raison de prier et de pleurer sur la tombe de son amie. Elle allait de nouveau se trouver seule au milieu du monde qui l'avait charmée et perdue.

III

AGATHE, MES LUNETTES ?

—Un, deux, trois, quatre, cinq, six..... Vous n'êtes encore que six ; on ne pourra point procéder. Il faut que vous soyez sept : la loi est précise. Etes-vous tous parents des mineurs, au moins ? Les amis ne comptent qu'a défaut de parents : la loi parle clairement. Je vais toujours prendre vos noms, qualités, degrés de parenté, et tout ce qu'il faut prendre en pareille occurence, conformément à la 48ème George III, chapitre 22. Ça sera toujours autant de fait en attendant le septième. Je dois aller au troisième rang de Ste. Croix pour

faire un testament. Il faut que je me hâte : la mort est inexorable : elle n'attend point. Mes lunettes ? Allons ! où sont mes lunettes ? Agathe, avez-vous vu mes lunettes ? Agathe ?.....On entendit alors une voix enrouée sortir du fond de la cuisine.

— Non, monsieur le notaire, je n'ai pas vu vos lunettes.

Le notaire cherche partout, range, soulève, et remet dix fois à la même place, les papiers et les livres qui encombrent sa table. Il commence à perdre patience et murmure entre ses dents. Les six habitants rient malgré eux en se cachant autant que possible. Les uns toussent, crachent et se mordent la langue ; les autres se mordent la langue, crachent et toussent. L'un des six, moins gêné que les autres, se risque à dire : Pardon, monsieur le notaire, mais je crois, sauf le respect que je vous dois, que vos lunettes sont à votre front. Le notaire porte la main à son front. — Tiens ! dit-il, je peux bien ne pas les voir ! ..... Cette boutade a un effet magique sur les six qui meurent de l'envie de rire, et l'étude du notaire retentit d'un éclat joyeux. Le notaire ne peut

se défendre d'une pensée d'orgueil : Que j'ai donc de l'esprit !... Au même instant la porte s'ouvre et le septième entre.

Le notaire que je viens de vous présenter se nomme Edmond Bégeon. Il n'est pas vieux et n'a pas l'air jeune. Il est petit et se perd dans sa barbe. Les responsabilités de la profession ont labouré son front : on dirait une vieille peau sur un jeune crâne. Econome jusqu'à la mesquinerie, il ne souscrit pas au livre nouveau, et va lire les journaux chez ses voisins. On l'emploie parce que le notaire Nolai est l'autre notaire de la paroisse.

Les sept personnes qui réclament ses services professionnels sont Pierre Leclerc et Jérôme Boulet, du Platon ; François Blanchet et Léon Pérusse, de la Vieille Eglise ; Gabriel Laliberté, du Petit St. Charles ; Jacques et Louis Boisvert de la Grande Côte. Ils s'assemblent pour nommer un tuteur aux enfants de Jean Letellier. Ils sont tous parents à divers degrés de Joseph et Marie-Louise, les deux orphelins. Le notaire s'assied à son bureau, prend sa plume d'oie et couche les préliminaires. Quand il a fini, il se tourne vers les parents et demande : Qui choisissez-vous pour tuteur des enfants de défunt

Jean Letellier et de défunte Julie Asselin ?...

—Pierre Leclerc, dit l'un.

—François Blanchet, dit un autre.

—Pierre Leclerc !

—François Blanchet !

—Non !

—Oui !

—Leclerc !

—Blanchet !

—Ainsi s'exclament ceux qui ne sont pas mis en nomination.

—Allons ! messieurs, dit le notaire en essuyant les verres de ses lunettes, tâchez de vous entendre ; pas d'animosité, pas de.....

—Blanchet est plus vieux, la charge lui revient de droit, dit Jacques Boisvert.

—Leclerc est cousin germain, reprend Labiberté.

—Blanchet est plus à l'aise et peut fournir de meilleures garanties.

—Leclerc est aussi bien !

—Quant à moi, observe le notaire, je crois l'un et l'autre également propres à remplir

cette charge. Nommez le premier tuteur et l'autre subrogé tuteur.

—Pourquoi ne pas nommer Eusèbe Asselin ? C'est à lui que revient la charge : il est beau-frère du défunt, risque Boulet.

Personne ne répond. Le notaire ajoute : Pourquoi n'est-il pas ici ? N'a-t-il pas été notifié ? Prenez garde ! il a droit d'y être. Le silence se fait encore. Un malaise visible s'empare de la petite assemblée de parents.

—Eh bien ! décidons quelque chose, continue le notaire en plongeant sa plume dans l'encrier.

Au même instant un cheval blanc d'écume s'arrête devant la porte ; un homme aux cheveux crépus, à la longue barbe, saute de la charrette, attache son cheval à la clôture du jardin, et entre dans l'étude de maître Bégeon.

—C'est lui ! fait l'homme de loi.

—Bonjour ! monsieur le notaire, dit le nouveau venu.

—Bonjour ! monsieur Asselin ; prenez un siége, assoyez-vous.

Asselin salue les parents sans rien dire. Sans rien dire et sans se lever, ceux-ci saluent.

—J'arrive trop tard, peut-être, reprend Eusèbe en s'adressant au notaire.

—Non pas ! il n'y a rien de fait.

—J'en suis bien aise. On m'a oublié, mais je n'oublie pas, moi ! Qui nommez-vous pour tuteur des enfants de mon beau- frère ?

Quelqu'un répond : On a parlé de Pierre Leclerc et de Blanchet.

—De vous aussi, ajoute le notaire.

—De moi ? De moi ?.....C'est bien ! je n'ai pas d'objection. Au reste c'est un devoir que la parenté m'impose.

—Oui, risque Laliberté, tu aimais tant ton défunt beau-frère. Eusèbe Asselin lançant un regard de feu à Laliberté : Toi, mêle-toi de tes affaires, ce sera mieux.

—Cela me regarde aussi bien que toi.

—Gabriel, tu trouveras ce que tu cherches !

—Allons ! messieurs, s'il vous plaît, pas de querelle ici : à la question ! fait le notaire. Qui nommez-vous ?

—Eusèbe Asselin ! crie Boulet.

—Leclerc ! répond Laliberté.

Les autres restent muets : la peur les a paralysés.

—Je prends les noms, dit le notaire : il faut que cela finisse. Pérusse, qui nommez-vous ?

—Asselin !

Et le notaire écrit, murmurant entre ses dents :

Asselin, une voix.

—Blanchet, qui nommez-vous ?

—Leclerc !

—Leclerc, une voix.

—Laliberté ?

—Pierre Leclerc !

—Leclerc, deux voix.

—Louis Boisvert ?

—Asselin !

—Asselin, deux voix.

—Jacques Boisvert, qui nommez-vous ?

—Blanchet !

—Blanchet, une voix.

—Leclerc ?

—Laliberté !

—Laliberté, une voix.

—Boulet ?

—Asselin !

—Asselin, trois voix, continue le notaire.

—Monsieur Asselin, qui nommez-vous ?

—Diable ! repart ce dernier, je me nomme : c'est mon droit ; et je suis capable d'administrer la terre des mineurs aussi bien que n'importe qui.

—C'est bien ! reprend le notaire d'un ton un peu plus magistral, monsieur Eusèbe Asselin a la majorité des voix et est nommé tuteur des enfants de son défunt beau-frère et de sa défunte sœur. On fera ratifier par la Cour. Maintenant nommez le subrogé tuteur.

Le choix est vite fait. Tous, excepté Asselin, opinent pour Laliberté. C'est comme une revanche qu'ils veulent prendre. Eusèbe les regarde d'un œil qui veut dire : Je suis plus fort que vous tous.

IV

VIEILLE FILLE ET VIEUX GARÇON.

Eusèbe Asselin emmena chez lui les deux orphelins.

— Josepte, dit-il à sa servante, vous ferez boire à la petite du lait et de l'eau mêlés : plus d'eau que de lait. Vous écrèmerez le lait. Pas de dépenses inutiles. Quant au petit gars, pas d'accoutumances !

Et Josepte obéit fidèlement aux ordres de son maître. La petite Marie-Louise se développait bien en dépit, peut-être à cause du lait et de l'eau. Elle était fraîche et mignonne. Quelquefois la servante pensait : Je l'aimerais bien, si.....(Pourquoi ne dirais-je pas ce qu'elle pensait ?) ..... si elle était à moi ! Connaît-on quelque chose de plus égoïste qu'une vieille fille ? ..... Rien ! excepté un vieux garçon.

Le petit Joseph était chétif et maigre. Il travaillait trop et ne dormait pas assez. Son tuteur le faisait lever dès cinq heures du matin, en hiver,

pour l'envoyer à l'étable. Pauvre petit Joseph ! si vous l'aviez vu, mal vêtu, mal chaussé, sa casquette d'étoffe sur la tête, des mitaines de cuir sans doublures dans les mains, s'en aller à la grange, par les froids de décembre et de janvier, sur la neige criante, délier les gerbes d'avoine, et les étendre dans la *batterie*, (l'aire) pendant que l'oncle fumait sa pipe à la porte du poêle plein de feu ! Il se hâtait de défaire une gerbe, puis il entrait dans l'étable pour se réchauffer un peu. Il s'avançait dans les *parcs* des génisses, et tenait ses doigts glacés sous leur chaude haleine. Son tuteur lui avait fait un fléau de bois franc, et déjà l'enfant, battant les épis mûrs, faisait retentir de ses coups réguliers les échos de la grange. Puis il donnait l'eau à la maison. Cela, c'était peu. Souvent il la donnait aux bêtes à cornes et aux chevaux. Alors c'était un travail pénible d'une heure au moins. Il fallait n'avoir point de cœur pour le voir, sans le plaindre, tirer avec un long crochet de bois glacé, fixé au bout de la brimbale, le seau demi-plein qu'il portait ensuite, en le traînant, dans les auges longues de l'étable ! Alors il pensait au soleil et soupirait après l'été. Et l'été, ce n'était plus de froid que souffrait le pauvre orphelin, mais de chaleur. Le supplice

changeait et n'était guère moins cruel. Il fallait bêcher le sol humide ou dur, herser les planches raboteuses pour ensevelir le grain, déterrer les roches, arracher les racines et les broussailles dans les abatis. Au temps de la moisson, il glanait les épis, ramassait avec le râteau, mettait les harts, aidait à charger les voitures. Il montait sur le fenil pour fouler le foin parfumé que la fourche de saule jetait par bottes pesantes. La sueur ruisselait de son visage et sur tout son corps; ses jambes fatiguées tremblaient; ses yeux se voilaient d'un nuage de larmes et de poussière; ses poumons aspiraient un air étouffant. Il était heureux quand il pouvait s'approcher de l'unique petite porte par où l'air pur du dehors entrait un peu, pendant que la fourche enlevait le foin de la charrette. Alors il pensait au vent, à la neige, et désirait l'hiver.

Le subrogé tuteur avait bien, quelquefois, fait des observations au tuteur; mais Eusèbe était peu patient. Il n'aimait pas qu'on fit des remarques sur sa conduite. On n'insistait point, et l'on s'éloignait quand on le voyait secouer sa grosse tête frisée, ou fermer ses poings osseux. On le disait capable de jeter des sorts.

Un jour, la femme de Pierre Charette veut mettre un beau châle neuf acheté à Québec; crac! voilà le châle en deux. Elle en achète un second; même aventure. La peur la prend; elle court à l'église et se fait bénir. Depuis elle a des châles tant qu'elle veut, et les met sans qu'ils se déchirent; même, son mari trouve qu'elle en achète trop. Or, il paraît qu'une fois Eusèbe dit à sa domestique qui avait besoin d'un châle pour être commère, d'emprunter celui de la Charette. Pour une raison ou pour une autre, madame Charette avait refusé. Josepte, désappointée, s'était plainte à son maître. Celui-ci n'avait répondu qu'un mot : " Son châle !..... son châle !..... Mais ce qui signifiait tout, c'était ce qu'il n'avait pas dit.

V.

LES ENFANTS D'ÉCOLE.

Quand la mère Lozet sut qu'Eusèbe Asselin était nommé tuteur des enfants de Jean Letellier, elle dit en plongeant le pouce et l'index dans sa tabatière: Je les plains, ces pauvres

orphelins ! et une larme vint luire au coin de sa paupière ridée. C'était une bonne vieille que la mère Lozet. On la voyait accourir partout où il y avait une douleur à consoler. Elle était plus empressée à partager les peines que les plaisirs. Elle disait : Ceux qui sont heureux n'ont pas besoin de moi : ils ont toujours assez d'amis ; mais souvent les malheureux sont seuls.

Ce fut la femme de Louis Gagnon qui lui apprit cette nouvelle, un jour qu'elle la rencontra près du cénellier, à la fourche des chemins de St. Jean Baptiste et de St. Eustache. A la remarque de la bonne vieille elle répondit : Je les plains moi aussi. J'ai entendu déjà le petit garçon pleurer plus d'une fois.

—Et la petite fille, reprit la mère Lozet, comment va-t-elle être élevée ?..... Ce garçon-là (Elle parlait d'Eusèbe) ne va jamais à confesse, je crois : ça ne prie peut-être pas même le bon Dieu matin et soir !

Les deux femmes ne prêtaient pas au tuteur plus de malice ou de défauts qu'il n'en avait. Vieux garçon de trente six ans, il était devenu misanthrope à force de rester seul. Les

voisins disaient qu'il ne se mariait pas afin de dépenser moins. Il ne riait jamais. Toujours de mauvaise humeur et bourru, il était comme un dogue qui gronde et montre les dents aussitôt qu'on l'approche. Possesseur d'une magnifique terre de quatre arpents sur trente, bien bâtie de grange et de maison, il se croyait pauvre, travaillait beaucoup, et portait envie à ses voisins. Josepte Racourci était sa ménagère. Grande, sèche, sans âge, comme les filles qui passent trente, babillarde comme une pie, économe jusqu'à l'avarice, elle s'engageait à sept chelins et demi par mois, depuis nombre d'années, toujours dans l'espoir, disaient les malins, de se donner un jour pour rien. On n'aimait, dans le canton, ni le vieux garçon, ni la vieille fille.

Pendant que la mère Lozet et la Gagnon causent au bord du chemin, près du cénellier, le petit Joseph l'orphelin, passe en pleurant. Il porte un livre et une ardoise sous le bras gauche, et de sa main droite il tient le bord de son chapeau de paille, car il vente fort.

—Pourquoi pleures-tu, mon petit ? demande la mère Lozet.

—C'est mon oncle qui m'a battu.

—Pourquoi ?

—Parceque je ne voulais pas aller à l'école.

—Ce n'est pas beau cela : il faut aller à l'école et obéir à ton oncle ?

—Je le veux bien ; mais je ne sais pas ma leçon et le maître va me battre.

—Pourquoi ne sais-tu pas ta leçon ? Il faut étudier, mon petit, pour apprendre à lire.

—Je n'ai pas le temps d'étudier : je travaille toujours.

—Le soir ?

—Oh ! mon oncle dit que cela gaspille la chandelle.....Si je savais ma leçon, j'aimerais bien à aller à l'école.

Au même instant passent en courant, comme une meute légère, une troupe d'enfants, gars et fillettes pêle-mêle :

—Viens donc, Joseph, viens donc ! disent-ils. Tu vas arriver tard et tu iras en pénitence.

L'orphelin part avec les autres. L'un deux, le petit Ferron, un gibier de potence en herbe, lui donne un croc-en-jambe et une poussée. L'orphelin tombe sur la face dans une mare

d'eau, car il a plu la veille, et l'eau gît par flaques grisâtres, dans les ornières du chemin mal entretenu. Son livre s'ouvre en touchant le sol, et les feuilles en restent souillées de vase ; son chapeau vole au vent et tourne comme une roulette jusques au loin. Tous se mettent à rire, tous excepté la petite Noémie Bélanger qui dit à son camarade Ferron : Comme tu es méchant !

Celui-ci se moquant d'elle :

—Regardez-la donc ! regardez-la donc crie-il aux autres : elle prend la défense de Joseph : c'est signe de quelque chose !

Joseph se lève, examine à travers ses larmes ses habits gâtés ; ramasse son A b c tombé dans la boue, en essuie de ses doigts les feuilles humides, et court vers son chapeau qui s'est arrêté entre deux perches de clôture. La mère Lozet qui jase encore avec la Gagnon crie au petit Ferron : Je le dirai à ton père, va !

Ferron, sans se retourner, fait un profond salut. La mère Lozet ne lui vit pas le visage.

VI

LA PETITE FENÊTRE DU GRENIER.

Le subrogé tuteur avait insisté sur l'urgence de mettre Joseph à l'école et de le préparer à sa première communion. Il savait que la ferme des mineurs était mieux cultivée que leur esprit. Et c'était une belle ferme, aussi grande et aussi bonne que celle de leur tuteur. Mais si Gabriel Laliberté, connaissait les habitudes d'économie et de travail d'Eusèbe Asselin, il ne connaissait pas moins son avarice et son esprit de chicane. Il se demandait, parfois, si cet homme sans scrupule ne trouverait pas moyen d'ébrécher, à son profit, l'humble héritage de ses pupilles.

Eusèbe avait parlé de l'enfant à Racette le maître d'école. Le pédagogue dit : Envoie-le, ça ira bien. Je le corrigerai comme il faut. Ah ! les enfants ! c'est moi qui les dompte !.....

En ce temps-là, dans nos écoles, on ne faisait pas l'éducation des enfants ; on les fouettait, on les domptait, comme on dompte un animal. Les enfants n'en étaient, certes ! pas meilleurs.

C'est par le raisonnement, la douceur et les bons procédés, que l'on instruit et corrige des êtres raisonnables, et non à coups de bâton.

Eusèbe Asselin et le maître d'école se connaissaient intimement et se voyaient souvent. Le maître d'école n'atteignait pas encore les hauteurs de la quarantaine, et il paraissait toucher aux rivages de la vieillesse. Ses cheveux n'avaient pas attendu l'automne de la vie pour tomber, et son front était sillonné de longues rides. Son regard était faux, sa parole, brève. Pourquoi était-il chauve ? pourquoi avait-il des rides ? Anastasie Déchène qui le connut à Québec, avant qu'il s'implantât dans notre paroisse, disait qu'il avait fait la vie. C'est un terme avec lequel on n'est guère familier dans nos heureux villages. Les premières fois qu'elle disait cela, on ne la comprenait point. Alors elle se servait d'une autre expression : Il a fait la noce trop souvent. On pensait qu'il était allé aux noces, et on le jalousait. Anastasie nous trouvait simples, et, une bonne fois, levant de pitié ses larges épaules : Il a trop bu, trop fait l'amour ! dit-elle avec impatience. Trop fait l'amour ! pensai-je longtemps. Moi qui aimais tant et d'une si pure amitié la

petite Antoinette, je devins chagrin, et souvent je me passais la main dans les cheveux pour voir s'il m'en restait encore beaucoup.

Eusèbe allait de plus en plus souvent chez son ami Racette. La servante aigre, sèche et sans âge devenait inquiète et défiante. Dès qu'il sortait, à l'heure de la veillée, elle montait au grenier, et, debout dans la petite fenêtre, elle le suivait d'un œil jaloux, tant que l'ombre, ou la distance ne le faisait pas disparaître.

Le maître d'école avait une sœur, et la sœur du maître d'école avait quelques attraits devant lesquels Eusèbe ne restait pas indifférent. Elle n'était pourtant ni belle ni bonne. Mais il n'y a pas que la beauté et la vertu qui font des conquêtes.

VII.

L'ÉCOLE DU VILLAGE

—Entrez !

C'est une voix rude qui appelle les enfants d'école dispersés dans la prairie : c'est la voix du pédagogue. Les enfants obéissent à regret,

mais de suite, et courent vers la porte de la classe.

—C'est toi qui restes avec la *taque !* (le tac, peut-être).

—Non, je l'ai donnée à Henri.

—Ce n'est pas vrai !

—Oui ! j'ai touché la queue de ta blouse !

—As-tu la pelote, Alec ?

—Non, c'est petit Pierre qui l'a.

—Serre-la bien, petit Pierre ! on jouera après l'école !

Ainsi crient les enfants en courant à la classe. Ils entrent ! Les petites filles s'asseyent d'un côté, les petits garçons, de l'autre. Le maître se place à une table au milieu de la salle, en avant des bancs. Il frappe de sa règle de merisier un livre qu'il tient à la main. Tous les enfants se mettent à genoux en se bousculant assez fort. Le maître récite l'*Ave, Maria.* Les écoliers répondent avec distraction : *Sancta Maria*.....puis s'assoient de nouveau, se hâtant de feuilleter leurs livres pour trouver et repasser la leçon. Alors le petit Joseph, les yeux rouges et les habits couverts de boue, paraît sur le seuil de la porte.

—Pourquoi n'es-tu pas venu pour la prière ? demande le maître d'un ton irrité.

L'enfant baisse la tête et ne répond pas.

—Viens te mettre à genoux ici ! Il montre de sa règle le milieu de la salle. L'orphelin obéit.

—Comment, malpropre, oses-t-u venir à l'école dans un pareil état.....Et ton livre?..... ton ardoise?.....Ah ! je vais avertir l'oncle, et .....mais c'est aussi mon devoir de te corriger : Viens ici !

L'enfant se lève et se met à pleurer :

—Ce n'est pas ma faute ! dit-il, ce n'est pas ma faute !

—C'est Clodomir Ferron, monsieur le maître, qui l'a jeté dans la vase ! murmure une voix douce et tremblante. C'est encore la voix sympathique de la petite Noémie Bélanger.

—Tais toi ! qui te demande de parler ? Qui te permet ? ..... Baise la terre ! crie le maître brutal.

La naïve enfant touche de ses lèvres de rose le plancher sali. L'orphelin se risque à dire.

—Oui, monsieur le maître, c'est Clodomir qui m'a fait tomber dans la boue.

—Ce n'est pas vrai ! réplique hardiment Ferron. Il est venu se jeter sur moi, il s'est barré les jambes, vlan ! ..... Et le menteur fait avec ses mains le geste qui signifie la culbute. Les écoliers rient tout haut. Ferron continue : Demandez-leur, (il montre ses camarades) demandez-leur si ce n'est pas vrai.

Le maître avait trop grande envie de battre Joseph pour douter un moment.

—Tend la main ! commande-t-il à l'orphelin.

Joseph ouvre une main tremblante, ses yeux se lèvent suppliants vers son bourreau, et de grosses larmes roulent sur ses joues pâles. Le premier coup tombe comme un charbon ardent sur les doigts de la pauvre victime.

—L'autre main ! dit le maître.

—Ce n'est pas ma faute ! crie l'enfant, ce n'est pas ma faute !

—Raisonneur ! tu recevras deux coups de plus !

Et la règle de bois franc s'abat avec un bruit sec sur les mains rouges et enflées du pauvre enfant.

La tête cachée dans son livre ouvert, une

petite fille pleurait. C'était la meilleure et la plus mignonne des écolières. Un petit garçon, le plus effronté de tous, regardait ses camarades d'un air triomphant.

Chaque classe vient à son tour se mettre en rang, debout, pour lire. Dans la première il n'y a que deux écoliers. Ces deux-là lisent dans le Télémaque. Ils se passent et repassent tour à tour, pour un mot mal prononcé, pour une *s* ou un *t* mal liés au mot suivant. Une autre catégorie d'écoliers défile. La neuvaine est son champ d'exploits. Ensuite viennent les commençants, ceux qui n'ont pas encore dépassé les limites de l'A-b-c, qui défrichent avec peine la Bi, bo, bu, et les plus savants qui lisent dans les lettres fines. Joseph est parmi ces derniers. Le maître lui ordonne de se lever et de prendre sa place. Il a les yeux tellement mouillés, il est si craintif qu'il ne voit rien. Son livre lui paraît tout embrouillé, et les lettres dansent sur les pages humides de larmes, comme l'ombre des feuilles tremblantes sur un sable ensoleillé. Un voisin lui dit la page et, du doigt, lui montre le paragraphe. Soins inutiles ! Le malheureux orphelin bégaie quelques mots qui ne sont pas dans son livre,

provoque le rire de ses compagnons et la colère du maître qui lui tire rudement l'oreille, et le conduit à la queue de la classe, comme on traîne à la porte un chien désobéissant.

Les écoliers récitent ensuite, par cœur, quelques phrases du petit catéchisme, sans avoir l'air d'en comprendre un mot. On apprenait alors, hélas! il nous faut bien l'avouer, à la façon des perroquets; on apprenait la lettre du livre sans s'occuper d'en comprendre le sens. Le raisonnement et l'exercice du jugement étaient inconnus. Aussi que d'ignorance et de pauvreté d'idée chez les grands élèves qui laissaient, pour cause d'âge, les bancs de l'école. Les maîtres étaient bien les plus blâmables, après les commissaires d'école qui trop souvent, ne savaient pas lire, et n'avaient pas assez de délicatesse ou d'humilité pour décliner une charge qui ne peut être bien remplie que par des gens instruits et intelligents. Plus digne de blâme encore le peuple aveugle qui choisissait l'ignorance pour surveiller la science et noter ses progrès! Plus encore, la loi qui permettait au peuple jaloux une pareille aberration!

L'école finie, les écoliers se jettent à genoux

avec un bruit assourdissant; le maître récite le " *Sub tuum* comme il aurait dit." Allez vous promener! et la salle se vide en un clin d'œil.

Le petit Joseph ne se hâtait pas d'arriver à la maison. Il savait qu'un nouveau châtiment l'y attendait. Hélas! être puni une fois pour une faute, c'est déjà bien pénible. Etre puni deux fois, c'est injuste. Mais être puni deux fois pour une faute que l'on n'a pas commise, c'est révoltant. Joseph ne se révolta pas encore. Son tuteur, sombre et bourru, parceque la pluie de la veille l'avait empêché de serrer du foin, le repoussa d'une main rude loin de la table où fumait, dans une large terrine, la soupe au lard.

—Tu te passeras de dîner pour t'apprendre à être plus propre, lui dit-il de sa voix menaçante.

L'orphelin sort. Il va se coucher dans le foin, au bord de la prairie, et s'endort en pleurant. Alors il fait un songe et goûte un instant de bonheur. Il rêve qu'il revient de l'école coquettement revêtu d'un gilet neuf et chaussé de souliers luisants Il a su ses leçons et gagné la première place. Le maître l'a gra-

tifié d'une image au bord en dentelle, en lui disant : Tu regarderas cette image et tu liras la petite prière qui est au revers, avant de te mettre au lit, ce soir. En entrant au foyer il voit son père souriant lui tendre les bras et l'embrasser. Une femme dont la démarche et le port sont bien de sa mère, mais qu'un long voile noir recouvre de ses plis de deuil, étend une nappe de toile blanche sur la table, et sert dans un plat de faïence aux fleurs bleues, une soupe exquise. Ensuite elle apporte, sur une assiette, un morceau de lard bien cuit, flanquée de pommes de terre dorées ; puis des pâtés, puis des confitures aux prunes. La femme voilée prend l'enfant par la main, le conduit à la table et lui fait une large part de tous ces mets succulents. Le malheureux orphelin mange avec un appétit que rien ne peut apaiser. Toujours il mange et toujours il a faim. Le père sourit en le voyant faire un si bon dîner. L'enfant raconte ses succès à l'école, sans perdre une bouchée à la table. Il prend le livre où se trouve son image en dentelle, l'ouvre, enlève l'image avec transport, et la montre à son père, la regardant lui-même d'un œil avide. Il lit au bas le nom de

la sainte, car c'est une image de sainte. Il lit : Sainte Julie. La figure de la sainte est voilée comme celle de la femme qui sert la table. Il en éprouve du chagrin. Mais le voile se lève peu à peu de lui-même, et l'orphelin reconnaît sa mère. Alors il embrasse l'image précieuse. Le père ne sourit plus, il pleure. L'enfant retourne l'image pour voir la prière. Il épelle : *Ave, Maria, gratia plena ; Dominus tecum*..... Alors une angoisse amère lui serre le cœur; il pousse un cri et s'éveille. Le rêve suave s'envole, la triste réalité accable le petit martyr.

Joseph se leva de son lit de foin et se mit à marcher au hazard dans la prairie. Il se souvint de la promesse qu'il avait faite à sa mère mourante, et, tombant à genoux auprès de la clôture en cèdre, il récita dévotement l'*Ave, Maria.*

VIII.

PREMIER ET DERNIER BAN.

Il y eut bien des sourires et des chuchottements dans l'église, le jour des Rois de l'an

1838, quand on entendit publier, premier et dernier ban, Eusèbe Asselin et Caroline Racette, la sœur du maître d'école. Après la messe ce fut, parmi les jeunes gens sur le coteau, un feu roulant de quolibets et de mots drôles à l'adresse des promis ; ce fut un éclat de malice parmi les femmes assises autour du poêle, dans la maison publique.

—C'est elle qui va faire une femme d'habitant ! disait Catiche Blais. Elle n'a jamais mis le pied dans une étable pour traire une vache.

—Elle n'est seulement pas capable de couper une gerbe d'avoine ! reprenait la Lique.

—Je vous demande où il a eu les yeux ? observait une autre. Une autre répondait : Après tout, elle le vaut bien : il n'est pas si drôle.

—Ah ! tu dis cela parcequ'il n'a pas voulu de ta nièce.

—Quand même il l'aurait demandée, il ne l'aurait pas eue. Elle n'est pas pour prendre un marabout comme ça. La mère des garçons n'est pas morte !

—Mais la langue la plus méchante de toutes, était celle de demoiselle Josepte Racourci, la

fille aigre, maigre et surannée qui avait passé les plus beaux jours de sa vie au service de l'ingrat Asselin. Josepte n'avait pu supporter le coup, et s'était éloignée de la maison de son maître en apprenant son mariage.

—Vous-vous mariez ? lui dit-elle ; vous faites cette folie ? Je ne peux pas le croire. Ne trouvez-vous pas que je tiens votre ménage assez bien ? Ne suis-je pas assez travaillante ? assez économe ? Est-ce que je ne sais pas couper à la faucille et faire le beurre mieux que personne ? Est-ce que .....

— Oui, tout ce que vous me dites est vrai, répondit Eusèbe, et je ne vous renvoie point de mon service. Restez avec moi ; restez avec nous. Vous avez votre place.

—Avec vous, oui ! avec elle ?....par exemple ! ..... Je ne suis pas accoutumée à servir les dames, ni à.....dorloter les enfants !

Elle avait une autre expression sur les lèvres. Elle fit son paquet et s'en alla, vers le soir, cacher son dépit chez une de ses cousines, au Portage. Ce fut Joseph qui la conduisit avec son coffre plein de linge, dans la petite charrette aux ressorts de frêne.

Lorsque Eusèbe Asselin se maria, il y avait environ huit mois qu'il était tuteur des enfants de son beau-frère. Il fit produire abondamment la terre de ses pupilles, empocha passablement d'argent et maltraita les innocentes victimes que le sort avait jetées entre ses mains.

Cependant la petite Marie-Louise était jolie malgré sa pâleur et son air souffreteux. Joseph commençait à s'endurcir à la douleur et à chercher, par de petites malices, à se venger de son oncle.

Il fit sa première communion. Il n'en fut ni meilleur, ni plus mauvais. Eusèbe eut une progéniture. Sa haine des enfants de son beau-frère augmenta en proportion de l'amour qu'il avait pour les siens. Madame Eusèbe, surtout, se montrait implacable. Les femmes sont plus ingénieuses que nous à faire le mal comme à faire le bien. Elle aimait sa race, lèchait et caressait ses petits, comme une tigresse, en montrant les dents aux autres. Jamais un baiser, jamais une douce parole pour l'orpheline ! L'orpheline ! elle couche comme son petit frère sur la paille froide, dans une chambre sans feu, recouverte d'un seul drap de toile, en plein cœur d'hiver, pendant que

les autres enfants dorment chaudement enveloppés dans les draps de flanelle, près du poêle bourdonnant. L'orpheline! elle a le fouet si un enfant pleure, car c'est toujours sa faute; l'orpheline! elle dévore un crouton de pain sec quand les autres enfants gaspillent de bonnes beurrées de crême sucrées. Pauvre orpheline! elle passe douze ans ainsi; et pourtant Jean Letellier a laissé de quoi nourrir, vêtir et chauffer ses deux enfants!

Peu à peu Joseph s'endurcit aux coups; son humeur s'aigrit, son caractère devint difficile. A ses compagnons qui lui donnaient un coup il en rendait deux; à son tuteur qui le réprimandait il faisait une grimace. Il aimait sa petite sœur et pour elle mettait parfois à sac la laiterie. Il était redoutable et malin. Il fallait souvent transiger avec lui, et ses petits triomphes lui donnaient de l'audace. Cependant la vie lui devenait insupportable et un jour il prit la résolution non pas de mourir mais de s'enfuir. Il se fit un riche sac de provisions, dénicha une bourse pleine de pièces de cinq francs que madame Eusèbe avait cachée sous sa paillasse, et il disparut.

IX.

L'AUBERGE DE L'OISEAU DE PROIE.

Située rue Champlain, en face d'une maison à louer, à côté d'une autre trop remplie de locataires bruyants, l'auberge de l'Oiseau de proie était comme toutes les auberges de dernière classe : sale, petite, enfumée, mal éclairée, mal aérée. Elle avait pour enseigne un oiseau quelconque au bec crochu, aux griffes mordantes. Cet oiseau, taillé dans un bloc de bois et peint en rouge, tenait victorieusement un autre oiseau plus petit, qu'une couche de peinture blanche faisait passer pour une colombe. Les gens de cage et les filous la fréquentaient. On y buvait jusqu'à demander grâce ou à rouler sous les tables ; mais on n'y buvait que des boissons frelatées, baptisées et poivrées. On y mangeait peu, précisément parcequ'on y buvait beaucoup.

Le quinze octobre de l'an mil huit cent quarante, vers midi, sept jeunes garçons étaient assis et fumaient auprès du comptoir dépeinturé. C'étaient Picounoc dont personne ne savait le

vrai nom : long, mince, visage en lame de couteau, voix nasillarde, air caustique et dix sept ans ; Luc Sanschagrin, petit joufflu qui riait toujours et buvait davantage ; Pierre Fourgon : tête de vingt cinq ans, chauve comme ma main, esprit croche et prétentieux ; Paul Hamel, ex-élève de troisième, s'il vous plaît ! chassé de tous les colléges, mémoire heureuse, conscience blindée, capable de décliner tous les noms en latin, mais incapable de décliner l'honneur de boire un coup. Les autres : Ulric Lefendu, Louis Poussedon, et François Tintaine, comme tout le monde : pas trop fins, pas trop bêtes, bons cœurs parfois, plus souvent égoïstes, tous fumeurs et buveurs jusqu'à la mort.

—C'est moi qui paie le dîner !... Madame Labourique, préparez-nous une bonne table ; tout ce qu'il y a de mieux ! Une omelette au lard et des œufs frais. Attention, la mère ! attention aux œufs ! La dernière fois, les œufs étaient trop vieux et les poulets, trop jeunes ! dit avec volubilité, de sa voix nasillarde, le facétieux Picounoc.

—La mère Labourique rit en étendant la nappe trouée sur une table luisante de graisse.

— Ces gaillards, marmote-t-elle, sont-ils espiègles !

—Où est la Louise donc ? demande Luc le joufflu.

La Louise, c'était la fille de la mère Labourique .....La vieille répond par un petit coup de tête et un clignement de l'œil qui sont probablement compris, car tous partent à rire.

—Paies-tu la traite aussi ? demande Poussedon à celui qui se charge des frais du repas.

— Sans doute ! j'ai de l'argent plein mes poches aujourd'hui ; des pièces de cinq francs encore ! Et en parlant ainsi, Picounoc tape de la main sur son gousset qui rend un son argentin.

— Varenne d'un nom ! Picounoc, dis-nous comment cela se fait.

—Comment cela se fait, Tintaine ? c'est un miracle !—

—C'est bien un miracle en effet.

—Je te le jure. Ah ! vous êtes des incrédules, vous autres ! vous êtes des impies ! Vous ne croyez pas aux miracles de la bonne Sainte Anne.

—Moi j'y crois ! dit Luc Sanschagrin.

—Credo ! fit l'ex-élève de troisième qui parlait toujours latin.

—Cela me fait plaisir, mes enfants, continue la voix nasillarde de Picounoc, et, pour vous récompenser de votre foi profonde, je vais vous raconter les faveurs signalées dont la bonne Sainte Anne m'a comblé ce matin.

—Ce matin ? demande Fourgon.

—Oui, car si c'eut été hier, je ne vous paierais ni le rum, ni les omelettes, pour la raison que je n'aurais plus le sou.

—La nuit est mauvaise conseillère, observe Lefendu.

—La nuit comme la faim, continue Poussedon, content de glisser un mot.

—Donc, commença Picounoc, je suis parti pieds nus et nu-tête pour Sainte Anne.

—Tu n'as rien pris avant de partir ?

—Si ! quelques verres de rhum avec la Louise. A propos, que prenez-vous, vous autres ?

—Un verre de rhum !

—Un verre de jamaïque

—Allons ! la mère, versez à ces brigands.

—Ça va nous ouvrir l'appétit.

— Bien ! Picounoc, conte ton pèlerinage maintenant, dit Poussedon en s'essuyant les lèvres avec la manche de sa blouse.

—Donc, reprend le cynique conteur, sur un ton de plus en plus nasillard, je partis tête et pieds nus et je revins de même, mangeant et buvant selon la charité des habitants de la côte. Je faisais ce pèlerinage afin d'obtenir de l'argent pour faire honneur à mes affaires..... j'étais plein de foi...et de dettes : je ne doutais pas du miracle. Cependant, à mon retour, je longeais tristement les rues de Saint Roch, et je m'acheminais vers le marché de la Basse-ville, pas un sou dans ma poche, et cherchant de quel côté m'allait venir la fortune. Je me rends sur le marché, je louvoie longtemps dans la foule. Tout à coup, ô prodige, j'aperçois un gamin qui se paie des petits chevaux de pâte sucrée, à même une bourse longue, ronde et pleine comme cette carafe.....O Sainte Anne ! me suis-je écrié tout bas, vous êtes bien trop bonne !

—Ah ! cesse donc tes moqueries ! dit Sans-chagrin. Je suis bien méchant, mais je n'aime pas qu'on ridiculise les croyances sacrées.

—Cesse donc ta morale, toi ! réplique Le-

fendu. On dira ce que l'on voudra. Si tu n'es pas content, sors !

—Pax vobis ! fait l'ex-élève, que la paix soit avec vous ! Continue, Picounoc.

—Oui, mes amis, et je n'ai plus qu'un mot. J'arrive en courant près du gamin, si près que je le heurte. Il tombe, je tombe, nous tombons. Pauvre enfant ! que je dis, t'es-tu fait mal ?

—Pas beaucoup, monsieur.

—Moi non plus.

Et je file ... Rendu au coin de la rue Laplace je me détourne, et je vois le gamin qui tâte son gousset d'une main désespérée, et regarde à terre autour de lui d'un œil humide et bien inquiet. Je lève les yeux au ciel : Bonne Sainte Anne, donnez-lui en donc une autre !.... et faites que je passe bien près de lui !.....

Un fou rire suivit cette histoire impie.

Les sept amis qui se trouvaient ainsi rassemblées dans la cantine de la mère Labourique étaient des gens de chantier. Ils partaient le soir même pour les hauts. Bien des jeunes gens, alors comme aujourd'hui, allaient passer l'hiver dans les bois, et revenaient le printemps sur les cages. Quelques uns de ces hommes

avaient l'énergie de rester honnêtes et chrétiens ; mais la plupart devenaient d'une impiété, d'un cynisme effrayants. Presque tous gaspillaient, au retour, dans les bouchons infects et les mauvais lieux, l'argent qu'ils avaient gagné durant l'hiver. Hélas ! ils sont encore trop nombreux ceux qui, de nos jours, dépensent aussi follement les belles années de leur vie. Pourtant nos prêtres dévoués s'enfoncent, chaque hiver, dans les forêts lointaines et vont évangéliser ces barbares enfants des peuples civilisés. Aujourd'hui, les bourgeois veillent à la moralité de leurs employés. Mais autrefois !..... O mon Dieu ! quelle plume oserait décrire, quel pinceau voudrait peindre les scènes immorales ou impies que les vieux sapins couvraient de leurs rameaux épais, mais ne couvraient pas assez !..... Quelle voix pourrait répéter les blasphèmes qui faisaient trembler d'horreur les voûtes des forêts primitives ?.....

Les jeunes gens réunis dans les cabanes de bois rond s'exerçaient au mal, se vantaient de leur cynisme, mettaient leur esprit à la torture pour trouver des blasphèmes inouïs. Et le malheureux qui jetait à la face du bon Dieu,

de Jésus-Christ, ou de la Sainte Vierge les outrages les plus infâmes, était acclamé de tous, et devenait le héros de ces monstres baptisés.

Pour être vrai dans mes récits, je dessinerai à grands traits quelques uns de ces tableaux déplorables. Je peins sur nature et ne suis pas fantaisiste. Je me garderai cependant bien de rappeler les plus ignobles entretiens de ces êtres égarés.

—La table est servie, messieurs.

Madame Labourique, en s'adressant à ses hôtes, montre d'un geste quel suppose gracieux, la table garnie d'assiettes ébréchées, de couteaux et de fourchettes fleuris de rouille. Au milieu fume une énorme omelette. Elle est divisée en sept parts égales. Elle disparaît pour faire place à une autre omelette semblable.

Comme les voyageurs attaquent cette dernière, la Louise entre. Un petit garçon la suit. Il a les yeux rouges de chagrin, et tient dans sa main droite une tête de cheval en pâte sucrée. Les jeunes gens saluent la fille à Madame Labourique, qui rend la politesse avec un sourire qui serait charmant s'il ne glissait

pas sur des lèvres jaunes. Picounoc regardant l'enfant s'écrie, parlant toujours du nez : Le miracle de Sainte Anne !

Poussedon demande : Viens-tu du Ciel, mon petit ?

L'enfant, un peu troublé, répond naïvement : Je viens de Lotbinière.

—Alors c'est différent, ajoute Lefendu.

La Louise prend la parole : Je l'ai trouvé pleurant au coin de la rue Sous-le-fort. Il m'a dit qu'il avait perdu son argent et qu'il ne pouvait plus acheter de quoi manger. C'est triste un enfant qui souffre de la fain ! Je me suis laissée attendrir et je l'ai emmené ici.

—Elle s'est laissée attendrir ! répète Tintaine d'un air moqueur ! ...

Les autres éclatent de rire.

Picounoc dit : Je lui paie à dîner. Viens ici, mon garçon.

L'enfant s'approche de la table.

—Ne prends pas de chaise puisqu'il n'y en a pas, et mange.

L'enfant mange sa bonne part de l'omelette et remercie poliment. Quand Picounoc, pour payer, tire sa bourse et jette deux pièces de

cinq francs sur le comptoir, l'enfant pense : Cette bourse est bien pareille à la mienne, et ces pièces aussi, bien pareilles aux miennes !... Mais il ne dit rien, car sa conscience n'est pas tout à fait tranquille.

Madame Labourique et sa fille tinrent conseil. Le résultat de leur tête à tête fut que le gamin resterait avec elles, s'il le voulait, pour donner le bois, faire les commissions, et mille autres petites choses que les gamins font bien quand ils ont de la bonne volonté. Vers le soir, les hôtes de la taverne de l'*Oiseau de proie* s'embarquèrent sur le *Patriote*, pour Montréal, et de là pour Bytown, où se faisaient les engagements.

X.

SUR LE FENIL.

Le petit Joseph a profité du moment où sa tante trait les vaches réunies dans le coin du champ, pour entrer dans la laiterie, faire son dernier souper au lait et à la crême, et remplir de provisions un petit sac qu'il fourre sous le

plancher. Dès qu'il est rassasié il revient dans la maison, se dirige vers la chambre à coucher de ses tuteurs, soulève le lit de plume, plonge son bras droit dans la paillasse pleine de paille fraîche, et retire, joyeux et tremblant, la bourse précieuse de sa tante : Merci ma bonne tante ! dit-il, par moquerie. Jamais je n'oublierai tant de bonté. Adieu, mon oncle ! Ne vous laissez pas mourir de chagrin, si je ne reviens plus ici me faire bâtonner. Léger, il enjambe le perron de la porte de derrière, aveint son petit sac de provisions et se dirige vers la grange où il se cache en attendant la nuit. Peu soucieux de l'avenir, car il ne risque rien en s'éloignant de cette maison de malheur, il monte sur le feníl et disparaît dans le foin. Il s'endort.

—Si je le trouve, le misérable ! il me le paiera !.....

—Mon argent ! c'est mon argent que je regrette !..... Pour lui que le diable l'emporte ! qu'il ne revienne jamais, où.....

—Il faut qu'on le trouve ! il faut qu'on le fouette une bonne fois à notre goût !

Joseph, dans son nid de foin, entend ces paroles de menace. Il ne sait s'il rêve où s'il

est éveillé. Cela lui donne le frisson. Il se frotte les yeux, s'éveille mieux et comprend vite qu'il ne fait point un rêve, car au même instant, la voix de sa tante Eusèbe perce les lambris de la grange.

—Il est ici, dit-elle, il est ici !..... sur le fenil ! je viens d'entendre remuer le foin !

Joseph ne bouge plus ; la peur le paralyse. Il a pourtant quelqu'espoir, car il s'est, par prudence, enfoncé loin sous les bottes de foin, et il connaît parfaitement les êtres de la bâtisse. S'il se voit découvert, il peut, alerte et vif, se glisser le long de la couverture ou sous les poutrelles, par les nombreux dédales qu'il a percés dans le foin avec ses compagnons de jeux. Asselin monte sur le grenier de l'étable. Il écoute : Nul bruit ne se fait entendre, sauf le ruminement continuel des bêtes à cornes pensives dans leurs *parcs* étroits, et le piétinement des chevaux. Il se ravise et dit à sa femme : Va chercher les voisins, je vais faire le guet ; il ne nous échappera pas.

La position devient périlleuse pour l'enfant. La femme sort. Il se fait un grand silence sous le toit de la grange. L'homme songe au châtiment qu'il infligera à l'enfant, l'enfant

songe comment il pourra éviter le châtiment. Quelques voisins arrivent avec madame Eusèbe. Ils sont suivis de plusieurs petits garçons, les compagnons d'enfance de Joseph. Ces gamins semblent heureux de sacrifier leur ami au plaisir de passer pour les plus fins limiers. Le plus ardent de tous est le mauvais Ferron. Ils grimpent sur le fenil, et, comme des rats, ils s'enfoncent dans les chemins connus. Joseph a presque envie de pleurer : il est tenté de se livrer à son oncle et d'implorer son pardon. Cependant le souvenir de toutes ses souffrances passées, et la vue des supplices qui l'attendent, l'empêchent de prendre ce parti. Il résout de lutter de ruses avec ses ennemis.

—L'as-tu trouvé ?

—Est-il ici ?

—Est-il là ? demande-t-on de toute part.

Et chacun court sur le fenil, soulevant et retassant les bottes de foin.

—Il est pourtant là, dit Asselin.

—Oui, il y est ! repart sa femme. J'ai entendu crier le foin, tout à l'heure.

—Il y était, mais il n'y est plus. A la faveur

du bruit, Joseph se glisse dans la *batterie*, (l'aire) entre dans le trou à balle, ouvre doucement la porte qui communique à l'écurie. Au même moment un cri formidable le fait frissonner de la tête aux pieds.

—Le voici ! le voici !

Tout le monde se précipite vers celui qui pousse le cri de triomphe.

—Où ? où ? Tiens-le ! tiens-le !

—Je ne le tiens pas, mais je tiens son sac de provisions.....il ne doit pas être loin.....

Madame Eusèbe demande d'une voix anxieuse : Ma bourse n'y est pas ? regardez donc comme il faut.

—Pas de bourse !.....

L'enfant se remet vite de sa peur quand il reconnaît que c'est son petit sac de vivres qui cause cet émoi. Il reprend courage, passe derrière les vaches étonnées de ce vacarme, et sort par le guichet où l'on jette le fumier. Dans les moments critiques, l'on ne choisit pas les chemins, et l'on préfère le chemin étroit et malpropre qui nous sauve, au chemin large et parfumé qui nous perd.

Le petit Joseph courut longtemps à travers

les champs. Il ne se reposa plus de la nuit. Le lendemain matin il était à la côte à Gaspard, dans Sainte Croix. Le succès lui avait rendu l'énergie et la malice; la course lui rendit l'appétit. Il avisa une laiterie, regarda si on le voyait, entra bravement, but du lait et mit un crouton dans sa poche.

Le deuxième jour il était à Québec, flânant sur les quais et les marchés, dormant dans les auberges, entre les draps de flanelle, payant sans y regarder, et se félicitant de son émancipation. Chaque jour, cependant, il se souvenait de sa mère, et se mettant à genoux, il récitait l'*Ave, Maria.* Son insouciante gaité ne fut pas de longue durée ; car c'est lui, comme bien on le pense, qui fut soulagé de sa bourse par Picounoc, au moment où il achetait, d'une revendeuse, des petits chevaux en pâte sucrée.

Eusèbe Asselin, sa femme et les voisins fouillèrent en vain toute la grange. Ils ne retournèrent à la maison qu'au lever du jour et de guerre lasse. Madame Eusèbe regrettait plus ses piastres que le marmot. Asselin regrettait de ne pouvoir fustiger l'enfant comme il s'était promis de le faire.

La petite Marie Louise, la sœur de Joseph,

paya pour son frère. Elle avait alors trois ans. Madame Asselin la prenait sur ses genoux comme pour la caresser, et lui pinçait les bras ou les jambes de ses doigts nerveux et mauvais. L'enfant pleurait. Pour la faire taire, on la mettait à genoux au milieu de la place, les bras en croix. Elle aurait dû avoir le regard vague et l'air hébété ; chose étonnante, le martyre ne l'abrutissait point. Son œil jetait souvent des éclats radieux et sa petite tête prenait encore, parfois, l'expression de gaité mutine des papillons qui dansent dans les rayons du soleil. Elle grandissait, et sa beauté faisait paraître plus laides ses petites cousines. La mère s'apercevait de cela, et la comparaison qu'elle faisait entre ses enfants et cette pupille détestée ne contribuait pas légèrement à l'aigrir. Elle devinait bien que les voisines aimaient mieux caresser la petite Marie-Louise que ses enfants. Elle enrageait. Tôt ou tard, se disait-elle en pensant à l'orpheline, je me débarrasserai de toi !

II.

CE QUE C'EST QUE D'AVOIR BONNE MÉMOIRE

Joseph passa quelques années dans la ville, changeant de maître et d'emploi plus souvent que de chemise. Il devint un gamin redoutable. Les jours de marché, il se glissait à travers les coffres de fruits et les sacs de grain des habitants. Un moment après, il revenait joindre ses compagnons et partager avec eux des melons gravés d'une délicieuse senteur, ou des pommes fameuses, ou des prunes bleues qui ne lui avaient rien coûté. Quelquefois, pour gagner un sou, il marchait sur les mains ou faisait la roulette. Il jouissait d'un grand renom chez les siens, et régnait en roi sur un peuple d'enfants terribles. Il ne regrettait pas son tuteur, pas davantage la femme de son tuteur ; mais souvent il pensait à la petite Marie-Louise, et cette pensée le rendait triste, car il savait bien que la pauvre enfant souffrait toujours. Parfois il avait envie de l'aller ravir à ses gardiens cruels ; mais où la cacherait-il ?

Il n'avait pas perdu, non plus, le souvenir de sa mère, et gardait fidèlement, malgré sa malice et son étourderie, la promesse qu'il lui avait faite de dire, chaque jour, un *Ave, Maria.* C'était bien la seule prière qu'il récitât avant de se mettre au lit. Enfin, il se fatigua de la vie de gamin et il voulut voir du pays. Il partit avec une troupe d'hommes de chantier qui montaient dans l'Ottawa. Il s'engagea d'abord pour faire la cuisine. C'est généralement par là que l'on commence. Il passa tout un hiver en tête-à-tête avec la marmite et les chaudrons. Le printemps, il avait merveilleusement pris des forces et du développement. Une autre année, il battit les chemins, puis il s'arma de la hache et frappa dur. Il acquit du prestige dans les *camps* de l'Ottawa comme sur les quais de la ville ; sur les quais, parcequ'il avait été filou, gouailleur et querelleur, dans les *camps*, parcequ'il était fort, jurait et buvait comme deux.

Un jour, c'était à la fin de septembre, il entre à l'auberge de l'*Oiseau de Proie.* On ne le reconnaît point, car il n'est pas venu boire dans ce bouchon depuis plusieurs années. Il reconnaît bien, lui, la plupart de ceux qui se

trouvent là. L'un de ces derniers paie à boire : les autres boivent. Il s'approche du comptoir, prend, sans plus de gêne, le verre de celui qui défraie la compagnie, et le boit d'un trait. Tout le monde demeure stupéfait. On n'a jamais vu pareille insulte. Lui, Joseph, reste impassible, regardant chacun tour à tour et cherchant à deviner les impressions de tous. Le jeune homme insulté sort enfin de sa stupeur, et, jetant un cri strident et nasillard : Sacré !.....

Je ne redis pas la kyrielle de blasphèmes qui jaillit du nez autant que de la bouche du jeune monstre.

—On va voir, continue-t-il, maudit ! si tu vas venir, une seconde fois, m'insulter de la pareille façon ! Mère Labourique, remplissez mon verre !

—La vieille hôtelière obéit. Avant que celui qui demande le verre puisse le porter à ses lèvres, Joseph l'a de nouveau pris et vidé. Un murmure court dans la pièce..... On a le pressentiment d'une querelle sérieuse..... Chacun se retire. La mère Labourique dit : Pas de chicane ici !..... Attention à mes verres !.....

Mais elle n'a pas achevé, que le jeune homme insulté s'est rué d'un bond, le poing fermé, sur son agresseur. Joseph, prévoyant le coup, se tient prêt. Il ne recule point, pare facilement, de son bras gauche, la taloche qui lui est adressée, et, de son poing droit, dur comme une masse, il frappe en pleine figure, le malheureux jeune homme qui roule sur le plancher malpropre, à dix pas au moins. D'autres veulent prendre la défense de leur compagnon. Joseph s'écrie : Si vous vous mettez tous contre moi, vous êtes des lâches !..... Venez, un par un, deux par deux, si vous le voulez, et je vous sors tous par la fenêtre !.....

Personne ne bouge plus ; personne ne dit rien. Celui qui a reçu le coup de poing se relève tout abasourdi. Faisant contre fortune bon cœur, il dit à Joseph : Pourquoi, me maltraites-tu de la sorte ? pourquoi m'insultes-tu ? je ne t'ai jamais fait de mal.

—Jamais fait de mal, dis-tu ? voleur de bourse !

—Voleur de bourse, moi ?

—Voleur de bourse ? répètent les autres.

—Oui ! continue Joseph..... Te souviens-tu,

il y a huit ans de cela, tu payas le dîner et le rhum à tes amis, ici même, aux dépens d'un malheureux enfant que tu avais débarrassé de sa bourse ?

—Ah ! oui ! repart l'un des jeunes gens, pendant que cet enfant achetait, d'une revendeuse, des petits chevaux sucrés ?

—Ah !..... fait le battu qui retrouve ses souvenirs !

—Eh bien ! reprend Joseph..... c'est moi qui étais le volé, c'est toi qui étais le voleur..... comprends-tu ?

Plusieurs se mettent à rire, Picounoc le premier.

—Alors faisons la paix, propose Fourgon, et prenons un coup ensemble.

—C'est bon ! dit Joseph, je ne demande pas mieux, maintenant je suis satisfait.

—Batiscan ! tu tapes dur !.....

—Tous donnent la main à Joseph, et luttent de politesse à son égard : Où vas-tu ? Que fais-tu ?..... Les questions pleuvent.

—Monte donc avec nous dans les chantiers de M. Mackintosh. Nous partons ce soir, dit Picounoc.

Autant vaut aller là qu'ailleurs, répond Joseph, partons !

En devenant le beau-frère d'Asselin, le maître d'école, José Racette, n'en était devenu que plus détestable et plus détesté. Les enfants se plaignaient disant qu'il les battait pour rien; les parents se plaignaient disant que leurs enfants n'apprenaient point. L'un des principaux habitants de l'arrondissement alla trouver ses voisins. Il leur parla si bien, que tous promirent de le supporter dans la lutte qu'il voulait entreprendre contre le maître d'école. Celui-ci, comme son beau-frère régnait plus par la peur que par l'amour. Il était intrigant et habile : il savait se mettre dans la manche des commissaires ; et chaque année, ces messieurs le réengageaient, sans se soucier de son savoir ou de ses mœurs. Mais enfin une ligue se forma. Jean Poudrier en était le chef. Le maître le sut, et les enfants des ligueurs en souffrirent.

L'élection des commissaires eut lieu. La nouvelle *ligue du bien public* l'emporta, et la majorité des commissaires élus sut lire. Le maître d'école se sentit perdu. Il alla voir plu-

sieurs de ces hommes importants qui tenaient, dans leurs mains, la balance de ses destinées; mais deux seulement lui firent bon accueil. Alors il se décida de ne plus faire l'école. Il écrivit en conséquence, au président des commissaires une lettre pleine de fautes, qu'il signa *Rasette*, et, quelques jours après, il quitta la paroisse.

Dans le même temps une jeune fille disparaissait. Les commérages allèrent leur train.

—Ah !—disait Rosalie Dumais, qui travaillait au métier chez la Paul Durand, où il y avait réunion de voisines,—cela ne me surprend pas !..... cela ne me surprend pas !... Il y avait quelque chose, je le savais bien.....

—Qui a bu boira ! eh bien ! ça c'est pareil ! observait d'un ton judicieux la mère Lozet.

Une autre, la veuve Bernier, reprenait : Si cette pauvre Tellier n'était pas morte, cette fille-là ne serait pas retombée.

—Tu crois ? ah ! va ! c'est malaisé à dire, glapissait une voix grêle : je pense comme la mère Lozet : qui a bu boira ! qui a.....

—Encore, si c'était un bel homme ! mais il n'est pas si drôle ce maître d'école, risqua, à son

tour, une jeune fileuse qui tournait le rouet d'un pied fiévreux.....

Et quand même, reprit la mère Lozet, quand même cet homme aurait toute la beauté d'un ange, et toutes les qualités du monde, tu sais bien que des chrétiens ne devraient pas connaître ces choses-là.

—C'est bien dit, ça, la mère Lozet; c'est ce que M. le curé nous répète souvent. Ah! si la pauvre fille était venue plus régulièrement à la messe et au catéchisme! Mais que voulez-vous? Laissée à elle-même, avec une mère qui ne vaut guère mieux.....Je ne médis pas, vous la connaissez comme moi.....

—Oui, oui, on la connaît la Bergeron!..... dirent toutes les autres à la fois.....

—La malheureuse enfant, je la plains.

—Elle est bien à plaindre.

—Et qui sait? il l'épousera peut-être.

—Se marier avec elle? l'épouser?.....Ah! c'est alors que l'amitié sera finie, et que le châtiment commencera.

—Des mariages de même, on en a vu, et vous savez quel enfer c'était.

—La paix et le bonheur ne peuvent exister dans le ménage qu'à une condition, c'est que la vertu y règne d'abord.

—C'est cela, la mère Lozet, vous avez raison. L'amour qui n'est pas appuyé sur la vertu est bien capricieux Il peut disparaître en un jour comme il est venu. C'est la marguerite qui fleurit dans les champs, un jour de soleil, et qui tombe sous les pieds du passant.

XII.

UN DOCTEUR COMME IL Y EN A TROP

On est au vingt d'août mil huit cent quarante neuf ; c'est un lundi. Vers deux heures de la relevée, un jeune homme, porteur d'une barbe rousse et chaussé de bottes longues, malgré le soleil, est appuyé nonchalamment sur un de ces énormes poteaux de bois franc autour desquels les matelots enroulent l'amarre des bateaux. Et ce jeune homme regarde le courant qui descend le long des quais en formant mille spirales. De temps en temps il lève la tête, et ses yeux verdâtres semblent interroger

le vent qui souffle de l'ouest, et le cap diamant qui ferme le fleuve à quelque distance en amont. Il espère, sans doute, voir quelque chose arriver sur les ailes de la brise ou sortir du promontoire escarpé. Une voile de lin paraît-elle en se balançant comme une aile d'oiseau, il se sert de ses mains fermées en tube, comme d'une longue vue, pour mieux la voir et la reconnaître. Puis il reprend sa posture nonchalante. De temps en temps aussi, il se tourne vers la place du marché toujours déserte, et un air de mécontentement passe sur son visage plein de rousseur. La mer est basse et les quais sont hauts.

Des gamins, les pieds nus, courent sur la grève vaseuse du Cul-de-Sac, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la halle Champlain, ce monument insignifiant qui a peut-être fait la fortune d'un homme ; mais qui ne fait pas, à coup sûr, beaucoup d'honneur à notre bonne vieille cité. Des canots, des chaloupes, des bateaux de toutes sortes gisent là, pèle-mèle comme les arbres abattus gisent dans la forêt.

Deux hommes vêtus de toile grise et coiffés de chapeaux de paille, poussent à l'eau une embarcation légère, sautent dedans, prennent

les avirons et se dirigent vers le large. Le courant fait dériver l'embarcation jusqu'au coin du quai ou se trouve le jeune homme à barbiche enflammée.

—Bonne chance ! crie ce dernier aux deux canotiers.

—Merci, docteur ! répondent-ils en riant.

—La cage est-elle arrivée ? reprend celui qu'on appelle docteur.

—Oui, elle est au Cap Rouge.

—Soyez prudents !

—Nous sommes vieux dans le métier.

—Si vous rencontrez les bateaux, dites-leur que je les attends avec impatience, et avec beaucoup de drogue.

Le canot s'éloigne. Comme il faut crier un peu fort, canotiers et docteur jugent prudent de se taire. Seulement ils se font un signe de la main. Au même instant un petit bateau, portant voile carrée, apparut rasant les quais, vis-à-vis la citadelle. Le docteur se dit avec une vive satisfaction et en se dressant de toute sa hauteur : Tiens ! en voici un...Lequel est-ce ? Celui de Lotbinière, je crois.....Non ! le bateau

de Lotbinière est plus gros. N'importe ! il y a des têtes à bord. C'est le bateau de Sainte-Croix ! Les gens sont naïfs, là ; je vais vendre des médicaments.

Le bateau arrivait : la voile fut pliée. Il décrivit une courbe et vint s'échouer sur la grève du Cul-de-Sac.

Alors on voit sortir de l'auberge de l'*Oiseau de proie* un vieillard presque aussi laid que Quasimodo. Il marche en se traînant un pied ; et ce pied est tellement tordu que le talon se trouve droit devant. Il a les doigts de la main gauche tout-à-fait disloqués. Il paraît souffrir horriblement, et sa face pâle fait pitié à voir. Les premiers qui l'aperçoivent le montrent aux autres, et tous bientôt se répandent en lamentations sur le sort du malheureux. Le vieux disloqué se traîne vers le bateau.

—Qu'avez-vous donc, père ? vous paraissez bien affligé, dit le plus hardi des passagers. C'est Deguirre, que les gens du canton appellent le philosophe, parcequ'il croit tout savoir, et veut tout expliquer, sans cependant rien connaître.

—L'infirme, poussant un profond soupir et

s'adossant, pour se reposer, à une chaloupe penchée sur le flanc, répond : Mes chers messieurs, que je souffre ! que je souffre !.....Et il pousse un cri qui ressemble au hurlement d'un chien égaré—Je suis tombé, il y a quelques jours du toit de cette maison que vous voyez là,—il montre l'auberge de la Labourique,—et les docteurs m'ont dit que je n'ai rien de brisé..... Ils m'ont laissé souffrir !.....Vous voyez, messieurs, vous voyez ma jambe !.....Est-ce que ce n'est pas démanché cela ? Ils disent que c'est la fièvre qui cause ce dérangement des jointures .....et que cela va se passer.

—Comme c'est venu, je suppose ! ajoute le philosophe Deguirre.

—Plusieurs trouvent le mot drôle, et se permettent de rire. Le vieux écloppé repart en secouant la tête : Ah ! si vous enduriez mon mal, vous ne ririez pas, vous autres.

—La femme de Nazaire Filteau observe avec justesse : Il ne faut pas avoir de cœur pour rire devant un homme qui pâtit comme ça !

—Qu'avez-vous donc, brave citoyen? demande à son tour, au vieillard, un jeune étranger qui semble passer là par hazard.

Ce jeune homme, c'est le docteur que nous avons vu, il y a un instant, sur le quai. Le vieillard répète ce qu'il vient de dire aux habitants de la berge, ajoutant quelques remarques fort peu agréables à l'adresse des docteurs.

—Doucement ! père, réplique le nouveau venu d'un ton un peu contrarié. N'insultez pas tout le monde de la science médicale, à cause de l'ignorance de certaines gens.....Il y a des docteurs qui ne méritent pas même d'être appelés médecins, mais il y a des médecins qui ne sont pas docteurs et qui devraient l'être.

—Pardon ! mon cher ami, si j'ai dit quelque chose qui vous ait déplu.....Je n'ai pas eu l'intention de vous blesser.....Mais je souffre tant ! je souffre tant ! Et le vieillard grimace à faire rire une figure de bois.

—Je crois, reprend le jeune homme, que l'on peut vous remettre aussi bien que vous étiez à l'âge de vingt cinq ans.

—Vous ?

—Oui, moi.

—Etes-vous docteur ?

—Oui.

—Ah ! pardon ! si j'ai mal parlé de ces messieurs ! Mais, je souffre tant.

—Il va le guérir !. ..... c'est un docteur !..... murmurent entre elles les femmes du bateau.

Et chacun pousse son voisin du coude et de l'épaule pour se faire place auprès des pavois, afin de bien voir ce qui va se passer.

—Montrez-moi votre main, dit le docteur à barbe rouge.

Le vieillard tend sa main décharnée. Les doigts ne paraissent tenir à cette main que par l'épiderme. L'un de ceux qui sont sur le bateau, le maître d'école, fait remarquer à ses voisins que la main n'est pas enflée.

—C'est vrai ! répliquent les voisins ; mais tout de même, il est aisé de se convaincre que cette main n'est pas comme l'autre.

Le docteur prend la main du blessé, la palpe, l'examine de près, fait jouer tous les doigts, les tire, repousse et plie de cent manières, en pressant les jointures. Le vieux malade crie comme un forcené et se tord comme une anguille dans le sel. Les habitants sont dans l'admiration. Le docteur aveint une fiole pleine d'une liqueur rouge. L'intérêt redouble. Il

verse sur les doigts de l'infirme une partie du contenu. Ensuite, il s'empare de la jambe détordue. Le vieillard résiste d'abord : Vous me faites trop souffrir, jeune homme, dit-il, je ne suis pas capable d'endurer plus longtemps.

—Allons ! le père, il faut avoir plus de courage que cela : dans un quart d'heure vous serez alerte comme moi. Qu'est-ce que c'est que dix minutes de souffrances ?..... Tout en parlant, il saisit le genou du malade dans son poignet d'acier, et la jambe revient en décrivant un demi-cercle, prendre sa position naturelle. Le vieillard hurlait. Sur la berge il y avait des femmes qui pleuraient. Une jeune, entres autres, se détournait pour ne pas voir, tant cela lui faisait mal. Cette femme au cœur tendre, c'était Geneviève Bergeron. La liqueur merveilleuse fut appliquée sur le genou, et le charlatan attendit avec confiance. Tous les yeux étaient fixés sur lui,ou sur le vieillard. —Sentez-vous encore du mal? demande le docteur à son patient.

—Oui.....mais pas autant.

Au bout de cinq minutes, le docteur réitère sa demande, et le patient, sa réponse. Au

bout d'un quart d'heure, même demande encore.

—Je ne sens plus de mal, dit le vieillard.

—Alors venez avec moi, marchez, ne craignez rien.

Le vieillard suit son sauveur. Il marche bien. Un cri d'enthousiasme s'élève du bateau. Le guéri saute au cou du docteur rouge et l'embrasse.

—Comment pourrai-je vous payer ? je suis pauvre ! je n'ai rien ! dit-il en pleurant.

—Bah ! je soigne les pauvres pour l'amour de Dieu, et les riches, pour de l'argent. Se tournant vers les habitants qui descendent du bateau :—Messieurs, si jamais vous avez besoin de mes services, venez à l'hôtel de l'*Oiseau de proie*, rue Champlain.

—J'y vais de suite ! pense le maître d'école. Et, se tournant vers Geneviève : Viens, ma chère. Geneviève suivit le maître d'école. Plusieurs habitants, alléchés par la guérison merveilleuse dont ils venaient d'être témoins, se rendirent à l'auberge de l'*Oiseau de proie*. Ils en sortirent souriants et heureux, tenant dans leurs mains de petites bouteilles remplies

jusqu'au goulot, d'une eau colorée qui pouvait guérir de tout maux, même de la soif, et qu'ils avaient, du reste, grassement payées.

Quand les habitants furent sortis, le maître d'école s'approcha du vendeur de drogues et lui dit quelques mots à l'oreille. La réponse fut entendue de Geneviève qui rougit et baissa la tête.

—On essaiera ! disait le charlatan, on essaiera !

—Vous serez bien payé, reprit le maître d'école.

—On ne parle point de cela.....Je suis votre débiteur : vous m'offrez une heureuse occasion de m'acquitter.

—Vous, mon débiteur ? je ne comprends pas.....

—J'ai bon cœur et bonne mémoire, répartit le docteur. Vous m'avez bien traité jadis, eh bien ! à mon tour ! Quoi de plus naturel ?

—Diable ! vous m'intriguez : qui êtes-vous donc ?

—Qui je suis ?.... Devinez ! Si vous ne trouvez pas, tant mieux ! Moi je sais que vous vous appelez Racette, et que vous êtes maître d'école.

Je sais aussi que Mademoiselle (il montrait Geneviève) se nomme Geneviève Bergeron. Et .....je sais beaucoup d'autres choses.....

—Diable ! qui êtes-vous ? disait le maître d'école. Et de ses yeux il dévisageait le marchand de drogues, et il mettait sa mémoire à la torture pour retrouver, dans le passé, quelqu'un qui ressemblât à cette barbe rousse jetée en broussaille sur cette figure de fouine. Soudain il pousse un cri :—Ha ! coquin ! je te reconnais ! Et il lance un nom à la face du marchand de drogues qui rit.

—Eh ! oui, vous l'avez ! C'est cela ! c'est lui ! c'est moi !.....On gagne sa vie comme l'on peut.

—Les affaires ont l'air de bien aller ?

—Pas mal. Au reste, j'ai plusieurs cordes à mon arc. Mais j'ai des associés de fortune, et d'infortune.....

—Je comprends !.....Je comprends !.....

—Que venez vous faire à Québec, vous ? Etes-vous en vacance.

—Non ! je ne fais plus l'école. Cela ne paie point et ma santé s'en va.

—Qu'allez-vous faire ?

—N'importe quoi.

—Avez-vous de l'argent ?

—Un peu.

—Voulez-vous entrer dans nos rangs ?

—Pourquoi pas ?

—A tout risque ?

—A tout risque.

—C'est bien. Allez placer madame quelque part, et revenez ici ce soir, avec votre argent.

Le maître d'école sortit avec Geneviève. Il montèrent tous deux l'escalier de la petite rue Champlain, prirent par la côte de la Montagne, la rue Buade, la rue de la Fabrique et la rue St. Jean. Geneviève s'arrêtait volontiers devant les vitrines où s'étalent ces objets de luxe qui font le désespoir des hommes et le bonheur des femmes. Racette songeait à la rencontre qu'il venait de faire, et à la vie nouvelle et un peu remplie de mystères qu'il allait commencer. Ils se rendirent au faubourg St. Jean, descendirent la rue St. George jusqu'à l'ancienne rue St. Joseph—aujourd'hui bien nommée Madeleine, mais Madeleine pécheresse. Ils entrèrent dans une maison à deux étages occupée par deux personnes de réputation

louche. L'une de ces personnes était Mademoiselle Paméla Racette, la sœur du maître d'école. C'est avec cette dernière, dans cette maison de mauvaise apparence et dans cette rue infâme que devait rester désormais la malheureuse Geneviève Bergeron.

XIII.

LES FRAMBOISES

Madame Eusèbe Asselin avait dit à son époux en se mettant au lit, le soir du seize août, qui était un jeudi : S'il fait beau demain, je vais aux framboises dans le bois du domaine.

—En voilà une idée ! avait répondu Eusèbe.

—C'est une bonne idée, tu verras ! J'emmène la petite Marie-Louise.

—Ah ! tu emmènes l'enfant ?

—La petite gueuse, si elle revient !.....

—Bah ! tu n'es pas capable de l'écarter assez bien.

—Laisse-moi faire ! Ce fut en parlant ainsi que les époux cédèrent peu à peu au sommeil.

Ils n'avaient pas prié avant de s'endormir. On ne prie pas quand on veut faire le mal ; et l'on fait le mal aisément quand on ne prie point.

Le lendemain le temps était beau. Les champs ruisselaient de soleil, l'ombre des noyers était d'une fraîcheur agréable. Asselin mit son javelier sur son épaule, et, vêtu de toile, il s'en alla couper son blé. En fauchant, il pensait à ce que sa femme lui avait confié la veille : Elle est hardie et fine, se disait-il, elle se tirera bien d'affaire. Si l'enfant ne revient plus, quel bon débarras ! Joseph n'est pas revenu. Il ne reviendra jamais, j'espère. Je suis le plus proche parent, l'héritier par conséquent..... Je vendrai la terre, de crainte que les morts ne ressuscitent.....Une fois l'argent dans ma poche .....

Dans l'après midi, madame Eusèbe, accompagnée de l'orpheline, s'en alla cueillir des framboises. La femme portait un plat de fer blanc, l'enfant, un petit panier. Eusèbe qui les vit traverser les prairies et monter sur les clôtures de cèdre, se dit : Bon ! les voilà !..... Que le diable emporte la petite fille !.... Que je ne la revoie jamais !..... ni elle ni son frère. !

La femme et l'enfant arrivent au bois.

La petite est déjà bien fatiguée, n'ayant rien mangé depuis la veille. C'était à dessein que sa tante l'avait condamnée au jeûne. Elles s'amusent quelque temps à cueillir de belles framboises qui sortent comme des rubis à travers les *clos d'embarras.* L'enfant mange avec avidité les baies succulentes qui pourprent ses lèvres et ses doigts ; la femme semble ne rien voir.

—Ici, tante ! s'écrie la petite, d'une voix fraîche et gaie, dès qu'elle aperçoit une talle rouge ; et, en s'écriant ainsi elle court vers le fruit délicieux : Dieu ! qu'il y en a ! Dieu ! qu'elles sont grosses ! ajoute-t-elle..... On va en emporter pour Fifine, pour Doudoune, pour Bébé !..... C'étaient les enfants de la Eusèbe.

Madame Asselin répond, s'avançant toujours dans le bois : Par ici ! Là-bas on en trouvera beaucoup plus et de bien plus belles.

L'enfant va de buissons en buissons comme les petits oiseaux que le bruit de ses pas effraie. Le bois devient plus épais et plus élevé ; les framboises sont plus rares. L'enfant risque un mot : Tante, il y en avait davantage dans l'abatis.

—Viens ! viens ! réplique la tante inhumaine !

L'enfant suit à regret. De temps en temps elle se détourne pour chercher encore, des yeux, ses talles rouges et fournies. La femme et l'enfant disparaissent dans les entrailles de la forêt.

Quand Madame Asselin revint au logis elle était seule, et il faisait nuit. Son mari l'attendait avec impatience.

—La petite ? dit-il.

—Bien égarée, répondit la femme en souriant.

—On fera croire que tu t'es perdue toi-même. Attendons à demain pour donner l'éveil. Je dirai que tu devais aller coucher au moulin à farine, chez ta nièce.

—Et que tu ne pouvais pas avoir d'inquiétude au sujet mon absence.

—C'est cela !

Le lendemain matin Eusèbe Asselin courut chez Pierre Blais, lui dire que l'orpheline et sa tante, s'étant égarées dans le bois, avaient passé la nuit dehors, et que l'enfant n'était pas revenue. Pierre Blais avertit garçon Pérusse, qui

le dit à Nazaire Filteau. En un instant, tout le village fut sur pied, et une troupe d'hommes dévoués descendit vers le bois du domaine. Ce bois assez peu large s'étendait sur une longueur de plusieurs milles.

Pendant que les hommes battent la forêt, les femmes, à la maison d'Asselin, jasent ensemble. Madame Eusèbe essaie de pleurer : elle réussit mal. Mais les autres femmes, la Pérusse, la Filteau, la Blais, la Bélanger et les jeunes filles, ressentent une douleur réelle, ont de vraies larmes dans les yeux.

—Quand la mère Jean Lozet apprit cette triste nouvelle, elle dit en branlant la tête : Pauvre petite ! je m'y attendais..... Ah ! que n'es-tu déjà avec ta sainte mère !

Et elle pleura beaucoup, car elle se souvint de son Léon qui lui avait été ravi alors qu'il n'avait encore que cinq ans, et qui ne lui fut rendu que vingt ans après.

Les hommes se sont dispersés sous les bois, cherchant, chacun de son côté, la petite fille égarée. Ils ouvrent avec soin tous les taillis, soulèvent les amas de branches sèches et regardent derrière les souches.

Ils marchent quelques instants, puis, s'arrêtent, criant bien haut : Marie-Louise ! Marie-Louise ! D'autres voix répètent dans le lointain : Marie-Louise ! Marie-Louise ! Ce sont les échos de la forêt ou les autres chercheurs. La pluie tombée la veille ne s'est pas desséchée ; et rien n'est plus désagréable que de marcher sous les bois humides. Chaque branche, chaque feuille que vous dérangez, égraine sur votre tête les froides gouttelettes dont elle est chargée.

Ils cherchèrent tout le jour. L'obscurité devint profonde sous les les rameaux des sapins et des érables.

Plusieurs des hommes revinrent, croyant qu'il serait aussi bon d'attendre le retour du soleil, ou pensant que l'enfant, sortie de la forêt par un autre côté, s'était refugiée, pour la nuit, chez quelque brave habitant du village ou du bord de l'eau.

Pendant que la petite Marie-Louise, avide et contente, cueille de ses mains empressées une riche talle de framboises, sa tante cruelle s'éloigne, et se cache derrière le tronc d'un érable. Elle épie les mouvements de sa victime. Elle n'attend pas longtemps. L'enfant

lève la tête, regarde autour d'elle avec inquiétude, comme une alouette qui a cru entendre les pas du chasseur. Elle monte sur une souche pour mieux voir, et, en montant elle renverse son panier demi-plein de rouges baies.

—Tante ! dit-elle,—et sa petite voix tremble, tante ! où es-tu ?..... Tante ! .....

Sa voix devient de plus en plus tremblante et brisée. Elle porte la main à ses yeux, et le jus pourpré des fruits se mêle à ses larmes. Elle descend de la souche brûlée et se met à courir. Per bonheur elle se dirige vers la lisière du bois. Alors ! la femme maudite lui crie : Par ici, petite ! par ici !.....

L'enfant tressaille de joie et s'arrête.

—Par ici ! reprend la damnée.

L'enfant retourne sur ses pas et court en sens contraire, s'enfonçant de plus en plus sous les bois. La femme, voyant cela, quitte sa cachette, et marche toujours, appelant sa victime pour mieux la perdre. On entend sa voix de plus en plus lointaine qui crie : Par ici ! par ici ! Puis l'on n'entend plus rien.

L'enfant court longtemps, disant : Tante, attends-moi donc ! .....Elle est toute mouillée

car il pleut...Ses pieds mal chaussés se déchirent sur les rameaux secs et noueux dont le sol est jonché..... Sa poitrine est tout haletante. Elle recommence à pleurer. Elle veut revenir sur ses pas, et se perd davantage. La nuit descend sur les bois. Les rameaux prennent des formes effrayantes. Les bouleaux, dans leur écorce blanche, ressemblent à des fantômes qui traînent leurs linceuls ; la pluie fait crépiter les feuilles, et l'enfant croit que les oiseaux font claquer leur bec, et veulent la mordre. Elle s'accroche aux épines et déchire sa robe, dont les lambeaux restent là comme des flocons de laine arrachés aux agneaux. Elle se heurte aux arbres morts que le temps a renversés, et tombe sur la mousse spongieuse ou dans les flaques d'eau. Elle s'imagine que les ours ou les loups s'élancent sur ses pas pour la dévorer. Ce sont les hurlements des bêtes féroces qu'elle entend, dans les longs soupirs des ormes qui se bercent au vent Elle comprend son nom, et pense que ce sont les sorcières qui l'appellent pour l'enchanter avec leur baguette. Elle se sauve toujours ! O la pauvre enfant comme elle souffre ! Comme ses pieds mignons, comme ses mains délicates, comme ses joues pâles sont en sang !..... Elle

arrive sur le bord d'un petit ruisseau, roule en bas de la berge, se déchire le front sur une pierre et ne bouge plus !

XIV.

LA CAGE.

—Djos, mon pendard ! viens vite nous aider à ramer ! Viens vite ! tu vois bien que la cage s'en va sur les roches !

Celui qui répondait à ce nom défiguré sortit d'une petite cabane de planches, par une porte haute de quatre pieds au plus, et courut prendre place à l'une de ces énormes rames qui servent à gouverner les cages sur le grand fleuve.

—Dormais-tu paresseux ? reprit le même individu d'un ton qui ne s'adoucissait pas. Djos fit un signe de tête qui voulait dire : Non, jeta un coup d'œil sur la côte nue qui s'élevait devant lui, et, tout en poussant la rame de son bras nerveux, il parut se perdre dans une profonde pensée.

C'était le dix-sept août. Jusque vers le soir le ciel fut serein, l'air chaud et le fleuve calme comme une mer d'huile. Les oiseaux avaient chanté en voltigeant sur les peupliers verts, et les moissonneurs avaient chanté en montant dans le champ de blé, la faucille sur l'épaule. Les maisonnettes blanches et les ormes superbes qui sont échelonnés sur la rive, s'étaient mirés dans l'eau comme dans un miroir sans fin, et l'on eut dit un monde submergé et renversé fleurissant et chantant toujours. Le vieux Tace qui est un observateur avait dit à son voisin le père Mercier : On va avoir du gros vent ; il y a du mirage. Vers le soir, en effet, le vent de nord-est s'éleva. l'air se rafraîchit. Les oiseaux chantèrent encore, mais non les moissonneurs, car ils redoutèrent le mauvais temps.

Glissant comme un immense nuage dans les cieux, une cage longue de plusieurs arpents et large comme une prairie, descend sur le fleuve, emportée par le courant rapide. C'est une cage de bois carré. Au milieu s'élèvent, comme un petit village Indien, une dizaine de cabanes : c'est là que se retirent, la nuit pour dormir, le jour pour se garder du soleil

ou de la pluie, les cinquante rameurs qui se sont engagés à rendre ce bois à Québec. Quand la brise de nord-est commença de souffler, la cage avait dépassé la rivière du Chêne qui se glisse sous la forêt, tortueuse et brillante comme un serpent : elle laissait la pointe du bois des Hurons, où Tonkourou s'était bâti un wigwam d'écorce. Le contre-maître appela tous les hommes aux rames, car la mer qui commençait à monter et le vent qui soufflait fort, menaçaient de jeter la cage sur la grève rocheuse. Les hommes accoururent et longtemps ils plongèrent et replongèrent les rames dans les flots moutonneux.

Couché à terre, sur le côté, dans une cabane, la joue appuyée sur la paume de sa main, l'un des hommes n'a pas bougé. Perdu dans une rêverie profonde, il n'a pas entendu la voix rigide du maître. Ses regards interrogent avec anxiété les côtes de Lotbinière. Il cherche, à travers les grands arbres des bords, un objet aimé sans doute. Tout à coup son œil se dilate, un éclair en jaillit. Il vient d'apercevoir, loin sur un coteau, à une lieue de l'église environ, les cimes élancées de quelques peupliers de Lom-

bardie. Ces arbres droits et hauts semblent des sentinelles autour de la maison qu'ils ombragent. C'est alors que la voix sévère du contre-maître se fait entendre, appelant le pendard de Djos qui se lève comme s'il était piqué d'une guèpe.

Le vent soufflait avec fureur. La mer houleuse déferlait avec un bruit solennel sur le rivage. Les bancs de roches qui s'élèvent chez nous au bord du chenal, comme une grape de raisin au bord d'une coupe, étaient entourés par le flux débordant, et se noyaient peu à peu.

—Ramez fort ! criait le chef, ramez fort ! ou nous sommes perdus !.....Vous voyez bien que nous allons sur les roches ! .....

Et les cinquante rameurs, courbés sur les rames,étaient tout en sueur malgré la fraîcheur du vent. Ils réussirent à tenir le large pendant quelque temps : mais quand le fleuve eut jeté sur les battures de cailloux sa nappe agitée, le courant se dirigea vers la terre, et la cage passant au sud de l'islet, vint s'échouer au rivage, près du ruisseau des Chel, en haut du Domaine.

—N'importe ! dit le contre-maître en jurant, nous sommes mieux ici que sur les bancs de roches.

Un autre reprend, c'est Poussedon : Nous irons voir les filles pour nous désennuyer. Djos va nous conduire : il doit se souvenir un peu des lieux et des gens.

Djos sourit. Un autre ajoute : Je dois avoir des parents par ici, moi.....puisque je n'en ai pas ailleurs !

C'est ce farceur de Picounoc qui badine ainsi. Plusieurs s'amusent de cette répartie ; mais une larme apparaît au coin de l'œil de Djos. Il pense sans doute qu'il n'a pas de parents lui non plus. Un de ses compagnons le montre du doigt aux autres, disant : Voyez donc ! depuis qu'il ne parle plus, il a toujours les larmes aux yeux.

—Bon jour d'un nom ! ce n'est pas drôle, après tout, d'être muet !

—Surtout de perdre la parole dans des circonstances comme celles où il l'a perdue lui.

—Et c'est curieux, continue l'un de ces drôles, l'ex-élève de troisième, et c'est curieux que vous mes amis, *amici mei*, qui avez été témoins,

comme moi, du châtiment de ce garçon, vous n'en fassiez pas votre profit.

—Bah ! crois-tu qu'il est muet ? c'est une farce à sa façon, reprend le contre-maître qui ne croyait à rien.

—Une farce qui dure un peu longtemps ! riposte Picounoc, car il y a six mois jour pour jour que, coupant son dernier mot en deux, il n'en a laissé tomber que la moitié.

—Oui ! ajoute Lefendu, et depuis ce temps il a l'autre moitié sur le bout de langue : ça doit lui démanger.

Le vent et les flots hurlaient toujours pendant que les gens de cage badinaient ainsi. Les plançons échoués sur le sable, le long de la rive, étaient rudement secoués par les vagues, mais ne ne se déliaient pas encore. Le jeune muet, Djos, puisque ses amis l'appelaient ainsi, s'était éloigné des railleurs, et, passant de pièce en pièce, était venu jusqu'au rivage où,d'un bond, il s'élança.

Un peu plus bas que l'endroit où la cage s'est arrêtée, la forêt, sombre et pleine de senteurs, descend jusques au bord des eaux, et la verdure des bouleaux, des chênes et des

ormes tranche admirablement sur le tuf noir des caps qui s'étendent, de chaque côté, comme des ailes de chauves-souris. Djos se dirige vers ce bois. Il cherche à fuir les plaisanteries de ses malins amis. Mais à peine a-t-il écarté, de ses mains, les tiges pliantes des noisettiers, qu'une pluie abondante fait retentir le feuillage et tombe, en perles limpides, jusque sur le sol. Il dut renoncer au plaisir de rêver une heure sur la mousse fleurie, et revenir au milieu de ses compagnons, dans les cabanes ébranlées par la houle.

Pendant que les gens de cage sont entrés dans leurs tentes de planche ; que les uns fument le tabac canadien et racontent des histoires obscènes ; que les autres dorment d'un sommeil paisible, comme des bienheureux, sur leur couche dure ; que d'autres forment des projets d'amusements pour l'instant où ils mettront le pied à Québec, nous irons faire une promenade dans les chantiers de l'Ottawa.

XV.

LE CHANTIER.

Bien loin sur les bords de la rivière Gatineau le plus riche tributaire de l'Ottawa, s'élevait sous les pins majestueux, au milieu d'un nouveau chantier, une de ces vastes cabanes que l'on appelle *camps*. C'est là que se retiraient, pendant les longs mois d'hiver, les hommes loués par M. Mackintosh pour l'exploitation des bois.

Ce camp, bien humble, mais bien chaud, comme tous les autres, n'avait qu'une porte et une fenêtre. Son ameublement se composait d'une table à tréteau sans peinture ; d'un poêle simple, de quelques bancs d'un style pittoresque et varié, selon le goût de l'ouvrier et la forme de l'arbre ; d'une armoire sans portes, et de lits de branches de sapin superposés le long des pièces de pruche taillées en charpente à têtes.

Le matin, le camp se vidait. Les travailleurs sortaient pour aller à l'ouvrage, comme un

essaim d'abeilles sort de la ruche pour aller butiner. Le soir, tout le monde rentrait, et c'était un murmure, un bruit, un tapage d'enfer. Le cuisinier avait rude besogne alors. Ces gens affamés et enivrés de l'odeur des grillades de lard qui rôtissaient dans la poêle, semblaient prêts à le dévorer lui-même. S'il n'était ponctuel et s'oubliait, les jurons et les menaces le faisaient frissonner de peur. Mais si la soupe était grasse et le ragoût bien épicé, on le vantait, on le choyait à qui mieux mieux. On l'aurait comparé à Brillat Savarin ou à Vatel, si Vatel ou Brillat Savarin eussent été connus dans nos forêts.

C'est dans ce chantier de la Gatineau que se trouvent réunis Joseph, Picounoc, Sanschagrin, l'ex-élève de troisième et les autres jeunes gens que nous avons rencontrés à l'auberge de l'*Oiseau de proie*, et qui descendent maintenant sur la cage échouée à Lotbinière.

Les travailleurs se divisent en quatre catégories :

Les *bûcheux*, qui se subdivisent en *bûcheux* proprement dits, en ébotteurs, piqueurs et grand'haches ; les scieurs ; les charretiers et les claireurs.

Les *bûcheux*, ce sont eux qui font retentir la forêt de leurs coups secs, rapides et mesurés. Ils vont attaquer les troncs les plus robustes. Alors ils frappent à deux et tour à tour, de la hache tranchante, l'arbre qui gémit. L'entaille, petite d'abord, s'élargit vite, et les éclats volent sur la neige, et les branches frémissent à chaque coup. Bientôt, un craquement léger se fait entendre, l'arbre mutilé tremble. Il ne s'incline pas encore. On dirait qu'il se survit. On s'éloigne, car dans sa chute, le géant va briser tout ce qu'il touchera. Enfin le craquement recommence plus long et plus fort. La cime de l'arbre penche tout doucement, décrivant une courbe dans le ciel bleu. Le vent circule dans les rameaux et l'on dirait que les rameaux se plaignent. La chute s'accélère, le bruit augmente, les branches du colosse qui tombe fouettent, déchirent, arrachent les autres branches qu'elles rencontrent. On dirait le pétillement d'un brasier. Un choc plus sourd et plus formidable succède: puis le silence se fait. La forêt toute entière paraît tressaillir et trembler. L'arbre majestueux qui s'élevait au dessus des autres arbres comme un roi au dessus de son peuple, gît ignomi-

nieusement sur le sol qu'il ne touchait que du pied. Pour lui, plus de printemps nouveaux avec de nouvelles draperies; plus de nids harmonieux dans ses feuillages; plus de gémissements avec les tempêtes; plus de murmures avec la brise du matin: il est mort! Et toujours les coups de la hache retentissent! Et toujours des arbres craquent, penchent et s'affaissent! Et toujours ces mille bruits sont répétés par mille échos.

Picounoc se vantait d'être le meilleur *bûcheux.*

Quand un arbre est tombé, le bûcheron s'éloigne satisfait, et cherche une autre victime. Alors vient l'ébotteur qui dépouille le cadavre des atours qu'il portait naguère avec tant d'orgueil, et compte le nombre de billots que donnera l'arbre dénudé. Les uns après les autres se détachent du tronc les rameaux verts du pin ou les branches arides du chêne.

Tintaine et Fourgon passent pour les meilleurs ébotteurs du chantier.

Vient ensuite, armée de *godendards*, la troupe des scieurs. C'est elle qui coupe, en faisant chanter l'acier de son immense scie, l'écorce rugueuse, l'aubier tendre et le cœur dur du

squelette puissant. Et tant que la fatigue n'a pas engourdi ses bras, la troupe unit la gaie chanson du village au résonnement métallique de l'instrument.

L'ex-élève était un scieur infatigable. Comme les coups de bec des piverts sur les arbres, on entend la hache des piqueurs qui enlèvent, sur quatre faces, l'écorce du billot, et préparent la voie à l'ouvrier par excellence du chantier. Le voici cet ouvrier ! Il porte, sur l'épaule, une hache énorme avec laquelle il s'identifie. On l'appelle la grand'hache. C'est d'ordinaire le plus robuste du chantier. Dans sa large main l'outil semble léger. Son œil exercé est juste, et sa hache tranchante n'entame pas plus qu'il ne faut le billot dégrossi, pour qu'il devienne une pièce carrée, superbe et droite comme si elle eut passé sous le fer du rabot.

Joseph le pupille d'Asselin et Noé Sans-chagrin, étaient des grand'haches.

Dans les chantiers de billots l'armée des travailleurs est moins nombreuse ; piqueurs et grand'haches sont inutiles.

Quand le billot est scié, quand le plançon est équarri, les charretiers le traînent jusqu'à

la *jetée*, sur leurs *sleighs* à bois, par les mille chemins que les claireurs, chaussés de longues bottes sauvages, ont tracés dans les neiges profondes.

Poussedon s'était enrôlé dans la troupe des claireurs, et Lefendu s'était fait charretier.

La *jetée*, c'est le bord de la rivière d'où l'on précipitera, le printemps, les milliers de pièces de bois que le courant emportera jusques à des distances étonnantes. Une nouvelle bande, formée de toutes les autres, apparaîtra alors. Ce sera une troupe active, qui courra sur les billots flottants avec la légèreté du félin qui joue ; qui ne craindra ni l'eau froide des nuages, ni l'eau froide des ruisseaux, ni les courses sur les berges escarpées, à travers les broussailles ; qui montera dans les canots, ramera mieux que les meilleurs canotiers, franchira, en chantant, rapides et cascades. Ce sera cette troupe aventureuse qui détachera, de la rive où l'auront retenu les branches des arbres demi-noyés, le billot retardataire et paresseux. Elle suit avec anxiété la fortune du bourgeois, fortune emportée par les caprices du courant. Heureuse,

elle vogue en chantant si les pluies du printemps ont gonflé le sein des rivières ; mais si les rivières coulent misérablement, à travers les roches et les débris de toutes sortes, leurs ondes pauvres, elle souffre, travaille et s'irrite souvent.

XVI.

LE BLASPHÈME.

C'était six mois avant l'arrivée de la cage au bois du Domaine, en février, et le jour du dimanche. La plupart des travailleurs, réunis dans le camp, se reposent des fatigues de la semaine en jouant aux cartes ou aux dés. D'autres dorment sur les couches de branches de sapin. Plusieurs jasent assis autour du poêle. Celui-ci se vante de ses succès en amour ; celui-là se moque de ceux qui demeurent fidèles. Un autre proclame sa force et défie ses camarades au crochet ou au poignet, à porter comme à lever. Quelques uns se vantent de leurs cynisme et de leur impiété. Enfin

chacun fait ou dit ce qui lui plaît davantage, sans se soucier du goût des autres.

Soudain Poussedon se dresse : Par la Vierge ! s'écrie t-il, si j'ai dit un mot de prière depuis que je suis dans le *camp*, je veux que le diable m'emporte !

Ces paroles de blasphème sont suivies d'un immense éclat de rire.

Une voix réplique : Tu n'es donc pas comme Djos, toi ?

Une autre voix : Djos ? bah ! c'est un farceur. J'aimerais mieux ne pas prier que prier à sa manière.

—Jugement téméraire ! dit une troisième voix, une voix un peu moqueuse et fort nasillarde : Sait-on jamais ce qui se passe dans l'esprit de ses frères ? Peut-on sonder les mystères du cœur de l'homme ?

—Et de la femme, donc ?

Le rire redouble.

—Pas d'interruption, Lefendu ! pas d'interruption ! Je dis donc, continue la voix nasillarde, qui devient flûte en s'élevant, je dis que vous portez un jugement téméraire sur votre compagnon quand vous affirmez que sa

prière n'est pas bonne. Moi je vais vous prouver, clair comme deux et deux font quatre, qu'elle est bonne : Toute prière faite sans distraction est agréable au Seigneur. C'est le curé de ma paroisse qui l'assure. Or la prière de Djos est faite sans distraction, donc elle est bonne.

—Pardon, monsieur Picounoc, mais prouvez donc qu'elle est faite sans distraction ! Et vous ne le prouverez pas, puisque, d'après vos propres paroles, personne ne peut savoir ce qui se passe dans l'esprit de ses semblables.

—Bravo ! Bravo ! fait Tintaine.

Un frappement de mains abasourdit l'orateur qui est sur le point de perdre contenance.

—Mon ami l'ex-élève n'a pas en vain laissé les bancs de la troisième, pour venir jouer de hache dans les forêts de l'Ottawa, riposte-t-il, en s'animant un peu ; mais il trouvera son maître dans les chantiers d'en Haut, comme sur les bancs du Séminaire de Québec. Je soutiens que Djos ne peut pas avoir de distractions pendant sa prière, parceque sa prière est trop courte : quand même il voudrait en avoir, il n'en aurait pas le temps.

—C'est vrai ! c'est vrai ! crie Tintaine.

—Il récite un *Ave, Maria*, dit Fourgon, et c'est vite fait !

—Le temps d'y penser ! ajoute Lefendu.

—Le temps de n'y pas penser ! riposte Picounoc.

—Pourquoi un *Ave, Maria*, demande Sans-chagrin.

—Une promesse à sa défunte mère. C'est lui qui me l'a dit, répond Fourgon.

—L'imbécile !

—N'ai-je pas raison ? reprend Picounoc.

—Oui ! oui ! Enfoncé l'ex-élève ! enfoncé Paul Hamel ! Paie la traite pour ta peine ! s'écrient plusieurs voix.

—Si je suis condamné, je paierai, répond l'ex-élève ; mais j'en appelle à votre conscience : *Consciencíam invocabo* !

—Paie ! paie ! c'est la conscience qui le dit.

L'ex-élève s'incline profondément et, en se relevant, il tire de dessous un lit de sapin, une cruche au ventre rebondi. Un éclat de rire égaie la cabane. Versant le whisky dans une tasse de fer blanc, Paul Hamel défraie ses amis, mais il soutient que Picounoc n'est qu'un

sophiste. Aucun de ses compagnons ne comprend ce terme savant ; c'est pourquoi tous le jugent bien approprié, et Picounoc passe pour un sophiste.

Le *couque* surveillait la chaudière de soupe au lard qui mitonnait en chantant sur le feu. Le parfum des bois résineux ne suffisait pas à faire oublier les senteurs moins agréables des lèvres avinées et des vareuses malpropres des bûcherons. Il neigeait, et les rameaux, penchés sous les blancs flocons, ressemblaient à des vieillards chargés d'années.

La porte du camp s'ouvre tout à coup et un robuste garçon entre, blanc de neige.

—Ha ! Djos, beau temps, hein ? dit au nouveau venu l'un de ceux qui sont assis près du poêle.

—Massacre d'un nom ! va-t-il toujours neiger ainsi ? repart Djos.

—Tu vas gagner ton argent.

—Oui, battant ! mieux que vous autres, bande de paresseux !

—Prie donc le bon Dieu pour qu'il nous donne du beau temps.

—Priez-le, vous autres !

—Dis un *Ave, Maria* de plus.

—Je dirai ce que je voudrai ! C'est mon affaire ! Fermez-vous !

—Tiens ! il est de mauvaise humeur, pas de plaisir, c'est fini !.....

—Paul, donne-lui donc un coup pour le remettre, repart Picounoc.

L'ex-élève prend la cruche : Donne la tasse ! dit-il à celui qui se trouve près du seau.

Les yeux de Djos jettent un vif rayon ; sa face se déride. Il n'est pas laid ce Djos, mais il a l'air méchant. On voit qu'il est intelligent ; mais il y a beaucoup d'ombres dans son esprit. Il est comme un tableau bien commencé et mal fini, comme une statue fièrement ébauchée et mise de côté par le sculpteur capricieux. Il prend la tasse et boit. Picounoc, d'un air sérieux : Tu ne dis pas ton *Benedicite ?*

Djos fait le signe de la croix. On applaudit.

—Tu sais qu'un bon chrétien doit offrir toutes ses actions au bon Dieu, continue Picounoc.

—Et ses omissions ? Demande Djos que le whisky dispose au badinage.

A propos, reprend le cynique Picounoc, as-tu fait ta prière ce matin ?

—Oui.

—Sans distraction ?

Djos se met une main sur les yeux. Picounoc répète : Sans distraction ?

—Hélas ! non !

Malheureux ! elle est si courte ! et..... Mais à quoi as-tu pensé ?

—J'ai pensé à la cruche ici présente et aux ivrognes qui lui font la cour.

—Y a-t-il eu désir ?

—Un désir ardent.

—Long ?

—Bien plus long que ma prière.

—Pour ta pénitence tu boiras de l'eau froide le reste de l'hiver.

On applaudit avec enthousiasme.

—Ce n'est pas tout, reprend Djos, j'ai aussi pensé à la Louise.

—De l'*Oiseau de proie* ?

—De l'*Oiseau de proie* !

—L'aimes-tu ?

—Je penserais !

—Et Poussedon ?

—Poussedon ? il aura la *pelle !*

—C'est mal, cela, bien mal, d'en faire passer ainsi à ton ami de chantier, continue la voix nasillarde, et pour ta seconde pénitence, va te rouler dans la neige.

Les bravos firent trembler le *camp*.

L'un des gaillards, Poussedon, était devenu rêveur. Son plus proche voisin le touche du coude : Eh bien ! l'ami, attention ! Djos est en train de te ravir ta belle.

Les yeux se fixent sur Poussedon.

—Ah ! comme il est triste ! Voyez donc comme il est triste ! s'écrie Lefendu.

—Il a peur à ses....amours, riposte Fourgon.

—Il peut bien avoir peur ! dit Sanschagrin.

—Je n'ai peur de personne ! et je me fiche de vous autres ! répond Poussedon.

Un sourd murmure succède. Djos tourne sur ses talons ; un éclair jaillit de ses yeux malins : Prends-garde ! Poussedon !

—Non, je n'ai pas peur !

Les poings de Djos se ferment, ses muscles se tendent.

—Pas de chicane, mes enfants, pas de chicane ! commande la voix larmoyante de Picounoc : Il faut s'aimer les uns les autres ! C'est Jean qui le dit au ch. X de l'Apocalypse. Pas vrai, Paul, toi qui sais le latin ?

—Vrai comme vous vous remplissez à mesure que ma cruche se vide : *Dum se videt crucha mea !*

Tous éclatent de rire.

—Toi, garde tes farces ! dit Djos. Je veux que le diable m'emporte tout vif si je me laisse bafouer par n'importe qui ! Ah ! ce temps-là est passé, où j'étais le souffre-douleur de gars plus bêtes et moins forts que moi !

—Je ne veux pas dire, reprend Poussedon tremblant, que je suis aussi fort que toi, que je suis capable de te battre.

—Non ? que veux-tu dire alors ?

—Je veux dire que je suis sûr de la fidélité de la Louise, et que je ne crains pas que tu m'en fasses passer.

—Est-il bon ? la fidélité d'une fille comme la Louise ! remarque Lefendu en ricanant.

—Oui, en effet ! continue Poussedon.

—Tais-toi donc !

—C'est-à-dire qu'elle me préferra toujours à tout autre.....quand je serai là.

—Quand tu seras là ? Beau dommage !

—Eh bien ! moi je te dis que tu mens !

C'est Djos qui s'emporte ainsi.

—Crois-tu, Djos, riposte Poussedon, qu'elle aimerait un dévot comme toi ?

—Comment un dévot comme moi ?

—Oui ! un dévot ! Ah ! c'est elle qui t'enverrait dire ton *Ave, Maria*, au pied du lit, car elle ne voudrait pas te faire déroger à ta sainte habitude.

—Pas mal ! pas mal ! s'écrient les amis.

—C'est faux ! Je ne prie pas le bon Dieu !... pas plus que vous autres !...

Poussedon ne se tient point pour battu :— Comme si, l'autre nuit, je ne t'avais pas vu, repart-il, te glisser une minute en bas de ton lit et faire le signe de la croix !

—*In nomine Patris !*.....ajoute l'ex-élève.

—Et marmoter ton *Ave, Maria !* continue Poussedon.

—C'est vrai! dit Picounoc.

—C'est vrai! dit Sanschagrin.

—Et quand tu t'es retourné vers le coin de l'armoire, hier soir, est-ce que je ne t'ai pas vu faire quelqu'invocation au Christ ou à sa mère? reprend Poussedon que le succès grise.

—Peut-être invoquait-il le génie de la forêt, dit l'ex-élève de troisième.

—Il était tourné vers l'armoire? demande un autre, c'est qu'il invoquait sainte cruche.

Djos voit qu'il fait mieux de rire que de se fâcher, car tous se tournent contre lui: C'est vrai, répond-il, j'ai prié sainte cruche de vous verser un peu de son esprit, vous êtes si sots!

Cette répartie lui rend ses compagnons favorables. Mais Poussedon, blessé dans son amour propre, continue de le piquer: Il a honte d'avoir prié, dit-il; moi j'aime mieux ne rien dire au bon Dieu, personne ne me soupçonne d'hypocrisie.

—L'hypocrisie est le plus infâme de tous les vices! chante la voix nasillarde.

Rex vitiorum! dit l'ex-élève.

—Je ne suis pas plus hypocrite que vous!

hurle Djos qui faiblit dans sa défense et se sent battu ; car il est coupable, non pas d'avoir prié, mais d'avoir rougi d'une bonne action. Et il continue : Je n'ai pas récité un mot de prière au Christ ou à la Vierge depuis que je suis en âge de raison !

—Bravo ! bravo !

Le blasphème, plus que le whisky enivre le pauvre garçon, et l'ivresse se communique à tous comme une étincelle électrique.

—Jure-le ! commande la voix nasillarde.

—Je le jure !

—Prends une formule solennelle ! ordonne l'ex-élève. Dis ainsi, une main au ciel, et l'autre sur le cœur : *Manus ad cœlum* ! Dis : que ma langue se dessèche dans ma bouche si je mens ! *si mentior* !

Djos, exalté par le dépit, honteux d'être ridiculisé par les siens, troublé par les vapeurs de l'alcool, lève la main gauche vers le ciel, met la droite sur sa poitrine, et dit :

Que ma langue se dessèche dans ma bouche si je mens !

L'ex-élève continue : Que le diable m'arrache, un par un, tous les poils du corps ! *omnes poili corporis !*

Djos ne répète point.

—Voyons ! répète ! continue ! *Perge ! Perge !* hurle l'ex-élève.

—Continue ! crient les autres en ricanant. Dis : Que le diable m'arrache, un par un, tous les poils du corps ! *omnes poili corporis !*

Djos, terrible, les yeux rouges de sang, pâle, effrayant à voir, les regarde tour à tour et ne dit rien.

—Parle ! mais parle donc ! lui crie-t-on.

—Est-il drôle ! repart Fourgon qui rit à s'en tenir les côtes.

—Il a peur ! dit Poussedon.

—Le farceur ! crie Tintaine.

—Le lâche ! réplique Lefendu.

—Il n'achevera pas ! ajoute Picounoc, en le montrant du doigt. Il a peur du bon Dieu !..... Il a peur du Christ ! .....

Et Djos les regarde toujours de ses grands yeux de feu. Sa bouche entr'ouverte s'agite convulsivement, ses bras s'élèvent au-dessus de sa tête comme pour supplier, son corps frémit, des pleurs roulent sur ses joues blêmes. Dieu l'a frappé ! Il est muet ! .....

XVII

LE MUET

Le matin se levait radieux. Le soleil dérou lait une nappe de lumière sur les ondes calmées du grand fleuve. La mer montait. La cage échouée sur la grève de Lotbinière commençait à flotter. Djos était allé de nouveau rêver sur les côtes verdissantes. Jamais les bouvreuils et les pinsons n'avaient mieux chanté. Les bois s'étaient séchés au souffle de la brise du matin, et une senteur délicieuse venait de partout comme un encens que la terre envoyait au ciel.

Djos suit le cours capricieux de ce petit ruisseau qui perd son onde dans le tuf du rivage, au bord du bois du Domaine. Tout à coup la voix de ses compagnons retentit.

On l'appelle. La cage va descendre avec le baissant :—J'emporte cette fleur, pense-t-il, car sa langue est toujours liée par la vengeance de Dieu. C'était un iris qui se mirait de haut dans l'humble ruisseau. En montant pour

cueillir la fleur, il aperçoit une petite fille étendue sur les cailloux. Ses pieds se perdent dans l'eau fugitive. Il y a du sang sur la pierre. L'infortunée s'était sans doute assommée dans sa chute. Il fait un pas en arrière : Un frisson parcourt tout son corps. Il relève l'enfant qui ouvre de grands yeux tristes, et paraît avoir perdu le souvenir..... La serrant avec un sentiment de compassion contre sa poitrine, il l'emporte sur la cage.

En le voyant accourir avec cette enfant dans les bras, les gens de cage furent intrigués. L'ex-élève de troisième dit, levant les mains au ciel : *O tempora, o mores !* que ferons-nous donc, nous qui parlons tant, si ceux qui n'ont pas de langue se font ainsi suivre des jeunes filles ?

—Mais ne vois-tu pas que c'est une enfant, répartit Picounoc, et qu'elle est innocente comme toi et moi ?

— Comme toi et moi ! observa Lefendu, c'est un peu risqué.

—*Sicut et nos* ! dit, comme un écho, l'ex-élève en levant les yeux au ciel.

Le contre-maître s'avança vers Djos qui

entrait dans l'eau jusqu'aux genoux pour atteindre la rame qu'on avait jetée en guise de passerelle.

—Quelle est cette enfant ? Où l'as-tu prise ? Pourquoi l'apportes-tu ici ?..... dit-il avec mauvaise humeur et volubilité.

Le pauvre muet regardait le contre-maître en marchant sur la rame étroite avec son doux fardeau. Le contre-maître allait ajouter avec un blasphème : Mais parle donc ! il se souvint tout-à-coup que Djos ne parlait plus depuis environ six mois.

Chacun se presse autour du muet pour voir l'enfant.

—Oh ! mille noms ! quelle est belle ! dit l'un.

—Comme elle est blessée ! dit l'autre.....

—*Pulchra es*, dit l'ex-élève, allongeant le cou pour regarder par dessus l'épaule de Picounoc, *sed macula est in te* !.....

—Tais-toi donc, imbécile, avec ton latin !....

—Si tu savais cette belle langue, Picounoc, tu ne voudrais jamais parler l'iroquois comme tu le fais !

Le muet tâche d'expliquer, par des signes,

où et comment il a trouvé la petite. L'un des hommes de cage va puiser de l'eau dans un plat de fer blanc et lave la figure ensanglantée de l'enfant inconnue.

La fraîcheur de cette onde pure la ranime, elle entrouvre ses beaux yeux noirs, cherche autour d'elle, puis, d'une voix faible, elle murmure: Tante, où es-tu ?..... j'ai soif! On se hâte de lui donner à boire, puis on l'accable de questions. Mais ses pensées sont confuses. Elle dit seulement : Mes framboises! ..... Oh! tante va me battre.....Et elle se met à pleurer.

La cage, emportée par le courant, s'éloignait du rivage. Le contre-maître, se penchant sur l'enfant que Djos tenait toujours dans ses bras, lui dit : Veux-tu retourner voir ta mère.

La petite répondit : J'ai peur ! j'ai peur ! ma tante va me battre !.....

Le muet avait des larmes dans les yeux. De minute en minute il s'attachait à cet ange que le ciel venait, en quelque sorte, de lui confier.....Il avait peur qu'on le lui ravit. Il se souvenait de ses souffrances passées et se montrait plus sensible aux souffrances des

autres. Picounoc dit à ses compagnons : C'est une enfant maltraitée par sa tante, c'est évident : Emportons-la ?

—Emportons-la répondirent les autres.

—A nous tous, observa Sanschagrin, nous pouvons subvenir à son entretien.

—Y penses-tu ? demanda Fourgon. Tous tant que nous sommes nous ne pouvons économiser un sou par année, et nous allons, d'un vire-main, devenir pères et mères de famille ? Merci !.....

Le muet serra la petite contre son cœur.

—Allons ! commande le contre-maître, déposez cette enfant dans une cabane, si vous ne la reportez pas à terre, et vite ! aux rames ! Il faut gagner le large.

—A terre ? où voulez-vous qu'elle aille ? réplique le gros joufflu, elle est encore sans connaissance.

—Aux rames ! alors, vite ! aux rames !

Le muet dépose sa protégée dans la meilleure cabane, sur la plus molle couche de linge et de branches, et rejoint ses compagnons. On met les rames dans les tollets, en avant, et l'on rame lentement, mais avec vigueur. Le

courant qui est rapide chez nous, entraîne bientôt la cage loin de la rive.

—Ecoutez donc ! fait tout à coup Sanschagrin.

—*Audite !* répète l'ex-élève.

—On dirait le cri d'un homme en peine.

—On appelle la petite fille, je crois.

Le muet poussait sur sa rame avec une force qui tenait de la fureur, et la cage s'en allait toujours. On entendait, en effet, des clameurs lointaines monter du fond des bois ; mais ces cris arrivaient faibles et mystérieux au milieu du grand fleuve. La cage descendait toujours.

—Si quelqu'un veut retourner au rivage en canot, dit le contre-maître, qu'il y retourne.

Le muet regarda d'un œil plein de pitié la cabane où reposait l'enfant. Personne ne répondit. La cage descendait toujours. Elle passa devant la pointe du Platon. Bientôt les côtes échelonnées de la rive sud s'éloignèrent, formant un immense amphithéâtre, dont l'anse de Ste. Croix était le parquet merveilleux, et la cage noire parut sur le fleuve d'argent, comme un trait de plume sur une feuille blanche.

XVIII

UN CONTRE TROIS

La cage où se trouvaient le muet et l'enfant atteignit le Cap Rouge, lieu de sa destination. Elle fut poussée à force de rames et avec le secours du montant, vers l'embouchure de la rivière, ou elle s'échoua. La journée avait été chaude. Vers le soir, quand le soleil disparut derrière la chaîne des Laurentides, et qu'un souffle plus frais vint caresser le feuillage, plusieurs des hommes débarquèrent pour se promener sur les côtes pittoresques qui bordent l'humble rivière du Cap Rouge et le fleuve orgueilleux. Le muet ne ne rendit point à terre. A peine s'éloignait-il de la cabane où reposait l'enfant malade. Il songeait. Peut-être regrettait-il de ne pas l'avoir reportée sur le rivage, près de l'endroit où il l'avait trouvée. Quelqu'un de la paroisse l'eut vue et reconduite chez ses parents. Qu'allait-elle devenir maintenant ? et quelle protection

pourrait-il lui donner ? Il était plongé dans de profondes réflexions, et de temps en temps, une larme venait mouiller ses yeux. La jeune fille était aussi muette que lui. Elle avait la fièvre et dormait toujours. Personne ne se trouvait là pour la questionner à son réveil et quand elle semblait capable de comprendre et de répondre. La nuit arriva. L'eau devint sombre comme un torrent de lave refroidie. Quelques étoiles scintillèrent au firmament,—seulement les plus brillantes ! Arcturus du Bouvier, la blanche Véga de la Lyre, la sanglante Antarès du Scorpion ; mais elles disparurent aussitôt, puis un voile de nuage obscurcit le ciel.

Tout le monde s'endormit sur la cage. Seul le muet veillait auprès de la petite orpheline. Tout à coup, un cri, suivi d'un juron, s'élève du large. Le contre-maître s'éveille. Au même instant une autre clameur et un juron plus énergique paraissent monter du fond des eaux. Le contre-maître sort de la cabane où il prend son repos : Que voulez-vous ? demande-t-il.

—Une voix répond : Venez nous aider ; le courant nous jette sur votre cage.

—Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

—Nous venons du moulin de St. Nicolas. Nous allons à Québec avec un radeau. Prêtez-nous donc un homme pour nous aider à descendre jusqu'à la ville ? .....

Le muet a une idée. Au reste, il réfléchit depuis assez longtemps, et son parti est arrêté. Il prend la jeune fille dans ses bras, l'enveloppe soigneusement, et part, un aviron à la main. Rendu sur le bord de la cage, il aperçoit un canot qui remorque du bois carré. Deux hommes sont dans le canot.

Qu'apportez-vous là ? Disent-ils.

Le muet a bien raison de ne pas répondre. Il saute dans l'embarcation avec l'enfant qu'il dépose à l'arrière, et se met à nager. Les deux hommes rient ; mais dans les ténèbres personne ne les voit rire. Le canot glisse vite et le radeau, fortement attaché, suit sans efforts, emportés qu'ils sont par le courant rapide du Saut de la Chaudière. On atterrit avant d'arriver au Cul-de-Sac, et les plançons furent mis en dedans d'une estacade.

Le muet s'éloigna après avoir reçu des canotiers une bonne poignée de mains. Il suivit la rue Champlain et se rendit jusqu'à l'auberge

de l'*Oiseau de proie*, portant dans ses robustes bras la petite Marie-Louise. L'obscurité était profonde. Il marchait au milieu de la rue, connaissant le danger qu'il y avait à passer sur le trottoir inégal, vermoulu et souvent interrompu trop brusquement. L'enfant semblait mieux. C'était peut-être la fraîcheur de la nuit qui la ranimait. Le muet avait résolu de la confier à une famille qu'il connaissait bien, et dans laquelle il était demeuré comme domestique pendant plusieurs mois. Il savait que cette famille aurait pitié de la petite infortunée, et la rendrait à ses parents s'il ne trouvait pas moyen, lui, de la soustraire pour toujours à ceux qui la maltraitaient. Quand il passa vis-à-vis l'auberge de la mère Labourique, il aperçut, à travers les fentes des vieux contrevents, une chandelle fumeuse sur le comptoir. Il s'arrêta, jeta un coup d'œil indiscret dans la maison, et vit trois hommes qui causaient en fumant, assis à la table, près du mur.

L'un des trois hommes tournait le dos à la porte : il ne put le reconnaître ; les deux autres se montraient de face ; mais il ne les reconnut pas davantage. Il vit seulement que l'un était jeune et l'autre, vieux. Il y avait

sur la table, une bouteille de rhum coloré, presque vide, et trois verres nouvellement remplis. A chaque instant, les trois hommes portaient les verres à leurs bouches et buvaient une gorgée. Ils paraissaient engagés dans une confidence sérieuse. Le muet pensa : La nuit sera bientôt finie. Je connais cette maison. Madame Labourique me recevra comme son enfant, et prendra soin de la petite ; pourquoi irais-je troubler le repos des braves gens à qui je veux la confier. Quand le jour paraîtra, je me lèverai : je serai plus dispos, l'enfant sera mieux ; elle parlera bien peut-être ; alors j'irai à la haute ville, et je mettrai mon projet à exécution. Ce raisonnement lui parut bon. Il y avait peut-être un peu de curiosité. Peut-être voulait-il considérer de plus près ces individus qu'il venait d'apercevoir, grâce à l'indiscrétion des vieux contrevents. Il frappe ; personne ne répond. Il frappe de nouveau. L'homme qui a le dos tourné à la porte se lève. Il a pâli, et la crainte d'un danger se lit dans ses yeux. Ses camarades, moins poltrons, sourient, boivent le reste de leurs verres et lui disent de s'asseoir tranquillement. La vieille hôtelière qui

ne dort toujours que d'un œil, dans son fauteuil sans *bourrure*, au fond du comptoir, quitte sa retraite favorite, et vient, en se frottant les paupières, s'arrêter devant la porte verrouillée :

—Qui est là ? demande-t-elle de sa voix rauque.

Personne ne répond.

—Qui est là ? répondez ! continue-t-elle d'une voix plus rauque et plus forte.

Pas de réponse.

—Vous n'entrerez pas.

Le muet frappe de nouveau.

—Nommez-vous ! dit la vieille qui s'impatiente.

Le muet ne se nomme point, mais frappe encore. Les trois individus assis à la table commencent à soupçonner quelque chose de fâcheux. Ils se lèvent. Le plus pcureux des trois demande s'il n'y a pas moyen de sortir par derrière.

—Oui, répondent les deux autres, venez !

Ils sortent par la porte qui donne sur la cour, et se cachent sur le grenier du hangard.

Le muet frappe toujours, et la bonne femme Labourique est aux abois. Sa conscience qui n'est pas fort nette, lui fait comprendre la possibilité d'un événement judiciaire où elle la propriétaire de l'auberge de l'*Oiseau de proie*, aurait un mauvais rôle à jouer. Cependant quand elle voit les trois hommes dehors, elle a plus de courage et moins peur, et croyant avoir affaire à la police, elle dit d'un air singulièrement comique :

—Mes bons messieurs, je vais vous ouvrir ne vous fâchez pas ! Vous comprenez bien qu'il en coûte à une femme d'ouvrir sa porte, comme ça, la nuit, à des hommes qu'elle ne connaît point. Vous ne me ferez aucun mal n'est-ce pas ?...Je ne suis pas en contravention avec la loi. Je suis seule, bien seule ! Je ne garde personne à boire ici, la nuit, je vous le jure !.....Je tiens une maison comme il faut !.. .. Pour cela, oui ! .....

Le verrou de la porte criait. Le muet donne un nouveau coup.

—Je vais ouvrir ! je vais ouvrir ! n'enfoncez pas ! .....Je n'ai pas peur !.....Je suis une femme honnête !.....Ma maison est paisible comme une église !.....

Le muet riait de la méprise de la vieille, et, dans un coin du hangard humide, les trois hommes tremblaient en gardant un profond silence. Tout à coup une voix sonore retentit : Batiscan ! la mère, es-tu folle ? Qu'est-ce que tu chantes-là ?

—La vieille se sent rajeunir de vingt ans. Elle pousse un soupir de satisfaction, et la crainte qui l'oppressait s'envole.

—Charlot, dit-elle, d'une voix qu'elle tâche de rendre caressante, mon coquin, comme tu m'as fait peur ! .....

La porte s'ouvre et Charlot entre. Il était l'un des canotiers qui arrivaient du Cap Rouge. Robert, son compagnon, le suit. Le muet entre derrière eux.

—Tiens ! dit Charlot en montrant le muet, notre homme !

—Je ne le reconnaîtrais pas, répond Robert, s'il n'avait encore cette enfant qu'il emporte je ne sais où.

La mère Labourique regarde, d'un air étonné, le jeune homme et l'enfant : Mais Dieu me pardonne ! repart-elle après un moment, c'est Djos ! Et cette petite fille ? où as-tu pris ça ? Enlèves-

tu les enfants, toi ? Pour qui travailles-tu ?..... Allons ! parle !..... Voyez donc s'il va parler ! .....s'il me répondra !.....à moi qui suis comme sa mère ! .....

Le muet met un doigt sur sa bouche et fait signe qu'il ne peut parler. La vieille continue : En voilà un mystère, par exemple ! Avez-vous déjà vu cela, vous autres ?..... Il ne veut pas parler !..... Fou, va ! parle donc ! Arrives-tu ? Picounoc vient-il ? j'ai hâte de le voir ce drôle ! ..... Il est bavard comme tout ! Il nous fait rire. Puis Paul Hamel qui parle toujours latin !....., puis Sanschagrin, et Poussedon, et Lefendu !..... et Fourgon !..... Ah ! mes gredins, j'espère que vous allez me faire vendre un peu !..... J'ai du rum sans pareil,..... Où est la cage ?..... Il ne parlera pas, non ! il ne parlera pas !.....

—Charlot dit : S'il vous répond à vous, mère Labourique, vous aurez plus de chance que nous, car il ne nous a pas dit un traître mot de la nuit.

—Mais !..... avez-vous passé la nuit ensemble ?.....

—Une bonne partie..... Nous avions besoin d'un homme pour nous aider à descendre notre bois, et ce jeune garçon nous a prêté ses services de la meilleure grâce du monde.

—C'est un garçon obligeant..... s'il n'a pas changé..... Je le connais bien, allez ! je vous dis que je suis comme sa mère. Il est demeuré longtemps ici. Il était jeune alors..... grand comme ça—Elle montre de la main—espiègle, mutin.....Je l'aimais bien.....Et c'est qu'il parlait dans ce temps-là. L'on était obligé de le faire taire. S'adressant au muet : Mais ce n'est pas vrai que tu ne parles plus ? Tu fais une farce ?

Le muet fait signe que non de la tête, et des larmes roulent sur ses joues. Rien n'est éloquent comme les pleurs. La bonnefemme Labourique fut presque convaincue ; quant aux autres, ils n'avaient jamais vu Djos auparavant, il crurent aisément qu'il était muet

Djos demanda, par des gestes, un lit pour sa protégée. La vieille répondit : Je vais éveiller la Louise, elle va préparer cela vite et bien. Assieds-toi, asseyez-vous, en attendant. En effet ! reprit-elle, se ressouvenant tout à coup

des trois individus cachés dans la cour, il faut que j'appelle les amis. Ils en ont eu une peur.

—J'allais vous demander, la mère, dit Robert, comment il se fait que nos gens ne sont pas ici.

—Ils sont ici, ils sont ici ! même ils sont trois.

—Trois ?

—Oui !..... un nouveau.....

—Un nouveau ? voilà qui est drôle !.....

—Mais savez-vous que vous m'avez causé une fameuse peur.

—Comment cela ?

Comment cela ? vous le savez mieux que personne.

—Eh non !

—Vous frappez une heure de temps, et vous ne parlez pas..... pas plus que ce garçon-là— Elle montre Djos. On vous questionne : mot ! on vous demande vos noms : mot !..... Et vous frappez toujours. Ce n'était pas rassurant, allez !..... j'ai eu peur. Ils ont délogé. Allez donc avec un fanal les chercher. Ils vont croire que c'est la police.

Les deux hommes allument un fanal aux vitres cassées, puis ouvrent la porte de der-

rière. Un rayon de lumière se prend à jouer sur le vieux hangard. Les trois hommes cachés le voient et regrettent de n'avoir pas escaladé le vieux mur de pierre. Ils se blottissent dans un coin. La lumière s'agite toujours, tantôt disparaissant tout à fait, tantôt brillant plus vive.

—Il est évident que l'on nous cherche dans la cour, dit l'un des trois.

La porte du hangard s'ouvre.

—Nous sommes perdus! murmure le même qui vient de parler.

—Mettons-nous en défense! propose le plus vieux; voici un barreau d'échelle qui peut donner un rude coup.

—C'est bon! répond le plus jeune. S'ils montent ici, c'est fini! alors, frappons dru!

—Ils sont en haut, crie une voix qui cherche à se déguiser, montons!

—Pas d'échelles! fait l'autre voix. Attendons. Nous les prendrons par la famine. Quand il fera jour, tu iras chercher une échelle, moi je resterai. S'ils sortent je les verrai, si je les vois, je les connaîtrai.

—Il me semble, observe l'un des trois hommes cachés, que je connais cette voix.

—Ils ne sont que deux, nous sommes trois, descendons! fut-il répondu.

—Descendons!

Le plus vieux prend alors une résolution désespérée. Il arrache deux barreaux de l'échelle et, s'avançant vers l'ouverture: Mes tord-flèches! s'écrie-t-il, allez-vous-en d'ici..... ou nous vous cassons la tête!.....

Un grand éclat de rire répond à cette apostrophe énergique.

Le vieillard recule d'un pas: Farceurs! repart-il, brigands! monstres! vous allez nous le payer! Et se tournant vers ses amis intrigués, il dit: C'est maître Robert! c'est maître Charlot!.....

En un clin d'œil les trois mystifiés sont en bas du grenier du hangard, et la joie la plus échevelée succède aux transes de la peur. Ils entrent ensemble riant aux éclats. La vieille aubergiste, assise près du muet, rit depuis longtemps, sachant davance le dénouement de l'affaire, et sa grosse voix ressemble au croassement d'une grenouille.

—Un verre! un verre! pour nous remettre, la mère, dit le vieillard en entrant le premier.

L'aubergiste passa derrière son comptoir. Le chef reprit, s'adressant à Charlot et à Robert : Serrez la main à ce brave—Il montrait Racette—il est un des nôtres. Il a versé au coffre.....et paiera de sa personne.....A tantôt les explications.

Racette et les brigands se donnèrent une poignée de main.

—Mais pourquoi ne parliez-vous pas ? demanda le plus jeune de la bande.

—Pourquoi ? la chose est claire : nous ne pouvions pas parler avant d'arriver.

—Vous avez frappé plusieurs fois sans rien dire.

—Non !

—Qui !

—Non ! c'est un jeune homme muet, ou qui fait le muet. Il avait raison de se taire, comme vous voyez.

—Où est-il ?

—Là, assis près de cette enfant.

Les brigands s'avancèrent pour voir le jeune homme et la petite fille. Un reflet de la chandelle tombait sur le visage pâle de

Marie-Louise. On eut dit un ange taillé dans le marbre blanc. Le muet regrettait presque d'être entré dans cette maison suspecte. La Louise, éveillée par sa mère, arrivait en robe de nuit. Elle eut pu servir de modèle pour une statue du désordre. Le muet regardait avec surprise l'un des cinq. Celui-ci regardait l'orpheline.

—Marie-Louise ! dit tout à coup le bandit.

—Mon oncle ! s'écrie la petite, toute émue. Et elle se jette dans les bras du nouveau brigand.

Le muet sent un frémissement dans toute sa personne. La douleur et la colère, le regret et la peur déchirent son âme. Il se dresse, saisit l'orpheline et la ramène à lui.

—Laissez cette petite fille, voleur d'enfant ! hurle le brigand, qui reprend Marie-Louise par une main.

Le muet enlace sa protégée de son bras nerveux et la retient. L'oncle, furieux, crie : Laissez-la, où je lui arrache l'épaule !

L'enfant se met à pleurer. Le vieux intervient et dit à Djos : Cette petite a reconnu son

oncle ; elle veut le suivre ; quittez-la, ou nous allons vous mettre à la porte.

La fureur gronde au fond des entrailles de Djos comme un torrent qui coule sous terre. L'oncle tire sans cesse le bras de l'orpheline qui pleure. Le muet, emporté par la rage, laisse aller sa protégée, ferme ses poings osseux, et, d'un coup violent, il fend le nez de l'oncle faux et malvenu, qui roule sur le plancher malpropre avec l'enfant. Les autres brigands se ruent sur le muet. Il se défend bravement. Il secoue sa tête et ses épaules comme un lion irrité, sa crinière. Il s'adosse au mur afin de n'être pas attaqué par derrière. Ses bras tournent avec la rapidité des ailes d'un moulin quant il vente fort, et l'on entend les coups de poing tomber comme des coups de marteau sur la tête de ses ennemis. Le vieux a roulé à dix pas, et ne s'est relevé que pour aller se baigner les yeux dans l'eau froide..... Celui que l'orpheline appelle son oncle, couvert de sang, voit son pauvre nez prendre des proportions alarmantes. Il se réfugie dans une autre pièce avec l'enfant, et la Louise va lui appliquer des compresses. La vieille hotelière est terrifiée.

—Mon Dieu ! dit-elle, ne faites pas tant de bruit, la police va venir, c'est sûr ! Nous allons tous être arrêtés..... Ne le tuez pas ! Je le regarde comme mon enfant !.....Ne frappez pas avec cela ! .....

Elle s'adresse au jeune brigand, qui vient de s'armer d'une bouteille. La muet se défend bien, mais il reçoit parfois de rudes coups aussi. Ils sont encore trois contre lui. Que faire contre trois ? Mourir ? Ce n'est pas gai. Se sauver ? Ce n'est pas possible. Se laisser battre alors ? C'est ce qui serait inévitablement arrivé, si l'on n'eut entendu quelques coups discrets dans la porte. La bagarre cessa, comme par enchantement. Le silence le plus profond régna, tout à coup sous ce toit que venaient de faire retentir les jurements, les blasphèmes, le bruit des mains et des pieds des lutteurs. Ceux qui arrivaient étaient des hommes de cage, des compagnons du muet. Celui-ci éprouva une grande satisfaction : il savait bien que ses camarades prendraient sa défense et ne le laisseraient point maltraiter.

XIX.

LA MALÉDICTION.

Racette avait donc laissé Lotbinière, après avoir fait remettre au président des commissaires d'école, la lettre si drôlement signée dont nous avons parlé déjà. Il avait séduit, de nouveau, cette pauvre Geneviève qui se croyait aimée et se consolait par la pensée d'un prochain mariage. Afin de n'être pas un objet de scandale ou de risée pour ceux qui le connaissaient bien, il était venu, avec son amie, prendre le bateau de Ste. Croix. Il promit à la jeune fille de la placer dans une famille honnête où elle vivrait comme enfant de la maison. Il irait la voir souvent, et se ferait passer pour son frère. Cependant le misérable savait bien qu'il n'en serait pas ainsi. Quand Geneviève entra dans la maison de la rue St. Joseph, elle éprouva un serrement de cœur. Il lui semblait qu'elle entrait dans un lieu maudit. Elle voulut s'en retourner, mais il la rassura par ses mielleuses paroles. Il lui dit

qu'elle était chez ses parents à lui; qu'elle y serait bien, et qu'elle n'avait rien à craindre: Bientôt, ajouta-t-il d'un ton caressant, tu auras tes appartements à toi seule. Je suis à la veille de faire une bonne entreprise. Nous aurons de l'argent et nous vivrons bien.

—Et nous marierons-nous ?

—Nous nous marierons un jour, oui. Mais bah ! pourquoi tant se presser ? n'entends-tu pas dire tous les jours qu'il y en a plus de mariés que de contents ?.....et que le mariage est le tombeau de l'amour ?

Ils causèrent longtemps. Geneviève reprit courage, se consola et promit d'être aimable avec tout le monde de la maison. On l'accueillit comme une sœur. Ses préventions tombèrent vite: elle était naïve la pauvre fille, malgré sa triste expérience. Racette sortit, car il se souvint du vendeur de drogues. Il descendit à la basse-ville, par l'escalier, et suivit la petite rue Champlain. Il entra à l'auberge de l'*Oiseau de proie*. Deux hommes étaient accoudés sur le comptoir et causaient à voix basse. C'étaient le docteur et son malade, le disloqué.

—Bon jour ! Mr. le maître, dit le charlatan ; c'est comme cela qu'on vous appelait au village.

—Bon jour ! mon garçon. Eh bien ! suis-je assez fidèle au rendez-vous ?

—Je vous attendais, approchez ! Je vous présente Mr. St. Pierre, autrefois de Rimouski, maintenant de Québec. (St. Pierre s'incline respectueusement). C'est un homme incomparable, continue le docteur ; tel que vous le voyez il n'a que cinquante ans, et vous lui en donneriez soixante et dix. Il a vieilli vite à cause de ses pénitences et de ses mortifications. C'est un agent sans pareil pour le mal : confiez-lui votre bourse ou votre femme, il ne vous rendra ni l'une ni l'autre.—Le vieillard s'incline de nouveau.—Le charlatan reprend : Il est doué d'une santé de fer, et vous le croyez prêt à s'éteindre : il est, à ses moments, tortu, bossu, goutteux, cagneux ; il est droit et fort, alerte et musculeux. Vous l'avez vu, près du bateau, se traînant comme un fantôme, hurlant de douleur si l'on touchait ses membres disloqués ; vous le voyez maintenant plus cambré qu'un jeune cheval, et prêt à chanter le couplet égrillard. Vous le verrez encore, puisque vous êtes des nôtres, vous le verrez souvent changer de figure et d'aspect, se rendre méconnaissable à tous ; vous le verrez ramper

dans la poussière comme un serpent que la roue d'une charrette a coupé en deux, et les passants s'attendriront et lui jetteront une obole qui viendra grossir notre trésor. C'est notre Protée, c'est notre doyen, notre maître à tous : inclinez-vous et baisez-lui la main en signe de soumission. (Racette fait ce que veut le jeune homme.) Bien ! continue le charlatan. Maintenant, maître St. Pierre, chef incomparable, vous avez devant vous la plus belle canaille que je connaisse après vous et moi— les personnes présentes sont toujours exceptées. Maître d'école, il ne sait pas lire ; garçon, il est père de famille ; précepteur d'enfants, il passe son temps à dresser des chiens et à faire battre des coqs ; jeune, il est chauve ; pauvre, il vole ; riche, il gaspille. Il est digne d'entrer dans notre compagnie ; et, sur ma parole d'honneur, vous pouvez lui donner un rôle à jouer, il l'apprendra.

Le maître d'école riait. Le vieux St. Pierre lui dit :—Avez-vous peur de quelqu'un.

Le maître d'école répondit : Je n'ai peur de personne !

—Avez-vous peur de quelque chose ?

—De rien !

—De la prison ?

—Non !

—De l'exil ?

—Non !

—De la potence ?

—Non !

—Du diable ?

—C'est un ami d'enfance !

—Bravo ! prenons un coup pour sceller l'union : vous appartenez à une société de voleurs bien honnêtes...qui ne font de mal à personne sans nécessité ; qui ne versent pas le sang pour le plaisir de le voir couler ; mais qui se tiennent sur la défensive et se jurent protection mutuelle.

—Merci, chef ! c'était le rêve de ma vie !

—Vous n'avez plus qu'à payer votre entrée.

—Voici !

Le vieux Saint-Pierre compta en souriant.

—Correct ! dit-il.

Les trois nouveaux amis s'assirent à la table et burent en causant. Chacun à son tour raconta ses prouesses, mêlant le mensonge à la

vérité, ajoutant, retranchant, selon que le demandait la vanité de l'esprit ou la méchanceté du cœur.

Le vieillard questionna le maître d'école sur ses antécédents, et lui demanda de redire, en peu de mots, son histoire.

—Heureux les hommes qui n'ont point d'histoire ! fit Racette avec emphase.....je suis du nombre de ces heureux. Mon histoire ne commence que d'aujourd'hui. Elle sera ce que vous la ferez. Le docteur vous a dit que je suis maître d'école. Savez-vous ce que vous avez à faire quand vous êtes dans le corps enseignant ? Vous avez à régenter un troupeau d'enfants souvent imbéciles, plus souvent malins en diables. Vous leur répétez cent fois la même chose, et eux ne vous la répètent pas deux fois. Vous leur expliquez les secrets de la science ; ils s'appliquent à mettre des queues de papier aux mouches. Vous leur apprenez à écrire ; il vous caricaturent avec leur plume sur les pages de leur cahier. Vous leur enseignez à lire ; ils fouillent votre tiroir et se régalent de vos billets doux. Vous les grondez ; ils se cachent le nez dans leurs livres et vous font des grimaces. Vous les battez

légèrement sur les doigts ; ils rapportent à leurs parents que vous les tuez. Vous voulez faire des savants, vous faites des ânes ! Ah ! Dieu merci ! j'en ai fini avec ce vilain état ! Mais il ne faut pas croire que je n'avais pas certains succès. J'ai fait l'école sept ans dans le même arrondissement ; et si j'avais voulu..... Mais j'ai remercié poliment messieurs les commissaires. J'ai dit aux parents : Ne cherchez pas d'autre précepteur pour vos enfants ; si je n'ai pas réussi à les déniaiser, je ne sais pas qui réussira. Le seul élève dont je puisse me louer, c'est ce brave docteur. Aussi vous voyez comme il court sur le chemin de la fortune.

—Et le petit Joseph, donc ? insinue le charlatan.

—Le petit Joseph ! oui, je l'oubliais celui-là, repart le maître.....L'avons-nous corrigé un peu ! l'avons-nous caressé du bout de notre règle de bois franc !.....Ses larmes me faisaient rire : il pleurait de si bon cœur !.....Le coquin ! sais-tu qu'il a fini par s'endurcir diablement, et nous donner du fil à retordre ?

—Savez-vous ce qu'il est devenu ?

—Non ! Eusèbe est bien content d'en être débarrassé.

—Battefeu ! c'est heureux pour lui ..... surtout s'il ne revient plus. Si la petite fille disparaissait maintenant !

—La petite Marie-Louise ?

—Oui.

—Une petite fille ce n'est pas malaisé à faire disparaître.....Il y a plusieurs moyens.

—Diable ! que *renotez*-vous là, vous autres, reprend le vieux brigand, je ne vous comprends pas ?

—Rien de drôle pour vous, répond le jeune charlatan. Joseph et Marie-Louise sont deux orphelins, propriétaires futurs de la plus belle terre de Lotbinière. Ils sont sous la tutelle de leur oncle Eusèbe Asselin. Eusèbe est le beau-frère de M. Racette, notre nouveau compagnon. Voilà pourquoi M. Racette battait fort le petit Joseph, et voilà pourquoi le petit Joseph et sa sœur feraient bien de disparaître. Je me place au point de vue du tuteur.

—Connu ! observe le vieux. Et si cela nous rapportait quelque chose, nous pourrions peut-être mettre la main à la charrue.

—J'y penserai dit Racette,

—Et c'est tout ce que vous avez fait dans

votre vie, maître Racette ? demande le chef.

—J'ai ensorcelé une jolie fille.

—Ce n'est pas la mer à boire.

—Je vous ai dit tout à l'heure que je n'ai pas d'histoire. Mais vous, chef, que pouvez-vous dire pour nous édifier ?

—Moi ? moi ? je suis un maudit, entendez-vous ? un maudit !

—Eh bien ! le diable vous emportera voilà tout.

Le vieillard se dresse soudain et fixe sur Racette un regard effrayant. On dirait que des flammes pétillent au fond de ses orbites creuses. Ses cheveux se hérissent sur sa tête, et ses dents claquent dans sa bouche : je suis un maudit, te dis-je..... un maudit !..... C'est mon père qui m'a maudit, et moi j'ai maudit mes enfants.

—Racette est épouvanté ; le charlatan sourit.....Le vieillard continue : J'aimais le plaisir dans ma jeunesse ; j'allais aux veillées; je dansais avec les jeunes filles ; je pressais leurs mains blanches avec volupté ; je m'enivrais de brûlants désirs. Le curé prêchait contre les réunions de jeunes gens, contre les jeux et la

danse. Je me moquais du curé ; je me moquais des jeunes gens qui écoutaient ses conseils. Je savais bien que je faisais du mal chaque fois que je dansais ; je savais bien que d'autres n'en faisaient point. Il y en a qui ne voient rien au delà du délassement et de la gaité, dans les veillées ; rien qu'une distraction de l'esprit, dans les jeux ; et rien qu'un exercice bienfaisant dans les danses : ils sont naïfs ceux-là, ou ils sont bien sots. Moi je me sentais remuer jusqu'au fond des entrailles, et je n'essayais pas de combattre ces émotions délicieuses. Je négligeai mes devoirs religieux ; car les plaisirs des sens éteignent les ardeurs pieuses comme l'eau éteint le feu. Je devins paresseux ; car la volupté n'aime point le travail, et les labeurs fatigants la tuent. Mon père me fit des remontrances. Je l'écoutai d'abord, et ne lui répliquai rien. Mais bientôt, je lui répondis durement ; et il en ressentit une grande douleur. J'aimais les chevaux et je les faisais courir. Les courses, c'était le grand amusement de notre temps. Je négligeais les travaux de la ferme pour les courses. Je fis crever plusieurs excellents chevaux. Mon père me menaça de la porte si je continuais. Je le

menaçai du feu. Il n'acheta plus que des rosses : je fis crever les rosses plus vite que les bonnes bêtes. J'aimais une jeune fille : elle s'appelait..... Arrêtez ! tord-flèche ! j'ai oublié son nom..... Félonise, je crois,.....oui ! Félonise Morin. Ses parents ne voulurent pas me la donner ; je l'enlevai. Nous allâmes aux Etats-Unis. Un ministre protestant nous unit pour la vie. Le lendemain, ou le surlendemain, je ne sais pas au juste, le lien de l'hymen était rompu. Ça ne tient pas plus qu'un fil. Je revins dans ma famille quelques années après. Mon père était malade ; le chagrin avait abrégé ses jours. Je l'embrasse avec bonheur ; je lui demande sa bénédiction et son bien.

—Ma bénédiction, dit-il, pauvre enfant, je te la donne de tout mon cœur, et puisse-t-elle te rendre heureux et bon chrétien. Mon bien, je l'ai donné à ta sœur.

—Alors, repris-je, vous pouvez garder votre bénédiction. Portez-vous bien !

—Arrête, mon fils ! murmure mon père d'une voix mourante.....

J'arrête.

—J'ai donné à tes enfants ma terre du troisième rang.

—A mes enfants? Voilà qui est drôle..... Est-ce que j'ai des enfants, moi ? Ma femme est-elle revenue ?

—Lâche ! dit mon père.

Je sens le rouge me monter à la figure.

—Misérable ! continue-t-il, abandonner ainsi une jeune femme, seule et sans soutien, dans un pays étranger !.....

—Je ne suis pas venu pour écouter vos sermons ! m'écriai-je ; des sermons, il y a longtemps que je n'en prends plus.

—Tu m'entendras, car c'est pour la dernière fois. Vois et songe à ta vie ! Tu as négligé tes devoirs de chrétien dès ta jeunesse ; tu n'as écouté ni mes conseils, ni les leçons de ton confesseur !

—Vous m'ennuyez !

—As-tu été heureux dans le crime ? poursuit mon père.

—C'est mon affaire !

—Songe que tu mourras un jour.

—Mourez donc de suite, vous, et laissez-moi tranquille !.....

Mon père, saisi d'horreur et de colère, se dresse sur son lit.....Ses yeux sont ardents..... son visage, terrible à voir : Je te maudis ! s'écrie-t-il.....et il tombe épuisé sur sa couche mortelle.

Je sors : la tête me bourdonne. A deux pas de la maison, je rencontre ma mère qui pleure et conduit, par la main, deux jeunes enfants, un petit garçon et une petite fille : Pierre, Enoch, dit-elle, tes enfants !.....tes jumeaux !

—Mes enfants ?.....je leur transmets la malédiction que je viens de recevoir. Salut !

Je m'éloigne de ma paroisse pour n'y rentrer plus jamais. Il serait trop long de vous raconter ce soir le reste de ma vie. Je vous confierai cela une autre fois.

Racette n'était pas gai du tout, et, la tête basse, il réfléchissait.

—Allons ! dit le docteur, avez-vous des remords ?

—Des remords ? ma conscience est blanche comme la neige.

—Canaille, va, tu iras loin !

Les trois compagnons choquèrent leurs verres et burent à la santé du dernier venu.

—Il y a une santé qu'il ne faut pas oublier, observa le vieux, c'est la santé des absents.

—Oui, poursuit le charlatan, la santé de Charlot et de Robert.

—Où sont-ils ceux-là ? demanda le maître d'école.

—Ils sont allés au CapRouge.

—Pourquoi ?

—Pour voler du bois carré.

—Cela doit être difficile ?

—Pas beaucoup pour des hommes qui ont la vocation. Au reste ils sont habiles et rusés. Vous allez les voir arriver bientôt avec un radeau superbe derrière leur canot.

Je parie que c'est ce canot que nous avons rencontré vis-à-vis l'Anses-des-Mères.

—Deux hommes ?

—Deux hommes !

—Deux chapeaux de paille ?

—Deux chapeaux de paille !

—C'est cela.

—Ils montaient bien ; ils sont passés à deux pas de notre bateau.

Les trois vauriens parlaient ainsi quand le muet vint frapper à la porte de l'auberge, et leur causer cette alarme dont ils s'amusèrent plus tard.

XX.

AH ! QUEL NEZ ! AH ! QUEL NEZ !

Les hommes de cage qui viennent d'arriver à l'auberge de l'*Oiseau de proie* sont Picounoc, Lefendu, Poussedon, Sanschagrin et Paul Hamel.

—Blace de baguette ! te voilà rendu ici, toi ? dit Picounoc au muet.

Ce dernier fait signe qu'il a ramé, et montre les deux canotiers Robert et Charlot.

—Il dit qu'il est venu en canot, explique Sanschagrin.

—Et la petite ? demande Picounoc.

Djos, qui n'est pas encore tout à fait calmé,

menace du poing le maître d'école absent et s'efforce de faire comprendre à ses camarades ce qui vient de se passer.

—C'est donc vrai qu'il est muet? demande la bonne femme Labourique aux hommes de cage.

—Oui, c'est vrai, répond Poussedon.

—*Habet demonem mutum*! ajoute l'ex-élève qui ne perd pas une occasion de glisser un mot de latin.

—Charlot s'avançant vers les nouveaux venus leur explique la scène qui a eu lieu au sujet de l'enfant : Elle a reconnu son oncle, ajoute-t-il, et elle désire rester sous sa protection.

—Et que veut-il faire de cette enfant, repart Picounoc, est-il fou?

—Il ne l'aura plus! jure le maître d'école qui revient d'une autre chambre avec des emplâtres sur le nez.

En apercevant le nez enflé de Racette, Picounoc, l'air effrayé, recule de trois pas et se met à chanter :

Ah ! quel nez ! ah ! quel nez !
Tout le monde en est étonné.
Ah ! quel nez ! ah ! quel nez !
Mes amis, j'en suis effrayé !

Le rire est général. Personne ne se gêne. Racette croit plus prudent de faire comme les autres.

—On ne prend rien ici ? demande Picounoc.

—Qui est-ce qui paie ? ajoute l'ex-élève.

Racette, s'avançant près du comptoir : Je paie moi—Il voulait se faire des amis—Tout le monde au comptoir, puisqu'il n'y a pas assez de chaises pour que l'on se mette à la table !

Quand le chef des voleurs fut près de la chandelle, l'ex-élève remarqua son œil noir jusqu'au milieu de la joue, sourit, le montra du doigt et débita d'un ton emphatique : *Oculos habent et non videbunt.*

Le vieux n'était pas d'humeur à rire : Chacun son tour, dit-il sèchement.

Picounoc élevant sa voix nasillarde : Honni soit qui mal y pense ! Respect aux vieillards ! la vieillesse est sacrée. Songeons qu'un jour nous deviendrons vieux et propres à rien, si ce n'est à donner des bénédictions.

—Des bénédictions ? hurle le vieillard, qui parle de bénédiction ici ?

—Ne vous fâchez pas, le père, ne vous fâchez pas ! Si vous ne voulez pas nous donner votre bénédiction, eh bien ! gardez-la ! On se passe mieux d'une bénédiction que d'argent.

Le chef fixe son œil perçant sur le jeune homme, et tout à coup lui tend la main : Serre cette main, jeune homme, serre-là ! tu en es digne ! nous nous valons. Tu feras ton chemin : je te le souhaite ! Seulement, moi je suis encore ton maître, car c'est à mon père que j'ai dit : Gardez-la votre bénédiction ! et toi, c'est à un étranger.

—Tonnerre ! réplique Picounoc, un peu excité, si je connaissais mon père, et s'il voulait me bénir sans payer, je lui dirais bien : gardez la votre s..... bénédiction !

—Bravo ! fait le chef.

—Du rhum ! la vieille, et du meilleur ! commande Racette.

—Je n'ai rien de commun, répond l'hôtelière ; c'est du bon : vous allez voir ! Mais je suis fatiguée, je vais me mettre au lit un peu avant le jour. La Louise va vous servir.

La Louise entre. Sa toilette est faite en partie. Elle accorde un sourire à chacun des jeunes gens et leur donne la carafe. Le rhum coule, les verres résonnent comme une musique agréable aux oreilles des buveurs.

Le muet est resté dans un coin, une jambe sur l'autre, les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine : il rêve.

—Venez donc prendre un verre avec nous, lui dit Racette ; il ne faut pas avoir de rancune.

Le muet ne le regarde seulement pas.

—Viens donc, Djos, dit Picounoc.

—*Veni, Creator*, ajoute l'ex-élève.

—Le muet ne bouge point.

—Est-il bête un peu ?

—Il en a une façon !

—Ne point parler, passe ! mais ne point boire, c'est incompréhensible !

—S'il ne veut pas venir, qu'il reste ! buvons !

Le liquide descendit dans les gosiers avides, comme les filets d'eau qui s'enfoncent dans les fentes des rochers.

—On serait bien si l'on avait des lits pour dormir, dit Poussedon.

—*Bonum est nos hic esse !* murmure l'ex-élève en se couchant sur le plancher nu, le long de la cloison.

Le muet prit son chapeau et s'éloigna. Les hommes de cage continuèrent à boire. Les brigands sortirent, tour à tour, par derrière, et se trouvèrent réunis dans le hangard.

—Racette fit plus ample connaissance avec ses nouveaux compagnons.

—Avez-vous réussi ? demanda le chef aux deux canotiers.

—A merveille ! du bois magnifique, dit Charlot. Nous avons coupé les liens sans éveiller de soupçons.

—Tout le monde dormait, et la cage est grande, c'était facile. Cependant nous avons failli rester pris dans le piége.

—Comment cela ?

—Le courant nous jetait sur la cage. Un instant l'un des plançons s'est accroché ; je débarquai pour le débarrasser. Cela ne s'est pas fait sans un peu de bruit. J'ai cru que l'on nous entendait, alors j'ai payé d'audace : j'ai appelé. L'on n'est pas venu, mais on nous a demandé ce que nous voulions : Quelqu'un

pour nous aider ! criai-je. Le muet arrive et l'on s'éloigne à force d'aviron !

—Une chance ! une grande chance ! murmure le chef. Mais si l'on s'aperçoit, au jour, que le bois manque, on viendra ici, le muet vous reconnaîtra.

Il ne reconnaîtra pas le bois, la marque est enlevée déjà, et remplacée par une autre. Au reste, un homme qui ne parle point n'est jamais à craindre.

Le malheureux Djos est bien désolé. Il marche à pas lents dans les rues désertes, ne sachant où se diriger : Quelle est donc cette enfant, cette petite Marie-Louise ? se demande-t-il. Elle appelle Racette son oncle..... Et Racette la réclame et la garde comme ayant des droits sur elle !.....Serait-ce une enfant de mon oncle Eusèbe, le beau-frère de Racette ?.... Un éclair illumine sa pensée : Oh ! si c'était elle ! si c'était elle.....Ils sont si méchants ?...Pauvre petite Marie-Louise ! Mon Dieu ! que ce ne soit pas elle ! .....entre les mains de ce misérable.....Mais il va la ramener à Lotbinière .....J'irai à Lotbinière ; il faut que je sache quelle est cette enfant.....Mon Dieu si c'était ma petite sœur !.....Il se peut qu'elle appelle

encore Racette son oncle ; imitant ses petites cousines, elle l'appelait ainsi, je m'en souviens.

Ces pensers agitent les esprits du muet comme les vents agitent les eaux.

L'aurore commence à luire, et les silhouettes des navires se dessinent noires et hautes sur le fleuve endormi. Il s'achemine ainsi rêveur vers le Cap Rouge.

Racette se faisant accompagner de deux de ses camarades, de crainte de rencontrer son jeune ennemi, conduisit la petite fille, cette nuit-là même, dans la rue St. Joseph. Il la confia à sa sœur, lui recommandant de la faire élever dans le vice et de la perdre à jamais.

—Puis-je la laisser voir à Mlle. Geneviève ? demande la sœur complaisante.

—Non, il est mieux que Geneviève ne voit pas cette enfant.

—Je ne la garderai pas ici ?

—Non, sans doute ; tiens-la cachée jusqu'à demain, alors tu verras la Drolet et tu la lui remettras.

Ce ne sera que demain midi, car madame Drolet est à la campagne.

—N'importe ? cache-la soigneusement aux

regards de Geneviève, et fais en sorte que l'on n'entende plus jamais parler d'elle à Lotbinière.

—Une fois déshonorée, une fois plongée dans les plaisirs infâmes, elle n'osera plus reparaître au village natal ; elle ne saura jamais le nom de ses parents, ni celui de ses tuteurs ; elle ne revendiquera jamais sa part du bien paternel ; et, un jour ou l'autre, nous bénéficierons ensemble de ce petit héritage.

Mademoiselle Racette promit tout ce que son frère voulut. Le lendemain, le maître d'école écrivit à son beau-frère Eusèbe Asselin la lettre suivante :

Mon cher Eusèbe,

Une chose incroyable mais qui est vraie : la petite Marie-Louise est entre mes mains. Tu comprends que je ne la renverrai plus à Lotbinière. Elle a été amenée ici par un jeune homme de cage muet. Je l'ai arrachée des mains de ce jeune homme à qui j'ai donné une bonne raclée.

Elle va être élevée pour le plaisir, dans une maison où je te conduirai quand tu descendras à la ville. Tu n'entendras plus parler d'elle

pas plus que de son frère le petit Joseph. Des amitiés à ma sœur. Brûle cette lettre. Ton beau-frère pour la vie.

JOSÉ RACETTE.

P. S. Viens donc à Québec vendredi.

Le maître d'école descendit à la Basse-ville, et donna au petit François Durand, qui demeurait à douze arpents de chez Asselin, la lettre soigneusement cachetée :

—Prends-garde de la perdre, mon garçon, recommanda-t-il au jeune homme.

—Ne craignez rien, Monsieur le maître, je vais la mettre dans la poche de mon gilet, et je vais attacher la poche avec une épingle..... Comme cela, il n'y a pas de danger.

Le petit Durand s'aquitta fidèlement de sa commission.

—Tenez, Monsieur Asselin, une lettre de M. Racette—dit le jeune homme en tendant le billet au cultivateur.

Asselin lut en épelant quelques mots par ci, par là, puis il se rendit à la maison : Caroline ! Caroline ! crie-t-il en entrant. La chance nous court ! Vois donc ! Il lui passe la lettre qu'elle lit à son tour.....

—Ah! cela me soulage! dit-elle. J'avais toujours un poids sur la conscience.....cela me faisait de la peine de songer que la petite était morte de faim. Maintenant je me sens légère.....Si personne ne peut découvrir le lieu de sa retraite!.....

—Sois tranquille. José Racette ne fait pas les choses à moitié.

—Maintenant, on va faire une nouvelle battue dans le bois du domaine, on va se donner tout le trouble possible: on peut chercher, puisqu'on ne la trouvera pas. Les gens n'auront aucun soupçon, si l'on fouille bien tous les coins et les recoins du bois.

—Déjà l'on a rodé en tous sens, soulevé tous les arrachis, regardé dans tous les ruisseaux .....N'importe! C'est une idée. Je vais atteler Carillon après la serrée, pour aller de place en place avertir le monde. Demain nous passerons la journée dans le Domaine.

En effet, quand la serrée fut finie, Eusèbe attela Carillon sur la petite charrette, et parcourut une partie de la paroisse, demandant aux hommes et aux jeunes garçons de

venir de nouveau, le lendemain dès l'aurore, battre la forêt.

—Ce pauvre Eusèbe, disait l'un, il a véritablement du chagrin.

—Il se donne bien du trouble, et s'il ne retrouve pas l'orpheline, ce ne sera pas sa faute, reprenait un autre.

Le lendemain, dès que l'aube parut à l'horison, une troupe considérable se dispersa dans le bois, et fit, comme la première fois, des recherches minutieuses, mais vaines. De nouveau Asselin feignit de pleurer quand il était parmi ses amis, seul, il riait. Sa femme dit aux batteurs de bois : Pendant que vous chercherez, je prierai.

—Priez, avait répondu le père Baudet. La prière vaut mieux que tout ce que nous pouvons faire.

Sans attendre le départ du dernier homme, l'hypocrite créature s'agenouilla. Dès qu'elle fut seule, elle se mit à chanter en dansant dans la place.

Les chercheurs revinrent plus chagrins encore que la première fois.

—Renoncez à la trouver et faites-lui chanter

une messe de requiem, proposa le père Amable Boisvert.

Asselin pleurait. La messe fut chantée et toute la paroisse y assista. En sortant de l'église Etienne Biron dit à ceux qui se trouvaient près de lui : Le marguillier doit être choisi dans notre concession, cette année, on devrait élire Eusèbe.

—Oui ! oui ! en effet, répondirent les autres, c'est l'homme qu'il faut.

Asselin ne devait pas être marguillier, cependant : ce n'était pas écrit !

XXI

SAUVEZ-MOI ! SAUVEZ-MOI !

Geneviève dormait d'un sommeil agité sur son lit de paille, dans sa chambre de la rue St. Joseph, quand le maître d'école arriva avec la petite Marie-Louise. Il frappe. Les coups, bien que légers, éveillent la malheureuse fille. Elle prête l'oreille, entend la porte s'ouvrir et quelqu'un parler. L'entretien prolongé excite

sa curiosité. Elle se lève. Un faible rayon de lumière semblait percer le plancher sans tapis, et jouer au plafond. Elle s'approche de ce rayon. C'était le reflet de la chandelle qui montait par le trou de tuyau mal bouché. La chambre de Geneviève se trouvait au-dessus de la salle où causaient le maître d'école et sa sœur. La fille curieuse colle son oreille au plancher et recueille avidement les paroles des deux monstres qui complotent le déshonneur et la perte de l'enfant. Elle ne voit pas l'orpheline, et ne sait qui elle est, ni d'où elle vient. Mais la petite s'approchant de mademoiselle Racette passe vis-à-vis le trou de tuyau, et reçoit la lumière de la chandelle sur sa jolie figure. Geneviève tressaille de douleur. Le souvenir de la femme qui l'a tant aimée revient à sa mémoire, comme un jonc que le canot a plié revient à la surface de l'onde ; un trouble mystérieux s'empare de ses esprits, et elle part à pleurer. Elle entend quelqu'un monter. Elle se remet au lit promptement, et, la tête cachée dans son drap de toile, elle feint de dormir. Elle s'endort en effet. Alors elle a un songe étonnant : Elle se trouve dans un pays étranger, loin du monde, au milieu d'une

profonde solitude. Ses pieds égarés suivent le bord d'une côte immense, et le flanc de cette côte est formé d'un sable léger, fin et jaune comme une poussière d'or. Et au pied de cette côte, à une profondeur effrayante, gronde comme un tonnerre sourd, les flots d'un torrent. La pauvre fille a peur et marche vite pour s'éloigner de cette côte dangereuse. Et de temps en temps elle regarde l'abîme pour juger de la distance qu'elle a parcourue ; mais la distance est toujours la même, et ses pas côtoient toujours le sombre ravin.

Elle entend une voix qui l'appelle. Surprise elle s'arrête. Cette voix monte du gouffre.

Elle se penche pour mieux ouïr ou voir mieux, et elle reconnaît l'homme qui l'a perdue, l'infâme Racette.

—Viens donc, dit-il, et sa bouche est séduisante comme une fleur de cactus, viens donc, le gazon est frais ici, l'onde est limpide, et les oiseaux gazouillent des hymnes de volupté ! Descends ; tu vas glisser comme sur le velours ; tes pieds ne se heurteront pas aux pierres, tes main ne se déchireront pas aux épines. Un souffle d'amour caresse ici

les plantes verdissantes et les fleurs épanouies .....Viens, ô ma bien-aimée ! L'autel est prêt : les liens de l'hymen sont ici. Je couronnerai ton front de marguerites et de boutons d'or !....

La jeune fille est captivée par cette voix suave et menteuse. Elle se sent entraînée vers cet homme qui lui tend les bras. Elle ferme les yeux et fait un pas vers le précipice. Le sable mouvant se met à descendre avec un murmure sinistre. Geneviève regarde. Elle voit, comme un flot infini qui s'abaisse jusqu'au fond des océans, le flanc de la côte descendre vers l'abîme. Elle a peur et veut remonter.

—Descends ! descends ! dit la voix de l'amant.

Mais ce n'est plus l'accent de l'amour, c'est l'accent de l'orgueil triomphant. L'homme est devenu monstre, et ses yeux brillent comme deux tisons ardents dans sa tête noire et velue, et ses doigts sont armés de griffes acérées qui déchirent le sable pour le faire tomber plus vîte. Geneviève essaie de crier : le son meurt dans son gosier aride. Elle fait un effort suprême pour remonter : ses pieds pressent le sable plus rapidement, le murmure grandit et la chûte s'accélère. Les hurlements du torrent aug-

mentent et le monstre crie toujours : Viens! viens !.....Au dessous d'elle Geneviève voit un faible arbrisseau, que la vague sablonneuse essaie d'engloutir. C'est le seul qu'il y ait sur toute la surface mobile de la côte : Si je pouvais me cramponner à cette tige ! pense-t-elle! .....Une sueur froide mouille ses tempes; ses cheveux défaits tombent comme le feuillage après la pluie ; sa bouche est haletante, et ses yeux s'ouvrent secs et hagards. Le sable roule toujours. Geneviève se sent évanouir. Tout à coup sa main égarée saisit quelque chose : c'est l'arbrisseau. Elle s'y cramponne avec l'énergie du désespoir. Un blasphème monte du pied de la côte. Peu à peu le rameau que tient la fille infortunée se change en une main ; puis un bras se forme, puis le tronc devient le corps d'une femme toute belle, et la cime et le feuillage, une tête richement couronnée de cheveux. Geneviève reconnaît son amie la défunte femme de Letellier.

—Sauvez-moi, dit-elle, ah ! sauvez-moi !

—Tu veux que je te sauve, et tu vas laisser périr mon enfant...Mon enfant bien-aimée est entre les mains des méchants, et ils vont la

souiller, la rendre infâme aux yeux de Dieu. Ils vont lui arracher l'honneur et flétrir à jamais sa vertu! Ils vont la mettre dans le chemin de l'enfer et lui ravir le ciel!..... Tu peux empêcher tout ce mal.....tu peux sauver mon enfant et tu ne le fais point!...et tu veux que je te sauve?

La mère infortunée verse des larmes abondantes.....Le sable roule toujours.....l'amant a repris sa voix caressante, et le torrent voile ses mugissements!

—Sauvez-moi! dit Geneviève.

—Sauveras-tu ma fille?

—Oui.

—Le promets-tu?

—Oui.

—Eh bien! emporte-la.

Et la mère inquiète lui met l'enfant dans les bras.

—Monte, dit-elle, va la déposer au pied de la croix.

Geneviève regarde alors et voit une croix noire au sommet de la côte. Elle part. Le sable roule et murmure de plus en plus, l'amant multiplie ses appels, et l'abîme, ses

mugissements... Geneviève marche avec courage ; ses pieds brûlants glissent ; ses jambes s'affaissent sous elle ; sa respiration soulève violemment sa poitrine, et son cœur bat d'une manière extraordinaire. Déjà ses regards se voilent, le ciel tourne sur sa tête, le soleil s'obscurcit, la nuit l'enveloppe, elle tombe !... elle tombe évanouie au pied de la croix.

—Tu fais un rêve pénible, Geneviève ! éveille-toi, dit alors le maître d'école, touchant de la main l'épaule recouverte de la jeune fille.

—Mon Dieu ! s'écrie-t-elle en s'éveillant, où suis-je ? Est-ce un rêve ? est-ce vrai !..... l'enfant ! la croix !

—Es-tu folle ? allons ! tu rêves encore ; tu as un cauchemar.

Geneviève s'éveilla tout à fait.

—Je suis malade, dit-elle.....je souffre...ah ! laisse-moi me reposer.

Le maître d'école, un peu contrarié, s'en alla dormir ailleurs.

XXII

LE CHARLATANISME EN PLEIN AIR.

Le samedi suivant était un jour de marché. Dès l'après-dîner de la veille, les habitants arrivèrent de la campagne avec leurs produits. Les uns débarquèrent du bateau des poches pleines d'avoine et de blé qu'ils entassèrent comme des cordes de bois ; les autres apportèrent des concombres indigestes et des melons odorants, des oignons tournés et des cives, des petits pois verts et des gousses de fève : presque toute la famille des graminées, et celle des cucurbitacées, et celle des liliacées, et celle des légumineuses. De jeunes filles vinrent de St. Nicolas avec des paniers de frêne et des *cassots* d'écorce de bouleau, gonflés de framboises et de bluets. Des femmes adroites offraient en vente des pièces de toile ou d'étoffes qu'elles avaient faites au métier ; des chapeaux de paille tressée à cinq, à six et même à huit. Chacun prenait

sa place sur le marché, invitant de la voix et du geste, les orgueilleux citadins à acheter les produits de la nature et de l'industrie.

Portant sur son dos une boîte énorme que retiennent des courroies de cuir passées en avant des épaules, un jeune homme sort de l'auberge de l'*Oiseau de proie*, et se dirige vers le marché. Il s'arrête près d'un porche où passe beaucoup de monde, déboucle ses bandes de cuir et dépose la boîte sur le pavé. Il l'ouvre, en tire plusieurs petites fioles qu'il enfonce dans les poches de son gilet, jette un coup d'œil scrutateur autour de lui, puis gravement comme un candidat qui monte sur le tréteau populaire, il monte sur sa boîte refermée.

—Que veut donc faire cet individu? se demandent les habitants.

On ne connaissait pas encore, à Québec, l'éloquence du charlatanisme en réclame.

—Mesdames et messieurs, dit, d'une voix claire et légèrement impressionnée, le débitant de drogues que nous connaissons, mesdames et messieurs, approchez, venez ici, c'est la voix de l'humanité compatissante et chari-

table qui vous invite. Venez, vous tous qui souffrez, jeunes et vieux, hommes et femmes ! Quelque soit le mal que vous endurez, j'ai un remède pour le guérir. C'est le sirop de la vie éternelle ! C'est écrit sur les bouteilles ; pas de contrefaçons possibles ! Ce n'est point du charlatanisme que je fais. Vous m'avez vu enlever, comme par enchantement, les douleurs les plus aigues. Je suis sûr de mon art, et ce n'est point pour l'argent que je travaille, c'est pour le bonheur de l'humanité souffrante !....

Les habitants s'approchent peu à peu.

—Prenez donc soin de nos effets, disent les plus avides aux moins empressés, nous allons voir ce que c'est, et nous ne serons pas longtemps.

Le cercle des curieux s'élargit, et le charlatan s'anime. Rien comme d'être écouté pour donner de la verve. Le docteur à la barbe rouge et au sirop de la vie éternelle continue : " Mesdames et messieurs, souffrez-vous du mal de dents ? ce mal qui vous met la rage au cœur et les larmes aux yeux. Avez-vous des rhumatismes, entendez-vous ? ces douleurs inexpliquables et invisibles qui vous broient la moelle

des os comme des tenailles. Avez-vous des maux d'oreilles qui rendent sourds et fous ? Avez-vous des blessures, coupures, déchirures, engelures et brûlures ? Etes-vous dyspeptiques, rachitiques, apoplectiques, sujets aux coliques ? Etes-vous faibles ou trop sanguins ? Etes-vous enclins à vous démettre les doigts ou les mains, les pieds ou les reins ? Voulez-vous, jeunes gens, conserver votre teint de rose, n'avoir jamais de rides et rester toujours jeunes ? Voulez-vous, vieillards, retrouver l'ardeur et le feu de la jeunesse, éviter la décrépitude, l'engourdissement, et vivre jusqu'à cent ans ? Faites usage de mon sirop. Le voici. (Il montre, à la bande émerveillée, une fiole pleine d'une liqueur rouge quelconque). Je le fabrique moi-même ; ce n'est point de la contrefaçon. Cela me coute cher ; je vais cueillir en personne les herbes dont j'ai besoin pour le fabriquer, sur la montagne de St. Augustin, avant le lever du soleil, sous la neige, la veille de Pâques fleuries. Je ne fais payer que mon trouble..... Vous comprenez que je ne peux donner tout mon temps pour rien. Je ne vends cet élixir que trente sous la fiole, rien que trente sous ; c'est pour rien, messieurs, pour rien !

—Comment appelle-t-il cela ? demande un habitant de Ste. Croix à son voisin.

—Il a dit : Eli...Eli... J'ai oublié l'autre nom.

D'un autre côté l'on observe : Ça vaut toujours la peine d'essayer ; un trente sous, ce n'est pas tant ! ..... Celui-ci demande : En achètes-tu, toi ? Celui-là répond : J'en ai envie.

—Au reste, cet homme est un docteur sans pareil ; ce n'est pas un hâbleur. Je l'ai vu, lundi dernier, au cul-de-sac, remettre parfaitement bien, comme toi et moi, dans le moment de le dire, un malheureux vieillard tout éclopé ! .....

—Ah ! c'est lui ? J'ai entendu parler de cela ; c'est bien extraordinaire ! Et dire que nos docteurs ne sont pas capables de nous remettre un doigt qui se démet !

—Tiens ! le docteur de chez nous prétend bien que l'on ne se démanche point.

—Il est vieux, je suppose.....Les jeunes sont plus fins que ça !.....

Le charlatan continue avec une verve digne d'une meilleure cause : Allons ! messieurs, qui en veut ? Qui veut de mon sirop de la vie éternelle ?

—Tiens! dit José Mathurin donnant un coup de coude à Pierrot Plaisance, je te le disais bien que c'est du sirop de la vie éternelle !

—Qui en achète ? poursuit le marchand infatigable. Voyons ! personne, au milieu de vous, ne souffre du mal de dents ? Personne ne veut rajeunir ? Personne ne veut conserver son ardeur juvénile ?..... Personne n'a de douleur rhumatismale. Personne ? personne ?.....

Un homme marchande des légumes à quelques pas de là, soudain on le voit pâlir, puis il porte la main à sa poitrine et s'appuie sur la table d'un regrattier.

—Qu'avez-vous donc, mon ami, demande l'habitant qui étalait ses denrées ?

—Ah ! je vais mourir, je crois ! j'ai un rhumatisme dans l'estomac..... Allez donc chercher un docteur !....

L'habitant crie : Un docteur ! vite ! un docteur ! cet homme va mourir.

Tout le monde jette les yeux sur le malade. Le charlatan saute de sa boîte et court vers le malheureux qui souffre horriblement. Il ne prend pas le temps de lui déboutonner sa veste,

il en arrache les boutons, déchire la chemise et met la poitrine à nue. Alors versant dans sa main le contenu d'une bouteille, il mouille et frictionne longtemps la poitrine du malade. Le rhumatisme disparaît comme par enchantement, et le malade joyeux achète plusieurs fioles de ce remède extraordinaire qui l'a sauvé.

" Messieurs, reprend le charlatan, je remercie Dieu, et remerciez-le, avec moi, de ce qui vient d'arriver. Vous avez la preuve maintenant de l'efficace vertu de mon remède et de mon honnêteté. Si vous négligiez d'acheter ce sirop incomparable, vous seriez coupables, car vous vous exposeriez à souffrir, à négliger vos travaux et à mourir par votre faute.

—Une fiole pour moi! dit l'un des auditeurs, en offrant un trente sous.

—Une pour moi !

—Une pour moi !

Tout le monde en veut, c'est un empressement indicible autour du charlatan heureux qui rit sournoisement. Enfin il annonce qu'il n'en a plus.

—C'est malheureux ! j'aurais bien voulu en acheter une couple, murmure un habitant porteur d'une énorme tête frisée.

—Venez avec moi, monsieur Asselin, j'en ai à mon hôtel.

—Vous me connaissez ?

—Et qui ne connaît pas le plus riche habitant de Lotbinière ?

—Vous me flattez.

—Pas du tout.

—Et vous, comment vous nommez-vous, s'il n'y a pas d'indiscrétion ?

—Moi ? Je n'ai pas d'autre nom que celui de docteur .....Mais venez par ici, suivez moi !

—Pierre ! dit Asselin à Pierre Boisvert, aie soin de mes poches : je ne serai pas longtemps.

Asselin suit le docteur au sirop de la vie éternelle, jusqu'à l'auberge de l'*Oiseau de proie*. Il entre. Plusieurs personnes fument dans la pièce. Un nuage épais se promène sous le plancher peu élevé.

—Vous prendrez bien un petit verre, M. Asselin ?

—Pas de refus, puisque vous êtes assez poli pour me l'offrir.

—Le charlatan invite ceux qui sont dans l'appartement à venir trinquer avec M. Asselin. Un seul refuse, d'un geste qui ne permet pas d'insister.

—Mais je crois, dit Eusèbe, dévisageant l'un des buveurs, que c'est vous qui avez été guéri tout à l'heure d'un rhumatisme.

—Moi-même, monsieur, et je viens ici remercier de nouveau mon sauveur, et lui demander de me vendre encore quelques bouteilles de ce remède impayable; car je demeure loin de la ville, et une fois parti, je ne sais quand j'y reviendrai.

—Vous êtes bien bon, répond humblement le charlatan à son admirateur, qui n'est autre que son complice, le vieux St. Pierre. Vous n'êtes pas pressés, messieurs, continue-t-il, asseyons-nous et causons un peu. J'aime beaucoup à parler de la campagne et des travaux des champs.

Tout le monde put s'asseoir, grâce au nouveau banc que la mère Labourique avait fait placer le long de la cloison. Les rondes se

succédèrent vite. Chacun se fit un point d'honneur de payer la sienne.

—Oui, dit Asselin, que la cinquième ronde avait parfaitement grisé, je suis un habitant à l'aise : aussi, je sais conduire la besogne : ce n'est pas le premier venu qui m'en remontrera.

—Et vous avez deux beaux biens, maintenant, hazarde le vendeur de drogue.

—Deux biens ?..... qu'est-ce que tu dis ?..... pardon ! qu'est-ce que vous dites, monsieur le docteur ?

—Oui, deux biens ; vous avez hérité de votre beau-frère ?

—Mon beau-frère ?..... que le diable l'emporte !

—Le petit garçon n'est jamais revenu ?

—Jamais ! et il fait mieux de ne pas revenir.

—La petite fille est morte dans le bois ? Vous êtes heureux, vous, les poulets vous tombent tout rôtis dans la bouche : je voudrais que pareille aubaine m'arrivât.

—La petite fille ?..... Oui, elle s'est écartée en allant aux framboises. Je l'ai cherchée

partout..... pas moyen de la retrouver. Ce n'est pas ma faute comme vous voyez.

—On la croit morte ?

—Morte ou pas morte, ça m'est bien égal..... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne reviendra pas ..... comme elle est partie.....C'est ça qui ferait une jolie fille pour le plaisir..... vous savez ?

—Bah ! n'achetez pas la cage avant de prendre l'oiseau. C'est une enfant !

—Ça vient vite : laissons faire.....

—Vous devez avoir un joli tas de piastres dans votre coffre ?

—C'est la femme qui compte ça ; moi, j'apporte à la maison.

—Laissez-vous votre femme seule quand vous venez à Québec ?

—Elle est bien capable de se défendre ; et puis elle n'est pas si belle ! ..... ceux qui la prendront de nuit la rendront bien de jour.

—Mais des voleurs pourraient piller votre maison ?

—Des voleurs ? ils seront bien fins s'ils trouvent mon argent.

—Défoncer des coffres, ouvrir des tiroirs, c'est l'affaire d'un moment.

—Pas si bête Eusèbe Asselin que de faire comme tout le monde. Les vieilles casquettes et les vieux bas tout usés sont plus fidèles gardiens que les coffres et les tiroirs.....

—Auriez-vous pensé à cela, vous autres ? dit le charlatan à ses amis.

—Non !

—C'est qu'Eusèbe Asselin n'est pas un imbécile, allez ! reprit l'habitant enivré.....Docteur ! vos remèdes, que je m'en aille vendre mon grain. Il se mit la tête sur son bras et s'endormit appuyé sur la table.

Un jeune homme sortit de l'auberge. C'était celui qui n'avait point voulu boire, se défiant de la traîtrise du rhum, et soupçonnant de mauvais desseins chez les hôtes de l'*Oiseau de proie.*

—C'est heureux pour lui qu'il ne parle pas, dit le charlatan, car il ne sortirait pas ainsi.

—S'il savait écrire ?

—Il ne sait pas écrire non plus, reprit Charlot, je m'en suis assuré. Vous comprenez que je l'aurais fait disparaître déjà, s'il eut pu nous

trahir ; car il ne me plaît guère, et il devine certainement quelque chose de notre vie ; j'ai vu cela l'autre jour, quand il est venu avec le contre-maître visiter notre bois.

—Il n'a pas d'affaire ici, observa le chef.

—Vous oubliez, dit la mère Labourique, qu'il est demeuré dans cette maison autrefois, quand il était enfant ; il est tout naturel qu'il aime à revenir me voir.

—Alors que n'entre-t-il dans vos appartements?

—C'est cela ! il n'a pas raison de rester ici dans cette pièce : il ne boit pas, il ne s'amuse avec personne.

Asselin ronflait comme une chaudière qui bout. Les brigands restaient seuls.

—Voyons s'il a de l'argent, dit le vieux.

Robert introduisit adroitement dans la poche des pantalons d'Asselin sa main crochue, et tira une bourse de cuir fermée par un cordon. On compta la monnaie. Il n'y avait que trois piastres et quelques sous.

—Ce n'est pas assez, fit le charlatan. Ne perdons pas notre réputation pour si peu.

—Tu as raison, répondit le chef. Vends des bouteilles de sirop, cela nous paiera mieux.

—D'ailleurs, observa Charlot, si nous le dépouillons, il soupçonnera le docteur qui l'a prié de venir ici, et la vente des drogues en éprouvera un échec redoutable.

L'argent fut remis dans la bourse, et la bourse dans le gousset du dormeur enivré, qui ne s'éveilla qu'une heure après. Les brigands n'avaient pas quitté l'auberge.

—Vous m'avez mis dedans, dit Asselin en prenant un air joyeux pour effacer sa honte.

—C'est un accident..... ça se pardonne. Au reste, personne que nous ne vous a vu ; personne ne le saura jamais.

—Et puis, repartit Asselin d'un air plus dégagé, est-ce que je ne suis pas libre de faire une petite fête avec de nouveaux amis ?

—Sans doute.

—Surtout avec un homme important et remarquable comme monsieur. Il montrait le docteur.

—Vous me faites un compliment qui me rend orgueilleux, répliqua le charlatan.

—Maintenant dit Eusèbe, il faut que j'aille sur le marché. Il se leva. Le charlatan lui présentant une bouteille de sirop :

—Voulez-vous l'accepter en signe d'amitié ?

—Ah ! vous êtes trop aimable ! ..... On ne peut pas refuser, mais je vais en acheter une demi-douzaine.

Le docteur à la barbe rouge enveloppa six fioles remplies du célèbre sirop de la vie éternelle, les remit à l'habitant qui paya de bon cœur et sortit.

XXIII.

DRÔLUS EST.

Le muet, séparé brusquement de sa protégée, pendant la nuit du lundi, s'en était allé, rêveur et désolé, vers la cage qu'il regrettait d'avoir quittée sitôt. On le sait, une pensée, pourtant, l'avait un peu consolé, la pensée que l'enfant serait rendue à sa famille par le maître d'école. Il s'était promis qu'il reviendrait à la ville le vendredi suivant, et qu'il y resterait jusqu'au samedi, après le

départ du bateau de Lotbinière, afin de voir si le maître d'école et l'enfant prendraient passage à bord. Il y vint en effet, et c'est ce qui explique sa présence à l'*Oiseau de proie* au moment ou son oncle y entra avec le charlatan.

Joseph n'était plus ce jeune homme cynique et pervers que nous avons vu dans les chantiers, buvant mieux que les autres, jurant davantage, blasphémant le nom de Dieu plus gaiement. Le châtiment terrible dont il fut l'objet le convertit. Quand une force invisible enchaîna sa langue, que ses lèvres s'agitèrent convulsivement pour ne laisser passer qu'un râle affreux, que la colère du Seigneur offensé se manifesta d'une façon si terrible, il se prit à trembler ; il crut qu'il allait mourir ; que la terre s'entrouvrirait pour l'engloutir tout vif. Ses crimes passèrent devant ses yeux comme une volée d'oiseaux sinistres. Il fut effrayé ..... Si jeune encore, il n'en put compter le nombre, ni comprendre la grandeur. Il revit les jours de son enfance, alors qu'il avait encore la sainte innocence du baptême, et des larmes de regret mouillèrent ses yeux hagards. Il revit, comme dans un rêve, sa mère mourante qui lui demandait de réciter un *Ave, Maria*, chaque jour, et

il eut honte de sa lâcheté. Il tomba à genoux et récita mentalement la prière angélique, suppliant sa sainte mère de le prendre en pitié.

Ses compagnons rient d'abord. Ils croient à une facétie et applaudissent. Le camp tremble sous les lazzis et les battements de mains. Le muet à genoux se frappe la poitrine. L'un des hommes de chantier, Picounoc, s'écrie : Le damné ! je ne le croyais pas si drôle !

Drôlus est ! dit l'ex-élève.

—C'est assez de singeries, lève-toi ! repart Lefendu.

—Tu nous fais mourir, farceur, ajoute Poussedon.

Djos, reste à genoux et pleure.

—Baptême ! hurle Picounoc, es-tu fou ?

—Il est saoul !

L'ex-élève lui donne une accolade avec le pied et le fait tomber en avant. Alors, le muet se lève et sort de la cabane. Ses camarades le voient s'enfoncer sous les grands pins chargés de neige, tête nue et sans capot. Plusieurs commencent à soupçonner quelque chose

d'extraordinaire. Paul Hamel dit pour leur ôter cette idée sombre : Si quelqu'un a mérité d'être puni, c'est moi ! puisque c'est moi qui lui conseillais de faire ce qu'il a fait. Or je parle encore comme rare de créatures, et le bon Dieu n'a pas l'air de s'en apercevoir ; donc ce n'est pas Lui qui a puni Djos ; donc Djos est plus fin que vous autres, et il vous mystifie.

—Mais il pleure ! observe le *couque*.

—Toi, tu n'as pas voix délibérative au conseil, réplique Piconnoc,..... ferme !

—Délibère avec ta marmite, dit Tintaine.

—*Cum marmitâ tuâ* ! ajoute l'ex-élève qui sort de la cabane.

—Où vas-tu lui demande-t-on.

—Ecoutez ! *audite* ou *auditote*, c'est la même chose, s'il est ivre, il faut veiller sur lui et ne pas le laisser périr dans les neiges éternelles, *in ignem æternum* ! traduction libre ; je vais, je vois et je viens ! *Veni, vidi, vici* ! toujours traduction libre.

—Va ! et que le diable t'accompagne.

—Merci ! c'est un meilleur compagnon que toi, Piconnoc.

Le contremaître entra comme l'ex-élève sortait. On lui raconta ce qui venait d'avoir lieu. Il haussa les épaules et avala un verre de whisky. Quelques moments plus tard l'ex-élève revint. Il était pâle et sérieux, lui d'ordinaire si gai. Tout le monde l'interroge à la fois, mais tout le monde à l'air de se moquer.

—Batiscan ! dit l'ex-élève, il y a du mystère là dedans. Il est fou c'est certain, ou il est muet.

—Picounoc se dressa : Vas-tu croire à ces châtiments que les curés nous prédisent ? toi, un garçon d'esprit.

—J'y crois quand je les vois, repart l'ex-élève, qui parle sérieusement pour la première fois de sa vie.

—Où est-il ? que fait-il ? l'as-tu vu ?

—Il est à genoux sur le gros pin que le vent a renversé l'autre jour et il pleure.

Une exclamation de surprise s'éleva sous le toit enfumé de la cabane, et plus d'un visage pâlit.

—Je l'appelle, il se retourne, me regarde à

travers ses larmes, continue l'ex-élève,..... Si vous aviez vu l'expression de ses yeux !..... Deux flèches de feu qui ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je lui demande ce qu'il fait. Il lève les yeux au ciel et se frappe la poitrine. Je le prie de revenir, il me fait signe qu'il va me suivre.

—Et tu crois qu'il fait cela sérieusemnet, demande le contre-maître.

—Oui, je le crois !

—On va rire tout à l'heure.

—Tiens ! le voici ! dit Sanschagrin qui venait d'entrouvrir la porte.

Tous les hommes s'avancèrent dans la porte ouverte. Djos entra. Il était pâle mais ne pleurait point. Les quolibets commencèrent à voler comme les premières étincelles d'un feu qui s'allume. Le muet n'y fit pas attention. Les plaisanteries redoublèrent. Il demeura impassible et se coucha sur son lit de sapin. De guerre lasse on se tut. Les uns crurent à une punition du ciel, les autres, à une boutade du joyeux camarade. Mais le soir vint et la nuit s'étendit sur les bois sombres ; puis le jour fit pleuvoir ses rayons sur les cimes des

pins, et les hommes reprirent leurs travaux fatigants; et le muet ne parlait point. Et, pendant plusieurs jours et pendant plusieurs mois, la hache affilée retentit sous le dôme de la forêt, la scie vibrante mordit les pins résineux, les traîneaux sans *lisses* crièrent sur la neige; et le muet ne parla point. Dans tout le chantier l'on finit par comprendre que la main de Dieu s'était appesantie sur le malheureux jeune homme; mais peu d'entre ces gens dépravés se repentirent et cessèrent de blasphémer le nom du Seigneur. Tant il est vrai que les miracles ne convertissent presque jamais les cœurs endurcis.

Le muet priait avec ferveur, du fond de l'âme, le matin avant d'aller à l'ouvrage, et le soir, après son rude labeur. Il ne redoutait plus les moqueries de ses camarades et restait, devant eux, longtemps à genoux. Il soupirait après le jour où, porté sur l'immense cage de bois de pin, il voguerait jusqu'aux bords aimés de Québec. Acceptant le châtiment avec soumission, il espérait qu'un jour Dieu lui ferait miséricorde. Il avait entendu parler souvent du sanctuaire de Ste. Anne, où tant de pauvres malheureux avaient été consolés, ou tant de

malades avaient été guéris, et il songeait à aller prier avec la foule des âmes saintes aux pieds des autels, dans ce temple de prodige.

L'hiver s'enfuit, les arbres reverdirent, les oiseaux revinrent à leurs nids de mousse. Les plançons furent mis à l'eau. Ils descendirent avec le courant, pêle-mêle, d'abord, ou seul à seul, selon les caprices de la rivière. Plus loin, quand la rivière devint plus large, ils furent liés et formèrent des radeaux. Plus loin encore, quand ils arrivèrent au fleuve géant, les radeaux furent réunis en une immense cage ; et cette cage nous l'avons vue descendre avec les eaux du St. Laurent, s'échouer sur la grève de Lotbinière, puis arriver au CapRouge ; et nous savons ce que fit le muet.

Les hommes de la cage s'aperçurent de la disparition du radeau qu'avaient volé Charlot et Robert. Le contre-maître soupçonna les canotiers qui lui avaient demandé du secours la nuit précédente ; il interrogea le muet qui répondit par des gestes assez significatifs.

—Sais-tu, demanda le contre-maître, en quel endroit les canotiers ont amarré leur bois ?

Le muet fit signe qu'il le savait.

—Viens! alors.

Il passait midi, le muet avait eu le temps de se reposer et de prendre sa part d'un bon déjeuner aux omelettes. Il part avec le contre-maître. Rendus à l'endroit où le canot s'était arrêté la nuit précédente, ils virent des plançons bien semblables à ceux qui composaient leur cage, mais qui portaient une marque différente. Deux hommes étaient sur la grève, près du bois, et causaient à voix haute. L'un était mis en bourgeois : habit et pantalon noirs, cravate large, col blanc levé jusqu'aux oreilles, et chapeau de soie : l'autre était en vareuse, en pantalon de toile et pieds nus. Le contre-maître de la cage s'approcha d'eux. Le muet les étudiait avec attention.

—Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire d'où vient ce bois? demande-t-il à celui qui porte la vareuse des journaliers.

—De St. Nicolas, répond bravement celui-ci.

—Ne vient-il pas du CapRouge plutôt ?

—Pourquoi ?

—Parcequ'il me manque un radeau bien semblable à celui-là.

—Monsieur!

—Ce bois, continue le contre-maître, n'a pas sa vraie marque : il a été estampé depuis peu, ...depuis qu'il est ici.

—Voici le bourgeois, répond le journalier, sans perdre sa présence d'esprit.

—Oui, messieurs, dit le bourgeois, ce bois m'appartient. Il a été remarqué à neuf en effet, vous avez raison ; mais il l'a été par ceux qui me l'on volé, et j'ai envoyé, cette nuit, des hommes le quérir à St. Nicolas.

—Alors, monsieur, fit le contre-maître, je vous demande pardon.....

—Je comprends votre démarche et je vous pardonne volontiers.

Le muet était atterré. Il fit un geste de désespoir ; et quand il s'éloigna il regarda les deux hommes avec tant de mépris, il leur adressa, de la main, un adieu si insultant, que le contre-maître le réprimanda :

—Allons ! dit-il, sois poli !

Le muet pencha la tête. Le bourgeois, c'était Charlot, et le journalier, c'était Robert.

XXIV.

L'ÉGLISE DE LA BASSE-VILLE.

Quand le muet sortit de l'auberge de l'*Oiseau de proie*, où se trouvaient réunis les voleurs et son oncle Asselin, il était agité des plus poignantes émotions. Les paroles cruelles de son oncle retentissaient à ses oreilles comme un glas funèbres. Sa sensibilité d'enfant ne l'avait donc pas trompé, et lui le fils d'une sœur de cet homme sans foi, lui l'héritier d'une ferme superbe, il avait été traité plus mal qu'un intrus, plus mal qu'un enfant du crime. Nul châtiment ne lui fut épargné, et jamais une parole de louange n'encouragea ses efforts pour le bien : on l'abreuva de toute sortes d'humiliations, et pourtant sa franche nature d'enfant se tournait vers le bien, comme la fleur vers le soleil. Une main coupable avait brisé la tige qui sortait d'un sol fécond pour porter de bons fruits ; une main infâme avait fait couler la sève vigoureuse du jeune arbre pour la remplacer par

un suc vénéneux, et l'arbre avait porté des fruits amers, des fruits de mort.

—Malheur! oh! mille fois malheur! pensait l'infortuné jeune homme, à ceux qui m'ont détourné de la voie droite où je devais marcher, et qui m'ont rendu un objet de honte et de mépris à mes propres yeux! Mais je me relèverai! Comme l'enfant prodigue, j'irai vers mon père!

Il entendait toujours les vœux criminels de son oncle, souhaitant que l'orphelin ne revînt jamais; l'histoire de la petite Marie-Louise égarée dans le bois, fut un éclair qui lui montra la vérité. Elle aussi la pauvre enfant était de trop dans le monde! Elle aussi était toujours persécutée. Elle n'avait pas sa place au soleil..... Son destin était écrit en lettres de sang. Sa vie devait se cacher sous un linceul. Plus de doute, l'enfant qu'il a sauvée est sa sœur, la petite Marie-Louise. Cet entrainement irrésistible qui le poussait vers elle, c'était l'inspiration du Seigneur: cette voix puissante qui l'invitait à protéger de son bras et de son amour, cette frêle créature exposée à la mort, ce n'était pas la seule voix de la charité, c'était la voix sainte et mystérieuse du sang.

—Où est-elle maintenant ma sœur bien aimée ? Racette ! prends garde ! je puis pardonner le mal que l'on me fait, mais jamais je ne pardonnerai le mal qu'on lui fera à elle ! à elle, ma petite sœur, ma petite Marie Louise !..... Elle ne retournera pas à Lotbinière puisque mon oncle Asselin ne la veut plus revoir !.....Racette est sans doute le complice de notre bourreau. Il s'est fait appeler son oncle, lui cet étranger, pour mieux la prévenir et se l'attacher ! L'enfant est entre ses mains depuis quatre jours !.....Il a eu le temps de l'éloigner d'ici .....Qui sait ? elle est peut-être morte ?.....Mieux vaut la mort que la vie avec cet homme infâme !.....Mon Dieu ! si je pouvais parler ! Si je pouvais écrire ! Heureux sont ceux qui ne négligent jamais les leçons qu'ils reçoivent dans l'enfance, et qui mettent à profit tous les instants que Dieu leur accorde ! .....Si je pouvais écrire !.....

Ainsi pensait le muet. Et ces pensées tumultueuses tourbillonnaient dans son esprit comme les feuilles mortes que le vent d'automne enlève sur le bord des chemins. Il arrive, plongé dans ces réflexions, jusqu'à la rue Notre-Dame, tourne le coin et se dirige

vers l'église de la basse-ville. Quelques commis, debout sur le perron des magasins, l'invitent à entrer.

—Avez-vous besoin d'un beau chapeau ?

—Vous faut-il de magnifiques pantalons ?

—Entrez ici ; nous avons de tout, et pour rien.

—Ici, jeune homme, ici ! Les meilleurs articles, les plus nouveaux et les moins chers !

—Le muet n'entend rien, ne voit personne. Une seule pensée l'absorbe : retrouver sa sœur. Il entre dans l'église. Cinq heures sonnaient à l'horloge de la sacristie. Plusieurs personnes, à genoux dans les bancs, priaient avec ferveur. Un vieillard faisait le chemin de la croix, prosternant son front dans la poussière, devant chaque image sacrée de la passion de Notre-Seigneur. La lampe, comme une âme pure qui brûle de charité, comme une étoile qui brille dans la nuit, vacillait légèrement, suspendue à la voûte blanche, et ses rayons, pleins de douceur et de mystères, se jouaient avec amour devant le tabernacle d'or où reposait le Saint des Saints. Un calme profond régnait dans l'humble sanctuaire ; seulement, on croyait

entendre, de temps en temps, le frôlement d'ailes des anges qui se prosternaient devant l'autel du sauveur des hommes. La Vierge Marie, semblait se détacher de la toile, pour venir presser dans ses bras les adorateurs de son Fils, et ses regards souriaient aux âmes pieuses. Le muet s'agenouille devant le balustre. Ses yeux se fixent sur la croix placée comme une sentinelle divine devant la porte du tabernacle, son âme s'épanche dans le sein de Dieu. Comme l'enfant prodigue était revenu couvert de haillons, les pieds déchirés par les ronces et les pierres du chemin, mourant de soif et de faim, vers son père miséricordieux ; tel il revient, contrit et repentant, vers le meilleur des Pères. Oh ! comme il voudrait se confesser ! Le péché écrase son âme d'un poids insupportable..... Il consentirait à ne plus parler le reste de sa vie, pour le bonheur de parler une fois ! Il récite mentalement les prières qu'il a apprises sur les genoux de sa mère.....Hélas ! à peine sait-il les prières que tout chrétien est obligé de savoir ! Il parle à Jésus Eucharistie, à la Ste. Vierge, à son ange gardien, selon que le veut son cœur plein de regrets et d'espérances. Un prêtre ouvre

la porte de la sacristie. Le muet, d'un mouvement prompt et irréfléchi, se trouve debout. Le prêtre vient à lui : Avez-vous besoin de mon ministère ?

Le muet fait signe que oui.

—Venez.

L'infortuné pose un doigt sur sa bouche et fait un geste de désespoir.

—Que voulez-vous ? demande le ministre du Seigneur.

Le muet retombe à genoux et part à sangloter en se frappant la poitrine.

—Etes-vous muet ?

Le jeune homme répond par un signe de tête.

—Voulez-vous aller à confesse ?

Même signe. Alors le prêtre ajoute : Suivez-moi ! Tous deux, passant près de l'autel, disparaissent dans la petite sacristie à côté du chœur. Le confesseur entre dans le confessionnal et le pénitent s'agenouille à ses pieds, derrière l'humble rideau de serge. Au bruit léger du guichet qui glisse devant la jalousie du confessionnal, un saisissement inexprimable

s'empare du garçon de chantier : il comprend qu'il va se passer quelque chose d'étonnant et de mystérieux. Longtemps il pleure, et longtemps le confesseur lui parle. Enfin, agissant au nom de la miséricorde divine, l'envoyé de Dieu prononce, en faisant le signe de la croix sur la tête du pénitent prosterné, ces paroles étonnantes qui délivrent les âmes de l'enfer et les rendent au ciel. Le muet ressentit une ivresse ineffable. Il revint dans l'église et resta longtemps devant le Saint Sacrement.

La nuit commençait à planer sur la terre. Les murs de la petite église paraissaient noirs entre les fenêtres légèrement éclairées. La lampe brillait plus vivement, et les ombres faisaient ressortir son éclat comme les épreuves font ressortir l'éclat de la vertu.

Le muet se leva pour sortir. Il prit l'allée de droite. Dans la même allée venaient deux personnes, une femme et une enfant. Un rayon de la lampe tomba sur le visage de l'enfant au moment où elle passait à côté du pénitent. Celui-ci fait un pas en arrière, et se retrouve en face de la petite fille. Il lève les mains au ciel comme pour rendre grâce à Dieu, et tombe

à genoux aux pieds de l'enfant ! C'était sa petite sœur.

Il l'enveloppe de ses bras et la presse sur son cœur. La femme veut le repousser : Allez-vous-en, dit-elle ! Qui êtes-vous ? Laissez cette enfant !.....

Le muet ne bouge point. L'enfant, qui le reconnaît, ne semble pas effrayée. Le prêtre, attiré par le bruit, accourt.

—Ah ! vous voilà, dit-il à la femme ? Et c'est l'enfant dont vous m'avez parlé.....Mais que faites-vous, vous ? (Il s'adressait d'un air sévère au muet,) qu'est-ce que cela veut dire ?

Le muet tenait toujours sa petite sœur contre sa poitrine, et ne paraissait pas vouloir s'en séparer.

—Laissez donc cette enfant, reprend le curé.

Le muet fait signe que non.

—Est-ce là cet homme dont vous m'avez parlé ? demande-t-il à la femme

La femme répond : — Non, monsieur le curé ; celui-ci, je ne le connais pas.

—C'est peut-être un de ses amis ou de ses complices ?

—Je n'en sais rien.

—Le connais-tu, toi ? dit-il à Marie-Louise.

—Je l'ai vu sur la cage.....

—Sur la cage.....sur la cage.....Je n'y comprends rien ! murmure le prêtre, et il ajoute : N'importe ! Je l'ai promis, je te sauverai !

Le muet, en entendant ces paroles, laisse la petite Marie-Louise, prend les mains du prêtre et les baise affectueusement ; puis il pousse l'enfant dans les bras de son nouveau protecteur et s'éloigne.

A la porte de l'église, il se trouve en face de deux amis de chantier, l'ex-élève de troisième et Sanschagrin.

—Sérieusement converti, Djos ? dit Sanschagrin, en guise de salut.

—*Conversus ad Dominum*, répète l'ex-élève.

—Imagine-toi, reprend Sanschagrin que nous voulions, Paul et moi, aller faire un tour de calèche, et ce misérable charretier refuse de nous mener.

—Et nous voulons même le payer d'avance.

—Il dit qu'il est retenu pour sept heures précises.....

—*Septima hora præcisa.*

—On va bien voir : voilà que l'angelus sonne ; il est sept heures.

La petite cloche de la basse-ville tinte joyeusement ses *Ave, Maria*, pendant que plus loin, sur le cap, la grosse cloche de la cathédrale, remplit le ciel de sa voix lente, sonore et sublime. La porte de la chapelle s'ouvre en effet, un prêtre paraît suivi d'une femme et d'une enfant. Le charretier vient au devant d'eux, prend l'enfant dans ses bras et la monte dans la calèche : la femme s'assied à côté de la petite fille. Le cocher se place sur le devant et fouette le cheval qui part au grand trot.

—C'est vrai qu'il était retenu, dit Sanschagrin à l'ex-élève, c'est un digne homme.

—*Vere dignum et justum*, ajoute le maniaque de Paul Hamel.

—Viens donc avec nous autres à l'*Oiseau de proie*, demande Sanschagrin au muet.

—Viens donc ! dit Paul.

Le muet n'avait guère envie de retourner dans ce taudis ; mais il ne connaissait pas d'autre monde, le malheureux, que celui qui fréquente ces sortes de maisons. Et puis

quelque chose l'attachait à cette auberge où il était resté longtemps, quand les mauvais traitements et la haine de son oncle le poursuivaient sans relâche. Il n'avait pas été maltraité sous ce toit méprisable et l'amitié l'avait protégé de sa main bienfaisante ; il était donc excusable, dans son ignorance, de céder aux sollicitations de ses camarades.

XXV.

LE CURÉ DE QUÉBEC.

Geneviève ne dormait guère après le songe extraordinaire qui visita ses esprits. Sa conscience se réveilla comme un lac secoué par une commotion souterraine. Les remords déchirèrent son âme ; elle eut peur de mourir. Elle crut que ce rêve était un avertissement, et elle prit la résolution de ne pas le mépriser. Comment, en effet, expliquer ces songes mystérieux qui visitent parfois notre sommeil, soulèvent à nos yeux le voile de l'avenir, et nous font vivre d'une double vie en quelque

sorte ; ou nous transportent en des lieux éloignés, pour nous montrer ce qui s'y passe, jetant comme un demi-jour sur des événements que rien ne pouvait faire prévoir, nous donnant comme une faculté d'être, à la fois, en plusieurs lieux ou dans plusieurs temps ?

Geneviève fait le signe de la croix et se recommande sincèrement à la sainte Vierge. Elle se trouve fortifiée.

Une idée vient à son esprit, une idée de salut, comme un phare qui luit tout à coup sur le rocher dangereux pour guider le navire qui vogue vers le naufrage. Elle se lève, revêt ses meilleurs habits et descend dans la salle où se trouvent réunies plusieurs femmes. On lui fait une réception fort amicale. Elle se montre aimable. Le maître d'école dormait encore.

Elle prétexte une raison pour sortir et se dirige vers l'église de la haute-ville. Elle entre résolument dans la sacristie, demande à parler au curé qui sort du confessionnal. Alors un trouble profond s'empare d'elle ; la honte et la confusion se peignent sur ses traits.

Pourtant quel homme fut jamais plus humble et plus compatissant que cet admirable curé ?

Il avait la naïveté de l'enfance avec l'expérience des années, la candeur de l'innocence avec la connaissance de toutes les misères humaines. Son regard doux et ferme attirait tous les cœurs et faisait tomber toutes les préventions. Sa voix était onctueuse et la charité coulait de ses lèvres comme une huile sainte. Prompt à pardonner, lent à punir, il aimait les pécheurs, comme Jésus-Christ les aimait, en détestant le péché. Il était véritablement un père au milieu de ses enfants, véritablement un pasteur au milieu de son troupeau. Comme son divin maître, il eut donné son sang pour ses brebis. Il leur donna une longue vie de prière et d'amour, de travail et de bonnes œuvres. Dès ici-bas sa vertu fut récompensée, et il porta longtemps la mitre sacrée des princes de l'Eglise.

Faisant un effort suprême, Geneviève avoue ses relations criminelles avec le maître d'école ; la conversation qu'elle a surprise, le rêve qu'elle a fait et tout ce qu'elle sait de la petite Marie-Louise. Le curé, fort ému, lui dit qu'elle doit remercier Dieu de ce qu'il fait pour elle. L'enfant que des méchants s'efforcent de perdre sera sauvée, si elle le veut. Et en

sauvant cette petite fille, elle se délivre elle même des chaînes honteuses qui la captivent : Fuyez cet homme qui vous tient sous un joug infâme, continue-t-il, il ne vous aime point. Après vous, une autre. Quand vous aurez perdu les charmes qui le retiennent, il vous rejettera comme on rejette un instrument brisé : il vous méprisera, car il aura connu votre faiblesse. Vous ne serez jamais heureuse dans le crime, parceque la vertu est le bien de Dieu. La vie passe vite et personne n'échappe à la mort. Quand vous mourrez vous serez dans le désespoir, parcequ'il ne sera plus temps de revenir à Dieu. La contrition n'est pas un simple acte de la volonté. On la demande à Dieu, on l'obtient par la prière et la méditation. Il faut que vous sauviez l'enfant ! il faut que vous vous sauviez vous-même !

—Je le veux, répond Geneviève.

—Je vous trouverai un refuge à toutes deux. Je connais une famille qui vous accueillera et où vous vivrez dans la paix et la vertu. Il n'y a point d'enfant dans cette famille. Il a plu à Dieu de refuser ce bonheur à ma sœur bien-aimée..... Le Seigneur qui voit tout est infini-

ment sage dans ses œuvres. Sortez aujourd'hui même de la maison où vous êtes ; prenez la petite avec vous, allez à l'Hôtel-Dieu, je vous préviendrai. Je vais écrire à ma sœur ; j'aurai la réponse de suite, et vendredi soir, je l'espère, vous partirez. Vous commencerez une vie nouvelle, une vie de vertus et de félicité. La mère qui veille sur son enfant du haut du ciel, veillera aussi sur vous : elle vous l'a promis.

La Drolet venait d'arriver de la campagne.

Racette et Paméla l'attendaient chez elle. En femme coupable elle sourit au projet de ses amis. Elle calcula d'avance ce que la beauté de l'enfant pouvait lui rapporter : C'est un appât séduisant, disait-elle, et cela se vend à prix d'or. Ne me parlez pas de celles que les plaisirs ont couronnées de leurs épines. Amenez-moi cette petite et je la dresserai bien.

Le frère et la sœur sortirent enchantés. La femme publique avait libéralement payé sa jeune victime. En revenant, le maître d'école disait : C'est un bon coup ! Elle n'en sortira jamais. Elle ne songera guère à retrouver une famille qui rougirait d'elle, et des amis qui la repousseraient.

—Oui, répondait sa sœur, et les fillettes qui arrivent ici à douze ou treize ans n'en sortent point, si ce n'est pour aller au cimetière.

—Eusèbe va jubiler à cette nouvelle. Je l'attends vendredi.

—Tu lui as écrit ?

—Oui.

En parlant ainsi ils entrèrent.

—Habille-la, dit le maître d'école, et la conduisons avant que Geneviève ne rentre.

—C'est l'affaire d'une minute : elle n'a qu'une robe à revêtir.

—Farceur de muet qui voulait m'ôter cette enfant ! grommela le maître d'école..... Il sera fin s'il la rattrappe !..... Et lui, je le pincerai bien !..... Il aura bien son tour !

Il fut interrompu dans son monologue par un cri de sa sœur !

—Qu'as-tu donc ? lui demande-t-il.

Paméla sort tout excitée de sa chambre.

—La petite est partie.....

—Que dis-tu ? partie ? la petite est partie ?... ce n'est pas possible.

Et il entre dans la chambre, fouille partout : plus personne, plus rien ! . . . . . .

—Comment cela peut-il se faire ?.....Adée !

Adée c'était la servante. Elle répond :

—Quoi ? monsieur ?

—Est-il venu quelqu'un ici ?

—Non, monsieur, c'est à dire oui.

—Non ! oui ! es-tu folle ? Parle ou ne parle pas ! Est-il venu quelqu'un ?

—Mademoiselle *chose*..... que vous avez amenée hier soir.

—Geneviève ?

—Oui, monsieur, elle est entrée tout à l'heure.

—Et elle est partie avec l'enfant ?

—Je n'en sais rien.

—Comment ? tu n'en sais rien, reprend Racette qui ne peut revenir de sa surprise.

—J'étais dans la cour quand elle est sortie—si elle est sortie—je ne me défiais pas d'elle, moi.

Racette pense : Elles sont peut-être en haut : on se désole pour rien. Il appelle ; per-

sonne ne répond. Il monte, parcourt chaque appartement, visite la cave et le grenier : Parties ! exclame-t-il avec désespoir, elles sont parties !

Geneviève sortit de l'église forte et consolée. Elle retourna en tremblant dans cette maison de malédiction où elle avait passé la nuit. Le maître d'école et sa sœur étaient sortis. La servante dit : Ils sont allés chez la Drolet pour lui demander de prendre une jeune fille chez elle. Geneviève entra dans la chambre de mademoiselle Racette. Le lit était défait. L'enfant dormait encore, bien qu'il fut près de midi. Geneviève l'éveilla, la revêtit de sa robe, et l'emmena pieds nus et sans chapeau. La pauvre orpheline n'avait jamais eu de souliers, et son chapeau de paille était resté dans le bois. La servante alla dans la cour verser une cuvette d'eau. Geneviève et Marie-Louise sortirent. Geneviève tremblait. La petite lui demanda :

—Vas-tu me conduire chez mon oncle ?

Elle la conduisit à l'Hôtel-Dieu.

XXVI

LES DEUX CALÈCHES

Le maître d'école chercha Geneviève et la petite Marie-Louise, pendant trois jours, et ne put découvrir le lieu de leur retraite. Il ne pouvait s'expliquer une fuite aussi prompte et si peu préméditée. Il se perdait en conjectures : Serait-ce le muet ? pensait-il, serait-ce Geneviève ? Il se rendit à l'auberge de l'*Oiseau de proie*, où flânaient toujours quelques uns de ses nouveaux compagnons. Il leur fit part de sa mésaventure : tous jurèrent de l'aider dans ses recherches. Et en effet, ils se répandirent dans la ville, comme des bêtes fauves, rôdant, flairant partout, s'attardant aux coins des rues pour épier les gens et questionnant tout le monde. Mais leurs peines furent inutiles ; ils travaillèrent en pure perte. Une retraite sûre autant que sacrée donnait aux fugitives son efficace protection contre leurs ennemis. Le vendredi arriva. Racette

qui avait mandé son beau-frère de descendre à Québec, craignait maintenant de le voir venir. Son triomphe s'était changé en une défaite humiliante. Il était morne, irascible, et se serait donné au diable pour le plaisir de se venger de Geneviève et de perdre l'enfant.

L'après-dinée du vendredi s'écoula et le beau-frère ne vint point.

—Le bateau doit être arrivé maintenant, pensait-il ; si Eusèbe était descendu, je l'aurais vu déjà. Il n'est pas venu, tant mieux ! je vais me rendre au marché, pour m'en convaincre.

Et il partit. Une pensée lui vint : Si je passais par le palais ? il y a peut-être quelque berge de Lotbinière : je les visiterai de crainte que les diablesses n'y soient cachées.

Il se dirigea vers le palais. Il n'y avait là qu'un bateau de Lotbinière et un autre, de St. Jean Deschaillons ; mais les fugitives n'étaient point à bord. Racette, déçu de nouveau, prit la rue St. Paul et chemina lentement, comme un homme qui ne sait où il doit aller. *L'Angelus* sonnait. Pendant que les âmes pieuses faisaient monter vers le ciel, avec les flots d'harmonie de l'airain sacré, leur humble

prière, lui, le misérable, il blasphémait le saint nom du Seigneur. Tout à coup, comme il passait vis-à-vis la côte des Chiens, il vit venir une calèche. Le soufflet en était relevé comme aux jours de pluie, et le cheval trottait dru sous les coups de fouet. La voiture passa comme une flèche, mais il put voir, de ses yeux de lynx, une femme et une enfant assises toutes deux en arrière, et il entendit un cri léger. La foudre l'eut frappé qu'il ne se fut pas arrêté plus subitement.

—Les malheureuses ! hurle-t-il ! les infâmes ! Et il s'élance à la poursuite de la calèche :

—Arrêtez-les ! crie-t-il, arrêtez-les !

Les gens se détournent pour voir et ne comprennent pas ce qu'il veut dire. Il rencontre un charretier, monte dans la voiture :

—Vite ! fais crever ton cheval s'il le faut.....

—Où ?

—Rejoins la calèche qui vient de passer !

—Ce n'est point aisé !

—Malédiction ! vas-tu partir ? Fouette ! marche ! file ! en avant !

Le cocher ne se le fait plus répéter. Le fouet laboure les flancs du cheval qui bondit et s'é-

lance sur la route. Les roues de la calèche tournent comme deux scies rondes. Pourse garer de cet attelage rapide les autres voitures cèdent tout le chemin. Les deux calèches passent devant le palais et s'engagent dans la rue St. Joseph, qu'elles suivent jusqu'à la rue du Pont. Alors, tournant à droite, elles prennent celle-ci pour gagner la campagne.

Quand la calèche qui emportait Geneviève et Marie-Louise passa la barrière du pont Dorchester, l'autre n'était plus qu'à quelques perches en arrière.

—Fermez la barrière! crie le premier cocher au gardien, fermez vite! nous sommes poursuivis.

Le gardien ferme la barrière. Racette qui vient de dire à son charretier: Passe tout droit si la barrière est ouverte, pousse un juron en voyant le gardien la refermer. Mais le retard n'est pas long, et la rapidité du cheval qui se sauve n'est égalée que par la rapidité de celui qui le poursuit. Les fers résonnent fort sur le chemin durci. Déjà des flocons d'écume se forment sous les harnais, et les chevaux exhalent, de leurs naseaux di-

latés, un souffle brûlant. Le trot ne suffit plus et les voitures se mettent au galop. La petite Marie-Louise tout effrayée tient Geneviève par le bras et se serre contre elle. Geneviève, pâle et interdite, se croit déjà entre les mains du maître d'école sans pitié ; elle pense au rêve de la nuit précédente. Son amant d'hier, à ses yeux si séduisant et si beau, s'est changé en un monstre affreux. Elle invoque la mère de Marie-Louise et lui dit encore : Sauvez-nous ! sauvez-nous !..... Elle est tirée de cet état de stupeur par la voix du cocher qui s'écrie : Il faut arrêter : je n'ai pas envie de faire crever ma bête..... Cette parole est comme un poignard qui fouille le cœur de la pauvre fille.

—N'arrêtez pas, dit-elle, n'arrêtez pas!

—Mais ils nous rejoignent!..... ils approchent!

Il se penche pour regarder en arrière : Ils vont passer et nous barrer le chemin, continue-t-il. Vous ne connaissez pas de maison où vous seriez en sureté ?

—Je ne connais personne ici, je suis étrangère.

Au même instant ses yeux aperçoivent le

clocher de l'église de Beauport qui porte haut, dans l'air, la croix de Jésus. Le clocher fait toujours naître une pensée consolante, un rayon d'espoir ! C'est le drapeau qui rallie les troupes éparses ; c'est le phare qui annonce l'entrée du port tranquille ; c'est le doigt de la religion qui nous montre le ciel.

—L'église ! s'écrie Geneviève, rendez-vous à l'église.

—L'église est encore loin, répond le charretier en secouant la tête.

Et le cheval court toujours ; et le fouet tombe, comme un serpent tordu, sur le dos de l'animal tout blanc d'écume. Le maître d'école encourage son cocher : Fouette ! arrive ! rattrape-les ! les voici ! on les les gagne ! on les tient ! Tu seras joliment récompensé, mon garçon. Fais crever ta bête s'il le faut, je t'en promets une meilleure.

—L'animal est bon, réplique le cocher. Si j'étais sûr d'aller en paradis comme je suis sûr de les rejoindre !.....

Racette sourit et songe à la douce vengeance qu'il va exercer. L'église approche ; le clocher monte vite dans les nues. Les deux chevaux

courent côte à côte, tête contre tête, et les roues, à chaque moment, sont sur le point de se broyer dans un choc terrible. Penché en avant, Racette regarde Geneviève d'un air moqueur.

—Arrête donc, ma belle ! Tu n'as pas coutume de te sauver ainsi !..... Arrête donc ! nous allons monter dans la même voiture !

Geneviève ne voit rien, n'entend rien ..... La petite Marie-Louise dit : Mon oncle ! c'est mon oncle ! on peut bien l'attendre.

La calèche qui emporte le maître d'école se trouve enfin devant l'autre.

—Bien ! maintenant, barre la route ! ordonne Racette.

Le cocher obéissant guide son cheval de façon à gêner la fuite de l'autre..... Le maître d'école se penche pour regarder le résultat de ce stratagème. Il n'y a plus rien ! L'autre voiture a décrit un demi-tour et s'est jetée dans le chemin qui conduit au presbytère. Geneviève et l'enfant n'ont que le temps de descendre et de se précipiter dans la maison, quand arrive le maître d'école. Il ne rit plus, mais la colère transforme son visage. Le curé,

surpris, demande ce que signifie cette brusque visite.

—Sauvez-nous de cet homme ! dit Geneviève, hors d'elle-même. Et elle entraîne la petite au fond de la pièce, comme pour la cacher.

Racette réplique brutalement et avec audace : C'est ma femme ! c'est ma nièce que j'élève..... je les réclame !..... Vous ne pouvez pas me les refuser.....

Le prêtre hésite : Qui êtes-vous ? demande-t-il à Racette.

—Je suis Joseph Racette, de Lotbinière, maître d'école.

—Vous êtes sa femme ?.....

—Non, Monsieur le curé.

—La misérable ! fait Racette.

—Le curé s'adressant à la petite : Connais-tu cet homme ?

—Mon oncle, dit l'enfant en souriant.

—L'innocence est admirable, observe le curé, et son témoignage porte la conviction dans les esprits.

Racette s'applaudit de son audace.

—L'enfant croit dire la vérité, reprend Geneviève, et moi je la dis.

—Voyez-la ! repart le maître d'école, infidèle et sans pitié, elle fuit le toit conjugal..... Pourtant, je l'ai bien aimée, je l'ai traitée avec délicatesse et bonté !

—Menteur ! reprend Geneviève .....Tu m'as perdue, tu m'as rendue la plus misérable et la plus infâme des créatures, mais je ne suis pas ta femme..... tu n'as pas voulu que je fusse ta femme quand j'ai désiré l'être..... maintenant je ne veux plus l'être ! je ne le veux plus !....

Elle tire de son sein une lettre qu'elle donne au prêtre : Lisez.

—Ce n'est pas pour moi !

—N'importe ! cela ne fait rien, lisez, M. le curé.

Racette est tenté d'arracher ce papier des mains du curé qui lit attentivement ; ses doigts crochus se déplient même dans ce dessein ; mais le curé, par mesure de prudence, s'est un peu retiré. Il lit jusqu'au dernier mot, replie la lettre et la rend à Geneviève, puis ouvrant la porte, il dit à Racette d'un ton qui ne souffre pas de réplique : Sortez !

Le maître d'école sortit. Le feu jaillissait de ses prunelles, la rage faisait claquer ses dents.....

Quand il entra chez lui, il trouva son beau-frère Eusèbe en train de badiner avec des nymphes de la rue St. Joseph. Mademoiselle Paméla l'avait mis au courant de ce qui s'était passé depuis quelques jours. Eusèbe fut rudement désappointé. La rue St. Joseph n'avait pas mieux gardé sa victime que le bois du domaine. Cependant les fumées du rhum obscurcissaient un peu son jugement; il ne songeait pas aux conséquences que pourrait avoir cette disparition, et se laissait enivrer par les jouissances de l'heure présente. Racette fut d'abord d'une humeur intraitable; mais il se calma. L'espoir de retrouver tôt ou tard Geneviève et l'enfant, et de se venger mieux quand on ne le soupçonnerait plus de haine, lui fit supporter sa nouvelle déception avec plus de patience.

XXVII

LE COMPLOT

Le chef des brigands, le charlatan et les canotiers n'étaient pas sortis de l'auberge. Après le départ d'Asselin, plusieurs hommes de cage arrivèrent, et tous ensemble, voleurs et travailleurs, se mirent à vider les verres et à raconter des histoires. Les paroles étaient libres et les récits, fortement épicés. La mère Labourique et sa fille, au comptoir, essuyaient les carafes et rangeaient sur les tablettes les verres ébréchés.

—Vous ne devriez pas raconter de semblables histoires devant les jeunes filles, observa la mère prudente.

—Devant, non, mais derrière ? repartit Picounoc qui glissait un mot partout.

—Est-il drôle ce coquin ! murmura le vieux St. Pierre.

—Tordflèche ! il ferait un bon camarade.

—C'est dommage dit le charlatan, riant du bon mot qu'il espérait dire—c'est dommage que le muet ne soit pas ici, ils nous en rapporterait, lui, des faits curieux.

Plusieurs rirent pour faire plaisir à la barbe rouge. Picounoc reprit : Il a son histoire, le muet, et c'est une histoire qui en vaut la peine.

—Conte donc !

Picounoc rapporta l'événement extraordinaire dont il avait été témoin un jour de l'hiver passé.

La plupart n'en crurent pas un mot. Picounoc et ses camarades affirmèrent.

—Tu te serais converti, observa le vieux chef.

—Moi ? mais est-ce que j'ai besoin de conversion ?

—Farceur, va !

—On ne voit pas de miracles sans se convertir, ajouta un autre.

—Plusieurs sont devenus presque dévots depuis ce temps-là ..... Paul Hamel qui parle toujours latin, parce qu'il a mis le nez au séminaire, Sanschagrin, George Lalumière.....

Ces gens-là ne se sentaient pas bien avec leur conscience : ils ont eu raison d'aller à confesse. Quant à moi.....le ciel s'écroulerait sur ma tête que je ne tremblerais pas !. ....

—Tu te vantes.

—Si je voyais un miracle je ne sais pas ce que je ferais, ma foi ! non je ne le sais pas.

C'était le chef qui disait cela.

—Je le sais bien, moi, repartit l'imperturbable Picounoc.

—Oui ? quoi ?

—Vous fermeriez les yeux.

—Je voudrais bien avoir dit cette parole ! pensa le charlatan.

—Si nous soupions ? proposa l'un des habitués, qui n'avait rien dit encore.

—C'est une idée, fut-il répondu : La mère, qu'avez-vous de bon à nous donner ?

—Toutes sortes de choses.

—C'est trop ! dit le charlatan.

—N'importe ! donnez ! repart le chef. Il faut les avoir toutes ces choses pour en trouver une bonne.

—Gredin, va !

Le souper fut joyeux et chacun paya pour soi.

—J'ai une idée, dit le charlatan au chef.

—Moi aussi, répond le chef au charlatan.

—Vous avez bien de la chance, vous autres, d'avoir une idée ! murmura Picounoc.

—Ce soir, à huit heures, au lieu ordinaire, continua le vieux brigand.

Le docteur à la barbe rouge, Robert et Charlot firent un signe affirmatif.

—Je prends ma carte, dit Picounoc, le *pit*, combien ?

—Pas d'admission.

—Je vous siffle de suite alors. Et se mettant deux doigts dans la bouche, Picounoc poussa un sifflement aigu.

Après le souper tous sortirent pour flâner un peu sur les quais et les grèves. Il était sept heures. Le chef se pencha vers l'hôtelière : Notre chambre pour huit heures, et personne dans le voisinage.

En entrant, ils rencontrèrent le muet qui venait de l'église de la basse-ville, l'ex-élève et Sanschagrin.

—Bonjour ! les amis, s'écria Picounoc.

—*Salve !* répondit l'ex-élève.

Le muet salua de la tête.

—La mère, *mater*, dit l'ex-élève en entrant, c'est décidé, l'on se range ; si vous voulez que l'on revienne, une chambre !

—C'est malaisé, mes bons fils, il n'y a que deux chambres en haut, Djos le sait, notre chambre à Louise et à moi, et une autre.

—Eh bien ! c'est l'autre que nous voulons.

—Retenue, mes agneaux, retenue !

—Alors, adieu ! vous perdez notre pratique, dit Sanschagrin.

—Ne faites pas cela. Tiens ! je vous connais, vous êtes de bons enfants, vous serez bien servis.

—C'est bon ! montons, dit Sanschagrin.

—*Ascendamus* ! fit l'ex-élève.

Une demi-heure après, Paul et Sanschagrin sortirent. Le muet, fatigué, se jeta sur le lit pour se reposer. Il s'endormit. Les brigands étaient avec l'hotelière dans la chambre voisine quand il se réveilla.

—Il n'y a personne dans l'autre chambre ? demandait le chef.

—Vous savez bien, mes bons amis, que je vous suis dévouée corps et âme, que je suis la femme la plus honnête et la plus discrète de toute la ville, répondait la vieille.

—Hum! hum! fit le charlatan.

La bonne femme le regarda de travers.

—C'est vrai ! dit-elle. Mais je descends parceque vous aller me faire fâcher. Soyez sans crainte ; amusez-vous : vous avez sur la table le meilleur rum de la Jamaïque.

Elle descendit.

—Mon idée la voici, commence le chef: Aller à Lotbinière faire connaissance avec les piastres de ce brave habitant que nous avons vu cet après-midi.

—C'est la mienne aussi, reprend le faux docteur ; et vous avez compris que je ne le faisais pas jaser pour rien.

—Nous y pensions, dirent Robert et Charlot.

—Il faudra mettre Racette dans la confidence : il pourra nous être d un grand secours, ajoute le chef.

—Il faut qu'il fasse un coup de maître pour son premier coup, dit Robert.

—M'est avis, observe le charlatan, qu'il vaut mieux agir sans lui pour cette fois. Il aura de la répugnance à dévaliser un ami, un parent ; laissons-le s'aguerrir ailleurs que dans sa paroisse. Trop de souvenirs se dresseraient devant lui.

—Un parent ? font les autres, étonnés.

—Eh oui ! un beau-frère.

—Le docteur a raison, repart Charlot.

—C'est possible ! avoue le chef. Alors agissons sans lui et à son insu. Quand irons-nous ?

—La semaine prochaine, si rien n'empêche.

—Si nous montions demain ? propose Charlot.

—Non ; Asselin pourrait avoir des soupçons, sinon avant du moins après l'affaire, réplique le chef.

—Voici ! l'on pourrait le retenir ici, lui faire manquer le bateau, et se rendre chez lui pendant que sa femme est seule.

—Il est difficile de surprendre une femme seule : elle se tient sur ses gardes, elle est sur le qui vive.

—On peut l'endormir, dit Robert.

—Pas de violences inutiles. Dans la nécessité, c'est bien.

—Il paraît que le brave homme cache ses trésors dans de vieux chapeaux et des bas percés, qui ont l'air d'être jetés au hazard dans les coins du grenier, reprend Charlot.

—Je l'avais entendu dire déjà, répond le charlatan.

—Il n'y a pas grand mal à prendre des chapeaux usés et des bas troués, marmote Robert.

—Est-ce une affaire conclue? demande le chef.

—Oui.

—Qui ira?

—Robert, Charlot et moi, dit le docteur.

—Parfait! Vous monterez par le nord et vous traverserez le fleuve à Deschambeault. Vous n'oublierez pas de vous déguiser, pour que ceux qui vous verront avant le vol ne puissent vous reconnaître après.

—Soyez tranquille, chef, nous serons prudents comme toujours.

Le muet avait tout entendu.

XXVIII

LES DEUX BATEAUX.

Le vent soufflait de l'est, et de légers nuages, pareils à des cardées de laine, se dispersaient au firmament. Le fleuve s'agitait dans son lit. La mer montait. Debout sur le coqueron de leurs berges, les bateliers criaient aux passagers de faire diligence. Et l'on voyait accourir vers la grève ou les vaisseaux commençaient à flotter, les habitants des différentes paroisses, les uns avec leurs ballots de marchandises sous le bras, les autres avec leurs tinettes et leurs coffres vides.

Il y avait de la gaité à bord de ces petits bateaux où s'entassaient, pêle-mêle, hommes, femmes, garçons et filles. C'était un bourdonnement de voix incessant, et des éclats de rire qui montaient comme des feux d'artifices. Les premiers embarqués s'emparaient des bancs et les derniers restaient debout. Peu à peu l'on se divisait et l'on formait des groupes. Gars et fillettes se trouvaient ensemble. Les

femmes faisaient cercle autour de la plus jaseuse des commères, et les hommes, en prenant un coup, parlaient affaires et politique.

Alors comme aujourd'hui, il y avait deux partis, l'un bon, l'autre mauvais. Le bon, c'était le mauvais pour ceux qui n'y appartenaient pas, et le mauvais, c'était le bon pour ceux qui y appartenaient. Chacun, comme aujourd'hui, discourait sur des questions de finance et d'administration, sans connaître le premier mot de l'économie politique. Celui qui criait le plus fort avait raison, et l'on se rangeait de son avis.

Les bateaux n'avaient pas toujours un vent favorable pour voguer, et souvent ils restaient à l'ancre durant plusieurs marées le long de la côte.

Alors débarquaient et se rendaient à pied ceux que des travaux pressants appelaient. Les paresseux et ceux qui ne sont jamais pressés, attendaient le bon vent. C'était une perte de temps sérieuse pour chacun de ces braves cultivateurs ; mais alors que le sol produisait encore avec abondance ; alors que le luxe n'avait pas encore gâté jusqu'à la moelle des os notre heureuse population ; alors que l'or-

gueil et la vanité de tous n'avaient pas attiré sur nos champs la malédiction du Seigneur, le cultivateur pouvait perdre du temps et négliger ses affaires, sans se croire plus pauvre. Il y avait un surplus en ce temps de fécondes récoltes ! Aujourd'hui, ô mes pauvres campagnes, vous ne vous couronnez plus de riches moissons de froment !..... Vous n'êtes plus sensibles aux durs travaux du laboureur ! Votre sein aride se laisse en vain déchirer par le soc tranchant ! Les épis légers se tiennent droits comme les hommes orgueilleux, et ne se courbent point comme les humbles que le ciel a remplis de vertus ! Le ver destructeur s'est glissé au cœur de la gerbe de grain comme au cœur de la société ! Et quand le fléau tombe sur l'airée, quand le vanneur crible l'avoine et le froment, beaucoup de balles légères et de graines mauvaises sont jetées à la porte de la grange, comme beaucoup d'œuvres inutiles ou perverses seront rejetées et condamnées quand l'Eternelle Justice criblera le monde.

La brise fraîchissait : Appareillons ! dit Mathurin, appareillons !

Mathurin était le capitaine de l'un des

bateaux passagers de Lotbinière. Il en était aussi le matelot et le *couque* : il formait l'équipage à lui seul. *Paton* était capitaine et propriétaire, *couque* et matelot de l'autre bateau voyageur. Tous deux avaient beaucoup de monde : ils ne partaient pas du même endroit : l'un faisait voile de la Vieille Eglise, l'autre, du ruisseau de Grégoire Houle, juste une lieue plus bas. On se rappelle que la berge de *Paton* avait un jour chaviré, et que plusieurs personnes s'étaient alors noyées. Pendant longtemps les habitants n'osèrent s'embarquer avec le malheureux capitaine, et Mathurin fut sur le point de rallonger son vaisseau, en le coupant au milieu. Cependant tout s'oublie, les jours de joie comme les jours de peine, les malheurs comme les chances heureuses. Le souvenir de la noyade s'altéra dans le passé brumeux. Il était comme ces voiles qui flottent vaguement dans un brouillard. Les gens allèrent de nouveau s'embarquer à la Vieille Eglise, et *Paton* eut encore des jours de triomphe.

Les deux bateaux partirent ensemble de la ville. Ce fut entre eux une lutte agréable. Les voiles gonflées qui volaient sur les vagues

ressemblaient au croissant de la lune que l'on voit courir, par une nuit venteuse, sur les grands nuages. Les habitants se hélaient de l'un à l'autre. Les uns criaient : Holà ! jetez nous une amarre que l'on vous remorque ! Retournez-vous à la ville ? Etes-vous à l'ancre ?

Les autres répliquaient : Vous êtes à lége, vous autres ! Tous tant que vous êtes à bord vous ne pesez pas une plume !..... Vous êtes des gens légers !

—Vous êtes trop lourds, vous autres, vous allez faire couler votre bateau.

Et le flot du montant, soulevé par la brise, berçe les légers vaisseaux. Au mouvement du tangage, poupes et proues plongent tour à tour dans l'écume, avec un bruit qui ressemble au froissement d'un feuillage sec.

—Connaissez-vous ce jeune homme ? demande Victor Bélanger à ceux qui sont assis sur des coffres vides, auprès du mât, dans le bateau de Mathurin, et il montre, des yeux, un garçon bien découplé, qui regarde mélancoliquement les vagues se briser sur la joue du bateau. On répond négativement.

—Il n'est pas de chez nous, continue Bélanger, ou je ne me le remets point.

—C'est un étranger, dit François Leclair.

—Il a l'air triste.

—Il n'a parlé à personne depuis qu'il est à bord.

—C'est un joli garçon. Où peut-il aller?... Tiens! il faut que je demande à Asselin. Il connaît tout le monde lui. Au reste, il l'accostera sous un prétexte quelconque, et saura vite qui il est, d'où il vient, où il va.

Eusèbe Asselin parlait avec les femmes et faisait le galant.

—Eusèbe, dit Bélanger, laisse donc les femmes tranquilles; viens ici un peu.

—Dieu! que vous vieillissez vite, vous autres! répondit Eusèbe, et que vous êtes devenus désagréables aux yeux du beau sexe!

—C'est bon! disent les femmes; ne les épargnez point.....

Eusèbe vient rejoindre les hommes:

Qu'y a-t-il pour votre service?

—Connais-tu ce jeune homme? demande Bélanger.

—Non !

—C'est tout ce que nous voulions de toi.

—On peut faire sa connaissance !

—Va donc lui parler.

—C'est facile.

Et il se dirige vers le jeune étranger dont les yeux rêveurs sont toujours attachés sur les flots.

—Il vente une bonne brise, lui dit Asselin.

Pour commencer une conversation toutes les phrases sont bonnes, pour la finir les bonnes sont rares. L'inconnu lève sur son interlocuteur un regard doux et fait un signe de tête en souriant.

—Vous allez à Lotbinière ?

Même geste.

—Vous n'êtes pas de la paroisse ?

Le jeune homme fait un signe nouveau qui veut dire oui ou non. Eusèbe commence à trouver le jeu ennuyant. Converser à deux, cela passe, souvent même cela est très-agréable ; mais à converser seul l'on s'ennuie : je n'y vois qu'un avantage : les sottises que l'on dit ne sont point répétées. Bélanger et plu-

sieurs autres regardent Asselin et rient de son dépit.....

— Quel est donc votre nom ? demande Eusèbe à l'étranger.

Le jeune homme prend une expression de profonde tristesse, et mettant un doigt sur sa bouche, il fait comprendre qu'il ne parle point.

—Vous êtes muet ?

Il affirme de la tête.

—C'est une grande affliction !

Le muet baisse les yeux et pense : C'est une punition terrible.

L'intérêt est excité à un point extraordinaire. En un instant tout le monde, à bord, sait que le beau garçon à demi-couché sur l'avant de la berge est muet. Les jeunes filles trouvent des prétextes pour laisser leurs places et passer près de lui. Il est vite entouré d'un cercle de curieux. Il se lève.

—Avez-vous des parents à Lotbinière ? lui demande Bélanger.

—Le jeune homme hésite comme s'il n'avait pas bien entendu.

—Avez-vous des parents ou des connaissances ? répète l'habitant.

—Il fait signe qu'il en a, et des larmes roulent dans ses yeux.

—C'est un beau garçon, c'est dommage qu'il soit muet, murmure Philomène Pérusse à l'oreille de Noémie Bélanger.

—Et qu'il a l'air bon ! répond Noémie.

Au même instant les yeux mouillés de pleurs du muet rencontrent les yeux noirs de la jeune fille, qui rougit et baisse la tête comme si elle eut été entendue. Le jeune étranger la regarde toujours.

—Vous venez en promenade sans doute ? reprend Asselin.

—Non, fait comprendre le muet.

—Par affaire alors ?

—Le muet simule le geste d'un homme qui fauche le foin avec la faulx ou coupe le grain à la faucille.

—Vous cherchez de l'ouvrage ? Vous savez couper à la faucille.

Il approuve.

—Si j'avais besoin d'un homme je l'engagerais, dit Bélanger : il paraît si fort et si bon.

—J'ai besoin de quelqu'un moi pour m'aider à finir mes récoltes, repart Asselin.

—Engage-le donc, alors.

—J'en ai envie.

—Tu peux essayer. Il ne perdra toujours pas de temps à jaser.

—Voulez-vous venir chez moi, demande Asselin au jeune homme, je vous donnerai quatre piastres par mois et la nourriture ?

Un sourire de satisfaction passe sur la figure sereine du muet, il tend sa main à l'habitant qui la serre en disant : C'est conclu !

Je ne sais quoi, mais alors il se passa quelque chose de mystérieux dans le cœur de la belle Noémie Bélanger : elle même ne put se rendre compte de ce trouble nouveau.

Les bateaux se rendirent heureusement à leur destination et chacun des passagers prit le chemin de sa maison.

La chance était pour Asselin, car le muet montait à Lotbinière pour déjouer le complot des voleurs.

XXIX

SOUVENIRS

Le soleil a jauni les moissons. Les épis se balancent au souffle du vent, et un murmure s'élève au-dessus des champs féconds. Les moissonneurs, armés de leurs faucilles, une main protégée par la mitaine de cuir rouge, sont penchés sur la glèbe. Ils saisissent de la main gauche, l'une après l'autre, plusieurs poignées de grain qu'ils coupent de la droite, et se relèvent à intervalles réguliers, pour étendre, sur le sol, le grain qui doit javeler.

Le champ d'Asselin et celui de Bélanger ne sont pas éloignés l'un de l'autre. Noémie se plaît à voir tomber sous sa faucille la paille dorée. Elle fredonne souvent comme la fauvette, et sa voix est agréable aux moissonneurs. Les oiseaux répondent à ses refrains et voltigent autour d'elle, sur les clôtures et les cénelliers. Sa voix fait rêver. Elle le sait bien, car chaque fois qu'elle chante, le muet qui travaille dans le clos voisin, laisse reposer

sa faucille ; et, chaque fois qu'elle le rencontre, il la salue avec un sourire. Les gerbes sont entassées dans les grandes charrettes, et les chevaux ou les bœufs charroient chaque jour, dans les granges recouvertes en chaume, les récoltes abondantes. Quand le soir est venu, que le travail est fini, que la nuit enveloppe la campagne et confond tous les objets, le muet rôde, comme un fantôme, autour d'une maison inhabitée depuis longtemps, et ceux qui l'entrevoient dans les ténèbres se sentent saisis d'un vague effroi. Des histoires de revenants se content au coin du foyer, et des femmes crédules assurent qu'elles ont vu, plus d'une fois, le défunt Letellier debout, immobile, à la porte de sa maison déserte. Les jeunes filles n'osent pas sortir le soir. Le muet part avant l'aube et ses pas se dirigent encore vers cette maison que l'on croit hantée. Alors, avec le rayon du jour qui tombe sur le toit vieilli et l'illumine, surgit un autre rayon plus vif et plus brillant : c'est le soleil du souvenir qui éclaire le passé, pour en faire ressortir ces mille détails charmants que la mémoire avait oubliés. Le muet revoit la chambre solitaire où sa mère a rendu le dernier soupir. Le lit

est encore là avec ses poteaux élevés, mais nu, dépouillé, triste comme un cadavre. Le poêle n'est plus dans la cloison qui reste ouverte. Le grillon chante sous le foyer éteint : seul il est demeuré fidèle à la malheureuse maison. La croix noire au pied de laquelle le père, la mère et l'enfant s'agenouillaient chaque soir, est toujours pendue au mur peint à la chaux. Le tuteur n'a pas eu besoin de ce souvenir incommode.

Ah ! le pauvre muet ! comme il pleure en revoyant ces objets sacrés ! comme il pleure au souvenir de ces jours lointains et heureux ! Et toutes les souffrances qu'il a endurées depuis l'heure fatale où il a dû sortir de la maison paternelle, passent aussi devant ses yeux, comme ces bandes d'oiseaux voraces que le naufrage attire !..... Un sentiment de vengeance monte malgré lui du fond de son cœur. Il pense au Christ flagellé, et la colère se calme. Mais ne peut-il pas, ne doit-il pas enfin se faire connaître et revendiquer ses droits ? Hélas ! comment fera-t-il ? Il ne peut parler, il ne peut écrire !..... Un sombre découragement s'empare de son âme, par instant, et ceux qui le voient disent : Ce garçon-là

souffre beaucoup. Quelquefois il pense : —J'apprendrai à écrire, et le moment d'après cela lui paraît impossible.

Noémie qui le voyait souvent, le trouvait bien à plaindre, et s'efforçait de lui être agréable : Il est si malheureux ! pensait-elle, et personne ne le console. Il est toujours seul : tout le monde semble le fuir.....

Il se montrait bien touché de l'amitié de cette jeune fille.

Un jour, c'était le dix-septième après son arrivée, il la rencontre à la porte de la maison abandonnée et l'arrête. Il lui montre la chambre de sa mère, la croix pendue au mur, la place où se trouvait la table, et le coin où la grande horloge avait sonné les heures de joie et les heures d'amertume ; et, par mille gestes variés, il s'efforce de lui faire comprendre qu'il a vécu dans cette maison quand il était jeune ; qu'il a vu mourir, sur ce lit, une mère bien-aimée ; qu'il est tombé à genoux à son chevet, et qu'il a prié devant la croix.

La jeune fille ne comprend rien d'abord. Mais, peu à peu, rappelant, à son tour, les souvenirs de l'enfance, et quelques détails de

la mort de Madame Letellier et du malheur de ses enfants, elle est comme éclairée d'une lumière subite, et elle entend le langage silencieux du pauvre garçon. Elle parle de plusieurs choses qui ne lui paraissent pas étrangères, et elle lui fait des questions auxquelles il répond assez facilement.

—Etes-vous Joseph ? demande-t-elle enfin d'une voix émue.

Alors le muet ressent une joie qui tient du délire ; il saisit les mains de Noémie et les couvre de baisers.

—Tu es Joseph ? répète la jeune fille stupéfaite.

Il fait signe qu'en effet il est Joseph, et il fond en pleurs.

—Mais Joseph n'était pas muet.

Alors il a un moment de désespoir ; il pâlit, lève les yeux au ciel, montre le Christ suspendu sur la croix de bois, et reporte sur sa langue muette le doigt qui vient de se lever sur le Sauveur.

—C'est le bon Dieu qui t'a rendu muet ? hazarde en tremblant Noémie.

Joseph penche la tête et tombe à genoux.

Noémie est dans un trouble extraordinaire. Elle sort et court raconter à ses parents ce qu'elle a vu. Bélanger vient aussitôt rejoindre le muet. Il le trouve prosterné devant la croix et pleurant toujours. Il le questionne longtemps et reste convaincu qu'il est véritablement l'enfant de ses anciens voisins, si tristement décédés il y a alors douze ans. Croyant faire plaisir à Asselin, il va lui révéler la nouvelle. Asselin se moque. Bélanger, un peu froissé, lui dit : Fais-le venir et interroge-le ; tu verras qu'il sait des choses que seuls peuvent savoir les enfant de Letellier, ou ceux qui ont bien connu cette famille.

—Il n'en manque pas de gens qui ont connu la famille ou qui en ont entendu parler.

—Enfin la chose vaut qu'on s'en occupe.

—Qu'il fasse valoir ses droits ; le bien est là.

C'est tout ce que répondit Asselin, mais il pensait bien autrement.

Il avait remarqué, en effet, les agissements de son engagé, et les avait trouvés un peu singuliers. Bien qu'il ne craignit pas les réclamations d'un muet, il avait peur d'être

troublé par le subrogé tuteur ou ceux-là qui conservaient de l'attachement pour le souvenir de Letellier. Et puis, il soupçonnait de ruse le jeune homme, et croyait feinte son infirmité. Il avait résolu de le congédier aussitôt que son mois serait fini. Il se décida de le renvoyer dès le lendemain.

Joseph s'attendait à cela ; il ne parut pas surpris. Cependant il ne voulait pas laisser la paroisse sans avoir tenté de se faire reconnaître par son oncle ou le subrogé tuteur. Il était venu pour déjouer les projets des voleurs, les voleurs ne s'étaient pas rendus au jour fixé. Pourquoi ? Il l'ignorait. Il aurait été heureux de faire du bien à son persécuteur avant de se séparer de lui ; cependant il était plus heureux de voir les méchants renoncer à leurs coupables desseins.

XXX.

LA GROSSE ROCHE.

Il pouvait être cinq heures du soir quand Eusèbe Asselin dit au muet qu'il n'avait plus besoin de ses services.

—Cependant, pour ne point te faire tort, je te paierai ton mois entier, ajouta-t-il. Tu peux coucher à la maison encore, et demain tu partiras avec le bateau.

On était au jeudi. Joseph partit avec l'intention de se rendre chez Bélanger. La distance n'était pas longue entre les deux voisins. Il était brisé par les émotions qu'il avait ressenties depuis quelques heures,..... depuis qu'il avait pu faire tomber, en partie, le voile qui dérobait son individualité. Il savait que plusieurs personnes lui portaient un vif intérêt, et il avait l'espérance de triompher des obstacles que ses ennemis ne manqueraient pas de semer sur son passage. Comme il marchait plein de mille pensées diverses, il vit venir trois hommes à travers les champs. Il s'arrêta.

—Ce sont eux ! pensa-t-il : Un gros court, un grand mince, une barbe rouge !.....ce sont eux !.....Le canotier, le bourgeois et le charlatan !.....Les misérables ! ils ont bien tardé ! n'importe ? ils n'arrivent pas trop tard.

Et tout en faisant ces réflexions, il sauta de l'autre côté de la clôture et se cacha derrière une immense roche qui s'élevait, comme un mausolée, au milieu du champ.

—Ils passeront tous trois ensemble du même côté, se dit-il, et je tournerai à mesure qu'ils avanceront : c'est la meilleure cachette et la plus sûre.

Une voix fraîche égrène, tout à coup, dans le clos voisin, des notes suaves et mélancoliques ; puis le son d'une chaudière de ferblanc qui se heurte aux têtes de chardon, se mêle comme une voix de basse au chant de la jeune fille. C'est Noémie qui vient traire les vaches. A sa voix connue, les bêtes à cornes lèvent la tête et regardent de loin, avec leurs grands yeux pensifs, la fille charmante qui n'oublie jamais la poignée de sel dont elles sont si friandes : Viens-t-en, rougette, viens ! viens-t-en, la noire, viens ! se met à crier la jeune ménagère.....Les bêtes répondent par un

beuglement joyeux et, trottant pesamment sur l'herbe, elles s'envinnent entourer Noémie qui leur donne sa main à lécher. Le lait coule dans la chaudière avec un bruit sonore, et l'écume blanche monte dans le vaisseau légèrement penché. Les génisses tranquilles ruminent en attendant leur tour.

Les voleurs, car c'étaient eux qui venaient par les champs, se dirent qu'un peu de lait apaiserait bien leur soif, et qu'une jeune fille, même au fond de la campagne, est toujours agréable à voir. Ils se dirigèrent vers l'endroit où venait de se réunir les bonnes laitières. Noémie ne les vit point venir. Plongée dans quelque rêve adorable comme la jeunesse en fait souvent, elle ne les entendit pas non plus. Elle fit un bond et faillit renverser sa chaudière, quand le charlatan lui adressa la parole.

—Mademoiselle, dit-il, nous marchons depuis longtemps, nous sommes altérés, et nous n'avons pas le temps de nous arrêter dans ce village ce soir, donnez-nous donc, pour l'amour de Dieu, un peu de lait.

La jeune fille se dressa toute rougissante : Messieurs, dit-elle, rendez-vous donc à la mai-

son, vous boirez mieux qu'ici, et vous pourrez aussi manger.

—Bah! reprit le faux bourgeois de l'autre jour, nous boirons à même, c'est meilleur. Et, disant cela, il prend la chaudière des mains de Noémie, boit à longs traits, et la passe au charlatan qui la donne à l'autre.

—Il est délicieux ce lait, dit le charlatan; mais un baiser volé sur vos lèvres doit être mille fois plus doux encore.

La jeune fille regarde du côté du chemin public. Elle commence à craindre. Pendant qu'elle est détournée le charlatan lui met un baiser sur la joue. Elle jette un cri, laisse tomber la chaudière qui se renverse et part en courant. Le muet qui a suivi cette scène entre, tout à coup, dans une colère violente. Il sort de sa cachette et court vers les bandits. C'est de l'imprudence, car il sont armés, mais c'est le devoir d'un garçon brave. Les voleurs ne le reconnaissent pas de suite. Il a le temps de renverser, de son poing musculeux, le faux bourgeois qui se présente le premier à ses coups. Les autres saisissent leurs pistolets et le mettent en jeu.

—Lâches ! voudrait-il leur crier ; il leur crache à la figure.

Le faux bourgeois s'est relevé. Il a tiré, lui aussi, un pistolet de sa ceinture.

—Nous n'avons pas de temps à perdre, dit le charlatan, rends-toi ou tu vas mourir !

Connaissant le motif des brigands ; sachant, de plus, que le pire qui peut lui arriver, est d'être garotté et mis en lieu sûr pour la nuit ; comprenant qu'il sera tout aussi bien, sinon mieux, de faire arrêter les voleurs que de prévenir le vol, il se livre. Les voleurs regardent de tous côtés : personne. Alors ils l'entraînent derrière la grosse roche, lui lient les pieds et les mains et le gardent jusqu'à la nuit.

Cela se fit en un moment, et nul ne les vit agir.

Noémie revint au champ avec son père ; mais le champ semblait désert.

Quand les pâles lumières des chandelles de suif se furent éteintes, tour à tour, dans les maisons du village ; quand le sommeil bienfaisant eut secoué ses pavots sur les paupières fatiguées, et que l'essaim léger des songes se fut pris à voltiger au-dessus des couches paisibles, les voleurs sortirent de leur cachette.

On eut dit des bêtes fauves qui ont peur de la clarté du jour et ne rôdent que dans les ténèbres. Le faux bourgeois avait proposé d'abord de tuer le muet.

—Il nous jouera de mauvais tours ce garçon-là, je le redoute, avait-il dit.

Le canotier ne s'y était pas opposé.

—Ce serait maladroit, avait répondu le charlatan ; j'ai mon idée.

Les deux brigands s'inclinèrent devant la volonté du jeune docteur.

La maison d'Eusèbe Asselin reposait dans un silence profond. La porte de devant et celle de derrière étaient fermées par des loquets, les fenêtres, par de bonnes barres perpendiculaires qui s'enfonçaient dans la tablette, en bas, et dans le cadre en haut, juste au milieu, tenant ainsi les deux côtés à la fois. Les voleurs firent le tour de la maison, cherchant une entrée.

—Ici ! dit tout à coup le canotier ; la petite fenêtre du pignon est ouverte.

—Mais il n'y a pas d'échelle.

—Cherchons.

Ils cherchèrent et n'en trouvèrent pas auprès de la maison.

—Allons voir à la grange ; il doit y en avoir une pour monter sur le fenil.

En effet, il y en avait une. Elle fut apportée. Elle était trop courte.

—Approche une grande charrette, dit le charlatan.

Les deux autres allèrent chercher la voiture à la porte de la grange, pendant que le docteur faisait bonne garde. L'échelle fut mise debout sur la charrette, et le charlatan monta.

—J'y suis, dit-il à demi-voix ; soyez attentifs.

Une lumière éclaira le grenier. On n'entendit rien. Pas le moindre bruit en bas, pas le moindre bruit en haut. Au bout d'une demi-heure la lumière disparut, une tête noire se montra dans la fenêtre, la tête riait d'un rire cynique, mais on ne la voyait pas rire. Le charlatan descendit.

XXXI.

CARILLON, MON AMOUR !

Le muet avait passé dans un ennui profond les quelques heures qui venaient de s'écouler. Il était lié comme un agneau que l'on mène à la boucherie, et couché sur l'herbe devenue humide. Il essaya de rompre ses liens, mais il se meurtrit les poignets :

— Ces brigands savent parfaitement leur métier, pensa-t-il.

Il espérait qu'au lever du jour quelque moissonneur l'apercevrait en allant couper le grain. Il pourrait toujours s'éloigner un peu de la roche, en se roulant sur le gazon, et l'on ne manquerait pas de le voir. Son cœur sans haine montait vers le Seigneur comme les baumes de la nuit, et l'espoir luisait dans son âme :

— Si ces malheureux, songeait-il, savaient que je connais leur dessein, et que leur œuvre infernale sera divulguée avant qu'ils aient pu en

recueillir quelque profit, comme ils ne seraient pas lents à me tuer.

Il pensait à la voix fraîche de Noémie, à son doux sourire, à l'éclat de ses prunelles, et cette pensée le ranimait comme un rayon de soleil ranime la fleur qui s'étiole, et les angoisses de son âme devenaient moins amères.

—Ils doivent être partis maintenant, se dit-il, le jour va bientôt venir.

A l'instant où il fait cette réflexion, une voiture s'arrête sur le chemin vis-à-vis la grosse roche, à une distance de quatre arpents environ. Il a un vif espoir. Il pousse du gosier un cri, ou plutôt un râle puissant qui est répété par l'écho des granges voisines. Des pas viennent vers lui. Il fait un nouveau cri. Les pas se pressent davantage : on court. Une troisième fois il pousse la même clameur particulière aux muets. Il entend rire. Une sueur froide mouille ses membres tremblants. Il a reconnu les voleurs.

—Eh bien ! l'ami, dit le charlatan en le touchant du bout du pied, as-tu fait de beaux rêves sur ta couche de gazon ? La belle Noémie est-elle venue, comme un ange d'amour, veiller sur ton sommeil ?

—La belle Noémie? pense le muet, qui lui a dit à ce monstre qu'elle s'appelle Noémie?

Il n'a pas fini sa réflexion, qu'il se sent saisir et emporter par des bras vigoureux qui le déposent dans une grande charrette, et le cheval, fouetté par une lanière noueuse, part au galop. Le pauvre Joseph est balloté comme un esquif sans lest, par un raz de marée, et ses membres enchaînés sont tout meurtris quand le cheval s'arrête sur la grève, à trois quarts de lieue de distance.

Il se trouvait là, roulant et vermoulu, un canot que le soleil avait ouvert en plusieurs endroits. Les petits pêcheurs à l'anguille n'osaient plus le mettre à l'eau, et ils gîsait abandonné sur le rivage.

Le muet fut déposé dans ce canot et lancé sur le fleuve. La mer baissait. Il partit à la dérive.

C'était là l'idée du charlatan.

Après le vol, il fit atteler un cheval à la grande charrette, et révéla son intention à ses amis qui applaudirent.

—Au reste, remarqua le faux bourgeois, une

promenade en voiture, c'est le couronnement obligé de notre fête.

Les brigands ne se rendirent à Québec que le deuxième jour après le vol. La première journée, ils restèrent cachés dans une grange isolée, de l'autre côté du domaine. Ils marchèrent toute la nuit suivante, et le matin du deuxième jour ils s'embarquaient au saut de la Chaudière, dans une chaloupe mal enchaînée. Par délicatesse, ils ne voulurent pas en éveiller le propriétaire.

Asselin fut matinal ce jour-là. Il prit un petit verre de jamaïque, alluma sa pipe et se rendit à sa grange pour soigner les chevaux qu'ils tenait à l'écurie pendant les récoltes. Il s'arrête court en voyant vide le *parc* de "Carillon." Carillon c'était son gros cheval rouge.

—Comment cela se fait-il qu'il ait pu se détacher ?.....

Il entre dans la *parc*, trouve le licou : C'est curieux ! murmure-t-il. Il regarde aux chevilles de bois où sont pendus les harnais de travail. Un harnais de parti !..... Il a un serrement de cœur. Il sort.

—Ma charrette ? où est ma grande charrette ?..... la neuve ?..... Ce n'est pas un tour à jouer, ça.....

Il rentre à la maison.

—Caroline, dit-il, et sa voix tremble, Caroline ! Carillon est parti !.....

Caroline qui est encore plongée dans un sommeil délicieux et plein de volupté, le sommeil du matin, n'est qu'à demi-réveillée par la voix triste de son mari.

—Carillon !...mon amour !.....Carillon ! ..... reste, auprès de moi ! ..... balbutie-t-elle..... ma main se joue dans ta barbe soyeuse !..... Carillon, j'aime ton sourire !.....

—Carillon est parti ! te dis-je, il a été volé !.... repart Asselin qui passe de la douleur à la colère : Carillon, le harnais rouge, et la grande charrette, la neuve !.....

Caroline, brusquement tirée de son rêve, s'assied sur le lit en se frottant les yeux.

—Tu aurais bien dû ne pas m'éveiller si vite.

—Carillon, la charrette, le harnais, tout a été volé !.....

—Tu ne le diras plus! La charrette!..... Carillon !.....

—Oui, volés, partis ! entends-tu ?

Caroline saute en bas du lit: Mon Dieu! est-il possible ! Ah ! je n'ai donc pas rêvé..... j'ai cru entendre du bruit cette nuit.

—Et tu ne m'as pas éveillé ?

—Est-ce que je pouvais deviner ?

—Il faut toujours se défier.

—Personne n'est entré dans la maison j'espère ?

—La porte était encore barrée.

—Les fenêtres ?

Asselin fait le tour de la maison regardant chaque ouverture:

—Tout est bien fermé, dit-il.

—C'est encore une chance, toujours ! risque Caroline.

—Une chance ? tu appelles ça une chance, toi ?

—Tiens ! si le voleur de cheval était entré ici et nous avait enlevé notre argent?

—C'est peut-être un tour de quelqu'un qui

avait un petit voyage à faire? c'est peut-être aussi ce chien de muet?..... vu que je l'ai envoyé hier.

—C'est bien probable!

—Rien de plus certain.

—Je monte au grenier pour voir si rien n'a été touché!

Et madame Asselin monte. On l'entend marcher de côtés et d'autres, s'arrêter, puis repartir et s'arrêter encore.....puis l'on entend un cri étouffé, sinistre, terrible. Eusèbe est en haut en un clin d'œil. Sa femme tient à la main un vieux pied de bas mal ravaudé et une casquette antique tachée de graisse et ornée d'un large accroc.

—Vides! mon cher Eusèbe, dit-elle, vides! plus rien!.....volé!.....tout a été volé!.....

Et elle sanglote,.....et sa face est pâle et livide comme un masque de plomb.

—Malédiction! crie Asselin en prenant la casquette et le bas, qu'il tourne et retourne en tous sens. Il s'avance vers la petite fenêtre, se penche en dehors et aperçoit l'échelle : Le voleur est monté par ici, hurle-t-il; l'échelle du fenil est là.

—Mais comment a-t-il pu faire, répliqua la femme, l'échelle est trop courte ?

—C'est le diable qui l'a aidé.

—Vite, va chercher du monde ! cours chez Bélanger ; cours chez Blais ! il faut rejoindre le voleur ! Il faut le rejoindre !

Asselin va raconter son malheur à ses voisins, qui sont extrêmement surpris et chagrins. La petite Noémie pense que les voleurs peuvent bien être les trois individus qui lui ont causé, le soir de la veille, une si vive alarme. Son père n'est pas loin de croire la même chose. Il fait part à Asselin de ce qu'il sait de ces trois étrangers. Asselin hoche la tête. Il a un soupçon lui ; s'il ne l'a pas, il veut l'avoir et le faire partager.

—Ce pourrait être, après tout, ce diable de muet que vous vous obstinez à prendre pour mon pupille. Il est plus rusé que vous ne le croyez. L'avez-vous vu ? Est-il ici ? où est-il ?

Noémie ressentit une grande peine de cette parole méchante : Non ce n'est pas lui, pensa-t-elle, ce ne peut être lui ! On n'est pas hypocrite jusqu'à ce point ; on ne se joue pas ainsi

du Christ de Dieu!.....Pourtant, s'il est accusé, que fera-t-il pour se défendre? comment pourra-t-il se justifier?.....

Toutes ces idées dansent dans le cerveau de la tendre Noémie pendant qu'elle prépare le déjeuner frugal de la famille. Bélanger avait répondu: Je n'ai pas vu ton engagé depuis hier. Les autres voisins firent la même réponse. Asselin commençait à reprendre espoir et à se consoler: Je vais toujours me débarrasser de toi, se dit-il en lui-même, en pensant au muet.

La nouvelle du vol commis chez Asselin fut portée dans toutes les parties de la paroisse avec la rapidité du vent. On la répétait partout. Ce fut, pendant plusieurs jours, l'unique objet de la conversation. Le muet fut accusé. Ceux qui l'avaient connu et protégé disaient: Pourquoi s'est-il enfui? Les circonstances sont bien contre lui en effet. Il y a de fortes présomptions. L'apparition des trois étrangers passa pour une invention, une histoire en l'air. Et, quand on sut que la petite Noémie seule les avait vus au village, on ne douta plus du génie inventif de la jeune fille.

Les roches parlent, vous le savez ; les roches dirent donc que la belle Noémie avait du goût pour le muet, et qu'elle lui était tombée dans l'œil. Alors la culpabilité du pauvre garçon ne fit doute pour personne, pas plus que le mensonge de la naïve enfant. Vers le soir, un petit gars ramena chez Asselin le cheval trouvé sur la grève, vis-à-vis le ruisseau du domaine.

XXXII.

A LA DÉRIVE.

La nuit est obscure. Un sourd grondement monte des profondeurs du fleuve. Le canot qui emporte le muet glisse, sans bruit et sans laisser de trace, sur la calme surface des ondes comme sur la plaine verdoyante, l'ombre d'un oiseau qui vole au ciel. Le muet est couché sur le côté, au fond du canot. Il sent bientôt courir sous lui une fraîcheur désagréable comme l'attouchement glacé d'un reptile. Il essaie de se lever et fait pencher le canot. Il

se glisse jusqu'à l'arrière. La sensation de froid augmente toujours.

—Le canot emplit ! pense-t-il.....Les misérables ! quel mal leur ai-je donc fait ?

L'eau s'introduit peu à peu par les fentes mal calfeutrées. Le bois renflera, espère le muet, et les fentes se fermeront avant qu'il soit trop tard. L'eau entre sans cesse dans la frêle embarcation. C'était comme le sable fin du sablier qui tombe toujours. On croit d'abord que le verre ne s'emplira jamais tant l'issue est étroite. On suppose qu'un grain plus gros que les autres s'arrêtera et fermera le passage ; mais le sable tombe, tombe jusqu'au dernier grain. Une angoisse mortelle s'empare du jeune homme. Il pousse ce cri plaintif et amer qu'il avait jeté déjà. Personne n'y répond. Il le répète cent fois, et cent fois en vain. Le canot se penche sous le flot implacable, il devient plus roulant. Le ciel est toujours noir et le fleuve, toujours calme. Se noyer quand la tempête gronde, que les vagues écument et que les nacelles sont ballotées, cela se conçoit. Il y a lutte : il y a la colère des éléments en face de l'habilité et du sang froid de l'homme : et le vaincu ne tombe

pas sans défense, et la mort est moins affreuse parceque l'homme s'est distrait dans l'énergie du combat. Mais se noyer quand pas un souffle ne ride les eaux, quand pas une vague ne berce l'embarcation, quand vous entendez chanter les oiseaux du rivage ; se noyer sans pouvoir repousser d'une main puissante le flot qui arrive, et sans pouvoir, ne fut-ce qu'un moment, élever, triomphant, son front sur l'abîme, cela n'entre pas dans l'idée. C'est presque une honte, et c'est le plus grand supplice pour un homme de cœur.

Le flot s'infiltre toujours par les crevasses nombreuses et le canot s'enfonce lentement. Le muet est couché dans l'eau. Un moment il a la pensée d'en finir et de faire verser la nacelle.

—Il ne m'est pas permis d'abréger mes jours, songe-t-il, même d'une heure : que Dieu accepte mon sacrifice en expiation de mes fautes.

Il réussit à se mettre la tête sur le petit siége d'arrière. Cela le repose un peu. L'eau entre toujours. Un rayon d'aurore glisse sur le fleuve comme un sillon que trace le soc dans la prairie.

—O bonne Sainte Anne ! pense le malheureux garçon, si vous me sauvez, j'irai sans retard, pieds nus et nu-tête, à votre sanctuaire de Beaupré !

Il lève la tête : le canot vacille. Il voit les côtes sauvages du Platon, les plus belles des bords du St. Laurent, avec leurs couronnes d'ormes et d'érables chevelus. Pas une voile ne vient : il ne vente point. Et s'il ventait, le canot ne résisterait pas à la secousse des vagues. L'embarcation perd l'équilibre et le moindre mouvement de la malheureuse victime la fait chanceler. Immobile, le muet voit, dans le demi-jour, l'eau qui le couvre lentement comme le suaire de la mort. Il compte les instants qui lui restent à vivre. Ses membres engourdis se glacent dans l'eau froide et sa tête est brûlante. Il lui semble que ses yeux sortent de leurs orbites. Des larmes coulent sur ses joues. Il pense à sa mère, et récite en esprit, l'*Ave, Maria*. Il se souvient de sa petite sœur chérie, et se console parcequ'il la croit à l'abri des atteintes du maître d'école. Il a une pensée pour la jolie Noémie ; mais, est-ce bien l'heure, en face de la mort, de se complaire dans les souvenirs agréables ? Il

tourne ses esprits vers le ciel et ferme les yeux. Il attend, dans la prière, le moment fatal. S'il pouvait se servir de ses mains, il ne désespérerait pas; il se sauverait en se cramponnant à l'embarcation. Mais ainsi garotté, privé de l'usage de ses mains et de ses pieds, il est voué à une mort inévitable.

Le canot s'emplit toujours, et ses bords ne s'élèvent plus que de quelques pouces au-dessus de la nappe limpide. Le muet se soulève dans un dernier effort pour éviter le contact de l'eau qui lui lèche la gorge. Il se tient immobile, le moindre mouvement le perdrait. La fatigue le gagne, et peu à peu, sa tête devenue trop lourde, redescend sur le petit siége submergé. Sa pensée est avec Dieu; ses yeux fermés ne veulent plus voir les choses de la terre. Il tâche, une dernière fois, de relever cette tête que la mer attire avec une force invincible; il ne le peut. Epuisé par ce suprême effort, il retombe sur le siége, et le flot court avec un léger murmure sur sa bouche qui le repousse dans un râle de désespoir. Il fait alors cette résistance instinctive, brusque et violente que fait tout être mourant pour échapper aux étreintes fatales de la mort, et le canot chavire.

XXXIII

AUX NOUVELLES QUE J'APPORTE

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le vol, et le muet ne reparaissait plus à Lotbinière. On le crut coupable. On admira l'art avec lequel il avait feint d'être le pupille d'Asselin, et personne n'ajoutait plus foi à son mutisme. On disait qu'il avait fait le muet pour n'avoir pas à répondre à trop de questions, et surtout pour n'avoir pas à raconter mille choses que sans doute il ignorait. Ce qui l'aurait bien un peu embarrassé. L'éveil fut donné de paroisse en paroisse. Mais il avait traversé le fleuve; le cheval d'Asselin trouvé sur la grève, et la disparition du vieux canot de Grégoire Houle le prouvaient bien.

—Pourtant, observait le père Grégoire, s'il s'est embarqué dans le vieux canot, il n'a pas dû traverser sans emplir; et, s'il a empli, il doit s'être noyé. Un canot plein d'eau ne porte pas un homme.

Asselin descendit à Québec pour demander

à Dame Justice de prendre sa cause en main, et de chercher le coupable. En débarquant il se dirigea vers la place du marché afin de questionner les habitants qui se trouvaient là réunis de toutes les paroisses. Le charlatan, monté sur son tréteau, versait les flots de son éloquence sur la foule ébahie. Quand il aperçoit Asselin, il s'arrête, descend, perce le cercle de curieux qui l'envelope et va droit à lui.

—Monsieur Asselin, j'ai l'honneur de vous serrer la main : je sais votre malheur, je partage votre chagrin, et je suis prêt à vous aider de mes conseils et de mes services, dit-il de sa voix flutée, au cultivateur ému de tant de courtoisie.

—Merci, répond Asselin, vous avez trop de bonté.

—Pas du tout !.....Tenez !.....je n'y vais pas par quatre chemins, croyez-vous aux cartes ?

—Dame ! il y a de drôles d'*alons* parfois.

—Venez avec moi : Messieurs, dit-il, remontant sur sa boîte, je reviendrai tantôt par condescendance pour vous, et par charité pour mes semblables qui souffrent, vous distribuer

quelques bouteilles de sirop de la vie éternelle. Sans adieu !

—Il redescend, la foule s'écarte. Suivi d'Asselin, il gagne l'auberge de l'*Oiseau de proie*.

—La mère, dit-il, une petite chambre, un jeu de cartes neuves et la Louise ! C'est important ! Ah ! j'oubliais de vous présenter M. Asselin, de Lotbinière. M. Asselin a été volé il y a quelques jours de la façon la plus ignoble. Il faut que les cartes parlent.

—Entrez ici ! fait la vieille hôtelière.

La Louise arrive tenant, d'une main, une chandelle jaune comme sa gorge, et, de l'autre, un jeu de cartes. Elle allume la chandelle, la dépose au milieu de la table, sur une croix peinte en noir. Elle bat les cartes, les fait couper en trois par Asselin et regarde la carte de dessous de chaque paquet. Elle hoche la tête. Asselin ne présage rien de bon. Elle prend le premier paquet, l'étend en forme d'éventail dans sa main gauche et dit, en s'arrêtant de temps en temps, comme pour lire dans le cœur des cartes :

—Le voleur est un jeune blond. Il est seul et mélancolique. Il n'avouera point son crime... Il n'y a pas moyen de le faire parler.....

—Si c'est celui que je soupçonne, repart Asselin, je n'ai pas de peine à le croire, il est muet.

La Louise continue : Il a passé l'eau..... avec beaucoup de peine.

—C'est ça ! s'exclame l'habitant !

La Louise, toute à son devoir, poursuit :
—L'argent se retrouvera en partie.....

—Est-ce possible ?

Ici la tireuse de cartes dépose le premier paquet, souffle la chandelle, la rallume, prend le second paquet et dit :

—Vous avez un ennemi : cet ennemi agit dans les ténèbres ; personne ne le connaît. Il veut vous ôter du bien ..... Il ira chez vous et vous ne le reconnaîtrez pas et vous l'hébergerez..... Vous le regretterez aussitôt. Vous finirez par triompher, mais ce ne sera pas sans beaucoup de troubles, de peines et de dépenses d'argent.

Asselin est convaincu que le diable parle

par la bouche de cette fille étonnante. Elle ouvre le troisième paquet de cartes :

—Vous êtes sur la piste du voleur..... Vous n'êtes pas loin l'un de l'autre. Il sait que vous le poursuivez et se cache. Il est seul, presque toujours seul. Il n'a presque plus d'argent sur lui. Il tombera entre les mains de la justice.

La Louise n'ajoute rien de plus et remet les cartes sur la table.

—J'en sais assez long, dit Asselin. Vous tirez bien.

—Soupçonnez-vous quelqu'un ? demande le charlatan.

—Oui ! c'est ce gredin de muet !.....Je ne sais pas si vous le connaissez ?

—Le muet ? Un gros garçon de vingt ans environ, grand, musculeux, cheveux blonds, œil bleu ciel ?

—Précisément.

—Si je le connais ! Mais c'est lui-même, M. Asselin, qui se trouvait ici il y a trois semaines, quand vous m'avez fait l'honneur d'accepter un petit verre.

—Je ne m'en souviens pas.

—Il n'a pas voulu boire avec nous : vous ne l'avez pas remarqué ?.....Si je le connais !..... Ah ! il est bien capable de vous dépouiller et d'en dépouiller d'autres, le brigand !

—Quelle est son occupation ?

—Il ne fait rien et il fait toutes sortes de choses : L'hiver, il va dans les bois, puis il descend sur les cages, puis il flâne sur les quais et dans les auberges.....C'est un rien qui vaille.

—Il faut le pincer !

—C'est cela ! il faut le pincer !

—Combien vous dois-je ? demande Asselin à la Louise.

—Une piastre, monsieur.

L'habitant jette une piastre comme il eut jeté un sou.

Le charlatan lui offre un verre ; ils sortent ensuite et reviennent sur le marché. Le docteur se hisse sur sa boîte de bouteilles ; monsieur Asselin se perd dans la foule et questionne tout le monde. Personne n'a vu le muet.

Comme il s'éloigne de la place, peu satisfait

du résultat obtenu, il rencontre le maître d'école son beau-frère.

—Bonjour, José !

—Bonjour, Eusèbe !

—Comment vas-tu ?

—Assez bien. Et toi ?

—Pas mal.

—Quelle nouvelle ?

Asselin n'a pas le temps de répondre, qu'une autre voix, joyeuse et nasillarde, répond en chantant :

Aux nouvelles que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Aux nouvelles que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer !

C'est Picounoc qui descend la rue Laplace, gris comme un brouillard. Il est en compagnie du chef des voleurs et marche en zig-zag.

—Qui te parle à toi ? réplique Asselin offensé.

—Fâchez-vous pas, l'ami, c'est la chanson qui dit ça, repart Picounoc, en courant une bordée vers l'irritable cultivateur.

—Tiens ! dit le chef, à son tour, c'est notre maître d'école ! .... et monsieur Asselin, je crois.

—C'est Monsieur Asselin, reprend Picounoc, eh bien ! *qu'il aille chez la Bégin !*

—Allons ! pas de grossièretés, mon petit ami.

—Non, monsieur Saint-Pierre, pas de grossièretés..... monsieur *chose*, n'allez pas chez la Bégin, allez chez la mère Labourique, plutôt !..... Je vous demande pardon si j'ai chanté, j'ai le cœur en joie. Le vieux m'a payé un coup ; comme j'avais peur que ce fut le premier et le dernier, je l'ai pris un peu fort. C'était la façon de mon oncle Norbert ; je tiens ça de lui.....

—Et d'où viens-tu, toi ? demande le chef au maître d'école : on ne t'a pas vu depuis plusieurs jours.

—Je ne suis pas demeuré inactif ! j'ai travaillé, j'ai fouillé toute la ville et ses environs ; les chiennes ! je ne sais pas où elles se sont cachées !

—Geneviève et Marie-Louise ? demande Asselin.

—Ta fidèle amie ? dit le chef, d'un ton moqueur.

—Je les retrouverai, ou le diable m'emportera.

—Qui est-ce qui vous emportera ? dit Picounoc.

—Tu es bien curieux, toi ?

—Moi ? je suis curieux comme deux ou trois femmes.

—Je donnerais beaucoup, continue le maître d'école, pour découvrir leur cachette.

—Leur cachette ? répète Picounoc, payez-vous d'avance ?

On ne fait plus attention aux drôleries du jeune ivrogne, qui n'en continue pas moins à bavarder.

—Elles ne sont plus au presbytère de Beauport ? demande Asselin à son beau-frère.

—Au presbytère ? je n'y vais point ; on ne s'amuse pas dans ces maisons-là, continue le facétieux Picounoc que personne n'écoute.

—Non, répond Racette à Asselin, elles en sont parties de nuit, et personne ne sait où elles sont allées.

—Le charretier qui les a conduites à Beauport ?

—Un charretier ?.....se hâte d'ajouter Picounoc, il y en a un là, qui n'a pas de voyage.

—On ne peut avoir raison de ce charretier répond Racette, il ne parle pas plus qu'un muet.

—Le muet ? le muet ? ce farceur m'a diablement fait rire, hier, reprend Picounoc. Je revenais du Saut....Vous ne m'écoutez pas ?... Batiscan ! je ne suis pas assez monsieur pour jaser avec vous autres ! Et toi, le vieux, tu m'abandonnes ?.....tout de même, j'ai bien ri en voyant le muet, hier.....

—Hein ? fait le chef vivement intrigué, tu as vu le muet hier ?.....

—File ! file ! repart le gaillard de Picounoc. Ah ! vous n'avez pas voulu m'écouter tout à l'heure.....vous me trouviez ridicule ! je ne suis pas assez monsieur !...file ! arrangez-vous !... parlez ensemble !

—Allons donc ! reprend Asselin, d'un ton doucereux, vous êtes trop susceptible, vous vous offensez d'un rien.....On n'a pas voulu vous faire de grossièreté.

—Regardez-le donc !—Picounoc montre du doigt l'habitant décontenancé—Regardez-le donc ! il veut m'amorcer ! c'est que Picounoc ne se laisse pas jouer de même.

—Sois donc raisonnable, dit le vieux bandit, je te paierai encore une traite.....voilà le monde qui se rassemble, allons à l'auberge de l'*Oiseau de proie.*

Le chef part le premier. Il est suivi de l'homme de cage.

—Ce diable de muet qu'il m'a fait rire hier ! continue Picounoc, gambadant sur le trottoir.

—Où cela ? demande le chef.

—Où cela ? je ne le sais pas trop.....sur le chemin de Beauport, je crois.

Asselin et le maître d'école écoutent de toutes leurs oreilles.

—Qu'avait-il de drôle ?

—Nu-pieds, nu-tête, un chapelet à la main.

—Lui as-tu parlé ?

—Beau dommage !

—Que lui as-tu dit ?

—D'abord je lui ai dit : Es-tu fou ?

—Ensuite ?

—Ensuite ? je ne m'en souviens plus : je crois que je lui ai dit la même chose.

—Et lui ?

—Lui ? il m'a fait la même réponse. Je pars à rire ; je veux l'arrêter ; pas d'affaire ! Je lui offre ma casquette cirée ; il décline l'honneur de se mettre dessous ; je le prie de chausser mes bottes tannées ; il dédaigne le cuir de mes bottes : Tu diras un chapelet pour moi, quand tu seras à la bonne Sainte-Anne, que je lui demande. Je voyais bien qu'il allait à Sainte-Anne ; je ne suis pas bête. Il me promet qu'il le dira ; et, pour me faire cette promesse, il donne un furieux coup de tête en avant, et moi, je lui donne un furieux coup de pied en arrière !.....Dieu ! que j'ai ri ! .....

—C'est bien vrai ce que vous dites-là ? demande le maître d'école.

—Vrai comme nous sommes tous quatre des hommes d'honneur.

—Pas plus vrai que ça ? observe le vieux en riant.

—Vrai comme je suis gris à l'heure qu'il est et que vous le serez dans un instant.

Asselin dit : Mes amis, voulez-vous me prêter votre aide ? Le muet est le misérable qui m'a volé mon argent. Je suis à sa poursuite. Conduisez-moi auprès du chef de la Police : il faut qu'il soit arrêté de suite.

—Qui ? le chef de la police ? demande Picounoc.

—On t'a volé ? s'écrie le maître d'école surpris.....Je ne l'ai pas su.

—On m'a volé tout mon argent. Voici le fait.

Il raconte à son beau-frère comment il a pris le muet à son service, comment le jeune homme rusé s'est fait passer pour son pupille auprès de plusieurs habitants, et comment le vol a eu lieu, dans la nuit même du départ de ce serviteur infidèle. Il lui dit aussi que la petite Noémie Bélanger avait essayé de donner le change à l'opinion, et de détourner les soupçons de la tête de son ami, en racontant une histoire invraisemblable.

Le maître d'école était roué.

—Ce que tu me dis-là, réplique-t-il à son beau-frère, me surprend et me fait soupçonner la vérité. Cela explique l'attachement que ce

jeune homme porte à la petite Marie-Louise et la protection qu'il lui accorde..... Oui il peut bien être ton pupille..... Mais diable ! non, puisqu'il est muet !

Picounoc qui entend cette dernière parole répond.

—Il est muet parcequ'il ne parle plus ..... mais il a parlé comme vous et moi.....

—Que dites-vous ? il a parlé ? demandent ensemble Asselin et le maître d'école saisis d'étonnement :

—Si vous aviez été avec nous, l'autre soir, à l'auberge, vous auriez entendu son histoire : je l'ai racontée. Maintenant, arrangez-vous, je ne la redis plus !

—Il a parlé ! il n'a pas toujours été muet ! son nom ? quel est son nom ? disent, avec transport, les deux beaux-frères.

—Son nom ? Djos.

—Djos qui ?

—Djos Tellier.

—Djos Tellier !..... D'où ? de quelle paroisse ?

—De Lotbinière !

—C'est lui ! c'est lui !

XXXIV.

LE PÈLERIN.

Le matin qui suivit la nuit du vol, dès le point du jour, André Pagé, du Cap Santé, descendit visiter sa ligne sur la batture. Il saisit la bouée qui indiquait le lieu où dormaient, au fond de l'eau, les hameçons appâtés, souleva la corde tendue et la mit en travers sur le canot qui s'arrêta. Il examina chaque empile, faisant glisser la corde et rejetant, de l'autre côté de l'embarcation, l'hameçon fraîchement garni d'un ver grouillant. Son visage s'épanouissait de plaisir quand une anguille captive décrivait mille orbes pour fuir le fer qui l'enchaînait, et s'enfoncer dans l'onde vaseuse. Quand sa tâche fut terminée il reprit l'aviron. Alors il aperçut un canot qui descendait à la dérive.

—Il est plein d'eau, pensa-t-il ; mais il est peut-être bon encore, je vais le sauver.

Et il rama vers le canot qu'emportait le

courant. Rendu tout auprès, il vit une tête qui sortait de l'eau.

—Un noyé !

Ce fut la pensée qui vint à son esprit. Il frissonna de peur et songea à revenir. Cependant ses regards ne pouvaient se détacher de la figure de cet homme singulier qui semblait s'être noyé dans son embarcation. Il vit la tête se lever un peu.

—Il n'est pas mort !

Ce cri lui échappa. Alors, plongeant l'aviron dans le flot calme, il imprima un rapide élan à sa nacelle qui vint effleurer le canot submergé. C'était à l'instant où la dernière goutte d'eau faisait déborder le vase rempli ; à l'instant où l'onde s'étendait comme un linceul sur le visage du muet, où le suprême effort du mourant faisait perdre l'équilibre au canot qui lui servait de tombe. Le vigoureux pêcheur saisit, par les cheveux, la victime innocente des voleurs et la soulève au-dessus de l'abîme.

—Tâchez de vous bien tenir au canot, dit-il.

Le muet, sorti soudain de sa tombe humide,

a, tour à tour, des joies ineffables et des craintes mortelles. Il a peur que le pêcheur fatigué ne lâche prise tout à coup. Alors c'en serait fait. Pagé se penche sur l'eau et s'aperçoit que le malheureux a les mains liées derrière le dos. Il se baisse, tenant toujours d'une main ferme les cheveux du muet, ramasse, dans le fond de l'embarcation, le couteau dont il se sert pour la pêche et réussit, par un prodige d'équilibre et de sang froid, à couper les liens du malheureux. A mesure que le couteau fait son œuvre, la figure du muet se transforme et la vie et la lumière étincellent dans ses regards. Dès qu'il est libre, il se cramponne au canot. Pour ne pas l'exposer à verser, il n'essaie pas de monter dedans. Le pêcheur rame avec vigueur, et toujours dérivant, il vient atterrir à la rivière Jacques-Cartier. Flavien Richard qui se trouve là, termine l'acte de charité en dénouant la corde qui enchaîne les pieds du muet.

Dans le transport de sa reconnaissance, le malheureux jeune homme prit la main de Pagé et la serra contre son cœur. De son bras encore engourdi il montra le ciel.

Le soleil sortait d'un nuage à l'orient. Les

pinsons chantaient dans les ormes ombreux, les alouettes sautillaient gaîment sur la grève, et les moissonneurs, la faucille sur l'épaule, retournaient au champ. Le muet s'assit un moment sur une roche déjà tiédie par la chaude haleine du jour, puis, se jetant à genoux, il remercia, dans une méditation pieuse, la bonté infinie de Dieu. Il se souvint de la promesse qu'il avait faite à la bonne Sainte Anne, se leva et partit, la tête découverte et les pieds nus. Il monta la côte longue et solitaire de la rivière, du côté des Ecureuils. Il chemina, s'arrêtant pour boire un peu d'eau froide ou manger le morceau de pain que lui donnait la charité. Ses vêtements séchèrent au feu du soleil. Ceux qui le rencontraient le croyaient fou. Quelques uns riaient ; quelques uns se moquaient de lui. D'autres le plaignaient sincèrement, et branlaient la tête en disant : Pauvre jeune homme ! Des enfants grossiers lui jetaient des pierres, ou le poursuivaient en l'appelant de toutes sortes de noms injurieux. Le soir il arrivait à Beauport : Il passa la nuit dans une honnête famille, où la prière se faisait tout haut, devant la croix. Le lendemain, vers midi, il venait de laisser l'église de Château

Richer. Il avait faim. Ses pieds endoloris se déchiraient sur les pierres du chemin. La chaleur était accablante ; rarement septembre a de pareilles journées. Il n'avait pas oublié de se prosterner devant le saint Sacrement. Le temple du Seigneur était l'endroit où il se reposait mieux, où il s'arrêtait de préférence. Il vit une grande maison blanche avec pignons et contrevents rouges. Cette maison avait un air d'aisance et de propreté qui caressaient agréablement le regard. En arrière, s'élevait la grange, avec son toit de chaume, ses portes hautes et ses guichets ouverts. Des coqs au plumage étincelant chantaient, en se battant les ailes, sur la clôture, auprès de l'étable. Un seau pendait à la brimbale au-dessus du puits.

—Je vais entrer dans cette maison, pensa le muet, on me donnera bien un morceau de pain et un verre d'eau.

Il se retourna comme pour mesurer du regard la distance qui le séparait de l'église ; il vit venir deux voitures. La porte de la maison était entr'ouverte. Il frappa. Une voix qui sortait d'une chambre, au fond, répondit : Entrez !

Il entra. Une femme vint à lui, mais elle

s'arrêta soudain, et ne put se défendre d'un mouvement de surprise et de peur, en le voyant si mal vêtu et l'air si souffrant. Cependant elle eut l'idée qu'il pouvait être un pèlerin, et elle lui demanda ce qu'il voulait. Le muet fit signe qu'il ne parlait pas et qu'il avait faim. Alors la femme ouvrit l'armoire, prit le pain enveloppé dans la nappe et le mit sur la table, après avoir étendu la toile blanche ; puis, se penchant dans une fenêtre, elle dit à une fille qui se trouvait dehors près de la laiterie :

—Geneviève, apportez donc du lait et du sucre.

La fille entre portant une terrine de lait à la crême. Le muet recule d'étonnement. Mais quand il voit une charmante petite fille s'avancer, tenant joyeusement dans ses bras un pain de sucre d'érable, il pousse ce cri particulier qui lui échappe dans les angoisses ou les joies profondes, il ouvre les bras, saisit l'enfant et la couvre baisers. C'était la petite Marie-Louise ! c'était sa sœur ! L'enfant jette un cri. Geneviève a peur :

—Laissez-la, dit-elle, laissez-la !

Et elle s'avance vers le pèlerin comme une tigresse sur le chasseur qui lui ravit ses nourrissons. Le pèlerin la repousse tranquillement.

—J'ai promis de la protéger, dit-elle folle de terreur ; sa mère me l'a confiée! Vous ne l'emmènerez pas ! Vous me hacherez par morceaux avant qu'elle sorte d'ici ! Vous ne savez pas comme je l'aime, et comme sa mère qui est au ciel aurait du chagrin si le maître d'école la reprenait ?

Le muet, impassible, l'écoute. Il a laissé l'enfant se retirer. Il est ému de l'affection et du dévouement de cette fille étrange, et des pleurs roulent dans ses paupières. Geneviève, attirant à elle la petite, l'embrasse :

—Non, va ! tu ne tomberas pas entre les mains des misérables ! Geneviève te protégera !..... Je voudrais bien, par exemple !..... Tenez, monsieur, mangez si vous avez faim, mais laissez-nous nos enfants..... C'est tout ce que nous vous demandons !

Le pèlerin devenu souriant, s'approche de la table.

—Vous êtes drôle ! dit la maîtresse de la maison, à Geneviève. Pourquoi tout ce bruit,

toutes ces paroles ? Quand même il embrasserait la petite Marie-Louise ! Elle est gentille, et rien de plus naturel que de l'embrasser.

—Oui, repartit Geneviève, mais ce n'est pas la première fois.

Deux voitures s'arrêtent à la porte ; ce sont celles que le pèlerin a vues venir. Quatre hommes descendent des calèches et entrent sans frapper. Deux cris terribles font à la fois trembler la calme demeure, un cri de terreur, un cri de triomphe :

—Racette !

—Geneviève !

A ce cri le pèlerin bondit. Geneviève entraine l'enfant et cherche un refuge dans sa chambre à coucher.

Le maître d'école la poursuit en riant et en se frottant les mains de joie : Le pèlerin ressemble au jeune lion que la balle de plomb a blessé. La colère décuple ses forces. Il empoigne le maître d'école par les reins, l'écrase sur le plancher, le traîne jusqu'à la fenêtre et le jette dehors comme une guenille que le taureau fait voler du bout de ses cornes. La

maîtresse de la maison demeure stupéfaite. Le maître d'école rentre, fou de rage :

—C'est lui ! dit-il aux constables, c'est le voleur ! c'est le faux pèlerin ! c'est lui, prenez-le ! canaille, va ! tu vas le payer !

Les constables mettent la main sur l'épaule du pèlerin : Au nom de la reine, vous êtes notre prisonnier.

Le muet les regarde d'un œil qui veut dire : Pourquoi ?

—Vous êtes accusé de vol, continue l'un des constables.

—Du vol qui a été commis à Lotbinière, chez un nommé Asselin, ajoute un autre.

Le muet courbe la tête. Il n'a pas songé à cette affreuse alternative de la mort ou de l'accusation. Toute résistance étant inutile en face de quatre hommes bien armés, il se laisse mettre les fers aux mains.

Racette s'approchant de la maîtresse lui dit : Vous le voyez, madame, l'on vous débarrasse du plus vilain coquin que la terre ait jamais porté. Je suis un brave et honnête homme moi, ces messieurs le savent et peuvent

le dire (il montre les constables, qui répondent par un signe de tête affirmatif.) Je viens de découvrir ici une enfant à laquelle je m'intéresse beaucoup. Elle est ma petite nièce; c'est la charmante Marie-Louise. Cette enfant m'a été enlevée; je puis dire qu'on me l'a volée! Rendez-la moi, je vous en conjure, et je vous serai reconnaissant toute la vie.

—Nous avons ordre, répond la dame, de ne la remettre à personne.

—Et de qui tenez-vous ces ordres?

—Je ne puis le dire.

—N'allez pas écouter les propos de cette fille que je viens de reconnaître, de Geneviève! Cette Geneviève, c'est une folle, c'est une fille de mauvaise vie! Elle perdra l'enfant; elle lui apprend à haïr ses parents et à les fuir. C'est affreux cela, madame! Oh! si vous saviez comme j'aime cette petite... Tenez! rendez-la moi, et je vous donne la somme que vous me demanderez. Si vous croyez que je suis un menteur, faites venir l'enfant! laissez-la faire. Vous verrez qu'elle m'appellera son oncle! qu'elle viendra vers moi avec plaisir! qu'elle se jettera dans mes bras!.....Vous autres, mes-

sieurs, dit-il aux constables, allez donc la chercher, saisissez-la, j'ai des droits sur elle ; amenez-la !

—Nous ne le pouvons pas, répondent les constables. Nous n'avons des ordres que pour arrêter le voleur que voici. Notre tâche est terminée.

Le muet a peur que la maîtresse de la maison ne se laisse convaincre. Il attache ses regards sur elle et suit avec anxiété toutes les impressions qui passent sur sa figure. Geneviève, un peu remise de son effroi, entend les paroles hypocrites du maître d'école. Le courage et l'énergie lui sont rendus ; elle sort de la chambre où elle s'était cachée, s'avance hardiment vers Racette et l'apostrophe ainsi :

—Lâche séducteur de femmes, tu peux cesser tes hypocrites prières ! tu n'auras pas l'enfant qu'une femme sainte m'a confiée. Tu m'as perdue un jour, homme sans cœur, et cette femme m'a sauvée ! C'est elle qui m'a tirée de tes mains pleines d'iniquités, et qui a déchiré le voile qu'une folle passion avait jeté devant mes yeux ! J'ai vu mes fautes ! j'ai vu l'abîme où tu m'entraînais, et j'ai prié, et j'ai pleuré !

je sais bien que je suis une misérable femme ; mais au moins, j'ai le désir et la volonté d'expier mes fautes et de vivre dans la vertu que j'ai trop longtemps négligée. Toi, tu cherches de nouvelles victimes ! tu voudrais souiller l'âme pure de cet ange comme tu as souillé la mienne ! te venger de moi sur l'innocence de la plus belle enfant. Monstre ! va-t-en ! Tes lèvres impures ne toucheront jamais le front de la petite Marie-Louise ! Va-t-en, ou je te déchire la face avec mes ongles ! Va-t-en ! entens-tu ?.....

Le maître d'école est presque effrayé de tant de colère et d'énergie. Il ne reconnaît plus la faible femme qu'il a vue tant de fois et si longtemps soumise à ses infâmes volontés. C'est que rien comme la vertu et l'amour de Dieu, ne donne de force et de courage. Il sort :

—Je te retrouverai, Geneviève, dit-il en grinçant les dents, je retrouverai Marie-Louise, ne fut-ce que dans l'enfer !

—Infâme ! dans l'enfer tu iras seul !

Le curé de Québec avait une sœur au Chateau-Richer, et cette sœur n'avait point d'en-

fants. On le sait déjà elle était la femme d'un riche et honnête cultivateur, M. Athanase Lepage. Elle vivait heureuse autant qu'une femme peut l'être, quand elle n'a pas de petites créatures adorables à faire sauter sur ses genoux et à serrer contre son cœur. Ce fut à cette sœur chérie que le curé confia Marie-Louise et Geneviève, l'innocence et le repentir. Madame Lepage aimait déjà beaucoup la gentille enfant, et ne s'en serait point séparée volontiers, même si elle eut été libre de le faire. La paix et le bonheur régnaient sous le toit du cultivateur chrétien. Mais ce calme délicieux fut troublé par l'arrivée inattendue du maître d'école. Un de ces hazards inexplicables qui semblent avoir toute l'intelligence du mal, comme il y en a parfois, venait de guider les pas du plus cruel ennemi de la fille repentante et de l'enfant, vers leur retraite ignorée. Le maître d'école avait en vain cherché ses victimes depuis plusieurs jours ; il les avait demandées à tous ; et c'est à l'heure où il désespérait de les retrouver qu'elles passent devant ses yeux ébahis. La vie est pleine de ces caprices du sort.

Le pèlerin fut amené à Québec et jeté en

prison. Asselin attendait avec inquiétude le retour de son beau-frère et des constables. Il eut une grande joie du résultat heureux de ses recherches, et il passa la nuit à l'auberge de l'*Oiseau de proie*, avec Racette, le charlatan et les autres voleurs. Ce fut une nuit d'orgie et de débauches.

Le pèlerin passa cette nuit dans une anxiété profonde. Il lui semblait qu'il était le jouet d'un rêve pénible. Peu à peu le calme revint dans ses esprits. La prière soutint son courage. Il ne voulut pas désespérer. Il supporta cette nouvelle et terrible épreuve avec la résignation du vrai chrétien. Les anges du Seigneur versèrent la grâce divine dans son âme soumise, comme une huile douce sur les plaies saignantes. L'essaim des esprits bienheureux remplit son cachot humide, et il dormit du sommeil paisible des justes.

Il languit plusieurs jours au fond de sa noire cellule, ne mangeant que du pain noir et ne buvant que de l'eau. Comme s'il était juste de faire subir à celui qui n'a pas encore été convaincu du crime dont on l'accuse, le traitement sévère que l'on inflige au coupable.

Le jour fixé pour le procès arriva, et il fut traîné au banc des accusés. La foule remplit la salle. Chacun le regardait avec mépris. Asselin vint dire comment, le croyant honnête, il l'avait pris à son service et bien traité, et comment l'ingrat s'était enfui après avoir profité du sommeil paisible de son maître pour le dépouiller. Les constables jurèrent qu'ils avaient trouvé, dans la ceinture de son pantalon, plusieurs pièces d'argent qu'Asselin reconnut pour siennes. Ces pièces avaient été glissées là par Racette lui-même, qui pour cela, s'était assis à côté du pèlerin en revenant du Château Richer.

Aucun détail ne fut oublié : ni le cheval retrouvé sur la grève, ni le canot du père Grégoire Houle disparu pendant la nuit du vol, ni la fuite précipitée du muet.

Le juge fut inexorable. Il fit une leçon sévère au pauvre accusé qui pencha la tête, et le condamna à cinq ans de pénitencier. Alors le malheureux pèlerin frémit tout à coup, une expression de mystérieuse douleur se peignit sur sa belle figure ; il leva vers le ciel ses mains enchaînées et ses grands yeux pleins

de larmes : il voulut s'écrier : Je suis innocent ! mais la parole vint mourir sur ses lèvres muettes.

La foule s'écoula. De tous côtés on entendait :

—La sentence est juste ! Il faut un exemple !

La surprise fut grande quand une voix discordante retentit disant :

—Mille noms ! moi je dis que la sentence est injuste, et que ce garçon-là n'est pas le voleur !

TABLE DES CHAPITRES.

—

		Pages.
PROLOGUE		5
CHAP.	I. L'Ave, Maria	15
"	II. Geneviève Bergeron	23
"	III. Agathe, mes lunettes	26
"	IV. Vieille fille et vieux garçon	34
"	V. Les enfants d'école	37
"	VI. La petite fenêtre du grenier	42
"	VII. L'école du village	44
"	VIII. Premier et dernier ban	52
"	IX. L'Auberge de L'*Oiseau de proie*	57
"	X. Sur le fenil	66
"	XI. Ce que c'est que d'avoir bonne mémoire	73
"	XII. Un docteur comme il y en a trop	81
"	XIII. Les framboises	93
"	XIV. La cage	101
"	XV. Le chantier	108
"	XVI. Le blasphème	114

CHAP. XVII. Le muet..... 127
" XVIII. Un contre trois..... 133
" XIX. La malédiction..... 150
" XX. Ah ! quel nez ! Ah ! quel nez..... 164
" XXI. Sauvez-moi ! sauvez-moi !..... 176
" XXII. Le charlatanisme en plein air..... 183
" XXIII. Drôlus est..... 197
" XXIV. L'église de la basse-ville..... 207
" XXV. Le curé de Québec..... 217
" XXVI. Les deux calèches..... 225
" XXVII. Le complot..... 235
" XXVIII. Les deux bateaux..... 243
" XXIX. Souvenirs..... 253
" XXX. La grosse roche..... 260
" XXXI. Carillon, mon amour !..... 267
" XXXII. A la dérive..... 276
" XXXIII. Aux nouvelles que j'apporte..... 281
" XXXIV. Le pèlerin..... 295

LE PÈLERIN

DE SAINTE ANNE

P. LeMay

LE PÈLERIN

DE SAINTE ANNE

QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne

1877

LE PÈLERIN

DE

SAINTE ANNE

—

DEUXIEME PARTIE

—

LE PARDON

I.

LE BRAVAGE

Octobre est arrivé. Le soleil brille encore, mais son éclat est doux, son ardeur, moins vive et moins desséchante qu'aux jours de l'été. Un calme délicieux règne dans la nature. La saison des aimables folies et des amours brûlantes est passée, et la vieillesse s'avance avec une couronne de sérénité sur le front. Les arbres se sont drapés dans leurs feuillages aux

mille teintes; et les vapeurs du matin s'élèvent vers le soleil, comme s'élèvent vers Dieu les parfums que l'encensoir balance devant l'autel. Les pinsons ne chantent plus dans les buissons, car ils ont déserté leurs nids de foin que la neige emplira bientôt de ses blancs flocons. Le duvet glacé des frimas remplacera le chaud duvet de l'oiseau. Dans le calme, on entend retentir, parfois, le fléau laborieux qui broie les épis couchés à quatre rangs sur l'aire de la grange. Les charroyeurs transportent dans leurs charrettes aux larges roues, par les chemins pleins d'ornières, le bois de corde destiné à la ville, et leurs cris grossiers se mêlent aux claquements des fouets. Les troupeaux bondissent dans les chaumes; la charrue déchire le sein de la prairie et laisse derrière elle un sillon noir. Au bord des ruisseaux, sous les grands arbres, dans les enfoncements mystérieux, retentissent des coups rapides et des éclats de rires. Ce sont les coups de la braie et les rires des jeunes filles. Ceux qui n'ont pas pénétré dans l'endroit solitaire et poétique que l'habitant choisit pour asseoir ses braies et faire sécher le lin, ne savent point quel charme et quelle gaîté remplissent ce lieu.

Le 19 octobre 1849, les frappements joyeux de la braie se répercutaient de toutes parts. Mais les *brayeurs* les plus animés et la *braierie* la plus en renom, se trouvaient sur le bord du ruisseau de Gagné. Ce ruisseau coule, en arrivant au fleuve, entre deux côtes élevées richement plantées d'ormes, de noyers et d'érables. Un pont solide en réunit les deux bords ; et le chemin qui descend à ce pont tournoie, d'un côté, autour du cap de tuf, comme une guirlande autour d'une colonne. De l'autre bord, la côte décrit un demi-cercle et le ruisseau fait une courbe. Du haut de cette côte on dirait un vaste entonnoir où descendent les arbres de toutes espèces. C'est au fond de ce ravin ombragé, au bord des ondes, sur un plateau tapissé de feuilles et de mousse que l'on a établi la *braierie* où je vais faire descendre mes bien-aimés lecteurs. N'ayez pas peur de me suivre, mesdames, dans ces lieux écartés, nous n'y serons point seuls. Le rayon du soleil y joue avec les rameaux sans feuilles, le flot y badine avec le roseau pliant, le vent y dort d'un sommeil léger au fond de l'alcôve, et les échos bavards n'entendent point les aveux que l'on fait tous

bas. Au reste, si vous n'êtes pas encore rassurées, écoutez ! vous allez entendre des voix fraîches de jeunes filles, des pétillements, des murmures, des chants et des bruits de mille sortes. Attention ! gare à vous ! Laissez passer cette charrette remplie de bottes de lin. Ah ! les ouvriers vont avoir de l'ouvrage. Voyez-vous cette fillette qui fait une moue charmante en regardant arriver le voyage de lin, et qui dit au charroyeur :

—M. Asselin, faut-il *brayer* tout cela avant la veillée ?

C'est Noémie Bélanger, la perle du canton.

Asselin lui répond :

—Vous êtes dix, et il n'y a pas de besogne pour six ; allons ! frappez fort et dru ! vous aurez du plaisir ce soir : les violons sont invités.

—A la bonne heure ! repart un garçon jovial qui fait un pas en cadence, et bat les ailes de pigeon sur le feuillage sec.

Nous sommes avec les jeunes gens qu'Asselin a invités à *brayer*. C'est la corvée de madame Eusèbe. Il serait ennuyeux de s'en aller seul, pendant de longs jours, écraser, sous l'instrument fatigant, le lin desséché ; on convie ses

amis, ses voisins, et l'on va par bandes joviales. Chacun à son tour fait sa corvée. Quand le lin s'est transformé en une filasse blonde et soyeuse, on paie les *brayeurs* par une veillée de jeux et de danse.

Asselin venait d'apporter le reste du lin.

—Plus tôt vous aurez fini, mieux ce sera pour vous, dit-il, ce sont les dernières bottes et elles sont petites.

Un immense hourra monta des bords du ruisseau, et les jeunes gens se courbèrent avec une nouvelle ardeur sur les braies retentissantes. Asselin souriait. Il y avait dix travailleurs sans compter madame Eusèbe qui faisait sécher lin : cinq garçons et cinq filles. Edouard Dufresne qui secoue ses poignées avec une vigueur et une adresse admirables, tout en lançant des œillades à sa voisine ; Philippe Bégin et Xavier Déry qui ripostent sur tous et sur tout, Léon Dugal et Anthime Noël qui travaillent en conscience pendant une heure, et pendant l'heure suivante se mettent en grève, et turlupinent les filles ambitieuses qui luttent de vitesse et d'habileté ; Arthémise Boisvert, dont le renom comme

brayeuse est connu dans toute la paroisse; Clémentine Pérusse, grosse blonde souvent rêveuse, dont le regard trouble Philippe Bégin; Sophie Auger et Sara Filteau, deux amies inséparables à la veille de se séparer, parce qu'elles ont le même amour; puis Noémie Bélanger, active et rieuse, qui parle, rit et chante sans perdre un coup de braie. Un peu à l'écart, madame Eusèbe surveille la chaufferie. Un échafaud composé de perches de saule placées horizontalement, et les bouts appuyés sur quatre bâtons solidement fixés en terre, se trouve au fond du plateau, au pied de la côte. Il est à l'abri de tous les vents. C'est là, sur cet échafaud que l'on étend le lin. Au dessous, un feu est allumé qui pétille et fait monter jusqu'au dessus des bois, les orbes de sa fumée légère. Il faut qu'une main habile attise la flamme trop languissante, ou réprime le foyer trop ardent, car le lin brûlerait ou ne sécherait pas assez. Quelque fois la *chauffeuse* s'oublie à jaser, et l'âtre flamboie plus vif comme s'il y mettait de la malice. Une langue de feu s'élance et va lécher le lin qui s'enflamme en pétillant. Les travailleurs poussent un cri; les instruments se taisent; chacun court de son côté, les uns

vers le ruisseau pour apporter de l'eau, les autres vers la chaufferie pour sauver le lin qui n'est pas encore enveloppé par la flamme; une fumée épaisse s'étend au dessus de la *braierie*, comme un nuage menaçant, et les arbres paraissent flotter dans une mer de ténèbres. Bientôt les clameurs de joie recommencent, et la *chauffeuse* imprudente est accablée de railleries. Souvent elle se défend avec une finesse et une loquacité merveilleuses. Les coups réguliers de la braie retentissent de nouveau, et le feu se rallume sous l'échafaud recouvert de lin :

La conversation ne languit pas parmi les travailleurs d'Asselin. Redisons quelques unes des paroles que les échos répètent. Et d'abord, c'est Clémentine Pérusse qui fait endèver Noémie Bélanger.

—Tu es contente, Noémie, de savoir le muet libéré. Il t'a remercié, au moins ?

—Ne trouves-tu pas cela affreux, toi, qu'un innocent paie pour le coupable ?

—Avoue que tout était contre lui.

—Tout le monde le croyait bien coupable, reprend Léon Dugal en secouant sa poignée

de filasse. J'étais à Québec quand son procès a eu lieu; vous entendiez dire partout: C'est bien! il n'a pas trop de cinq ans de réclusion! ou: C'est un fin matois. Il fait le muet: il va retrouver la parole au pénitencier.

Noémie dit: Je suis bien sûre que les voleurs sont ces drôles qui ont bu mon lait.

—Et qui t'ont embrassée! ajoute Dufresne.

Noémie rougit.

—Chose singulière, personne ne les a vus ces vauriens, observe Déry.

—Oui, la mère Mignon Matte a dit à Joson Vidal, qu'elle les avait rencontrés dans le haut du champ. Elle ne les a pas remarqués et n'en a pas parlé dans le temps; mais aujourd'hui elle se les remet bien.

—C'est vrai! le père Joson l'a dit chez nous.

—Ce pauvre Pagé, reprend un autre, sa bonne action va lui coûter cher.

—Tu vas voir, Philippe, c'est cette affaire qui va mettre la police sur la piste des vrais voleurs.

—Cela se pourrait.

—Ah! madame Asselin, attention au feu!

gare à la *grillade !*.....crie tout à coup Dufresne, qui vient de jeter sournoisement un paquet de branches sèches dans le foyer. La flamme mordait les sarments et dardait ses flèches aiguës comme des langues de vipères, jusqu'à l'échafaud chargé de lin. Madame Eusèbe court à la chaufferie, disperse les tisons enflammés et réussit à prévenir un malheur. Edouard rit à s'en rouler.

—Qui est-ce qui m'a fait ce tour-là ? demande la femme un peu contrariée.

—C'est Philippe ! répond-il.

—Non, madame, c'est Déry.

—Non, madame, ce n'est pas moi, c'est Arthémise.

—Menteur, va ! c'est Noémie.

—Moi ? je n'ai pas laissé ma braie depuis une heure.....

Et de rire. Et les aigrettes légères volent au milieu de la bande travailleuse, comme une neige folle, et les jupes de droguet des jeunes filles, et les chemises de toile des garçons se couvrent d'une couche soyeuse et malpropre que la brosse fera disparaître.

Du fond de la *braierie* on voyait le pont, et nul de ceux qui passaient, n'échappait aux regards curieux des brayeurs.

—Connais-tu ce jeune homme qui descend la côte ? demande tout à coup Sophie Auger à Xavier Déry qui s'approche d'elle avec un paquet de filasse. Déry regarde vers le chemin —Non, je ne le connais point. Le connaissez-vous, vous autres ?

Tous les bras s'arrêtent à la fois, et les têtes se tournent vers le pont.

—C'est un étranger, dit Asselin. Puis il ajoute de suite : Espérez donc ! il me semble....

—Le connais-tu, Eusèbe ? C'est Madame Asselin qui parle.

Eusèbe fait ce ridicule mouvement d'épaules et de tête qui veut dire : peut-être, ou : je n'en sais rien.

L'étranger disparaît derrière les arbres, les braies reprennent leur besogne, et les ouvriers moqueurs se mettent à plaisanter le passant inconnu.

—Il est long comme d'ici à demain ! dit l'un.

—On peut voir le jour à travers ! ajoute l'autre.

—S'il venait nous aider !

—Il a l'air d'une braie.

—Il porte une botte d'étoupe sur sa tête.

Les plaisanteries cessent tout-à-coup : l'étranger vient de s'engager dans le chemin de la *braierie*.

—Diable ! murmure Asselin, c'est lui ! Et il fait un pas vers le voyageur qui le prévient :

—Comment vous portez-vous, Monsieur Asselin ? Je vous ai reconnu de là-bas.

—J'ai cru vous reconnaître aussi moi, répond Eusèbe, mais je n'étais pas bien positif.

Asselin serre la main que le jeune homme lui présente. Philippe se penche vers Noémie.

—Il parle avec son nez ce garçon.

—Noémie se détourne pour rire sans être vue.

—Où allez-vous donc ? demande Asselin au nouveau venu.

—Je cherche une femme qui demeure ici, m'a-t-on dit, depuis une huitaine de jours.

—Avec sa fille ? dit madame Eusèbe.

—Oui, madame, avec sa fille.

—Tiens ! je gage que c'est celle-là qui vient d'acheter la maison de Jean Nadeau, près de l'église. Elle tient un petit négoce : elle vend des pipes, du tabac, du fil, des épingles, des nanans.

—Elle part de Québec ?

—Oui.

—Elle tenait auberge ou maison de pension à la basse-ville ?

—Oui.

—Elle ne demeure pas bien loin d'ici : une demi-lieue au plus.

—Merci ! je la trouverai bien, maintenant.

—Si vous aimez à rester avec nous, à voir brayer, ne vous gênez pas, dit Eusèbe.

—Vous êtes bien bon, M. Asselin ; si je ne dérange personne, je regarderai volontiers ce jeu des braies : cela me rappellera les jours d'autrefois. J'ai été élevé à la campagne, et j'ai fait toute espèce d'ouvrages ; je ne brayais pas mal, je faisais mes cent poignées.

—Il se vante ! dit Xavier Déry à Sara.

—Offrons-lui une braie ? propose Dugal.

—Eh ! l'ami, voulez-vous vous exercer le bras un peu ? lui dit ce diable de Dufresne, voici une demoiselle qui se sent un peu fatiguée.

Il montrait Noémie. La jeune fille sent le rouge monter à son front, et réplique en riant:

—Je suis capable de remplir ma tâche, et de danser encore à la veillée.

L'étranger la regarde dans les yeux, et la trouve fort gentille. Il s'approche d'elle :

—Laissez-moi prendre votre place un instant, lui dit-il, je ne ferai pas aussi bien que vous ; mais vous vous reposerez et j'en serai bien aise.

Noémie céde sa place.

—Ne vous gènez pas, mes amis, regardez-moi et riez, dit le jeune homme aux *brayeurs* qui ne travaillent plus et le dévorent des yeux.

Quelques uns, intimidés par ce sans gène, se remettent au travail, les autres rient davantage. Le nouvel ouvrier réussit à peine à rompre une poignée de lin ; il est d'une gaucherie superbe ; et quand il bat sa poignée sur la braie, pour faire tomber les parcelles et les

aigrettes nombreuses, il arrache la filasse blonde, et n'a plus bientôt dans la main, qu'un paquet insignifiant de mauvaise étoupe. Tout le monde rit de bon cœur, et lui plus que les autres.

—Vous maniez mieux la hache, je suppose ? dit Asselin.

—Tordflèche ! le verre aussi. On ne prend rien ?

—C'est un farceur, observe Philippe

—Il a l'air fripon, reprend tout bas son voisin.

Asselin avait répondu : Venez ce soir veiller à la maison, peut-être aurez-vous la chance de prendre quelque chose.

—Mille noms d'une pipe ! m'invitez-vous sérieusement ?

—Sérieusement.

—Alors, je ne me rendrai chez ma mère que demain ; j'ai été quinze ans sans la voir, quand même je serais quinze heures encore.

—Je ne sais toujours pas votre nom, observe le cultivateur.

—Il n'y a pas longtemps que je sais le vôtre.

—Comment les amis de Québec vous appelaient-ils donc ? Je ne m'en souviens plus.

—Bah ! vous n'osez pas dire : Picounoc ; allons donc ! est-ce que j'ai du respect humain, moi ? Je m'appelle Picounoc depuis quinze ans, et je m'appellerai ainsi jusqu'à demain. Demain, je reprends mon premier nom, je me range, et je n'ai pas l'intention de retourner dans les chantiers.

Ce nom provoqua le rire. Et l'on entendit une dizaine de voix demi-étouffées qui murmuraient : Picounoc ! comme si les arbres de la braierie eussent parlé.

Tout à coup s'élève, de l'autre côté du ruisseau, sur la côte chevelue, un chant d'une indicible mélancolie. On prête l'oreille ; Qui peut chanter ainsi, se demande-t-on.

—C'est une chanson nouvelle ! L'air en est triste !

—Elle ne chante pas mal cette fille.

C'est, en effet, une fille qui jette au vent le dolent refrain, et sa voix tremble en chantant. Elle dit :

Aujourd'hui j'ai perdu bien plus d'une espérance
En floraison,
Et le doute a soufflé sur ma frèle existence
Son froid poison !
Ici bas j'ai cherché des amitiés divines,
Soins superflus !
L'amour a des regrets, le bonheur, des épines....
Je n'y crois plus !

La chanteuse marche. On la voit passer à travers les branches dénudées, comme un spectre au milieu des croix du cimetière. Elle descend la côte. Ses cheveux en désordre flottent sur ses épaules. D'une main, elle retient les pointes d'un *châle* de mérino jeté sur sa robe d'étoffe du pays, et de l'autre, elle porte un petit chapeau qui doit avoir coiffé une tête mignonne. Elle s'avance jusqu'au milieu du pont, regarde de côtés et d'autres, se penche par-dessus le garde-fou comme pour mesurer la hauteur où elle se trouve, tend une main vers le ruisseau profond et gesticule en parlant avec feu. Les *brayeurs* la regardent, surpris, mais ne comprennent point ses paroles. Elle les aperçoit soudain, se tait, leur fait un signe de la main, et franchit d'un bond le pont étroit. Elle arrive en courant.

— Geneviève ! Geneviève ! s'écrient les jeunes travailleurs.

Asselin sent un frisson courir dans ses veines ; il ne dit rien, et se retire au fond de la broierie, près de l'échafaud. Geneviève pâle, décharnée, les yeux secs et vitreux, les lèvres serrées, regarde tout le monde, et tous les regards sont fixés sur elle. La première elle rompt le silence :

—Est-elle ici ? L'avez-vous vue ? dit-elle... Je la cherche depuis trois jours !

—Qui ? demande Picounoc.

Geneviève jette au facétieux garçon un regard effrayant.

—Qui ? Qui ? Tu le sais bien ! Tout le monde le sait. Au Château-Richer tout le monde pleure, à Québec tout le monde rit, parce que les méchants sont venus de la ville.

—On ne te comprend plus, Geneviève ! dit madame Eusèbe en s'avançant vers la malheureuse fille : es-tu troublée ?

L'infortunée ramasse une petite pierre et la jette dans le ruisseau en disant :

—L'eau était calme, maintenant elle est agitée ; elle était pure, maintenant elle est vaseuse.

C'est l'image de mon âme. Malheur à celui qui a souillé mon cœur! Malheur à ceux qui persécutent l'innocence! Les enfants sont les anges du bon Dieu, et le bon Dieu pleure quand vous leur faites du mal.....Mais pourquoi me regardez-vous ainsi, vous autres! Travaillez donc! Le serviteur qui ne travaille point ne mérite point de manger! .....

—Ni de boire! ajoute Picounoc.

—Il boira le calice amer de l'indigence.

Elle aperçoit Asselin.

—Pourquoi te caches-tu? lui crie-t-elle: la petite Marie-Louise est-elle avec toi? Rends-la moi! j'ai promis à sa mère de la protéger. Sa mère me l'a confiée et m'a suppliée en pleurant de la déposer au pied de la croix.

Elle s'avance vers Asselin.

—Pourquoi ce feu que tu attises? As-tu jeté la petite Marie-Louise dans les flammes destinées à sécher le lin? Ce serait plus sûr que de l'envoyer aux framboises..... Marie-Louise! Marie-Louise!

Les jeunes gens chuchotent. Celui-ci dit: Elle est folle! Celui-là: D'où peut-elle venir? Elle se met à fouiller la *brairie*, soulevant les

bottes de lin, tournant derrière les grands arbres, écartant les branches serrées des noisettiers et des saules, et criant toujours : Marie-Louise ! Marie-Louise !

Elle reprit le sentier qui conduisait au grand chemin et monta la côte. Debout près de leurs braies muettes, ses amis de naguère, saisis d'étonnement, la regardaient monter.

II

L'AUBERGE DE LA COLOMBE VICTORIEUSE.

Lorsque Asselin fit une corvée pour *brayer* son lin, il y avait un mois que le muet avait été arrêté. Asselin savait ce qui s'était passé depuis l'incarcération du jeune homme, mais il ne savait pas la cause de la folie de Geneviève, et il soupçonna quelque crime nouveau. Quand il l'entendit appeler l'enfant il éprouva de la joie, car il pensa : La petite est donc encore une fois perdue !

Nous laisserons les jeunes gens deviser sur l'incident qui a suspendu leur travail, et ré-

parer le temps perdu, par un redoublement d'ardeur ; nous laisserons monsieur et madame Asselin songer, la tête basse, aux paroles singulières de Geneviève, et nous raconterons ce qui s'est passé depuis ce temps, et ce qu'ont fait les personnages avec lesquels nous avons lié connaissance.

Le jour même de la condamnation du muet, avait eu lieu, dans la rue Champlain, un petit événement qui n'intéressa pas tout le monde, mais qui avait fort intrigué la bonne femme Labourique. Les contrevents épais de la maison d'en face s'étaient ouverts, comme des yeux endormis depuis longtemps, et la lumière avait joué sous les vieux plafonds enfumés. Des meubles avaient été apportés. Des femmes s'étaient occupées à laver les vitres poudreuses, les planchers et les murs couverts d'arabesques faites au charbon. L'hôtelière de l'*Oiseau de proie*, assise dans sa fenêtre avec la Louise, avait pris un certain plaisir à voir la vie rentrer dans la solitaire demeure. Elle disait :

—S'il y a des filles chez nos voisins nouveaux, tu iras les voir, elles viendront ici, cela te désennuiera.

—S'il y a des jeunes gens, répondait la Louise, ils ne manqueront pas, j'espère, de se joindre à vos pratiques.

—Ce sera toujours quelques sous de plus.

Pendant que les deux femmes causent tranquillement, les yeux fixés sur la maison nouvellement louée, un homme appuie une échelle contre le mur de cette maison, vis à vis la porte.

—Que veut-il donc faire de cette échelle? demande la Louise avec indifférence.

—Je n'en sais rien. Il n'y a rien à peinturer pourtant.

Un moment après, l'homme montait dans l'échelle, se tenant, d'une main, aux barreaux, et, de l'autre, portant quelque chose en bois qui ressemblait à une enseigne. La vieille Labourique frémit. La Louise dit:

—Sainte mère de Dieu! est-ce qu'on va tenir une auberge dans cette maison?

—C'est comme cela, repart la vieille, c'est comme cela! si vous gagnez votre vie un peu honnêtement, tout en travaillant beaucoup, l'on vient de suite, se jeter en travers dans

votre chemin et vous couper les vivres. Est-ce juste ?

—Nous sommes venues les premières ici et nous y resterons ! nous lutterons ! nous avons des amis.

Pendant que le dépit gonfle le cœur de la mère et le cœur de la fille, l'enseigne est clouée au-dessus de la porte. La mère Labourique n'y peut tenir ; elle se lève et fait un tour dans la chambre, en frappant du pied, et en menaçant de la main.

—Oui ! c'est de la provocation, cela, dit-elle, c'est de la malice toute pure ! Ah ! l'on veut nous abattre, nous mettre dans la rue ! eh bien ! rira bien qui rira le dernier ! La mère Labourique a encore du sang dans les veines !...

Elle s'approche de la fenêtre.

—Qu'est-ce qu'il y a d'écrit au bas de ces oiseaux ? Peux-tu lire ?

—Oui, mère : " La colombe victorieuse."

—Ah ! je le savais bien, reprend la bonne femme, en marchant et gesticulant de nouveau, je le savais bien que c'était une provocation !....

L'enseigne que l'on venait d'apercevoir était la contre partie de celle de l'*Oiseau de proie*. Une colombe blanche tenait, sous ses pieds délicats, un énorme oiseau peint en rouge et armé de longues griffes et d'un bec crochu. Cette enseigne ressemblait, en effet, à une provocation ; pourtant, la nouvelle hôtelière n'avait pas songé à malice. Elle avait trouvé l'idée originale ; et, comme le succès tient souvent à un détail insignifiant, elle arbora *La Colombe victorieuse*.

C'était donc une femme encore qui ouvrait cette cantine. La mère Labourique se serait crue moins offensée si c'eut été un homme. Chose plus singulière, cette femme n'avait, elle aussi, qu'une fille ; mais Emmélie était un beau brin de jeunesse, et quand elle mit la tête à la fenêtre pour la première fois, et qu'un rayon de soleil illumina sa blonde figure, la Louise se sentit mordre au cœur par la jalousie.

La nouvelle hôtelière pouvait être âgée de quarante cinq ans. Une profonde tristesse se lisait sur ses joues pâles. Elle avait souffert ; son œil doux et voilé le disait. Quand elle souriait, l'amertume coulait sur ses lèvres.

Elle venait de vendre une terre qu'elle possédait depuis nombre d'années dans l'une des paroisses d'en bas. Ses amis l'avaient conseillée d'ouvrir, à la ville, une maison de pension, près de la place ou du marché. Elle aurait, pensaient-ils, moins de fatigue et plus de profit. La culture paie si peu quand on ne travaille pas soi-même, et qu'il faut tout confier aux étrangers !

Lorsque les habitués de l'*Oiseau de proie* redescendirent à la basse-ville, dans la relevée, après la condamnation du prétendu voleur, ils furent singulièrement surpris de trouver ouverte la maison depuis longtemps inhabitée, et plus surpris encore de voir l'enseigne provocatrice. Le chef entre le premier chez la mère Labourique.

—Bigraille ! la mère, on va boire à bon marché ! il y a compétition.

—Je ne sais pas quel est cette gueuse-là, répondit la vieille mégère.

—Le soleil luit pour tout le monde !

C'était Picounoc qui se permettait cette observation. L'aubergiste le regarda de travers :

—C'est comme cela, dit-elle, on se sacrifie toute sa vie, on ruine sa santé pour faire plaisir à ces messieurs et les servir comme il faut, et voilà comme il sont reconnaissants.

—Ne vous fâchez pas, la mère, on ne vous abandonnera pas, continua le jeune homme ; on boira tout autant de mauvais rum que par le passé, on mangera tout autant d'omelettes au lard rance.

—Du mauvais rum ! du lard rance ! l'entendez-vous ? Il mériterait d'être foudroyé sur le champ.

—Par les yeux de cette jolie fille ! ajouta Picounoc, qui venait d'apercevoir et montrait de la main, la fille de *La Colombe victorieuse.*

La Louise se mordit les lèvres et sortit. Tout le monde regarda la belle voisine. Le maître d'école jura qu'on n'en trouvait pas d'aussi mignonnes derrière tous les rideaux. Les gens de cage se promirent de l'aller voir de plus près.

—Allez ! allez ! reprit la bonnefemme Labourique, froissée, vous êtes libres. Vous n'avez pas ce que vous désirez avoir ici. On vous soigne au bout de la fourche.

—Hé ! la mère, apaisez-vous ! apaisez-vous ! .....Ce que l'on boira à *La Colombe* sera du surplus. On ne prendra pas une goutte de moins ici, pour cela. Vous ne perdrez rien, et nous gagnerons quelque chose.

—C'est cela ! Picounoc, c'est cela ! dirent les autres.

La jeune fille, voyant qu'on la regarde, s'est retirée.

—Mère, dit-elle, à la nouvelle hôtelière qui range les carafes et les verres sur les tablettes à peine achevées, mère, il entre beaucoup de monde dans l'auberge d'en face ; c'est curieux que personne ne vienne ici ; notre maison a pourtant l'air propre, et nos liqueurs doivent être bonnes.

—Ce sont des habitués, peut-être, des gens de la ville : les étrangers viendront ici, comme ils pourraient aller là.

La porte s'ouvre pendant que l'hôtelière parle, et deux jeunes garçons entrent. Ce sont l'ex-élève de troisième et Sanschagrin. On les reçoit avec politesse. Emmélie leur présente des chaises. Elle a l'air gêné : une rougeur subite colore ses joues.

Les deux amis causèrent longtemps avec les hôtes et burent assez peu... Quand ils se retirèrent, le soir était venu. Ils étaient tristes tous deux, à cause du châtiment infligé à leur jeune camarade. L'ex-élève emportait dans son cœur l'image fraîche et souriante de la jeune fille. Il alla rêver dans les endroits déserts de la ville, loin du bruit et de la foule. Emmélie prit son aiguille et se mit à coudre, près de la fenêtre; et pendant que ses yeux bleus suivaient les points réguliers que formait le file dans l'indienne, ses pensées se promenaient avec le charmant garçon qui venait de sortir.

La vieille Labourique avait vu l'ex-élève et son camarade entrer à *La Colombe victorieuse :*

—On connaît les saintes nitouches! avait-elle marmoté entre ses dents, on connaît, les rongeurs de balustres!.....

—Je vous l'ai dit, l'autre jour, ces gens-là avaient besoin de conversion, ils se sonvertis: c'est naturel!

—Veux-tu dire, Picounoc, que ceux qui fréquentent ma maison sont des coquins, ou des libertins, ou des voleurs?

—Tut! tut! tut! la mère, je me respecte plus que cela.....Si je ne venais pas ici, je ne dis pas, mais.....

—Vous ne demandez pas de nouvelles du procès, mère Labourique ? fit le maître d'école.

—Ces affaires-là me l'ont fait oublier. (Elle parlait de l'auberge voisine). A-t-il été trouvé coupable ?...contez-moi donc cela.

—Coupable ? oui ! pour le sûr. Et la preuve a été accablante, continua Racette.

—Je n'aurais jamais pensé cela de lui ! ça m'étonne, et j'en ai du chagrin. Je le regardais comme mon enfant, quoi ! vous le savez bien. Et quelle punition a-t-il ?

—Cinq ans de pénitencier.

—Cinq ans de pénitencier ! mais c'est bien long ; c'est trop !

—Pour un fripon de l'espèce, ce n'est pas assez.

—Monsieur Racette, vous êtes sévère.

—C'est la justice ! Il faut que les honnêtes gens soient protégés, il faut que la canaille soit traquée jusqu'en ses retraites les plus cachées.

—Bien dit ! fit le chef en se frappant dans les mains.

—Bien dit ! répétèrent les autres.

—As-tu remarqué, Picounoc, demande Poussedon à son ami, as-tu remarqué cet habitant qui disait, en sortant de la cour, que la sentence est injuste et que Djos n'est point le coupable ?

—Je n'ai rien remarqué du tout, répond Picounoc.

—Un habitant disait cela ? reprend le maître d'école.

—Oui !...Quand je dis un habitant, je veux dire un homme habillé d'étoffe grise et chaussé de bottes tannées.

—Tu l'as entendu, toi ?

—Oui, monsieur Racette, je l'ai entendu comme je vous entends : c'est clair, n'est-ce pas ?

Et que disait-il ?

—Tordflèches ! je viens de vous le rapporter, il criait à tous ceux qui voulaient ou ne voulaient pas l'entendre : Ce jugement est injuste ! ce jeune homme n'est pas le voleur !

Il faut que cette affaire se débrouille! *et cætera, et cætera !.....*

—C'est singulier ! pense le chef, et il ajoute tout haut : Est-ce tout ce qu'il a dit ?

—Je pense qu'il s'est proposé d'aller voir un avocat à ce sujet.

—Un avocat ?.....Sais-tu lequel ? a-t-il prononcé son nom ?

—Allez le lui demander, moi je ne le sais pas.

—Merci, mon garçon.

—Il n'y a pas de quoi, père.

Le chef était inquiet, et ses compagnons lisaient, sur sa figure méchante, l'anxiété de son âme. Robert dit comme pour redonner de l'assurance aux autres :

—Bah ! une chose jugée est jugée : on n'y revient plus.

Le chef était morose. Après un instant de silence on l'entendit murmurer :

—Je voudrais bien connaître cet habitant !.. Il faut que je le trouve !.....

III

AMO TE

L'ex-élève revint chaque jour à la *Colombe victorieuse*. La mère Labourique le prit en aversion et lui garda rancune. Emmélie se plaisait à l'entendre parler de ses voyages et des chantiers. Il était gai ce Paul ; il racontait avec verve, et ne se gênait pas de glisser des mots latins dans ses discours. Cela faisait rire : c'est tout ce qu'il voulait. Une aimable familiarité s'établit bientôt entre les deux jeunes gens ; un sentiment doux et mystérieux s'éveilla dans le cœur de la jeune fille. Elle ne le combattit point, mais se laissa bercer par ces douces rêveries qui révèlent l'amour, comme les vapeurs révèlent la chaleur des sillons nouveaux.....L'ex-élève devina bien la cause du trouble de sa nouvelle amie, et comprit le langage de ses grands yeux d'azur. Il en fut étourdi de bonheur. Jamais il n'avait osé croire qu'une belle femme put l'aimer sérieusement. Pendant quelques jours, il

oublia tout : compagnons, famille, chantiers, pour se plonger dans les douceurs de cet amour pur et sans remords. Il se sentait aimé, il aimait de toute son âme, et pourtant, il n'avait pas dit une parole qui put trahir son secret, il n'avait pas reçu le plus mince des aveux. Mais ceux qui ont aimé—et où sont les malheureux qui n'ont pas bu à la coupe divine d'un amour pur, au moins une fois dans leur vie ?—ceux qui ont aimé et qui ont été aimés savent bien que les premiers et les plus doux aveux sont portés, d'un cœur à l'autre, sur les rayons de ces regards longs et suaves qui se rencontrent, se mêlent, se confondent, et font tressaillir tout notre être d'une indicible ivresse. L'ex-élève et Emmélie s'aimaient donc en silence, et n'osaient avouer tout haut ce qui faisait leur délice.

Plusieurs des garçons de chantier, rassasiés des faciles plaisirs qu'ils avaient goutés à la ville depuis leur arrivée, se préparaient à aller dans leurs familles, voir la vieille mère, voir le père, les frères et les sœurs oubliés trop longtemps. L'ex-élève voulut aussi se rendre dans sa paroisse natale avant de repartir pour les hauts. Il était de Descham-

beault. Son père et sa mère vivaient encore, et la maison paternelle était richement peuplée d'enfants.

—Je ne partirai pas d'ici, pensait-il, sans avoir fait ma déclaration à Emmélie. Le premier est toujours le premier. D'autres peuvent se présenter en mon absence, et qui sait ?.....

Faire sa déclaration, cela devint son idée fixe: il ne put s'en débarrasser. Cette idée le faisait sourire et trembler tour à tour, le remplissait d'espoir et de crainte, de douceur et de trouble.

Il entre plein de cette pensée, un jour de soleil, à *La Colombe victorieuse*. Cette fois il est pâle et il ne sait que dire, lui d'ordinaire si jaseur. Emmélie vient s'asseoir près de lui avec son tricot: elle est rieuse et paraît ne se douter de rien.

Je vais partir, Emmélie, dit-il après quelques instants, en poussant un gros soupir.

—Vous allez partir ? répète la voix fraîche de la jeune fille.....où allez-vous ?

—Dans ma famille.

—Pour longtemps ?

—Quinze jours ou trois semaines.

—Ah !.....

Cette exclamation signifiait à coup sûr : Pas plus longtemps ! L'ex-élève sent un froid dans le fond du cœur. Il reste un moment sans rien dire. Puis, ramassant ses forces, il reprend :

—Vous ne trouvez pas cela bien long, vous ; mais moi !.....

—Je croyais que vous partiez pour les chantiers.

—Je monterai dans les bois ensuite.

—Pour tout l'hiver ?

—Pour tout l'hiver, et peut-être une partie de l'été.....

La jeune fille baisse la tête.

—Viendrez-vous à Québec, dit-elle, avant de partir ?

—Peut-être ?

—Pourquoi ne viendriez-vous pas ?

—Pourquoi y viendrais-je ?.....

Emmélie reste à son tour longtemps silencieuse ; à la fin elle dit :

—Vous avez sans doute quelque bonne amie à voir avant de vous éloigner pour un temps si long ?

L'ex-élève fixe sur Emmélie un regard plein de tendr esseet de reproches. Elle ne peut soutenir ce regard qui la trouble et elle se met à jouer avec ses broches, faisant et défaisant les mailles de son tricot.

—Personne ne tient à me voir, moi, continue l'amoureux garçon.

—Personne ? repart Emmélie en lui rendant son regard éloquent.

—Connaissez vous quelqu'un ?

—Oui !

—Qui donc ?

La jeune fille ne répond pas.

—O Emmélie, si c'était vous !

Emmélie se détourne. Une larme mouille ses cils blonds.

L'ex-élève, dans un transport délicieux, lui saisit les deux mains :

—Emmélie, s'écrie-t-il, je vous aime !

Emmélie sourit et dit après un instant de silence.

—Ne soyez pas longtemps à Deschambeault.

—Emmélie, m'aimez-vous ?

—Méchant ! va !

—Dites-le moi !..... Il est si doux d'entendre dire : je vous aime ! oh ! dites-le moi !..... si vous m'aimez.....

—Vous le voyez bien pourtant !.....

—Jamais personne ne m'a dit à moi : je vous aime ! jamais !

—Je vous aime !

La voix qui murmure ce tendre aveu est si timide, si faible que l'ex-élève l'ouït à peine... mais elle résonne dans le fond de son âme comme une musique suave, et le fait tressaillir, comme la voix des oiseaux qui se poursuivent ou se recherchent, sous les bois, fait tressaillir le feuillage.

Les heures qui suivirent furent des heures de délices. On ne décrit point les sensations de ces moments ineffables. On ne s'en rend presque pas compte. On oublie tout, douleurs, regrets, haines, plaisirs, espoirs, pour se plonger dans une pensée unique : je suis aimé ! On laisse la terre et ses bruits, on plane haut dans le ciel calme ; on flotte dans un océan de

voluptés; on se laisse emporter par un souffle divin; et il semble que l'on monte toujours, toujours vers un soleil radieux qui nous attire.

Plusieurs habitants entrèrent à *La Colombe victorieuse* et causèrent en sablant quelques verres de liqueurs.

Quand l'ex-élève sortit, il y avait de l'éclat dans ses yeux, des rayons sur sa figure. Il souriait. Les vieilles maisons de la rue Champlain lui parurent propres et coquettes; il trouva des parfums dans l'air méphitique, et du soleil dans les rues sombres. Il avait besoin d'épancher son bonheur, de jaser follement, de rire à tout le monde. Il entra chez la mère Labourique.

—Bonjour ! Paul, bonjour ! monsieur l'amoureux ! lui crient ses amis.

—Bonjour ! les vieux, bonjour !

—On voit bien qu'il y a une jolie fille de de l'autre côté de la rue, vous ne mettez plus les pieds ici, débite la vieille hôtelière, d'une voix amère et sèche.

—*Virgo virginum !* répond l'ex-élève, heureux de retrouver son latin.

Picounoc qui avait aussi fait plusieurs visites à l'auberge voisine, ajoute :

—C'est une vraie belle fille, en effet.

—Comme rare de créatures ! continue Lefendu.

Picounoc reprend : Paul, je t'avertis, fais bonne garde, je t'enlève ton amour.

—Trop tard, mon cher, trop tard !

—Es-tu déjà si avancé ?

—Belle demande !

—Comment as-tu dit cela ?

—J'ai dit : *Amo te !*

—Et elle ?

—Elle ? bien ! elle m'a répondu : *Amo te !*

—Et toi ?

—Moi ? j'ai dit : A la vie, à la mort, *usque ad mortem !.....*

—Et elle ?

—Elle ? Batisean ! elle a dit que vous êtes une bande de farceurs.

On éclate de rire.

—Y a-t-il beaucoup de gens qui fréquentent cette maison, demande l'hôtelière.

—Tous les honnêtes gens !

—Et la canaille vient ici, je suppose, réplique-t-elle, d'un air mécontent.

—Vous n'entendez plus la risée, mère Labourique ; je badine et vous vous fâchez ?

—Quand je parle, j'aime bien qu'on me réponde.

—Il rentre assez de gens, en effet, dans cet hôtel. Tout y est si propre, si net, si bien arrangé.

—Ce n'est pas comme ici ! marmotte la vieille.

—Cela se comprend, observe le chef des voleurs, l'intérieur à été repeint à neuf, et puis il faut attirer les pratiques.

—Les habitants qui y sont entrés, tantôt, en sont-ils partis ? recommence l'aubergiste, d'un ton un peu radouci.

—Non madame, ils vont souper.

—D'où viennent-ils ?

—Il y en a un du Cap Santé et deux de Saint Thomas. Savez-vous, continue l'ex-élève, en s'adressant aux autres, que cet habitant du Cap Santé est venu à Québec pour

parler du vol de Lotbinière aux avocats. C'est le même qui a dit en sortant de l'audience : Cette sentence est injuste, et ce garçon n'est pas le voleur! .....vous vous en souvenez?

Il y eut un mouvement de surprise parmi les brigands. Cependant le chef reprit son sang froid et tâcha de savoir, par des questions subtiles, ce que voulait dire ou voulait faire cet habitant. L'ex-élève lui fit part de ce qu'il avait appris. Alors le chef proposa d'aller prendre un verre avec ces braves cultivateurs, à l'auberge de *La Colombe victorieuse*. Sa proposition fut acceptée de tous. Il s'approcha de Charlot, lui glissa un mot à l'oreille et fit un geste de la main. Charlot répondit par un signe de tête.

IV

PRESSENTIMENTS

La renommée, sur ses ailes infatigables, porta vite dans toutes les paroisses, la nouvelle de la culpabilité et de la condamnation du

muet. Il y eut partout un soupir de soulagement : la société gardait dans son sein un scélérat de moins. Elle se trouvait plus à l'aise. On ne soupçonne pas la justice. Comme la femme de César, elle ne doit pas être souillée par l'ombre d'un soupçon ! A l'abri de son immense égide, cette femme noble et sévère, cette vierge froide et rigoureuse, la justice, se rend coupable cependant de plus d'un amoureux larcin. Mais jetons le voile.

Eusèbe Asselin ne trouvait pas avoir payé trop cher la condamnation de son pupille, et sa femme n'était pas loin de partager son opinion. Le mutisme de Djos n'était plus un secret pour eux. Racette avait appris, des gens de chantier, la terrible punition dont ce garçon blasphémateur avait été frappé. Il l'avait fait connaître, de suite, à son beau-frère qui se garda bien d'en parler à d'autres qu'à sa femme. Le secret fut bien caché dans la famille. La première fois qu'Eusèbe rencontra Bélanger, après le procès, il lui dit :

—Eh bien ! avais-je tort de chasser ce garçon-là ?..... Mon pupille ! mon pupille ! lui l'enfant de ma sœur !..... Ah ! je le savais bien.....On ne se joue pas de moi facilement...

Si j'avais voulu vous écouter, où en serais-je à cette heure ?

—C'est vrai ! répondit Bélanger, mais il faut qu'il soit bien fin pour jouer son rôle comme il l'a fait : il faut que le diable l'ait inspiré, pour avoir pu répondre à mes questions d'une manière si juste.

—Il s'était renseigné avant de venir ici.

—Et cette douleur ? ces larmes ? cette affection pour tout ce qui appartenait aux défunts ?

—C'était de la comédie. Il y a de ces gens qui se transforment comme ils le veulent : ils prennent tous les airs, toutes les figures ; ils rient et pleurent en moins de temps qu'il en faut pour le dire, et l'on jurerait que tout cela est vrai, sérieux, naturel. Mais le bon Dieu n'a pas permis qu'il échappât. Remarquez-le, on dirait qu'il aveugle les scélérats, et qu'il fait commettre aux plus rusés des imprudences que les plus simples éviteraient.

Asselin n'épargna nul de ceux qui s'étaient constitués les amis ou les défenseurs de sa victime. Madame Asselin fut plus implacable encore.

La petite Noémie Bélanger paraît triste depuis le fatal dénouement du procès. Elle ne chante plus en allant traire les vaches, et prie pour être délivrée de ces liens mystérieux qui l'attachent au malheureux garçon, liens plus forts et plus durs que ceux d'une simple amitié. Elle sent bien que son cœur sans défiance s'est laissé prendre, et elle veut revenir à l'indifférence. Hélas ! le cœur qui s'est donné à l'amour ne se délivre pas aisément de ses chaînes ; il est comme l'oiseau qui ouvre ses ailes captives dans une cage étroite. Il s'élance vers la liberté, mais il retombe sans cesse plus triste et plus meurtri. Une voix mystérieuse dit à la jeune fille que son ami n'est point coupable ; mais elle s'efforce d'imposer silence à cette voix qu'elle croit menteuse. Quelquefois elle a honte d'avoir été la dupe de ce jeune étranger, qui n'a fait que passer, en quelque sorte, dans le village, et elle pense que ses compagnes auraient été plus prudentes et plus sages qu'elle-même. Le souvenir des trois individus qui se sont montrés soudain à ses yeux et se sont ensuite cachés pour n'être plus vus de personne, le soir même du vol, surgit dans son

esprit comme une brume dans la plaine, et l'empêche de saisir l'enchaînement des choses qui se sont alors passées, comme la brume empêche de voir la lisière de la forêt. Elle est heureuse parfois de pouvoir douter. Quelques unes de ses amies, les plus malignes, celles qui n'auraient pas dédaigné le joli muet, lui font des compliments moqueurs dont elle ne s'offense point, croyant les mériter. Chaque fois qu'elle passe devant la maison déserte des pupilles, elle éprouve une angoisse. La pensée du muet revient plus vive, et l'orgueil blessé lutte dans son âme contre l'amour perdu.

Depuis l'arrestation du pèlerin, dans la famille Lepage, au Château-Richer, un nuage avait obscurci la sérénité qui remplissait le cœur repentant de Geneviève, et ce nuage portait la tempête dans son flanc. Geneviève se croyait à l'abri des insultes ou des reproches de son ancien maître, dans cette maison calme, loin de la ville et loin du monde.

—Comment, pensait-elle, pourra-t-il jamais deviner que je suis ici avec la petite Marie-Louise ? Il me croit encore au presbytère de Beauport ; il sait que j'ai des protecteurs ; il va craindre leur courroux.

Et confiante en son heureux sort, elle se reposait dans une paix profonde. Fortement attachée à l'enfant, elle la suivait partout, veillait sur ses jours avec la sollicitude d'une mère, lui ménageait mille surprises agréables, et lui parlait souvent des parents dévoués que le bon Dieu avait sitôt appelés à lui. La petite Marie-Louise qui n'avait jamais entendu une parole affectueuse, ne comprenait point l'amitié dont elle était l'objet, et demandait naïvement pourquoi on l'aimait et ne la battait jamais. Madame Lepage s'était vite attachée, elle aussi, à sa fille adoptive. Elle ne l'avait près d'elle que depuis quelques jours, et déjà elle faisait des projets riants pour son avenir. On avait parlé, en famille, de la mettre au couvent. M. Lepage voulait en faire une demoiselle. Madame Lepage voyait arriver à la porte, dans ses rêves un peu vains, les cavaliers jeunes, riches et farauds; Geneviève se la représentait dans l'habit de bure et sous l'humble voile des religieuses. Tour à tour la petite Marie-Louise disait qu'elle n'abandonnerait jamais les nouveaux parents qui l'avaient adoptée, ou qu'elle serait religieuse, selon qu'elle faisait ses confidences à Geneviève ou à madame Lepage.

Les jours s'écoulaient paisibles comme le beau fleuve qui dormait à la porte de la maison. Le repentir avait élevé l'âme de Geneviève à des hauteurs que n'atteignent point les miasmes du vice. Mais, avec le maître d'école, le trouble et la crainte étaient entrés dans la maison. Les menaces de Racette retentissaient continuellement aux oreilles des deux femmes, et sa colère et ses mensonges les remplissaient de mépris et de terreur. Geneviève était devenue triste et n'osait guère sortir. La nuit, des rêves pénibles troublaient son sommeil, et quand s'ouvraient ses paupières, elle croyait voir le monstre s'avancer dans les ténèbres à pas lents vers sa couche pudique. Elle essaya de chasser comme des folies ces pensées et ces craintes. Ce fut en vain. Pauvre Geneviève, tu peux redouter les desseins pervers de ton ennemi ! Il nourrit des projets de vengeance ! Il n'a pas oublié ses premières amours, et ta vertu l'aiguillonne ! Il n'a pas oublié tes paroles courageuses et ton noble mépris, et la haine, non moins que l'amour, tourmente son cœur. Il te retrouvera : il l'a juré. Il soustraira l'enfant à ta garde sainte : il l'a juré. Il ne se repose plus ; il jouit d'avance de son triomphe

facile. Il se délecte dans l'image de tes souffrances prochaines ; il se flatte d'être le favori de la fortune. Il n'est plus seul à te poursuivre. Comme le démon de l'Evangile, il est allé chercher des démons plus méchants que lui, s'il est possible, et tous ils viendront pour te surprendre ! Pauvre Geneviève, tu as raison de t'abandonner à la tristesse et de verser des pleurs !

Marie-Louise a vite oublié les événements dont le souvenir empoisonne l'existence de sa protectrice. Dans sa jeune âme les sensations ne se gravent que légèrement, et les images s'effacent vite. Les enfants sont comme le sable des rivages : la dernière vague qui passe efface les traces de la vague précédente, et les impressions d'aujourd'hui font oublier les impressions d'hier.

La petite orpheline, aimée, choyée, caressée, devient vive et joyeuse. La pâleur de ses joues fait place à l'incarnat, la gaité pétille dans ses prunelles jusqu'alors pleines de tristesse. Dans son heureuse insouciance, elle s'ébat comme les éphémères capricieuses qu'un rayon du matin fait naître et qu'un souffle du soir em-

porte. Son sommeil est calme, car son lit est moelleux et ses couvertures sont chaudes. Elle fait des songes agréables car elle est aimée.

Le maître d'école s'empressa d'annoncer à son beau-frère l'heureuse découverte que le hazard lui avait permis de faire.

—Décidément, répondit Asselin grisé par la chance, le ciel est pour nous !

—C'est un beau coup de filet, répliqua le maître d'école : trois ! Geneviève et les deux pupilles. Et cela quand tout espoir semblait perdu.

—Les deux beaux-frères causèrent longtemps ainsi, à l'auberge de *L'Oiseau de proie*, le soir même de l'arrestation du muet. Asselin demanda à Racette quand il se proposait de prendre sa revanche, et d'enlever l'enfant.

—Il faut laisser s'instruire le procès du muet auparavant, avait répondu le beau-frère.

—Prends-garde qu'elles ne t'échappent encore !

—Elles ne seront pas assez fines cette fois. En tous cas, je les dépisterai bien encore.

—Tu aurais fait mieux de ne pas tant insister pour avoir l'enfant : on aurait eu moins de soupçons ; on aurait veillé avec moins de vigilance.

—Peut-être !..... N'importe ! c'est fait. Je surveillerai la maison. J'ai des amis dévoués. Et puis l'on fait parler les habitants qui viennent au marché. Dans deux ou trois semaines, l'affaire aura été oubliée ; la paix sera revenue dans la maison de Lepage, et tout le monde s'endormira dans une funeste confiance. Alors.....

V

CHARLOT S'EXERCE LA MAIN

Les habitués de l'*Oiseau de proie* suivirent le bonhomme Saint Pierre à l'hôtel de *La Colombe victorieuse.* Voleurs et gens de cage marchaient bras dessus, bras dessous. Pour être juste envers tout le monde, nous avouerons que les derniers ne connaissaient point l'infâme et dangereux métier de leurs amis d'un

jour. Lefendu, Poussedon et plusieurs autres étaient riches de défauts, mais ils avaient encore des qualités : ils étaient ivrognes, sacreurs et libertins, mais, à l'exception de Picounoc, ils respectaient le bien d'autrui. Ils n'auraient pas voulu pour beaucoup, être appelés voleurs, et ils se vantaient de boire et de blasphémer mieux que tout le monde.

L'ex-élève, tout à ses rêves d'amour, se sépara de ses compagnons et se dirigea vers les petits bateaux échoués sur la grève. Il voulait savoir l'heure du départ, car il s'embarquait le lendemain pour Deschambeault.

La maîtresse de *La Colombe victorieuse* fut ravie de voir entrer à la fois tant de personnes dans sa maison encore inconnue. Les trois habitants se levèrent et souhaitèrent le bonjour aux arrivants, avec la politesse exquise que l'on cultive si bien dans nos campagnes. Les brigands et les hommes de chantier rendirent le salut avec une évidente affectation. Le chef s'approcha du comptoir.

—Messieurs, dit-il aux habitants, voulez-vous prendre un verre avec nous autres ?

—Bien des mercis ! monsieur, répondirent-ils, nous venons de prendre.

—Cela ne fait rien, repartit le chef, approchez donc ! Nous n'avons pas l'honneur de vous connaître, mais la connaissance se fait vite.

—Quant à cela, c'est bien vrai ! répliqua l'un des cultivateurs.

—Versez à tout le monde, madame, commanda St. Pierre.

L'hôtelière mit plusieurs carafes sur le plateau luisant. Tout le monde s'approcha, les trois cultivateurs comme les autres.

—Que prenez-vous, messieurs ?

Chacun choisit sa liqueur préférée. Le rum fut jugé plus fort et plus pur que celui de la Labourique.

—C'est une bonne maison, pensèrent les brigands : nous y reviendrons.

La conversation s'engagea. On parla d'abord du beau temps et de la récolte, puis on en vint à parler du jeune voleur que la justice avait arrêté dans ses beaux exploits.

—Mille noms d'une pipe ! commence le

chef, ce garçon paraissait pourtant bien honnête.

—Est-ce que l'on connaît les gens à les voir? continue le charlatan.

—Honnête? monsieur, reprit avec feu l'un des habitants, honnête? ce garçon-là? oui, il l'est, j'en suis sûr!

—Comment pouvez-vous affirmer cela, vous monsieur? le procès a eu lieu, la preuve a été accablante, le jugement, approuvé de tout le public!

—C'était le docteur au sirop de la vie éternelle qui prenait la défense du tribunal.

—Ah! monsieur, si vous saviez ce que je sais, vous verriez bien que les tribunaux peuvent se tromper, et que la justice a souvent un bandeau sur les yeux!

—Mais que savez-vous donc, vous, que les avocats et le juge n'ont pu savoir?

—Je sais que ce jeune homme n'a pas commis le vol pour lequel il a été condamné. Je ne dis pas qu'il n'a jamais volé, jamais fait de mal, jamais mérité de punition; je ne le connais point; mais pour ce vol.....

—L'habitant achève sa phrase par une secousse de tête.

—Si vous saviez que cet homme est innocent, vous auriez dû venir rendre témoignage en sa faveur, observe le chef : il est trop tard maintenant.

—Pardon ! il n'est jamais trop tard.

—Qu'allez-vous faire ?

—Je vais raconter ce que je sais, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait. J'ai déjà consulté un avocat à ce sujet, et l'affaire va marcher. C'est sérieux, voyez-vous.

—Oui, cinq ans de pénitencier, murmure le charlatan un peu rêveur.

—Si nous pouvons vous aider en quelque chose, cher monsieur, dit le chef, nous le ferons de tout cœur. Tous les honnêtes gens doivent s'unir pour faire triompher la vérité comme pour écraser le mal.

—Ce que vous dites là est vrai, monsieur, observe à son tour l'un des habitants de Saint Thomas, et quand vous saurez ce que monsieur Pagé nous a raconté, vous jugerez comme lui et comme nous, que le muet est innocent ; plus que cela, vous comprendrez

qu'il est la victime de quelques monstres indignes d'être appelés des hommes.

Les voleurs se mordaient les lèvres.

—Il me tarde de savoir les moyens que vous avez de sauver ce pauvre jeune homme, recommence le chef. Je m'intéresse à lui sans beaucoup le connaître; je ne l'ai vu que quelquefois à l'auberge; mais sa figure me revenait. Et puis il est si triste de voir souffrir l'innocence.

—Ce ne sera pas long, réplique Pagé, je vais vous exposer les raisons que j'ai de parler comme je le fais.

Alors il dit que le matin même qui suivit la nuit du vol, lui Pagé, il avait sauvé un canot qui descendait à la dérive, plein d'eau, et que l'accusé, solidement lié avec de fortes courroies, était couché dans ce canot.

—Cela pouvait être une ruse du voleur, remarque l'un des brigands.

—Une ruse? reprend l'habitant; vous croyez ça, vous? Il avait les mains attachées derrière le dos, et les pieds presque coupés par les cordes. Une minute de plus, il se noyait; c'était fini: l'eau en passant sur l'em-

barcation la fit chavirer. J'ai encore le canot chez moi : une auge toute fendue, quoi ! Je ne voudrais pas faire dix arpents dedans, même avec un bon aviron à la main. Ce pauvre garçon pleurait de joie quand je l'ai déposé sur le rivage.....Ah ! il l'a échappé belle ! Il doit un beau cierge à son patron !

—Diable ! c'est étonnant, dit le chef.

—Oui, monsieur, c'est étonnant ; mais c'est comme cela, vous pouvez demander à Flavien Richard, si jamais vous le rencontrez ; il était sur la grève quand je suis revenu avec le noyé ; car j'appelle cela un noyé, moi, un homme qui se promène ainsi, tout enchaîné, dans un canot pourri et plein d'eau.

—Et l'on ne soupçonne personne à Lotbinière ?

—Les voleurs devaient être nombreux, car un gros garçon comme le muet ne se laisse pas garrotter par des femmes.

—Il paraît qu'une jeune fille qui demeure près de chez Asselin, a vu trois étrangers vers le soir ; même que ces polissons l'auraient embrassée pendant qu'elle trayait ses vaches, dans le coin du clos. On saura le court et le long de cette histoire : les avocats vont de-

mander un nouveau procès, et l'on fera paraître de nouveaux témoins. Si la justice est trop lente, le peuple abrégera les formalités...

—Vous serez un bon témoin vous?

—Moi? je sauve ce garçon, ou il n'y a pas de justice au monde. J'étais à la cour quand la sentence a été prononcée; j'avais un moment à perdre. Je suis bien content, aujourd'hui, d'avoir été curieux une fois dans ma vie. Je n'avais pas entendu parler de ce procès, mais j'ai bien reconnu le jeune homme. Je me suis fait expliquer l'affaire. J'ai demandé la date du vol, le nom de l'endroit où il a été commis, et j'ai compris de suite qu'il y avait méprise, et que le malheureux accusé était la victime des voleurs, plutôt que le voleur lui-même. Je ne me suis pas gêné de le dire, et je le dis encore, et je le dirai toujours. Je suis descendu à Québec exprès pour cela.

Le chef se leva, car tous s'étaient assis pour causer. Il tendit la main à Pagé:

—Vous êtes un brave homme! lui dit-il, je vous souhaite bonne chance.

Pagé offrit à son tour un verre à tous ceux qui se trouvaient dans la salle. Personne ne

crut devoir refuser. La conversation continua de plus en plus animée. Le soir arrivait. Voleurs, habitants et gens de cage soupèrent à *La Colombe victorieuse.* La vieille Labourique en fut malade de dépit. Debout dans sa fenêtre aux vitres poudreuses, elle épiait l'heure où sortiraient ses habitués oublieux. Elle attendit longtemps.

Picounoc a profité du moment où chacun se déplace, pour aborder la fille de l'hôtelière. Les yeux d'Emmélie l'attirent invinciblement. Il se plaît à regarder les boucles soyeuses de ses blonds cheveux ; il cherche à deviner les appâts de sa gorge. Ses regards insolents troublent la jeune fille, et elle se tient à distance. Il lui parle de l'ex-élève. Malgré elle, la blonde enfant rougit. Il veut la questionner ; mais elle se retranche dans un mutisme discret. Il vante les qualités du jeune homme, sa gaîté extraordinaire, sa franchise admirable. Ce système réussit mieux. On se plaît toujours à entendre dire du bien de ceux que l'on aime. Emmélie devient bientôt moins défiante et cause plus librement avec le rusé Picounoc.

Petit à petit une flamme nouvelle s'allume

dans le cœur du garçon débauché. Avec la passion de l'amour le plaisir s'éveille.

—Si j'étais venu le premier, pense-t-il, peut-être aurais-je eu l'amour de cette fille charmante : maintenant, il est trop tard, elle aime.... et c'est un homme de cage, comme moi, qu'elle aime ; c'est un garçon qui gagne sa vie dans les chantiers, comme moi !.....Batiscan ! j'aurais bien dû venir le premier !..... j'aurais été aimé !.....Comme Paul Hamel je suis capable de parler à une fille ; je ne suis pas plus sot que lui !

Emmélie voit bien qu'il se passe quelque chose d'inusité dans l'âme de son interlocuteur, car il est distrait et cause avec moins de verve. Elle croit prudent de se retirer, et, s'excusant, elle entre dans la cuisine en fredonnant une chanson.

Picounoc la suivit des yeux : le feu de son âme montait à sa tête et jaillaissait de ses prunelles.

De son côté le chef a remarqué l'hôtelière et la comparant à la Labourique, il voudrait cracher à la figure de la vieille de *L'Oiseau de proie*. C'est que la propriétaire de *La Colombe*

victorieuse est une belle femme, malgré son air de souffrance, et que le vieux Saint Pierre est un libertin.

Après le souper, les deux habitants de Saint Thomas laissèrent l'auberge. Les autres convives s'attardèrent à la table. Ce ne fut que vers neuf heures que Pagé sortit pour retourner au bateau où son cousin Richard devait le rencontrer. Il voulut partir plustôt, mais les voleurs le retinrent à dessein jusqu'à la nuit. Ils avaient besoin des ténèbres pour agir. Les ombres, les ténèbres, c'étaient leur élément. Ils y vivaient, s'y plongeaient, comme le poisson vit et se cache dans l'eau, comme l'oiseau nage et s'enfonce dans les airs.

L'un des brigands s'en était allé depuis une demi-heure déjà.

—Tu pars de bien bonne heure, Charlot, avait dit le chef, as-tu quelqu'amoureux rendez-vous ?

—Vous avez deviné juste,.. et je l'oubliais ! L'affaire du muet m'a complètement absorbé : je ne pensais plus à Paméla qui m'a juré d'être à la barrière Ste. Foye, au coup du canon.

—Tu as du temps devant toi.

—Pas trop. Il n'est pas galant de se faire attendre. Au reste, ma grande vertu, c'est la ponctualité : j'arrive toujours à l'heure voulue.

—On verra.

—Vous verrez.

Il salua et partit.

—Aie ! des amitiés à Paméla ! lui cria Poussedon.

—Un bec pour moi ! dit Lefendu.

Charlot se dirige vers la place où gisent sur le flanc, ou sur leur fonds plats, les divers petits bateaux venus de partout. La mer est basse ; il fait noir. Quelques rares lanternes jettent, comme celles d'aujourd'hui, de pauvres et tremblants reflets vers les endroits dangereux. On dirait les doigts des morts montrant les lieux où se cachent des poignards perfides. Charlot fouille de son pied mal chaussé la boue putride de cette grève. Il cherche quelque chose. Tout-à-coup il se penche, ramasse un objet qu'il ne voit point, mais qu'il trouve bon, et se glisse le long du quai, dans un angle tout obscur. Il attend. Un quart

d'heure s'est à peine écoulé, lorsqu'il voit passer devant une lanterne trop discrète, un homme qu'il ne reconnaît pas, mais qui doit être l'habitant du Cap Santé. L'homme se dirige vers la Place. Il marche en murmurant sur la grève ténébreuse.

—Pagé ! est-ce toi ? demande Charlot.

—Oui ! qui est là ? toi, Richard ?

—Oui ! viens donc par ici.

—Y a t-il plus beau ?

—Oui.

—Pagé dévie de la ligne droite qu'il suit, il se rapproche du quai : Où es-tu ? je ne te vois pas.

—Ici !.....

Pagé entre dans l'angle noir où se tient Charlot.:

—Diable ! Richard, te sauves-tu ?..... Il n'y a pas plus beau ici que là bas..... on enfonce dans la vase jusqu'aux genoux..... Je retourne prendre l'autre chemin.

Personne ne lui répond plus.

—Viens-tu Richard ? continue-t-il.....

Pas de réponse.

—C'est un tour que tu m'as joué..... tu me le paieras bien.

Il tourne le dos au quai et se dirige vers les berges. Alors Charlot s'avance sur le bout des pieds derrière lui. Il marche doucement, doucement, pour n'être pas entendu. Il a une main levée, et dans sa main, un cailloux. Quand il est assez près, il abat le cailloux de toute la force de son bras sur la tête du malheureux habitant qui tombe la face dans la vase. Charlot, transporté par l'ivresse du sang, frappe de nouveau sa victime évanouie. Quand il juge la vie éteinte dans ce corps couvert de blessures, il s'éloigne satisfait. Et en s'en retournant il pense : j'ai bien fait de ne pas me servir de mon arme à feu. Un cailloux cela tue aussi bien qu'une balle et fait moins de bruit.

VI

UNE LUEUR D'ESPÉRANCE.

En sortant de *La Colombe victorieuse*, le vieux Saint Pierre, le maître d'école, le charlatan,

Robert et les gens de cage étaient entrés à *L'Oiseau de proie*. La bonne femme Labourique leur dit en guise de bonjour : Vous avez trouvé le jeu beau.

Picounoc répondit : Pas le jeu comme les femmes ! Tordflèche ! qu'elle adorable blonde ! j'y retournerai.

—Pourquoi n'y êtes-vous pas resté ? répliqua la vieille fortement contrariée.

—Pour avoir le plaisir d'y retourner.

La Louise ne se montra point. Elle boudait ses vieux amis. Poussedon proposa d'aller passer la nuit dans la rue St. Joseph. Lefendu seconda la proposition. Les voleurs promirent de les aller rejoindre pendant la nuit. Picounoc était trop absorbé dans la pensée de la jolie blonde d'en face, pour trouver des grâces aux beautés douteuses de la petite rue St. Joseph. Il resta à *L'Oiseau de proie*. Le chef s'étant approché de lui, tous deux se mirent à causer, comme s'ils eussent été seuls. Racette s'était jeté sur le banc et, demi-couché, la tête appuyée sur sa main, il repassait dans son esprit, les incidents variés de sa nouvelle existence. Robert et le Charlatan parlaient

de la vente du sirop de la vie éternelle, et du prix élevé du bois carré. Picounoc dit au chef :

—Tordflèche ! Je suis mordu au cœur. Je donnerais dix ans de ma vie pour devenir le fidèle et légitime époux de cette jeune fille.

—Est-elle farouche ?

—Brrrrrr !..... farouche ! comme une levrette que les chiens ont chassée !.....j'ai voulu lui toucher le petit doigt, rien qu'un peu, comme cela, mademoiselle s'est retirée aussi vite que si je l'eusse brulée.

—Elle s'apprivoisera.

—Varenne ! elle ne comprend que le latin de Paul.

—Laisse faire ! elle ne sera pas deux ans derrière un comptoir d'auberge sans perdre un peu de sa rigidité.

—Tordflèche ! pense-t-elle que je vais attendre deux ans ?

Le chef se prit à rire.

—As-tu l'intention, dit-il, de brusquer l'attaque, et de prendre la place d'assaut ?

—Si j'étais certain de réussir, je ne dirais pas non.

—On pourrait peut-être s'entendre tous deux et agir de concert ?

—Avez-vous des intentions pour la mère ?

—Je ne vois plus qu'elle au monde. Je brûle d'un feu dix fois plus ardent que le feu de l'enfer. Je me sens dessécher depuis une heure, comme les arbres que les incendies dévorent.

—Rien que ça ?

—C'est un martyr épouvantable. Si je meurs ainsi je monte au ciel en corps et en âme.

—Hormis que votre corps ne soit tout consumé.

—Cette repartie amusa le vieux cynique qui reprit : Et tu crois qu'Emmélie aime l'ex-élève ?

—J'en suis trop certain.

—Alors ne te berce pas d'une espérance vaine, comme dit la chanson.

—Tordflèche ! c'est bien embêtant !

—As-tu du courage ?

—Si j'ai du courage ? En voilà une de-

mande ! J'en avais une provision considérable et je n'en ai pas dépensé une miette.

—As-tu de la sensibilité ?

—Une sensibilité extrême quand on me fait du mal ; pas la moindre quand je fais du mal aux autres.

—Si une jeune fille te suppliait, par tout ce qu'elle a de plus cher au monde ou ailleurs, de la respecter, et de t'en retourner gros Jean comme devant, que ferais-tu ?

—Pour cela, par exemple, Picounoc est le chevalier le plus parfait de la terre ; il n'entend pas badinage là-dessus.....Je la respecterais comme si elle était ma femme.

Un éclat de rire partit du fond de la salle. C'étaient Robert et le Charlatan qui trouvaient drôles les questions et les réponses des deux amoureux.

Au même instant la porte s'ouvre et Charlot entre. On ne peut rien lire sur sa figure impassible. Il jette les yeux autour de la pièce pour reconnaître ceux qui s'y trouvent. Ses bottes sont crottées, ses mains, sales et légèrement tachées de rouge. Il passe dans la

cuisine. On l'entend se laver. Le chef le rejoint dans cet appartement enfumé.

—L'affaire est-elle faite ? demande-t-il tout bas.

—Il en a pour son compte.

—Tu n'as pas été vu ?

—Pour qui me prenez-vous ?.....

—Je sais, je sais ! il fait noir !

—Noir comme chez le loup.

—Une balle ?

—Une pierre. Un cailloux fait exprès. Il est tombé du premier coup, et ne s'est pas relevé.

—As-tu continué ?

—Sans doute, et j'ai fait la chose en conscience. S'il n'est pas mort, il a la vie dure.

—Cet individu aurait fait acquitter le muet, et qui sait ensuite ce qui serait advenu.

Les deux brigands reviennent dans la salle d'entrée. Le chef était rayonnant.

—Prenons un coup à la santé de ce pauvre muet injustement condamné, dit-il, et fasse le ciel que son innocence soit reconnue !

La santé fut bue avec enthousiasme.

—Les gens des chantier sont bien des vices, remrqua Picounoc, mais j'aurais gagé dix piastres contre une que Djos n'était pas coupable.

—Viens ici, Picounoc, dit le chef en tirant le garçon nasillard par la manche de sa vareuse, nous n'avons pas fini de causer de nos adorables voisines.

—Batiscan! ne m'en parlez plus, la tête me fend, le cœur me brûle. Je vais devenir fut rieux.

—J'ai une chose à te proposer.

—Quoi?

—Si nous allions tous les deux à *La Colombe victorieuse*..... tu comprends?

—Je comprends que l'on nous flanquera à la porte.

—Non pas! nous irons comme tout le monde y peut aller. Nous souperons, nous veillerons, nous serons sages pour ne pas exciter les soupçons, et nous demanderons une chambre.

—C'est une idée.

—Il faut de la détermination.

—J'en aurai.

—Nous choisirons une nuit de pluie : la police se met à l'abri quand il pleut.

—Et nous choisirons une nuit où l'auberge de *La Colombe* n'aura point d'hôtes.

—Est-ce compris ?

—C'est fait. Tordflèche ! je m'en fiche ! je partirai de suite après, pour aller voir ma mère que je n'ai pas embrassée depuis quinze ans, et les embrassades finies, je remonterai dans les chantiers.

Pendant que le vieux Saint Pierre et le vagabond Picounoc, forment des projets infâmes, la jeune Emmélie et sa mère entrent dans leur chambre modeste pour se reposer des fatigues de la journée. Elles ne regrettent pas d'avoir vendu leur terre, car la maison qu'elles viennent d'ouvrir est passablement achalandée. L'avenir leur apparaît plus serein que le passé. Emmélie songe à son nouveau cavalier. L'ivresse de ce premier amour la transporte dans un monde enchanté. Déjà elle se brode une existence toute de bonheur et de joie. O douces espérances des cœurs aimants ! ô doux rêves du jeune âge ! que vous apportez de charmes à la vie ! que vous semez de

fleurs sur nos pas ! et que l'on est heureux de ne pas deviner comme vous vous envolez vite ! Emmélie et sa mère venaient de céder aux douceurs du sommeil; lorsque trois coups violents firent trembler la porte de l'auberge. Le sommeil s'enfuit comme l'oiseau qu'effraie la détonation du fusil. Elles se levèrent en tremblant et vinrent ouvrir en se mettant sous la garde de Dieu.

Pendant que, par dérision, l'on boit à la santé du muet, dans l'auberge de la mère Labourique, couché sur un grabat sale et dur, dans une cellule humide, un infortuné jeune homme pleure en silence. Les ténèbres enveloppent la vieille prison de la rue St. Stanislas ; mais ces ténèbres n'ont rien d'affreux comparées à celles qui remplissent les tristes corridors et les cachots infects de l'asile des criminels. Et le jeune homme réfléchit sur la malice et l'aveuglement du monde. Il se demande, dans son ignorance, pourquoi Dieu permet que le mensonge et l'injustice triomphent de la vérité. Il sent bien qu'il a des fautes à expier et que le châtiment, de quelque part, ou sous quelque forme qu'il vienne, le purifiera. Il se soumet car il est repentant.

Un profond silence règne autour de lui, silence effrayant comme celui de la tombe. Il n'entend pas le vent murmurer à travers les barreaux de fer de la fenêtre: la nuit est calme. Il voudrait que la tempête s'élevât. Il entendrait peut-être, comme des échos perdus et lointains, les plaintes des rafales; et ces plaintes se mêleraient aux siennes comme des voix amies et pleines de pitié. Le malheureux s'attache à tout: le prisonnier qui est seul dans son cachot se fait des amis du liseron qui s'étiole devant sa fenêtre étroite, de la brise qui dessèche, aux jours d'été, les parois humides de son tombeau, et du grillon qui crie sous la pierre de la porte.

Le muet, car c'est lui qui pleure en silence, s'attendait à chaque instant de partir pour le pénitencier. Il croyait que chaque jour nouveau, que chaque nouvelle nuit étaient les derniers qu'il allait passer dans son cachot. Il frémissait à la pensée de l'infamie dont son front allait être marqué. Il s'endormit en songeant à sa mère, et son sommeil fut paisible. Dès que le jour parut, la porte de sa cellule s'ouvrit et un prêtre entra. Le muet était levé depuis assez longtemps et priait à

genoux devant un petit crucifix qu'on lui avait permis d'accrocher au mur. Le prêtre s'agenouille près de lui. Tous deux s'asseyent après quelques minutes. Le muet est triste, le prêtre a un reflet de joie dans les yeux. Il prend la main du prisonnier et la serre amicalement :

—Ayez confiance, mon enfant, dit-il, Dieu ne vous abandonnera pas. Il semble vouloir faire triompher votre innocence.

Le muet regarde le prêtre avec étonnement. Le ministre du Seigneur continue : Un habitant du Cap Santé est venu à Québec, et il raconte qu'il vous a sauvé d'une mort inévitable et barbare.

Le muet rayonne de joie et regarde le crucifix.

—Déjà l'esprit public se réveille, ajoute le prêtre, et l'on veut savoir ce qu'il y a de vrai dans ce récit. Malheureusement l'habitant qui peut vous sauver est dans un état des plus lamentables. Il a été assailli et battu cruellement, hier soir. On l'a cru mort. Il est à l'hôpital. Les médecins ne savent encore s'il recouvrera la connaissance, et s'il pourra

parler. Cet événement fait sensation, et confirme en quelque sorte la vérité des paroles qu'aurait dites ce brave homme. Il est évident que les voleurs ont intérêt à le faire disparaître. On n'explique pas autrement l'assaut dont il a été la victime. Votre départ sera nécessairement retardé, et probablement que l'on vous fera un nouveau procès.....

Le prêtre parle longtemps encore au prisonnier, et fait descendre dans son cœur brisé un rayon d'espérance.

VII

LA VICTIME DE CHARLOT

Quelques minutes après l'assaut commis sur la personne de Pagé, dans les ombres du soir, près du quai dont la marée basse doublait la hauteur, Flavien Richard arriva au Cul de Sac et monta sur l'un des bateaux passagers.

—Es-tu seul ? demanda quelqu'un.

—Oui ; pourquoi ?

—Qu'as-tu fait de Pagé ?

—Pagé ? Je ne l'ai pas vu de la soirée. Il devait aller à l'auberge nouvelle, à *La Colombe victorieuse*.

—Et tu ne l'as pas vu ?

—Tonnerre ! je ne l'ai pas vu un brin.

—Vous vous êtes parlé il n'y a pas un quart d'heure.

—Rêves-tu, toi ?

—Voilà qui est drôle ! On a entendu Pagé qui demandait :

—Est-ce toi, Richard ? Et une voix a répondu : oui.

—Cette voix n'est pas la mienne, bien sûr. Et Pagé n'est pas ici ?

—C'est ce qui nous étonne.

—Il faut voir s'il ne lui serait pas arrivé quelque malheur. Dans ces villes, il se trouve tant de scélérats ! Et qui sait si le hazard ne l'a pas fait rencontrer des vrais voleurs ? Si ces gens le connaissaient et savaient qu'il peut faire élargir le muet, croyez-vous qu'ils ne le tueraient point ?

—Prenons un fanal et visitons la grève.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Un fanal est allumé et plusieurs habitants descendent sur la rive.

—Allons vers le quai d'en haut ; les voix paraissaient venir de là.

Celui qui disait ces paroles prend le devant, et les autres le suivent. La chandelle de suif qui brûle dans le fanal de ferblanc rond et percé à jour comme une broderie, n'éclaire guère le rivage sombre, et le mythologiste qui aurait vu passer, dans la nuit, ces ombres silencieuses guidées par une pâle et tremblante lumière, se serait cru transporté sur les bords du Styx, à l'heure où Charon guide à sa barque les âmes de ceux qui ne sont plus. La mer commençait à monter : on entendait au large, par moments, quelques avirons attardés. Des rues voisines montait encore un bruit de pas de moins en moins assourdissant. Soudain un cri s'élève et les ombres dispersées se réunissent autour du fanal qui paraît jeter un plus vif rayon. On voit les hommes se pencher ; on les entend murmurer. Puis ils reviennent au bateau, marchant ensemble à pas lents, et comme chargés d'un pesant fardeau. Ils avaient trouvé le malheureux Pagé, sans connaissance et couvert de sang et de boue,

à quelques pas du quai désert, près du flot montant. Les suppositions allèrent leur train. La police fut de suite informée de l'accident. Elle descendit à l'auberge de *La Colombe*. C'est alors que l'hôtelière et sa fille furent brusquement tirées de leur premier sommeil. La police fit de nombreuses questions à la femme épouvantée du forfait qui venait d'être commis. Elle répondit avec la sincérité d'une âme parfaitement honnête. Et que pouvait-elle dire ? Elle ne connaissait personne ; elle voyait pour la première fois chez elle la plupart de ses hôtes. Seulement, elle avait vu entrer souvent depuis quelques jours, à *L'Oiseau de proie*, celui que l'on appelait Picounoc, et l'autre qui paraissait un vieillard. Elle dit que l'on avait parlé du muet, et que l'habitant voulait le faire sortir de prison à cause de son innocence. Elle dit que l'un d'eux, un grand noir, était sorti quelques minutes avant les autres et n'était plus rentré.

Les hommes de la police se retirèrent. Ils n'étaient que deux. L'hôtelière et la jeune Emmélie ne purent retrouver le sommeil. Le spectre de ce pauvre habitant assassiné, passait et repassait sans cesse devant leurs

yeux, avec ses blessures larges et saignantes. La nuit fut longue et pénible pour les deux femmes.

En sortant de *La Colombe victorieuse*, les deux agents de la police se dirigent vers l'*Oiseau de proie*. La porte de cette maison n'est pas encore fermée, et les brigands vident avec une indifférence affectée leurs verres de rum réduit. Ils entrent. Les brigands font bonne contenance. Pourtant une légère pâleur couvre la figure méchante de Charlot. La police essaye de se renseigner et veut les faire parler ; mais les rusés coquins se tiennent sur leur garde, et laissent le chef répondre à toutes les questions. Cependant l'un des agents ayant demandé brusquement à Charlot pourquoi il était sorti de l'auberge avant ses compagnons, Charlot paraît embarrassé et répond :

—Parceque j'avais besoin de sortir.

—Et où êtes-vous allé en sortant ?

—Je suis venu ici.

—Pourquoi n'avez-vous pas attendu les autres ?

—C'est mon affaire : je suis libre de sortir quand il me plaît, ou d'attendre qui je veux.

—Vous êtes notre prisonnier !

—Embrouille ! hurle le chef.

Les cinq brigands, à ce cri, se ruèrent sur la police qui s'enfuit.

Le lendemain, toute la ville connaissait la tentative d'assassinat de la veille. Le motif en paraissait évident à tout le monde : les auteurs du vol voulaient faire disparaître un témoin dangereux. Le muet n'était pas le coupable : la sentence était injuste. Une chaude sympathie fut acquise au malheureux jeune homme enfermé dans la prison. Un grand nombre disait : Il faut un nouveau procès ! il faut une enquête sérieuse ! Beaucoup voulaient que le condamné fut immédiatement mis en liberté.

Pagé fut transporté, la nuit même, à l'hôpital de la marine, et des médecins furent appelés. Il était toujours évanoui. Si l'on eut retardé d'une heure à le chercher, la mer montante aurait passé sur lui, et le flot eut achevé l'œuvre du brigand. C'était ce qu'espérait l'assassin. Il regrettait maintenant d'avoir négligé une précaution bien naturelle, et se demandait pourquoi il n'avait pas traîné sa

victime au fleuve. Les blessures de Pagé furent trouvées graves, dangereuses, mais aucune n'était nécessairement mortelle. Au premier coup d'œil, la tête paraissait n'être qu'une masse informe, hideuse et sanglante. Mais le fil d'argent rapprocha les lèvres béantes des plaies ; l'eau tiède nettoya la chevelure souillée et la face bleuie, et les emplâtres dissimulèrent le crâne chauve. L'inflammation du cerveau était à craindre. Les médecins s'efforcèrent de la prévenir. Ils passèrent toute la nuit au chevet du blessé.

La nouvelle de cet événement se propagea vite dans les campagnes. Elle fit sensation à Lotbinière et au Cap-Santé. Asselin l'apprit en revenant du moulin à farine, avec une pesante *moulée* (mouture). Ce fut Pierre Fanfan qui la lui raconta. Tout le reste de la route, le tuteur infidèle resta plongé dans une profonde inquiétude. Il songeait que le muet, s'il était innocent et mis en liberté, n'aurait guère de peine ensuite, grâce à la sympathie générale, à se faire reconnaître pour son pupille et l'enfant de Letellier. Mais il cherchait en vain quels pouvaient être les voleurs, et le récit de Noémie Bélanger lui revenait à la

mémoire. Il ne parla de Pagé, ni du muet à personne, pas même à sa femme. Il ne voulait pas aider la rumeur à se répandre : il aurait désiré la tuer. Mais la rumeur est insaisissable. Elle se glisse comme le serpent ou vole avec la rapidité du ramier sauvage. Elle s'étend comme un nuage, éclate comme la foudre et se multiplie comme l'écho. C'est un filet d'eau qui perce la pierre ; c'est un sillon qui s'élargit toujours, un torrent que nulle digue ne peut arrêter.

Cependant Bélanger avait hâte de voir Asselin. Il alla le trouver à sa grange.

—Sais-tu la nouvelle ? lui demanda-t-il.

—Non, quelle nouvelle ?

—André Pagé, du Cap-Santé, a été assassiné à Québec.

—Vraiment ?

—Rien de plus vrai : Baptiste Miquelon l'a vu. Il n'est pas mort encore, mais il est bien risqué.

—C'est bien malheureux !

—Ce n'est pas tout. Il paraît que ton voleur est innocent, et qu'il va être mis en liberté.

—Le muet ?

—Oui ?

—Comment cela ? On a trouvé mon argent sur lui.

Bélanger répéta ce que disait la rumeur. Quand il revint chez lui, il était convaincu du désappointement de son voisin, et commençait à soupçonner son honnêteté. La jolie Noémie ressentit une grande joie en apprenant que l'on avait des doutes sérieux sur la culpabilité du pauvre muet. Elle recommença à chanter, et sa voix fraîche égayait la maison silencieuse depuis plusieurs jours. Alors les parents et les amis du pupille, qui avaient cru retrouver l'enfant de Letellier dans la personne du muet, songèrent qu'ils pouvaient bien avoir eu raison.

VIII

LUXURE ET CHASTETÉ.

Les gens de chantier, après avoir passé quelques semaines dans la ville, à boire et à s'amuser, reprenaient tour à tour le chemin de

leur village. Quelques uns, dans leur prodigalité coupable, avaient oublié de garder quelques écus pour payer leur passage. Tous s'étaient habillés de neuf chez les marchands de hardes faites de la basse ville. Plusieurs, cependant, se défiant des embûches de la volupté, ne déliaient pas les cordons de leur bourse, au sourire perfide de l'amour qui se vend, et se hâtaient de laisser la ville.

Ces braves jeunes gens prêtaient l'argent qu'ils avaient économisé, et chaque année voyait grossir leur petit trésor. Après cinq ou six hivers passés dans les chantiers, ils se trouvaient en état d'acheter une terre à des conditions avantageuses, et ils prenaient femme. Malheureusement ce n'était pas le grand nombre qui agissait avec cette prudence.

L'ex-élève, au lieu d'économiser, avait fort dépensé depuis qu'il travaillait dans les bois. Il était l'enfant gâté de bien des Calypso qui n'avaient rien des grâces de l'antique déesse, et l'adoraient jusqu'au dernier sou, pas au delà. Mais le châtiment de Djos le blasphémateur lui ouvrit les yeux. Il réfléchit, et le fruit de ses réflexions fut un changement de vie complet, une conversion sincère. Ses tendres

amies de Québec ne le virent plus. Elles en furent étonnées et demandèrent à Picounoc, à Poussedon, à Lefendu et à tous les autres que la grâce de Dieu n'avait pas touchés, la raison de son infidélité. Quand elles apprirent que le frivole garçon avait un amour sérieux, elles rirent beaucoup et crurent à un prochain retour.

Cependant l'ex-élève était véritablement épris, et l'image d'Emmélie se dessinait toujours devant ses regards et lui semblait enveloppée d'un nimbe lumineux. Il alla voir sa famille, et remit une jolie somme à son vieux père étonné qui faillit pleurer de joie. Mais une force irrésistible l'attirait à Québec. Sa gaité avait un peu de mélancolie : il émaillait moins de latin ses reparties joyeuses. Il revint à la ville et Emmélie lui avoua qu'elle s'était ennuyée. Ils causèrent longtemps assis près de la fenêtre. Ce qu'ils dirent, je l'ignore. Ils parlaient à voix basse et souriaient toujours. Leurs regards se rencontraient souvent et se confondaient comme deux sources vives, sorties de deux rochers opposés. Dehors, le ciel était noir et sans soleil : il pleuvait ; mais il y avait de la sérénité dans leurs jeunes

figures, et leurs âmes étaient ensoleillées. Avant de se séparer, ils échangèrent des gages de fidélité. L'ex-élève venait d'acheter un superbe mouchoir de soie rouge ; la jeune fille avait un mouchoir blanc garni d'une fine dentelle. Les deux foulards cachaient, dans leurs plis soyeux, quelques gouttes de parfums, et quand les jeunes gens défaisaient ces replis, les senteurs s'échappaient en bouffées enivrantes. L'ex-élève demanda à Emmélie son mouchoir en signe de constance. Emmélie n'osa pas refuser, mais, en badinant, elle s'empara du foulard de soie rouge et ne voulut plus s'en séparer. L'ex-élève partit, promettant de revenir encore dans une quinzaine de jours.

—Si la pluie continue, il fera noir cette nuit, dit le vieux Saint Pierre à Picounoc qui répond :

Ce sera le moment de tenter la fortune. Il faut se hâter, car je pars demain pour aller voir ma mère. Quinze ans sans la voir, c'est long.....pensez-y !

—Et ton père ?

—Mon père ?.....Est-ce que je sais, moi, si j'ai un père ?

—Tant mieux! il ne te maudira pas.

Le chef des voleurs et l'homme de cage viennent de se rencontrer au coin de la rue Sous-le-fort. Ils se rendent ensemble à l'auberge de l'*Oiseau de proie*. Il ne restent pas longtemps dans cette maison. Ils ont peur du silence et besoin de distractions, car le projet infâme qu'ils nourrissent dans leur esprit, depuis quelques jours, les trouble et les effraie. Ils ne veulent pas reculer. C'est une fausse honte qui les retient. Le chef craint de passer pour un lâche aux yeux de son jeune complice, et Picounoc ne veut pas être taxé de vantardise et de poltronnerie par son vieil ami. Ils entrent enfin à l'auberge de *La Colombe victorieuse*. C'est le soir. Ils demandent à souper, mangent assez peu, mais boivent beaucoup. Picounoc suit tous les mouvements de la gracieuse jeune fille. Le chef cherche la femme timide et réservée. Tous deux songent aux moyens de mettre à exécution leurs desseins criminels. Ils ne parlent guère. Quelques habitants entrent. Les scélérats en ressentent du dépit. Les femmes, sans défiance, s'efforcent de paraître aimables, et de bien servir leurs hôtes, afin d'assurer un bon

nom à leur maison nouvelle, et d'attirer des pratiques nombreuses. Elles ne se doutent pas du malheur affreux qui les menace. Pendant toute la soirée des gens entrent et d'autres sortent. Personne ne demande de chambre pour la nuit.

—Attendons toujours, dit le chef à Picoinoc, bientôt les derniers s'en iront, alors nous prendrons nos lits. Il ne viendra plus personne, il passe dix heures.

En effet, un instant après, Saint-Pierre et le garçon de chantier restent seuls. Ils expriment leur désir de passer la nuit à *La Colombe victorieuse*, donnant pour raison, la distance qu'ils ont à parcourir, et la pluie qui tombe par torrents. L'hôtelière les conduit à une chambre propre et bien aérée. Un lit large et garni d'un couvre-pieds blanc remplit un coin de cette chambre ; un lave-mains, deux chaises, une petite table, en complètent l'ameublement. La porte de l'auberge est fermée et les chandelles s'éteignent, comme de pâles étoiles s'éteignent dans le ciel qui se couvre. Le silence enveloppe la maison.

—As-tu étudié les lieux ? demande Saint-Pierre à son compagnon.

—Leur chambre est à gauche, en sortant, répond à voix basse le misérable Picounoc. Et l'entretien continue ainsi :

—Es-tu bien déterminé ?

—Je mourrai après s'il le faut. Et vous ?

—Je l'aurai de gré ou de force.....et je ne mourrai pas après.

—Si la porte est fermée à clef ?

—On trouvera un prétexte quelconque pour faire ouvrir. L'une des deux se lèvera : on la saisira.....Un mouchoir sur la bouche.....un pistolet sous la gorge..... Il faut réussir. Il serait ridicule de faire tant de démarches pour ne recevoir qu'un pied-de-nez.

—Dans ce cas il vaut autant essayer de suite.

—Allons !

Et les deux scélérats se rendent sur le bout des pieds, à la porte de la chambre où se sont retirées les deux femmes vertueuses. Ils prêtent l'oreille. Les femmes récitent à demi-voix le chapelet de la Sainte Vierge. Picounoc frissonne.

—As-tu peur ? vas-tu reculer ? lui dit le

vieux polisson. Attends un peu ! on va voir si le chapelet pourra les sauver.....

Il essaye de lever la clenche de la porte. Elle est tenue par un loquet. Les femmes prudentes s'étaient enfermées. Il frappe discrètement.

—Que voulez-vous, demande l'hôtelière ?

—Nous sommes décidés à partir, et nous désirons vous payer, répond le chef.

La porte s'ouvre. L'honnête femme fait un pas en arrière en voyant les visages bouleversés de ses hôtes.

—Picounoc est garçon, moi je suis veuf, nous voulons vous épouser, repart Saint-Pierre, d'un ton cynique.

—Je ne vous comprends pas.

—Je vous aime ! dit le vieux damné, avec transport.

—Allez vous-en ! crie la femme en repoussant la porte.

Mais la porte ne se referme point, et les deux bandits entrent dans la chambre encore chaste.

—Va chercher du monde, dit l'hôtelière à sa fille.

—C'est inutile, reprend Picounoc, la porte ne s'ouvrira pas ; nous sommes les plus forts, et nous vous aimons

—Si vous nous aimez, dit la jeune fille, respectez-nous.

—Je vous en conjure, s'écrie la malheureuse mère, n'outragez pas ma fille !..... c'est mon seul bien, c'est mon seul amour, oh ! respectez-la !..... Elle est pauvre et sa vertu est son unique fortune !

—C'est l'affaire de Picounoc, répond le vieux.

Emmélie, les mains jointes, regarde le jeune homme d'un air suppliant :

—Pour l'amour de Dieu ! sortez, dit-elle ; nous sommes des femmes faibles et sans défense, vous êtes des hommes forts et généreux ; vous n'abuserez pas de votre force ; vous ne nous ferez point de mal, vous aurez pitié de nous !

Picounoc interdit, hésite :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie la mère, n'y a-t-il donc personne qui nous entende ?

Emmélie pleure et supplie toujours. Devant

tant d'innocence et de vertu, le crime perd son audace, la passion, sa fureur. Picounoc dit au vieux brigand :

—Venez vous-en !

Emmélie tombe à genoux ;

—Que Dieu vous bénisse ! dit-elle.

Saint Pierre veut retenir son complice et lui rendre sa première insolence :

—Paul Hamel, ton camarade, t'en aura de la reconnaissance, insinue-t-il.

A ce nom, la jalousie entre dans le cœur du jeune garçon :

—Pourquoi l'aimez-vous tant, lui ?.....pourquoi ne m'aimez-vous pas, moi ? dit-il brusquement à la jeune fille.

—Je suis encore libre, murmure la pauvre enfant épouvantée.

—Si je savais !.....si je pouvais espérer !

—Oh ! soyez honnête, soyeux généreux, vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir !

Picounoc se dirige vers la porte :

—Je m'en vais, dit-il au vieux libertin, venez vous-en !

—Lâche! tu n'es pas un homme! repart Saint Pierre. Si l'ex-élève était à ta place, le désespoir d'Emmélie ne serait pas si grand, va!

La criminelle insinuation rend à Picounoc ses mauvais instincts:

—C'est vrai! dit-il, pas de grâce!

Emmélie s'était approchée de la fenêtre, elle brise un carreau et jette un cri terrible. Les brigands la saisissent d'une main violente et la ramènent au milieu de la chambre. Mais la mère, à son tour, pousse une clameur qui retentit au loin.

Les deux vauriens demeurent un moment interdits. Des pas précipités se font entendre sur le trottoir. Ils approchent vite. Un nouveau cri s'élève dans la chambre violée, et des coups, frappés avec force dans la porte de l'auberge, y répondent aussitôt. Picounoc et Saint Pierre abandonnent leurs victimes, descendent dans la cour et se sauvent en escaladant la clôture de planches. L'hôtelière alla ouvrir: il n'y avait plus personne. Elle ne put se défendre d'une vague peur. Il pleuvait

toujours et l'on n entendait que le bruissement de la pluie sur les toits de ferblanc.

Le chapelet avait sauvé les deux honnêtes créatures.

IX

VOX POPULI VOX DEI

Quelques jours se sont écoulés depuis que Pagé, blessé grièvement, gît à l'hôpital sur un lit de souffrances. Son état, lamentable encore, n'est cependant plus désespéré. Des soins attentifs ont éloigné les complications fatales, et l'on prévoit le moment où l'infortuné pourra faire connaître aux citoyens anxieux le guet-apens dans lequel il est tombé. Mais ce qui préoccupe le public, c'est l'histoire fausse ou vraie du sauvetage de ce jeune prisonnier muet qui languit dans un cachot, en attendant le départ pour le pénitentier. La rumeur vole de toutes parts, et sa voix, de plus en plus retentissante, se fait entendre jusque dans les villages les plus solitaires. Un

sentiment de compassion incline tous les cœurs vers le pèlerin, et l'on craint que les témoins qui doivent le sauver ne disent plus, devant les juges, ce qu'ils affirment maintenant. Une auréole éclatante, l'auréole du martyre, entoure le front de l'innocente victime. Cent diverses suppositions, cent récits divers sont répandus au sujet des voleurs et des moyens qu'ils ont pris pour s'assurer l'impunité. On accable de questions les gens qui vont à la ville, car c'est de la ville que viennent presque toutes les nouvelles, bonnes ou mauvaises.

Dès que Pagé put supporter, sans trop de fatigue, un interrogatoire un peu prolongé, un officier de justice se rendit auprès de lui pour recevoir sa déposition.

Pagé ne put jeter aucune lumière sur la tentative d'assassinat dont il avait été l'objet. Il ne se connaissait pas d'ennemis. Ce détail ne fut pas jugé inutile par un homme de la police secrète qui assistait à l'interrogatoire.

—S'il n'a pas d'ennemis, pensa-t-il, ce sont les voleurs qui l'ont assailli, et si ce sont les voleurs, ils étaient à l'auberge de *La Colombe victorieuse*. Celui qui l'a appelé dans l'ombre,

près du quai, savait qu'il devait passer sur la grève à cette heure de la soirée. Comment pouvait-il le savoir? Pagé était arrivé à Québec vers le soir. Il était entré à *La Colombe victorieuse* et s'y était attardé malgré lui. Il n'avait pas été ailleurs ce jour-là.

L'officier écrivit mot à mot, le récit de Pagé quand il raconta, jusque dans les moindres détails, comment il avait trouvé le muet se noyant dans un canot submergé, et comment il l'avait sauvé. On avait fait venir Richard. Il confirma pleinement la déposition de son ami. Pour ne rien laisser dans l'ombre, on avait demandé à Richard de prouver qu'il ne se trouvait pas sur la grève au moment où l'assassinat avait eu lieu. Il est évident, pensa le limier de la police que Richard ne se fut pas nommé, s'il eut voulu commettre un meurtre. Au reste Richard n'eut pas de peine à faire la preuve que l'on demandait. Pagé voulut s'y opposer, disant que c'était faire injure au caractère loyal de son concitoyen, mais la justice a des exigences terribles.

L'innocence du muet ressortit de la manière la plus évidente de ce minutieux interrogatoire. Le peuple de la ville s'émut, et demanda

que cette malheureuse victime des méchants fut mise en liberté, sans plus de retard ni de formalités. Il y eut des rassemblements aux coins des rues, et l'on se porta en foule à la vieille prison. Le shérif arriva bientôt. Il voulut haranguer la masse et la disperser. Des cris formidables s'élevèrent. Il eut peur. On voyait, au-dessus des têtes, des pièces de bois fortes comme des béliers.

—Quand la justice se trompe, criaient des voix, c'est au peuple à réparer ses erreurs !

—D'autres disaient : La justice est aveugle, mais nous voyons clair, nous autres !

Et d'autres : Soyez aussi fins que vous avez été sots : trouvez les coupables après avoir puni l'innocent.

Et d'autres encore : *Vox populi vox Dei !...* Le peuple le veut, ouvrez les portes de la prison.

Il y avait des moments de grande anxiété. Tout à coup l'on aperçoit, dans le cadre noir de la sombre porte, une figure douce et pâle : C'est lui ! hurle la foule, et un immense hourra ! monte jusqu'au ciel, et l'antique prison tressaille jusqu'en ses fondements. Le

muet est enlevé et porté sur les épaules de la foule triomphante. Il pleure. Ce changement subit de fortune le touche extraordinairement. On le porte loin. Quand il aperçoit l'église paroissiale, il fait signe qu'il désire y entrer. La foule s'agenouille avec lui au pied des autels. Le prêtre qui l'a visité dans son cachot sort de la sacristie, et reste stupéfait à la vue de cet empressement inaccoutumé du peuple à visiter le temple du Seigneur. Il aperçoit le muet et comprend tout. Il vient à lui, le presse sur son cœur, récite à haute voix une prière d'action de grâce, et emmène chez lui le prisonnier libéré. La foule se dispersa. L'homme de la police secrète qui avait assisté à l'interrogatoire, alla frapper au presbytère et demanda à voir l'hôte nouveau du curé. Cet excellent prêtre était le même qui avait pris sous sa protection Geneviève et Marie-Louise, et leur avait ménagé un asile à la campagne.

L'homme de la police fait de nombreuses questions au muet, et s'avise de lui demander s'il connaît les voleurs. Il est atterré en quelque sorte de la réponse du muet, qui fait un signe affirmatif, et il demeure silencieux pendant une minute.

—Sont-ils nombreux ? demande-t-il.

Le muet ouvre la main, montre les cinq doigts.

—Ils sont cinq ?

Le muet affirme de la tête, puis, fermant le pouce et l'index, élève les trois autres doigts, et montre du côté de Lotbinière.

—Ils étaient trois pour commettre le vol ?

Même signe affirmatif.

—Pouvez-vous les retrouver, les reconnaître, me dire où ils se cachent ?

Le muet fait signe que oui. Le limier n'en peut croire ses yeux. Il éprouve une joie indicible.

—Je vais enfin, pense-t-il, purger la ville de cette canaille..... Ils seront fins s'ils m'échappent !.....

Depuis longtemps, en effet, ces brigands exerçaient avec impunité, aux dépens des honnêtes gens, leur infâme métier, et ils avaient déjoué toujours, et toujours dépisté, grâce aux travestissements de toutes sortes dont ils usaient, les recherches de la police et les précautions de tout le monde.

Le limier pria le muet de le conduire au repaire des voleurs. Ils sortirent. A quelques pas du presbytère, dans l'escalier de la côte de la Montagne, le muet voit monter aux côtés d'un homme vêtu d'étoffe grise, une jeune fille humblement mise, mais d'une tournure fort remarquable. Son cœur à la reconnaître est encore plus vif que ses yeux. La fillette s'arrête soudain. Ses regards viennent de rencontrer les regards mélancoliques du joli garçon : Le muet ! Joseph ! fit-elle tout haut, dans sa surprise. Bélanger qui compte en les montant les degrés nombreux de l'escalier, en oublie le nombre.

—Où ? demande-t-il.

Noémie n'a pas le temps de répondre ; le muet est près d'elle et lui tend la main avec une émotion et un plaisir qu'il ne cherche pas à déguiser. La jeune fille met dans cette main franche ses doigts délicats, et elle dit à son ami qu'elle est bien heureuse de le voir rendu à la liberté. Elle lui affirme aussi qu'elle ne l'a jamais pensé coupable. Le muet repose sur elle un regard de sincère reconnaissance. Bélanger le félicite à son tour, et l'invite à venir à Lotbinière. Noémie réitère

l'invitation, et le rayon de son œil noir est plus éloquent encore que sa douce voix.

Le muet conduisit l'homme de la police secrète à l'auberge de l'*Oiseau de proie*. L'hôtelière était seule : le bouge était désert. La vieille Lebourique pousse un cri de joie en se levant de son fauteuil disloqué et court vers son ancien protégé :

—Mon Dieu Seigneur ! c'est toi, Djos?...Ah ! je savais bien que tu n'étais pas un voleur, ni un méchant garçon !.....moi qui t'ai presque élevé !.....moi qui te regarde comme mon enfant !.....Oui, monsieur, continue-t-elle, en s'adressant au compagnon du muet, oui, monsieur, ce garçon-là.....c'est comme mon enfant !.....je suis une mère pour lui, une vraie mère.....Vous pouvez croire que j'avais du chagrin de le voir condamner comme voleur, moi qui suis si honnête femme, Dieu merci au bon Dieu ! Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, que ma maison passât pour avoir abrité, ne fut-ce qu'un jour, un voleur, ou un débauché, ou..... non !

Et elle embrasse le muet qui est tenté de la repousser, mais se laisse faire pour ne pas

éveiller de soupçons dans l'esprit de cette vieille hypocrite.

—Il faut que je te traite un peu ! ajoute-t-elle. Approche du comptoir avec monsieur ! Venez ! venez ! que voulez-vous prendre ? j'ai le meilleur rum du monde.....c'est pur ! c'est fort ! c'est épais ! ça file, quoi ! comme un sirop. Tu le sais, Djos ? Elle verse quatre verres.

—Pour qui tout cela ? se demandent le muet et le limier.

Ils sont vite tirés de leur souci.

—La Louise ! crie l'hôtelière, viens trinquer avec Djos ! notre ancien petit Djos.....

La Louise arrive. Elle donne la main au muet en s'efforçant de rougir et de paraître intimidée : elle n'est que ridicule et gauche. La vieille aubergiste ingurgite le quatrième verre. Le limier questionne adroitement les femmes de l'auberge et s'efforce de savoir les noms de quelques uns de leurs habitués. Les deux femmes sont rusées. Elle ne compromettent personne. Au reste, elles se sont entendues d'avance, dans la prévision de ce qui arriverait un jour.

X

MERCI ! JE NE VEUX PAS ETRE LONGTEMPS.

Le vieux Saint Pierre et Picounoc sortirent de l'hôtel de *La Colombe victorieuse* avant que la lumière du jour jetât ses premières gerbes de rayons dans les sombres et étroites rues de la basse-ville. Il pleuvait encore, et l'on entendait le clapotement des vagues contre les quais. La rue Champlain était déserte, et personne ne vit sortir les deux infâmes. Le chef, de mauvaise humeur, reprochait au jeune homme son manque de fermeté. Picounoc regrettait presque de s'être laissé toucher un instant par les prières et les pleurs de sa belle victime. Ils traversèrent la rue et frappèrent à la porte de l'*Oiseau de proie*.

—Une belle heure pour entrer dans les honnêtes maisons ! dit en souriant la vieille aubergiste.

—C'est qu'on n'y entre pas ! répond le chef.

—Soyez tranquille, la mère, votre vertu

sera d'autant plus respectée qu'elle est moins respectable, ajoute Picounoc.

—Canaille, va ! répond la vieille, tu mériterais de !.....

L'hôtelière de *La Colombe victorieuse* et sa fille font pitié à voir. Pâles, les cheveux en désordre, ramenant sur leurs poitrines, comme pour se protéger encore, leurs vêtements jaloux, elle sanglotent toutes deux. Un tremblement convulsif saisit par moment la pauvre Emmélie. Alors elle jette ses bras autour du cou de sa mère, et, silencieuse, paraît invoquer encore la protection du ciel. Les heures de cette nuit affreuse furent longues comme des siècles. Le temps n'est rien en soi et ne dure que par comparaison. Une minute de souffrances est plus longue en effet qu'une heure d'ivresse. Et voilà pourquoi, à la fin du monde, quand il n'y aura plus que le ciel et l'enfer, ceux qui ne seront pas entièrement purifiés, souffriront, en un clin d'œil, des supplices qui leurs sembleront égaux en durée à des heures, à des jours ou à des années, selon qu'ils seront plus ou moins terribles. Et l'éternité bienheureuse pourra sembler ne durer

qu'un moment, à cause de l'infinité de la jouissance.

Les contrevents et la porte de l'auberge de *La Colomba* restèrent fermés, le matin, pendant que la vie se réveillait dans les alentours. Les journaliers qui passaient, allant à leur travail, se demandaient la raison de cette négligence inaccoutumée de la part de la nouvelle occupante.

—Personne n'est mort ici, pourtant, observait-on : il n'y a pas de crêpe à la porte.

Hélas! un deuil plus sombre que le deuil de la mort avait menacé la paisible demeure! Tout le jour s'écoula et les deux infortunées ne quittèrent point leur retraite profanée. Elles n'osaient affronter les regards des hommes, et pourtant leur courage et leurs vertus eussent fait l'admiration de tous. Elles avaient fait, pour échapper à leurs bourreaux, tous les efforts que peuvent déployer deux faibles femmes, et elles étaient demeurées chastes. Devant Dieu, elles avaient mérité l'auréole du martyre.

Vers le soir, elles allèrent ensemble, épancher leurs angoisses mortelles dans le cœur du

prêtre. Le prêtre, c'est le refuge des âmes affligées, c'est le dispensateur des biens du Christ ; c'est le bon samaritain qui verse sur les plaies des malheureux les baumes divins de la religion. Le prêtre fut vivement affecté de leur douleur ; il fut épouvanté de l'audace et de la perversité des infâmes qui avaient surpris leur confiance. Il leur conseilla de laisser la ville, si toutefois elles pouvaient gagner leur existence à la campagne. Il leur conseilla surtout de renoncer à la profession difficile et compromettante d'aubergistes. Elle y avaient déjà renoncé du fond de leur cœur. Il se trouva qu'une jolie maisonnette était en vente, près de l'église de l'une des plus belles paroisses du fleuve. Avec un petit négoce deux femmes économes pouvaient y vivre aisément. L'hôtelière acheta la maisonnette. Quelques jours après, elle étalait dans la fenêtre, pour appeler l'attention, mille petits objets nouveaux et curieux. Et les chalands augmentaient chaque jour.

La mère Labourique rit à gorge déployée en voyant l'enseigne présomptueuse d'en face s'obstiner à décorer une porte qui ne s'ouvre plus. Elle pense que sa rivale s'est enfuie

secrètement, pour n'avoir pas à payer son loyer.

—Je savais bien, dit-elle à la Louise, je savais bien qu'elle crèverait de faim. Il n'y a pas de place pour deux hôtels ici. Et s'imagine-t-on que les gens vont laisser une ancienne maison comme la nôtre, pour aller boire du mauvais rum chez les voisins ?

Picounoc dormit une partie de la journée à *L'Oiseau de proie*. Il éprouvait une satisfaction singulière de n'avoir pas sacrifié, à sa brutale passion, l'honneur d'Emmélie. Il goûtait quelque chose des délices de la vertu. Son sommeil fut calme. Il fit des songes agréables. Il rêva à sa mère et à sa sœur qu'il n'avait pas vues depuis quinze ans. Il les vit toutes deux sur la ferme modeste où ils les avait laissées jadis, alors que vint l'empoigner la fantaisie de voyager dans les hauts. A son réveil, il sortit pour aller sur les quais, voir si quelque goëlette faisait voile pour le bas du fleuve. Dans la rue il rencontra deux femmes voilées de noir. Il les regarda avec une attention curieuse et sourit. Les femmes ne le virent point. Une goëlette appareillait. Il s'embar-

qua. Une chaloupe le mit à terre dans sa paroisse natale.

L'ex-élève mourait d'ennui loin de son Emmélie bien-aimée. Il devenait rêveur et fuyait les plaisirs bruyants et les réunions d'amis : il errait dans les champs solitaires, s'arrêtait sur le bord des ruisseaux, écoutait le frémissement des feuilles, et toujours il pensait à la blonde enfant. Il revint à Québec.

Picounoc arrive à la maison de sa mère, en sifflant un motif qu'il a appris dans les bois. Il aperçoit une bande d'enfants sales et criailleurs, qui jouent à la porte avec des petits chevaux de bois et des catins de linge.

—Diable ! pense-t-il, ma sœur est-elle mariée depuis quinze ans ? A qui tout ça ?.....Ma mère a-t-elle convolé ?..... La mère et la fille vont à qui mieux mieux ? .....

Puis s'adressant au plus âgé des enfants :

—Ta mère est-elle en bonne santé ?

L'enfant sourit, penche la tête et ne répond point.

—Les chats t'ont-ils mangé la langue ? ajoute Picounoc.

—L'enfant se sauve en courant derrière la

maison, et tous les autres le suivent en riant. Picounoc entre. Il se trouve en face d'une femme passablement âgée.

—Je me trompe de maison ! pense-t-il. Et il reste muet comme le petit garçon de tout à l'heure.

—Venez vous asseoir, monsieur, dit la femme en apportant une chaise.

—Merci ! madame, je ne veux pas être longtemps. Voulez-vous me dire qui demeure ici ?

—C'est Pierre Labrie, monsieur.

—Pierre Labrie.....Je ne connais pas.....

—Y a-t-il longtemps que vous habitez cette maison ?

—Non, mon mari l'a achetée d'une veuve, il n'y a pas plus d'un mois.

—Ah !.....Et cette veuve, où est-elle maintenant ?

—Elle est montée à Québec avec sa fille, pour tenir maison de pension.

—A Québec ?..... avec sa fille !..... pour tenir maison de pension ?.....

Et un nuage passe devant les yeux de Pi-

counoc. Il balbutie : Cette veuve, c'est ma mère !

Et il s'assied. Il est affreusement pâle.

—Vous ne le saviez pas ? demande la femme.

—Il y a quinze ans que je suis parti de la maison, dit-il d'une voix saccadée.

—Dans quinze ans, continue la femme, il se passe bien des choses.....si vous voyiez votre sœur Emmélie à cette heure, c'est ça qui est un beau brin de fille !..... blanche comme la neige, des cheveux blonds comme de l'or, des yeux bleus comme le ciel, et faite, monsieur ! .....faite à ravir !.....Tous les garçons de la paroisse en raffolaient.

Picounoc se lève. Il ne voit rien ; sa tête bourdonne : les idées confuses dansent dans son esprit, comme les gouttes de pluie dans une mare d'eau.

Quinze jours plus tard il arrivait tout à coup dans la *braierie* d'Asselin, à Lotbinière. Les terribles émotions qu'il avait ressenties s'étaient peu à peu calmées. son mauvais naturel avait reprit le dessus, et tout en éprouvant les morsures du remords, il affectait le calme et la gaité.

XI

QU'IL MEURE.

Comme les oiseaux timides s'envolent de leur nid quand le bûcheron écarte subitement et fait vibrer les branches, ainsi les voleurs s'enfuirent de l'auberge de la vieille Labourique, quand le bruit et les clameurs de la foule annoncèrent la délivrance de leur victime. Ils savaient comme en toute chose la réaction est puissante. Ils s'imaginaient être connus ou soupçonnés du muet, et craignaient d'être arrêtés sur un signe de sa main. Les moindres détails des agissements de ce garçon revenaient à leur mémoire, et prenaient des proportions énormes, comme les joncs qui flottent dans le mirage des eaux. Ils prenaient sa réserve pour de l'hypocrisie, sa présence à l'auberge pour de l'espionnage. Ils n'étaient sortis que depuis quelques minutes, quand l'homme de la police secrète, guidé par le muet, entra dans le repaire de la rue Champlain. Racette

les a réunis chez sa sœur, mademoiselle Paméla. On tient conseil. Le président est assis sur le coffre renfermant les costumes variés dont on a besoin dans les expéditions criminelles. Habits, manteaux, gilets, perruques, barbes et moustaches de toute couleurs et de toutes formes; lunettes pour tous les âges. La prudence sinon le goût a présidé au choix de ces articles. Il est décidé que l'on ne sortira pas sans déguisement aussi longtemps que le muet sera dans la ville, et que l'on ira rarement à l'*Oiseau de proie*. Vers le soir, la Louise vient rendre visite à Paméla. Elle est accompagnée d'une pleine bouteille de rum dont elle fait cadeau—dans l'espoir d'un parfait paiement—aux anciens amis. On ne manque point de l'interroger.

—Vous avez eu bon nez, répond-elle, de déguerpir sans tambour ni trompette. Je ne veux pas faire passer Djos pour un espion, ni pour un traître, ni pour plus méchant qu'il n'est, mais il est venu à la maison cet après-midi en compagnie d'un homme de la police secrète.

Les voleurs jettent un cri de surprise, et pourtant ils s'attendent à quelque chose de la

sorte, puisqu'ils se cachent. La Louise continue :

Il croit, ce beau limier, qu'on ne le connaît point ; mais il y a longtemps que l'on sait le vilain métier qu'il fait.

— Comment se nomme-t-il ? demanda le charlatan.

—Je ne sais pas son nom ; je le connais de vue seulement : c'est une petite moustache noire ; vous devez l'avoir rencontré souvent sur les quais.

—Un tout jeune homme ? dit Charlot.

—Tout jeune.

—Un chapeau brun, mou, renfoncé au milieu ? reprend le chef.

—C'est cela.

—Connu ! ce garçon-là !.....je m'en doutais.

Puis il dit s'adressant à ses complices :

—Nous sommes menacés. Le doute n'est plus permis. Le muet nous perdra si.....nous ne le mettons pas dans l'impossibilité de nous nuire.

—Ah ! si l'on avait voulu suivre mes conseils ! dit Charlot, l'on ne serait pas réduit à

se cacher et à trembler pour sa chère liberté... Je voulais tuer ce chien d'espion après le vol. Il nous avait vu : le motif était suffisant. Il ne fallait pas attendre qu'il nous dénonçât..... On a mieux aimé lui faire faire une promenade sur l'eau. On a voulu lui donner une chance ; vous verrez s'il nous en donnera, lui.

—C'est moi, répond le charlatan qui me suis opposé au meurtre. Je le croyais inutile, d'abord parceqne le muet ne pouvait pas nous voir commettre le vol, ensuite, parcequ'il ne peut rien dire, puisqu'il ne parle pas.

—Ce qui est fait est fait, ce qui est écrit est écrit, dit de nouveau le chef, laissons cela. Il s'agit de décider comment nous allons agir à l'égard de ce jeune homme qui amène la police dans notre retraite.

—Charité bien ordonnée commence par soi-même, observe Racette, qui n'a rien dit encore, et s'aperçoit que tout n'est pas rose dans la carrière de brigand.

Il a bien reçu une petite part de l'argent trouvé dans les vieux bas d'Asselin, mais il n'a pas songé aux obligations qu'il contractait en acceptant ce revenu mystérieux. Voler,

ne lui répugne guère. Le voleur ne songe pas qu'il s'expose à devenir meurtrier. Mais il comprend tout à coup l'effrayante alternative où se trouve parfois le voleur : être pris et condamné, ou devenir assassin. Il ne peut pas reculer : ses complices le soupçonneraient de trahison à son tour, et un soir, dans les ténèbres, en quelque lieu désert, un coup de poignard ou une balle sauraient bien les venger.

Après la remarque évangélique du maître d'école, Robert dit que, pour lui, il est bien résolu de faire disparaître tous ceux qui se trouveront sur son chemin, mais qu'il faut de la prudence. Le charlatan est d'avis que tout retard serait fatal. Le chef reprend la parole ;

—Déterminons d'abord, dit-il, ce que nous voulons faire : nous chercherons ensuite les moyens d'accomplir nos desseins. Devons-nous, sur un soupçon, bien raisonnable du reste, de dénonciation, condamner le muet à mort, ou devons-nous attendre des preuves de sa trahison ?

—Qu'il meure ! crie le charlatan.

—Attendons qu'il nous ait dénoncés! dit Charlot, d'un ton ironique, il sera bien temps!

—Pas de grâce! répond Robert.

Racette ne dit rien.

—Quelle est votre opinion, maitre d'école? demande le chef?

—Racette répète avec emphase: Charité bien ordonnée commence par soi-même!

Le chef, debout, prononce gravement: Monsieur Djos, surnommé le muet, vous êtes condamné à subir la peine capitale, c'est-à-dire, à être pendu, assommé, poignardé, noyé, étouffé, fusillé, écartelé, etc., etc., par tous et chacun de nous, à savoir par moi le chef, le docteur, le canotier, le marchand de bois et le maître d'école, dès que se présentera une occasion favorable de vous rendre ce service, et jusqu'à ce que mort s'en suive.....Et que le diable ait pitié de votre âme!.....

Eusèbe Asselin descendit à Québec aussitôt qu'il apprit l'élargissement du muet. Son triomphe avait été court, et le désappointement promettait de durer. Il épancha toutes ses craintes dans le cœur de son beau-frère, le maître d'école. Le beau-frère ne voulut pas ré-

véler les secrets de sa nouvelle profession, et le sort réservé au muet. Mais il invita le tuteur coupable à ne pas désespérer, lui faisant remarquer avec raison, qu'un nouveau hazard pouvait encore d'un moment à l'autre, changer le cours des événements, relever ceux qui sont à terre et renverser ceux qui sont debout.

Racette avait d'abord pensé aussi lui que le muet pouvait être le voleur, et ce n'était que par mesure de prudence,—comme il appelait sa criminelle action—et pour rendre la justification de ce jeune homme impossible, qu'il lui avait glissé quelques piastres dans la ceinture de son pantalon. Quelques jours plus tard, quand on lui donna sa part d'une somme dont il ne connaissait ni le montant ni la provenance, il eut un soupçon de la vérité. Il comprit les trois jours d'absence du charlatan, de Robert et de Charlot ; mais il ne comprit point pourquoi on lui avait caché leur expédition.

—Ils sont toujours bien honnêtes ces compagnons, pensa-t-il, puisqu'ils ne m'ont pas oublié dans le partage.

Cependant l'amour de l'or lui fit mépriser la

voix du sang ; et s'il plaignit son beau-frère, il ne se donna nul trouble pour lui retrouver son argent.

Asselin se souvint des paroles imprudentes qu'il avait dites, dans l'auberge de l'*Oiseau de proie*, un jour qu'il s'était grisé en compagnie du *docteur au sirop de la vie éternelle*, et de quelques autres individus dont il ne se rappelait pas les noms. Il parla de cette imprudence à Racette. Celui-ci répliqua que ces paroles avaient pu être recueillies par les oreilles indiscrètes des flâneurs, qui passent d'une auberge à l'autre, pour espionner les honnêtes gens et se faire payer un verre. Il promit de s'occuper de l'affaire et de retrouver tous ceux qui étaient à l'auberge en ce moment-là. Il était sincère. Mais le motif de son honnêteté n'était pas ce que croyait Asselin. Le maître d'école venait de vendre sa liberté, et sa vie peut-être, à la bande dont il faisait désormais partie. Un pareil sacrifice valait quelque chose ; et il songeait à le faire payer un peu sans plus de délai. Il se dit qu'il avait le droit de parler haut maintenant dans les assemblées, de défendre ses propres intérêts et de faire triompher ses idées

s'il le pouvait. Il se sentit pris d'une grande ambition et se demanda pourquoi, lui un maître d'école, ne deviendrait pas le chef d'une troupe d'ignorants ! Il avait de riches dispositions à la scélératesse. Le premier pas seul coûte un peu dans le bien comme dans le mal, et l'énergie mène loin dans le bon comme dans le mauvais chemin. Racette affecte de savoir ce qu'il ne fait que soupçonner, et reproche rudement aux voleurs de ne pas respecter les parents de leurs associés. Ce coup de massue inattendue et soudain déconcerte tout le monde. On veut nier ; mais on le fait gauchement. Le maître d'école, voyant le succès de sa ruse, paie d'audace, et simule une grande colère :

—Non seulement vous dépouillez mes parents, reprend-il, mais vous manquez de franchise en niant votre faute. Ce n'est pas ainsi que vous vous attacherez des hommes de cœur et de dévouement ! Si nous avons des secrets les uns pour les autres, nous ne sommes plus de vrais amis, et si nous ne sommes pas de vrais amis, nous nous perdrons.

Le chef, pris au piége, lui réplique que

lorsque le vol avait été commis, les voleurs ignoraient les liens de parenté qui l'unissent à Asselin, et que bien sûr il n'en aurait pas été de même, si ces liens eussent été connus. Racette s'apaise, mais il exige qu'une partie de l'argent trouvé dans les vieilles casquettes et les bas troués de monsieur Asselin, soit rendue à son propriétaire. La proposition ne plaît qu'à demie. Cependant il faut s'exécuter.

—Asselin sera heureux de retrouver la moitié de ce qu'il a perdu. Quand on n'espère rien, peu de chose fait plaisir, dit le maître d'école. Il ne saura jamais d'où reviennent ses piastres, et en retour, moi, quelque jour, je vous conduirai à bon port.

Le maître d'école dit alors à ses complices qu'il a un service à leur demander. Il leur raconte ses amours avec Geneviève et l'infidélité de son amie. Il leur rappelle l'enfant qu'il a arrachée des mains du muet, un soir à l'*Oiseau de proie*, et leur apprend que cette petite fille qui l'a appelé son oncle, n'est pas sa nièce, mais la nièce d'Asselin et l'héritière de la moitié du plus beau bien de Lotbinière. Il leur dit qu'il veut revoir Geneviève et se

venger d'elle, reprendre l'enfant qui est fort jolie, et la confier à la Drolet pour la perdre à jamais. Il promet une jolie récompense à ses compagnons, si l'enfant disparaît.

—Maintenant, ajoute-t-il, voici ce que j'attends de vous, c'est que vous m'aidiez à accomplir mes desseins.

—La chose est facile, répond le chef.

—D'autant plus facile que la maison où sont cachées mes chères amies, se trouve à six lieues, dans un endroit isolé, sur le bord du fleuve.

—Ou ?

—A Château-Richer, dans la maison même où nous avons arrêté le muet. Un hazard sans pareil, un coup de la Providence.....

—Nous irons en chaloupe, cela n'éveillera point les soupçons.

—Nous ferons la pêche au large, en attendant la nuit.

—Quand voulez-vous faire cet exploit ?

—Demain, repart le maître d'école.

—Nous irons tous.

XII

L'ORAGE.

Le lendemain une chaloupe, montée par six hommes, sortait de la rivière Saint-Charles. Une légère brise enflait la voile ; la mer commençait à baisser et les navires à l'ancre évitaient. La chaloupe passa sur la batture de Beauport, et découvrit bientôt la nappe du Montmorency qui tombe d'une hauteur de deux cent quarante pieds, dans un bassin limpide, entre des rochers abrupts qui s'avancent comme deux bras pour la protéger ou la saisir. La blanche écume de l'onde qui se déchire et se brise sur les angles de la pierre, est comme un immense drapeau blanc que le vent secoue avec fureur. Et, comme une éclatante fumée, la vapeur tourbillonne au pied et monte jusqu'au faîte de cette cataracte magnifique. On croirait que la rivière se précipite dans un brasier qu'elle éteint. On croirait que le brasier mugit de colère et veut étouffer sa rivale dans les brillantes spirales

de sa fumée. La chaloupe passa devant la chute, et les brigands, pas plus que les autres mortels, ne purent demeurer insensibles aux attraits de ce spectacle merveilleux. La brise se calma tout-à-fait vers le soir, la voile fut roulée autour du mât, et le mât, couché sur la chaloupe. Alors deux des brigands se mirent à ramer. Les rames de frêne faisaient rendre aux tollets un cri plaintif et monotone. Le sillon léger de l'embarcation mourait avant d'atteindre le rivage, comme meurt dans l'espace une voix lointaine. Les arbres des bords paraissaient remonter le fleuve. Les plus rapprochés fuyaient plus vite. La chaloupe passa devant l'église de l'Ange gardien, l'une des plus humbles de la côte pittoresque de Beau pré, puis devant l'église de Saint Pierre d'Orléans, juchée haut sur les bords escarpés de la plus belle des iles. Deux autres rameurs remplacèrent les premiers. Le chef tenait le gouvernail.

Racette se délecte dans l'espoir d'une belle vengeance, et sa passion pour Geneviève se réveille plus violente que jamais. Il cherche des yeux la grande maison à pignon rouge, car déjà la flèche du Château Richer paraît en

arrière de la chaloupe, et cette maison doit être à une vingtaine d'arpents plus loin que l'église.

—Voyez-vous, dit-il, là-bas, entre ces deux grands ormes, une cheminée blanche ? et il montre de la main.

—Oui répondent les voleurs.

—Bien ! ce n'est point là !

On se met à rire.

—Mais c'est tout à côté, continue-t-il, et l'on verra le pignon rouge dans une minute.

En effet, une minute ne s'est pas écoulée que la grande maison blanche à pignons rouges de Lepage, se dessine nettement sur le fond noir des arbres, au pied de ce rocher qui court le long du fleuve avec sa chevelure d'arbres magnifiques sur le côté, et, sur la tête, comme une corbeille de fruits, ses champs féconds.

—Arrêtons-ici ; mouillons ! ordonne le chef.

Pendant que les bandits, assis ou demi-couchés sur les bancs de leur chaloupe, s'amusent à boire et à fumer, jetant de temps à autre une ligne sans appât aux poissons indifférents, pour tromper les curieux qui vou-

draient les espionner, plutôt que les inoffensives carpes rondes, un nuage sombre monte sur la chaîne bleue des Laurentides. Une brise fraîche s'élève tout à coup, et fait courir un frisson sur le sein du fleuve. Un léger clapotement commence sous les flancs de la chaloupe.

—Tant mieux si l'on a du vent cette nuit! dit le maître d'école: il nous sera plus facile de retourner à Québec.

Le nuage monte vite et s'étend sur le ciel, au-dessus du fleuve, comme un immense couvercle noir qui serait tombé du faîte des montagnes. La brise a des accès de fureur, et alors elle soulève l'eau comme une poussière. Bientôt les vagues se creusent et le fleuve devient semblable à un champ labouré. Comme les blanches fleurs du sarrasin s'agitent au vent sur les sillons, ainsi s'agitent les panaches des flots en courroux. Le tonnerre gronde, et son murmure solennel ressemble au bruit des chars sur un pont élevé; et, comme d'autres tonnerres non moins terribles, les échos du cap Tourmente répètent tour à tour ses sonores grondements. Des éclairs déchirent les nues en se tordant comme des serpents de feu.

—Allons à terre, dit le chef.

—Ou bien sur un des ilets, reprend Charlot.

Les autres sont d'avis qu'il vaut mieux chercher un refuge sur un ilet, que de s'exposer à être vus sur le rivage, et peut-être reconnus.

Mettons-nous à la voile ? demande le charlatan.

—Pourquoi pas ? la chaloupe est sûre.

La chaloupe dansait comme une bacchante prise de vin. Il ne fut pas facile de planter le mât et de dérouler la voile. Cependant après quelques minutes, l'embarcation s'élance rapide et penchée vers l'ilet. La pluie tombe par torrents, et la clameur du fleuve redouble.

—Tonnerre ! dit le chef, raidis l'écoute, Robert, il faut arriver.

Robert tire de toutes ses forces sur la drisse qu'il attache à l'un des taquets. La voile s'élève, se tend et reçoit le vent de plus près. La chaloupe se précipite comme un coursier sous un coup de fouet. Une bourrasque mugit au même instant.

—Lâche l'écoute ! hurle le chef.

Il était trop tard. La voile tendue vient

frapper les ondes : la chaloupe demeure quelques instants sur le flanc, puis peu à peu le mât s'enfonce avec la toile appesantie par l'eau ; elle chavire tout-à-fait. Les brigands poussent un cri de rage en se cramponnant à la frêle embarcation.

Sur le bord du rivage, un jeune homme s'était arrêté regardant la chaloupe audacieuse qui ouvrait son aile dans le vent d'orage. Un canot se trouvait près de lui, à sec sur les galets, et, tout près du canot, un bouquet d'aunes dont les rameaux serrés offraient une légère protection contre la pluie et le vent. Le jeune homme ne voulait pas s'éloigner du canot avant que les imprudents pêcheurs ne fussent en sûreté, car il prenait pour des pêcheurs attardés les cinq brigands. Il se blottit sous la tale d'aunes. Il était là grelottant depuis quelques minutes quand la chaloupe tournoya comme un oiseau que le plomb a blessé dans les ailes. N'écoutant que son courage, et confiant dans son habileté à manier l'aviron, il pousse le canot sur la vague écumeuse et saute dedans. La mer montait et le vent soufflait du nord. Il n'éprouve pas de difficultés à s'éloigner de

la rive. Il rame avec force, tenant toujours le canot vent arrière. Cependant les vagues secouent leurs aigrettes d'écume dans le frêle esquif, et deviennent de plus en plus terribles à mesure que le fleuve est plus profond. Le dévoué garçon regarde les cinq malheureux cramponnés à la quille de la chaloupe, et se dirige sur eux. Il se recommande à Dieu et à Sainte-Anne, comprenant bien le danger sérieux auquel il s'expose volontiers. Il est consolant de savoir que l'amour de Dieu compte encore plus de dévouements que l'amour de l'or, et que la charité fait plus de martyrs que l'égoïsme.

Le vent jeta les naufragés sur l'ilet qu'ils désiraient atteindre. Alors le jeune homme fut tenté de virer ; mais il craignit de verser en présentant au vent et aux flots le côté de son canot sans défense. Il continua de fuir devant la tempête : Ce fut son salut. Il atterrit à l'autre extrémité de l'ilet. L'orage commençait à perdre de sa fureur. Une barre lumineuse ceignit, comme une auréole, le front des montagnes ; la pluie cessa peu à peu, et le tonnerre lointain laissa dormir les échos du Cap Tourmente.

Le soir est venu, le jeune homme est tout trempé. Il tire son canot à sec, et se met à marcher pour ne pas refroidir, car l'air est froid. Il se dirige vers l'autre bout de l'ilet, curieux de connaître les malheureux pour lesquels il a risqué sa vie. Il marche pendant une vingtaine de minutes, tantôt sur les bords rocailleux, tantôt sous les broussailles humides. Les ombres descendent vite sur le fleuve. Il est tenté de rebrousser chemin, afin de repasser la rivière avant la nuit. Il s'arrête. Le fleuve encore tourmenté, se plaint et brise sur les récifs et les rivages. Il croit distinguer un rire d'homme au milieu de ces plaintes immenses. Il avance davantage. Le même rire infernal jaillit comme un éclair dans le nuage. Il marche encore. Alors des voix distinctes arrivent à ses oreilles. Il écoute.

—Par tous les diables ! disait une voix, nous l'avons échappé belle ! Où serions-nous maintenant ?.....

—Avec les poissons !

—Chez le diable !

—Un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela importe peu, répondait une autre voix.

La chaloupe allait si vite, reprit la première voix, que je n'ai pas eu le temps de penser à la bonne Sainte Anne !.....

—Si nous avions fait un vœu, les gens diraient que c'est le vœu qui nous a sauvés.

—C'est bon pour le muet de faire des vœux !

Le jeune homme, surpris, redoubla d'attention.

—La chaloupe est-elle en ordre maintenant ?

—Prête à vous recevoir, chef.

—Les rames sont restées dedans ?

—C'est une chance : naufrage complet : pas une perte de vie, pas une rame de moins !

—Non, mais la bouteille de rum est allée au fond.

—Vaudrait mieux avoir perdu les deux rames. Les carpes vont faire une fête !

—Tu ne dis rien, Racette ? penses-tu à Geneviève ?

—Je gèle !

—Tu te réchaufferas tantôt.

—Es-tu toujours décidé à enlever l'enfant ?

—Varenne d'un nom ! Est-on venu ici rien

que pour le plaisir de prendre un bain froid ? Il faut se dédommager pleinement des misères que l'on endure.

—Avez-vous vu ce fou qui se promenait en canot?

—Je me demande pourquoi il s'exposait ainsi.

—Pour venir à notre secours, peut-être.

—Mais il est passé tout droit, et son canot est disparu derrière la pointe. Il me semble qu'il serait venu aborder près de nous si notre infortune l'eut touché.

—Nous pourrons traverser bientôt, la mer se calme.

—Sommes-nous loin de la maison à pignons rouges, Racette ?

—Environ trois quarts de lieu, chef.

—L'un de nous ira demander l'hospitalité, puis quand les gens de la maison seront endormis, il ouvrira la porte aux autres, c'est entendu.

Ainsi causaient les cinq brigands.

Le jeune homme, terrifié de ce qu'il vient d'entendre, regagne son canot.

XIII

UNE PARTIE DE PIQUET INTERROMPUE.

Il pouvait être neuf heures du soir. Monsieur Lepage avait fait une grosse serrée, et, fatigué du labeur de la journée, il se disposait à se mettre au lit après avoir réveillonné copieusement, quand il entendit frapper à la porte. Madame Lepage et Geneviève, assises à une table, jouaient au piquet. La petite Marie Louise tenait les comptes, et marquait les points avec des cartes taillées à cette fin. Madame Lepage était en mains, et commençait à annoncer son jeu quand on frappa. Elle fut contrariée car elle comptait six de cartes, une quinte au roi et trois as. Elle espérait faire le pic, ou soixanter, comme on dit chez nous.

—Qui est-ce qui nous dérange ? murmura-t-elle.

Elle n'avait pas fini que la porte s'était ouverte. Tous les yeux se fixèrent sur l'in-

dividu qui se permettait de troubler une partie de piquet. Un sentiment d'effroi glaça les deux joueuses qui laissèrent tomber leurs cartes en poussant une exclamation étouffée :

—Le voleur !

Celui qui entrait n'avait point de souliers dans les pieds ; il n'avait point, non plus, de chapeau sur la tête. Il était trempé jusqu'aux os. Il salua sans rien dire les gens de la maison, et montra ses vêtements et le feu qui flambait dans la cheminée. Madame Lepage, voyant la surprise de son mari, s'avança vers le nouveau venu et lui dit avec fermeté.

—Chauffez-vous si vous le voulez, faites sécher vos hardes, mais vous ne coucherez pas ici.

—Pourquoi parles-tu donc comme cela, Marguerite ? demande M. Lepage.

—Pourquoi ?..... Elle hésite un moment, s'approche de son mari et lui répond à voix basse : C'est un voleur !..... c'est le garçon muet que des gens de la police ont arrêté ici il y a quelques semaines.

—Tu ne me le diras plus ?

—Il faut qu'il se soit échappé de la prison,

continue la femme de plus en plus épouvantée.

Geneviève avait attiré l'enfant à elle et surveillait tous les mouvements du muet. Elle avait peur, et pourtant ce garçon ne lui avait jamais fait de mal, non plus qu'à la petite Marie-Louise ; mais c'était peut être un pressentiment qui la troublait. Par une inexplicable fatalité, l'infâme maître d'école semblait suivre de près le muet. Elle tremblait de voir apparaître le monstre.

Le muet avait repris, avec une humilité touchante et une foi profonde, son pèlerinage de la bonne Sainte Anne. Il devait de grandes actions de grâces à Dieu qui le protégeait d'une manière évidente. Dieu l'avait sauvé d'une mort affreuse dans les eaux du fleuve ; il l'avait délivré des mains des hommes iniques qui cherchaient à le perdre ; et il allait faire resplendir son innocence aux yeux des hommes de bonne volonté. Quelques familles, il est vrai, et celle de M. Lepage était de ce nombre, quelques familles n'avaient pas encore appris les nouvelles de son innocence et de sa délivrance ; mais la rumeur qui se répand avec vitesse, fera bientôt connaître l'une et l'autre jusque dans les villages les plus éloignés.

Le pèlerin cheminait en priant dans son cœur pour ses ennemis. Il ne savait pas les complots qu'ils avaient tramés contre lui. Pendant que les brigands réunis chez mademoiselle Paméla Racette, décrétaient sa mort, lui, à genoux sous la nef simple mais admirable de la vieille cathédrale, il épanchait son âme dans le sein de Dieu. Par une coïncidence singulière, où l'on peut reconnaître le doigt de la Providence, il s'acheminait vers le sanctuaire de Sainte Anne, le jour même que le maître d'école avait choisi pour descendre au Château Richer, se venger de Geneviève, et ravir l'enfant à ses parents adoptifs. C'est lui qui s'est arrêté sur le rivage pour voir la chaloupe imprudente tendre sa voile au souffle de la tempête ; c'est lui qui a risqué sa vie pour sauver les misérables cramponnés à la quille de l'embarcation chavirée ; c'est lui qui a surpris les paroles compromettantes des brigands sur l'ilet. Et il s'est hâté de revenir pour déjouer les projets de ces hommes pervers.

Il s'approche du feu. L'eau de ses habits coule sur le plancher autour de lui, et, par moment, il frissonne comme un malade qui a la fièvre.

—Cela fait de la peine, dit M. Lepage, de le voir grelotter ainsi : j'ai envie de lui donner des vêtements en attendant que les siens puissent sécher.

—Fais comme tu voudras, répond Madame Lepage, mais il pourrait bien oublier de te les rendre.

—Il ne peut pas s'en aller sans qu'on le voie.

M. Lepage s'avançant alors vers le pèlerin lui offre des habits, et à sa grande surprise le pèlerin refuse.

—Il faut au moins que vous vous chauffiez comme il faut, dit M. Lepage, en jetant dans le feu plusieurs morceaux de bois sec qui s'enflamment et petillent gaîment. Dans tous les cas si vous ne voulez point changer d'habits, vous allez prendre une ponce à la jamaïque, cela vous fera du bien, continue le brave cultivateur.

Le pèlerin fait signe qu'il ne prendra rien, si ce n'est un peu de pain. M. Lepage insiste : c'est inutile.

—Singulier voleur, pense-t-il, qui ne prend

pas un verre de rum, pas même une ponce quand il en a besoin.

—Qui sait si ce n'est pas à dessein et pour mieux nous tromper ? pense Madame Lepage.

On servit du pain et du lait au pèlerin, et pour ne pas l'éloigner du foyer bienfaisant, on mit près de lui la petite table qui servait à faire le cent de piquet. Le pèlerin mangea peu. Avant et après son modeste repas, il fit un grand signe de croix. Les gens de la maison pensaient : C'est un fameux hypocrite ! car ils le croyaient véritablement voleur et puis échappé de la prison. Ils avaient su—et Racette lui-même, dans sa prévoyance de scélérat, avait pris soin de le leur faire savoir—qu'il avait été trouvé coupable et condamné à cinq ans de pénitencier.

Cependant le muet va de temps en temps à la fenêtre qui donne sur le fleuve, et ses yeux semblent chercher quelque chose dans les ténèbres. On suit ses gestes avec inquiétude.

—Il a peur d'être arrêté de nouveau, pense-t-on. Il se tient prêt à se sauver.

Ses vêtements, presque secs, sont devenus chauds, et pour peu qu'il demeure assis, la chaleur le porte au sommeil. Fatigué d'une longue marche, plus fatigué encore d'avoir ramé dans son canot secoué par l'orage, il s'endort enfin sur sa chaise.

—Va-t-il coucher ici ? demande Madame Lepage à son mari.

—On ne peut pas mettre un chrétien dehors, en cette saison, les nuits sont trop fraîches, reprend M. Lepage ; on le fera monter dans la petite chambre du grenier et je *barrerai* la porte.

—Oui, dit Geneviève à voix basse, il faudra le renfermer.

M. Lepage alla toucher le muet sur l'épaule pour l'éveiller. Le muet fit un bond et se dressa tout surpris. Il rêvait aux brigands et voyait leurs mains s'avancer toutes ensemble, pour l'étrangler.

—Voulez-vous vous reposer ? dit Lepage, nous avons un bon lit à vous offrir.

—Le pèlerin fit signe que non.

—Vous ne passerez pas la nuit debout ou assis près du feu.

—Acceptez la chambre que l'on vous offre, ou vous irez coucher ailleurs, dit madame Lepage.....

Le muet se lève, regarde à la fenêtre, compte le nombre cinq sur ses doigts, montre la petite fille et Geneviève, et fait des gestes singuliers que personne ne comprend mais qui effraient tout le monde.

—Il est fou ! pense Lepage.

—J'ai peur dit Geneviève : je ne veux pas qu'il couche ici.....

Le muet gesticule toujours, et de plus en plus il jette l'émoi dans la maison. Il s'en aperçoit et se prend à réfléchir. Il a une idée : se taire, accepter le lit qu'on lui offre et veiller pour donner l'alarme. C'est simple et raisonnable. Il fait comprendre qu'il veut dormir.

—Voulez-vous un lit ? lui demande-t-on.

Sur un signe affirmatif, on lui montre le grenier. Il incline la tête pour dire que cela lui est indifférent. Alors il est conduit à une chambre propre et blanchie, dont l'unique fenêtre découpée dans le pignon rouge, se trouve à quinze pieds du sol. La porte n'a

point de serrure. M. Lepage passe, dans la poignée de fer battu, une aune dont les bouts s'arrêtent sur le cadre, de chaque côté. Le muet est bien enfermé.

C'était l'heure du repos, chacun se retira dans sa chambre. Geneviève et Marie Louise partageaient la même couche. La fille repentante ne voulait pas se séparer de sa petite protégée. Personne n'avait encore pu goûter le sommeil, car l'incident de la soirée avait troublé les esprits, quand de nouveaux coups se firent entendre dans la porte. M. Lepage alla ouvrir. Un homme entra ; il était comme le muet, trempé jusqu'aux os ; il demanda l'hospitalité pour la nuit.

—J'ai failli me noyer, dit-il, dans la tempête que nous avons eue vers le soir. Vous avez peut-être vu une chaloupe de pêcheur faire voile pour l'un des ilets où elle espérait arriver sans accident ?

—Oui, répondit Lepage, nous avons vu chavirer cette chaloupe. Vous étiez à bord ?

—Oui, Monsieur, continua le brigand, nous étions cinq, et Dieu, dans sa bonté infinie, nous a tous sauvés.

—C'est une faveur évidente du Ciel.

—Je le crois aussi, et je veux me rendre demain à Sainte Anne, pour y remercier la Providence, dans cette église privilégiée.

—Vous faites bien, monsieur ; il faut être reconnaissants envers Dieu des grâces dont il nous comble. Mais où sont vos compagnons ?

—Nous n'avons pas voulu entrer tous cinq dans la même maison : il ne faut pas abuser de la bonté des gens : chacun est allé de son côté.

—J'aurais été heureux de vous donner un gîte, et de vous réconforter un peu ; mais je sais bien que mes voisins ne feront pas moins que moi. Cependant je crois qu'il y en a un des vôtres ici.

—Le brigand le regarda avec surprise.

—Je ne crois pas, répondit-il.

—Lepage reprit : J'ai tort de dire cela, car celui qui est couché au grenier est un voleur, paraît-il : c'est le muet pris ici même il y a quelques semaines, et condamné à cinq ans de pénitencier.

—Le muet est ici ?

—Couché au grenier.

Le brigand fut un moment tout décontenancé, mais il se remit quand Lepage ajouta : Il faut qu'il se soit échappé de la prison, car c'est bien lui, n'est-ce pas, que l'on a trouvé coupable de vol, et condamné à cinq ans.

—Oui, c'est lui ! Il est ici ?..... La police le cherche partout..... enfermez-le ! Ne le laissez pas sortir et vous aurez une bonne récompense.

—La porte de sa chambre est barrée. Il ne peut sortir que par la fenêtre du grenier, mais il court risque de se casser une jambe s'il saute de là. Il faut aider la justice à triompher. La religion nous le dit .... Vous allez changer d'habits, vous chauffer, manger, prendre un petit verre de bonne jamaïque. Il faut que vous puissiez dire qu'Athanase Lepage n'est pas tout à fait un mauvais chrétien.

Le brigand était dans la jubilation. Il fut traité avec une bienveillance et une charité vraiment évangéliques. Comme il allait se mettre au lit, un violent coup de pied ébranla la porte de la chambre du muet.

—Laissons-le se débattre, dit Lepage.

Cependant le muet faisait un vacarme d'enfer.

M. Lepage monta.

—Tenez-vous tranquille, dit-il, je vous connais, vous êtes bien enfermé et vous ne sortirez point.

XIV.

FOLLE DE PEUR.

Les cinq bandits, ballotés par la tempête, accrochés comme des sangsues aux flancs de leur chaloupe renversée, tremblent en levant vers le ciel des regards suppliants. Ils ne blasphément plus, les lâches, mais demandent leur salut à ce Dieu de miséricorde qu'ils n'ont cessé d'outrager. Ils promettent de renoncer à leur vie criminelle. Le vent et les courants les portent rapidement sur l'ilet. Quand ils ne sont plus qu'à une courte distance des bords, ils cessent d'invoquer la Providence, et poussent d'énormes jurons, s'écriant qu'ils sont sauvés. Il remettent la chaloupe sur sa quille et cherchent un refuge sous le feuillage épais en atten-

dant la nuit. La tempête passe, les vagues s'apaisent, et les ombres paraissent monter du pied des caps et des collines, paraissent sortir de toutes les baisseurs, de tous les ravins et de tous les enfoncements, pour s'étendre, comme un immense pavillon noir, au-dessus de la mer et des campagnes. Alors, oubliant leurs promesses et leurs résolutions déterminées par la peur de la mort, les brigands se rembarquent, prennent les rames et se dirigent, au hasard, vers la maison à pignons rouges. Le hasard qui est mystère pour nous, mais qui est le secret de Dieu, pousse, comme une brise favorable, l'embarcation vis-à-vis la maison de Lepage, sur une grève rocheuse. Les bandits descendent à terre et l'un d'eux, marchant dans l'eau, repousse la chaloupe aussi loin que possible, la mouillant au large, afin qu'elle n'échoue pas et soit prête à cingler vers Québec, avec la jeune victime que l'on va enlever à ses gardiens. La chaloupe se rend au bout de sa chaîne et revient comme un cheval que les rênes tendues font reculer. Les cinq hommes suivent un sentier qui aboutit à la maison. Leur plan est bien mûri. Charlot doit entrer seul et demander l'hospitalité. Quand tout le monde sera

plongé dans le premier sommeil, car le premier est toujours le plus profond, il ouvrira la porte aux autres ; une fois entré, l'on ne doit sortir qu'avec l'enfant. Tant mieux si personne ne s'éveille! tant mieux pour les gens de la maison. Si quelqu'un tente de résister ou de donner l'alarme, tant pis pour celui-là ! Des mesures sont prises pour que l'expédition n'échoue point.

Charlot était donc entré chez Lepage et, comme on vient de le voir, avait reçu la plus franche hospitalité. Il étudia la maison, compta les appartements, remarqua bien la chambre de M. et de Madame Lepage, mais observa mieux celle de Geneviève et de Marie-Louise. Cependant la présence du muet lui causait une vive inquiétude. Il savait bien que, prisonnier dans sa chambre, il ne pouvait sortir ; mais il pouvait empêcher les gens de dormir, et rendre l'enlèvement difficile, sinon impossible. Il eut envie d'aller chercher un de ses complices. Aidé de Lepage et de ce complice, il pourrait enchaîner le robuste garçon et le rendre inoffensif, du moins pour le reste de la nuit. Alors tout le monde reposerait tranquillement. Mais pendant qu'il

méditait ce projet et en étudiait les conséquences, le bruit cessa presque tout à fait au grenier : l'on n'entendit plus que les pas un peu embarrassés du malheureux qui rôdait dans sa chambre étroite, comme un lion dans sa cage de fer, cherchant une issue par où s'échapper, puis l'on n'entendit plus rien.

Un silence de mort enveloppe l'heureuse maison. C'est le présage de la tempête. Tour à tour chacun cède aux charmes du sommeil, les regards s'éteignent, et, pendant que les corps reposent sur les couches de paille fraîche et de plume, les esprits s'envolent et continuent à penser et à souffrir, à jouir et à aimer.

Deux heures sonnent à la grande horloge adossée au mur, dans le coin de la pièce principale, et le timbre clair semble jeter deux cris de douleur. Charlot se lève. Marchant sur le bout des pieds, il s'introduit dans la chambre de ses hôtes et s'assure qu'ils dorment bien. Alors il s'avance vers la porte d'entrée, lève le loquet de bois qui pèse sur la clenche et, sans produire le moindre son, il réussit à ouvrir. Ses compagnons entrent. Ils marchent tous cinq, en silence, et leurs pieds maudits glissent sans bruit sur le plancher, comme les

pieds des spectres. Charlot en conduit deux à la chambre de M. Lepage : ce sont le chef et Robert. Il montre au maître d'école et au Charlatan la chambre de Geneviève ; et lui, il reste prêt à se porter du côté où l'on requerra ses services. Le Chef et Charlot, debout près du lit où dorment M. et Madame Lepage, une main sur les pistolets passés dans leurs ceintures, écoutent le souffle régulier des honnêtes gens que les remords ne troublent point.

Racette s'avance le premier dans l'appartement de Geneviève : le Charlatan le suit. Il tremble, et sa main inhabile et mal assurée fait sonner légèrement la clenche de la porte. Geneviève s'éveille. Elle écoute, ne sachant si elle a rêvé ou si elle a réellement entendu quelque chose. Elle a peur, car elle pense au muet enfermé dans le grenier. Pourtant la présence de l'autre étranger la rassure un peu. Elle ouvre les yeux tout grands dans l'obscurité, mais ne voit rien. Racette, surpris d'avoir fait sonner la clenche d'acier, n'a pas ouvert de suite. Il attend. Geneviève croit qu'elle a rêvé, mais ses yeux ouverts regardent toujours vers la porte. Tout à coup il lui semble qu'une lueur vague, indécise, presque nulle,

se dessine à quelques pas. Elle sent une sueur froide aux pieds et aux mains. La lueur paraît s'élargir lentement. Geneviève regarde avec plus de fixité, mais elle ne bouge pas. Une fenêtre se trouvait vis-à-vis la porte. Quand celle-ci fut assez ouverte, Geneviève put voir, comme une plaque d'argent sur un cercueil d'ébène, le chassis blafard dans le mur noir.

—Mon Dieu! pense-t-elle, la porte s'ouvre ! je ne rêve point !.....

Au même instant les charnières rendent un silement plaintif, et une ombre apparaît dans la pâle clarté de la fenêtre. Geneviève veut crier : le son expire dans son gosier serré par l'effroi, ses yeux fixes regardent toujours avec horreur le fantôme qui s'avance silencieux. Elle veut faire semblant de dormir, mais ses yeux ne peuvent se fermer : ils regardent toujours l'apparition lugubre. Elle n'ose respirer, et une masse lourde oppresse sa poitrine. Elle donnerait beaucoup pour que l'enfant couchée près d'elle s'éveillât et se mit à parler,.....et elle, paralysée par la peur, elle ne peut remuer un doigt, ni dire un mot.

—Si Lepage se levait ! pense-t-elle.

Elle invoque Dieu. Et toujours le fantôme approche. Dans son effroi, elle n'en voit pas deux. Soudain, elle sent une main glisser sur elle, comme une vipère qui rampe sur les herbes tremblantes. Elle frémit. La main curieuse monte jusqu'à sa gorge. La malheureuse fille est glacée comme un cadavre. Elle s'efforce encore de crier et ne pousse qu'un râle amer. Elle s'imagine qu'elle en est empêchée par des doigts crochus qui la tenaillent et veulent l'étrangler. Un visage noir et brûlant se penche sur elle; des baisers de feu tombent comme des gouttes de plomb fondu sur ses joues humides. Elle veut mordre le misérable; elle ne mord qu'un linge épais qui lui serre la bouche. Elle veut déchirer de ses ongles le monstre qui la tient, mais ses mains ne sont plus libres. Elle essaie de se jeter en bas de son lit, et ses pieds, saisis par deux bras vigoureux, sont liés étroitement. Alors il se passe quelque chose d'indicible dans l'esprit épouvanté de la pauvre Geneviève. Elle se tord sur sa couche dans le plus affreux désespoir. Une douleur insupportable la saisit tout à coup à la tête,

comme si elle était frappée par un marteau de fonte, et elle s'évanouit. L'enfant s'éveille, mais, saisie immédiatement par le charlatan sans pitié, elle est baillonnée avant de pouvoir jeter un cri, et emportée hors de la maison.

Quelques instants après tous les brigands arrivaient sur le rivage.

XV

JE TE VENGERAI.

L'ex-élève, assis sur le bord du petit bateau passager, qui emmenait au marché les habitants de Deschambault, cherchait d'un œil avide, parmi les vieilles maisons de pierre de la rue Champlain, le toit de fer blanc jauni de *La Colombe victorieuse.* Il l'aperçut quand le bateau vira pour entrer dans la place, et il sentit son cœur tressaillir. Tout ce qui se rattache à ce que l'on aime nous devient cher. Il débarqua le premier, et se dirigea vers le seuil où l'attendait sans doute, dans l'impatience, sa jeune bien-aimée. A mesure qu'il

approchait, son cœur battait plus fort, et l'émotion serrait sa poitrine. Il passa sur le trottoir de l'autre côté de la rue, pour voir d'avance si la blonde fille ne serait pas assise rêveuse dans la fenêtre. Tout à coup il s'arrêta et la surprise fit pâlir son visage rougeaud. Les contrevents étaient fermés.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda-t-il...qu'est-ce que cela veut dire ?...Pourtant, l'enseigne est encore au-dessus de la porte !

Un trouble singulier s'empare de ses esprits. Il se rend au seuil et frappe. Personne ne répond. Il frappe de nouveau et plus fort, mais en vain. Il regarde les passants qui chuchottent d'un air sarcastique ; il regarde l'auberge de l'*Oiseau de proie*, et voit dans les carreaux de la fenêtre, la face hideuse de la mère Labourique qui rit d'un air moqueur. Il perd son sang froid et sa présence d'esprit ; il a honte comme s'il se rendait coupable d'une action mauvaise. La bonne femme Labourique ouvre sa porte.

—Parties les colombes ! s'écrie-t-elle de sa voix éraillée, parties sans laisser leur adresse ! C'est mauvais signe, cela, mon garçon.

L'Ex-élève, rendu à lui par ces paroles de l'hotelière voisine, traversa la rue.

—Entrez ! lui dit la vieille femme, entrez, monsieur Paul : la mère Labourique n'est pas rancunière. Vous venez ici parce que vous ne pouvez pas entrer là, n'importe ! Elle vous recevra encore comme autrefois.

—Où sont-elles allées ? le savez-vous ? demande l'ex-élève.

—Sainte Barbe ! si je le savais, je vous le dirais de suite.....Je connais trop bien les tourments amoureux de la jeunesse ! j'ai été jeune un jour...et, ce n'est pas pour me vanter, mais je n'étais pas laide...j'avais de la vogue... j'ai fait faire des folies à plus d'un galant,.....et ma foi ! j'avoue que j'ai aimé jusqu'à l'adoration ; mais j'étais difficile ; je choisissais la fleur d'entre les fleurs...je ne m'amusais pas au premier venu...et puis je n'étais pas obligée de me cacher ou de disparaître d'une façon mystérieuse, du soir au lendemain, et ma Louise, je l'espère ne sera jamais dans la triste nécessité de disparaître ainsi.

—Mais on dirait, la mère, que vous connaissez quelque chose de repréhensible dans la conduite de l'hôtelière de *La Colombe* ou de sa fille.

—Je ne dis pas cela, je ne veux pas médire, la médisance n'est pas mon défaut.....Que chacun s'arrange comme il l'entendra, cela ne me regarde en rien, Tout de même, il y a du louche dans la manière d'agir de ces deux femmes, et je donnerais mon cou à couper que le propriétaire en est quitte pour ses frais.

—C'est plus que vous ne pouvez dire.

—Expliquez donc ça, vous ?

—Je ne fais pas de suppositions injurieuses ou vaines ; je n'explique rien, mais avant de juger je me renseigne et j'attends.

Il prit son chapeau et se disposa à sortir, la vieille et méchante hôtelière ajouta avec un sourire malicieux :

—Si vous les cherchez, vous ne ferez peut-être pas mal de monter au coin flambant.

L'Ex-élève perdit patience. Rien d'implacable comme un amoureux.

—Taisez-vous, vieille méchante ! hurla-t-il, et il sortit.

Mille pensées diverses assaillent sa pauvre tête. Il a peur d'apprendre quelque fâcheuse nouvelle au sujet de la mère de sa bien-aimée ; il a peur de ne plus retrouver, naïve et can-

dide comme il l'a quittée, la douce Emmélie. Il s'efforce de repousser ces doutes cruels dont il fait un crime aux autres, et malgré lui, ils reviennent sans cesse. Il désire savoir ce que sont devenues les deux femmes: il aime mieux connaître la vérité quelle qu'elle puisse être, que demeurer dans une incertitude aussi amère. Il accoste tout le monde, surtout les gamins, qui voient tout ce qui se passe, entendent tout ce qui se dit. L'un de ces derniers, qui joue à la *marraine* sur le trottoir où il a tracé, avec de la craie, des carrés et des triangles, lui dit que l'aubergiste de *La Colombe* a déménagé, la semaine précédente, et s'est embarquée à bord d'un petit bateau. L'ex-élève se rend à la Place, interroge les capitaines des berges, et n'a pas de peine à savoir que son Emmélie demeure maintenant à Lotbinière. Personne cependant ne peut lui expliquer le motif du brusque départ de l'hôtelière, ni la raison de sa retraite à la campagne. Il monte à Lotbinière. Une jeune fille qui revient du champ lui montre, du doigt, la maison des étrangères. Il craint d'y arriver. Il marche à pas lents, les yeux toujours fixés sur cette petite mais coquette maison. Il vou-

drait apercevoir dehors, Emmélie ou sa mère et les saluer de loin. Il ne voit personne. Il attend une minute sur le perron avant de frapper. Un silence profond régnait à l'intérieur. Il frappe; on lui dit d'entrer. A sa vue Emmélie qui se berce en cousant, devant une fenêtre, laisse tomber son ouvrage, et devient d'une pâleur livide. Elle ne peut se lever, ni parler. La mère salue d'un air triste, mais avec affabilité. L'ex-élève, dans l'embarras, balbutie quelques mots:

—Je ne vous croyais pas ici, mais encore à Québec.

—Québec! répond la femme, je voudrais n'y être jamais allée!

—Comment? Pourquoi donc? demande l'ex-élève visiblement anxieux.

Emmélie se lève d'un brusque mouvement, porte son mouchoir à ses yeux et s'enfuie dans une autre chambre. Des larmes roulent dans les paupières de la mère.

—Mon Dieu! dit l'ex-élève, je le vois, Emmélie ne m'aime plus!...Et moi qui venais avec tant d'espoir et de joie lui jurer que je l'aimerai toujours!

Un sanglot, parti de la chambre voisine, répondit à ce cri d'amour du fidèle garçon.

—Ecoutez, répond la mère, et dites, si vous l'osez, qu'elle ne vous aime plus !

—Pourquoi me fuit-elle ?

Une pensée douloureuse traversa le cerveau de l'ex-élève. Il eut un soupçon horrible, il devint blême, et ses yeux étonnés interrogèrent la mère de son amie. La femme comprit ce qui se passait dans l'âme de Paul Hamel et elle se hâta d'ajouter :

—Emmélie n'est pas coupable, non ! Dieu le sait qu'elle n'est pas coupable !...

—Mais de quel crime l'accuse-t-on ?...Je n'ai entendu parler de rien.

—On ne l'accuse pas; on ne peut pas l'accuser; c'est l'innocence même ! Elle serait morte plutôt ! Oui ! nous serions mortes toutes deux, plutôt que de céder devant les menaces de ces misérables !...

Et elle se mit à pleurer. L'ex-élève s'assit et, se cachant le visage dans ses mains, attendit que cet excès de douleur fut passé. Dans la chambre voisine, Emmélie sanglote toujours et ses soupirs arrivent aux oreilles de son

ami, comme de temps en temps arrivent, à une fenêtre grillée, les soupirs de la brise.

—Je ne partirai pas, répond enfin l'ex-élève, sans connaître la cause de votre peine.

—Mon Dieu ! si vous saviez ?...

—Vous me mettez à la torture ! parlez ! Madame, je vous en prie !.....

—Les monstres !.....ils étaient deux !.. ..nous étions sans défiance, un soir.....

—L'ex-élève se dresse : le feu roulait dans ses orbites, ses poings se crispaient :

—Qui ? où sont-ils ?

Et la femme continua.

—Ils nous auraient tuées..... Emmélie a voulu se jeter par la fenêtre.....Ils l'ont saisie, ils l'ont écrasée sur le plancher.....deux hommes sont plus forts que deux femmes.....deux hommes armés !.....

L'Ex-élève bondissait de surprise et de colère.

—Où sont-ils ? leurs noms ? dites ! parlez ! que je les tue comme des vers de terre, les monstres ! les maudits !

—Il ne faut pas, cependant, les confondre dans la même réprobation, car l'un se serait

laissé toucher par les pleurs de l'innocence... et il nous aurait sauvées après avoir voulu nous perdre, si l'autre ne l'eut poussé au mal. Leurs noms, je ne les sais point. Il y avait un un vieillard et un jeune homme. Celui-ci est grand et maigre. Il porte un sobriquet, car j'ai entendu ses amis l'appeler Picounoc.....

—Picounoc! répète l'ex-élève, Picounoc! est-ce possible ?.....Oh ! il en est bien capable.....

—C'est lui voulait écouter les supplications de ma fille, comme je viens de vous le dire.

—Et personne n'était là pour vous défendre ?

—Nous avons crié. Des pas ont retenti sur le trottoir, des coups ont été frappés dans la porte.....mais nous n'avons rien vu. Les scélérats ont eu peur et se sont enfuis..... C'est le bon Dieu sans doute qui nous a prises en pitié et nous a protégées.

Cette déclaration rend le calme à l'ex-élève en le délivrant d'un outrageant soupçon. Il entre dans la chambre où s'est réfugiée la jeune fille ; il l'aperçoit à genoux, la face sur le lit :

—Emmélie, dit-il, Emmélie, je t'aime !..... Vrai comme il y a un crucifix sur le mur, je

t'aimerai toujours..... Emmélie, tu seras ma femme ! veux-tu ?.....le veux-tu ?

La blonde enfant, toute en larmes, les cheveux comme un voile de pudeur sur ses épaules, se relève et tombe dans les bras du noble garçon qui la serre contre sa poitrine dans une étreinte d'une infinie douceur.

XVI

UNE RAME QUI NE FOUETTE PAS L'EAU.

Lepage se leva de bonne heure et fit sa prière du matin, à genoux près de son lit. Jamais travaux assez pressants ne lui faisaient omettre ce pieux devoir. Ceux qui n'avaient pas le temps de prier, n'arrivaient souvent au champ qu'après lui, ne supportaient pas aussi bien les contretemps, et ne se trouvaient nullement plus riches, à l'automne. Il marcha légèrement sur le plancher sans tapis, afin de n'éveiller personne, et sortit pour aller couper. Il fut surpris de trouver la porte débarrée. Il pensa qu'il avait oublié de mettre le loquet.

En allant à l'ouvrage, il offrait à Dieu sa journée, et regardait avec admiration les merveilles de la nature qui publient sans cesse la puissance et la bonté de l'éternel Créateur.

Geneviève était matineuse. Madame Lepage fut surprise de ne point l'entendre balayer, et de ne point la voir préparer, au feu de l'âtre, le déjeuner frugal. Elle supposa que la présence du muet dans la maison l'avait empêchée de dormir, et qu'elle n'avait cédé au sommeil que le matin, alors qu'avec les ténèbres s'envolent les craintes vagues et les folles terreurs. Cependant comme le soleil montait et que le calme le plus profond régnait toujours dans toutes les parties de la maison, d'ordinaire à cette heure pleine de mouvement et de vie, Madame Lepage entra dans la chambre de Geneviève. Elle recula d'épouvante en poussant un cri. Geneviève la regardait avec ses grands yeux secs et vitreux. Ses cheveux dénoués et mêlés couvraient une partie du traversin de plume. Son oreiller était tombé à terre. Les mains et les pieds de la malheureuse fille, étroitement liés aux poteaux du lit par des courroies de cuir, paraissaient enflés et couverts de taches bleues. Un épais

bandeau pressait, comme un cercle, sa bouche muette. La place de la petite Marie-Louise était vide.

Madame Lepage sortit dehors en criant. Les voisins l'entendirent: ils accoururent. Lepage se redressant pour aller déposer ses poignées de grain, regarda du côté de la maison et vit les gens qui couraient en se dirigeant tous au même endroit. Il se douta qu'il y avait quelque chose d'étrange, planta sa faucille sur un piquet de cèdre et partit.

Les voisins entrèrent, défirent les liens qui enchaînaient Geneviève, enlevèrent son bandeau de linge et lui rendirent la liberté. Elle éclata de rire.

—Mon Dieu ! s écria Madame Lepage, que signifie cela ?..... Geneviève, savez-vous qui vous a maltraitée ainsi ?

Geneviève se mit à rire de nouveau, de ce rire hébété qui rend effrayante la figure des idiots. Tous les gens la regardaient avec stupeur, et elle fixait sur chacun tour à tour ses yeux égarés.

—Elle est folle ! s'écrie-t-on.

—Marie-Louise ! où est Marie-Louise ? demande Madame Lepage.

A ce nom l'infortunée Geneviève se dresse brusquement, et cherche dans le lit, à la place encore chaude de l'enfant. Elle soulève les couvertures, jette l'oreiller et le traversin à terre, dérange le lit de plume et la paillasse, regarde sous la couchette, et se relève, pâle, lugubre, terrible à voir.....Les gens ont peur et se reculent.

—Marie-Louise ! crie la pauvre folle, Marie-Louise !.....

Elle cherche de nouveau dans le lit en désordre.

—Vous l'avez cachée, dit-elle, rendez-moi la ! Sa mère me l'a confiée.....Sa mère qui est avec le bon Dieu.....Je n'irai jamais avec le bon Dieu, moi, car le maître d'école a souillé mon âme, et rien de souillé n'entre dans le royaume des cieux !..... Marie-Louise ! crie-t-elle encore.

Elle sort. On veut lui faire revêtir sa robe.

—Pourquoi ? rien ne peut cacher ma honte .....Il n'y a pas de voile assez épais.....Rendez-moi la petite, je vous en prie !.....J'ai promis à sa mère de la sauver, et de la mettre au pied de la croix sur la côte de sable.....

—Pauvre fille! murmurent les voisins.

Lepage entre : Qu'y a-t-il donc, dit-il avec émoi.

—Alors Madame Lepage fond en larmes. Les voisins racontent ce qu'ils viennent de voir. Lepage court à la chambre de son hôte, le dernier venu. La chambre est déserte. Il monte au grenier : personne !—Ils s'étaient entendus pour nous tromper ! C'étaient deux brigands ! deux compères ! s'écrie-t-il en fermant les poings.

Puis il raconte comment il a hébergé les misérables qui lui demandèrent un refuge pour la nuit.

Cependant Geneviève sort, dans son costume léger, appelant toujours l'enfant perdue. Elle s'arrête devant un orme magnifique qui tend ses bras au-dessus du toit

—L'as-tu vue ? lui dit-elle.....la caches-tu dans ton feuillage ? Tu es grand, toi, tu vois de loin ; n'aperçois-tu pas le ravisseur quelque part ?

Elle secoue la tête et s'avance plus loin, parlant toujours, et demandant la petite Marie-Louise à tous les objets que rencontrent ses

yeux égarés. Lepage essaie de la faire entrer : elle se fâche. Pour la rendre docile, il s'avise de lui ordonner de s'habiller promptement, pendant qu'il allait atteler le cheval, afin de courir après le ravisseur et sa victime.

Les brigands, sortis de la maison de Lepage sans faire de bruit et sans éveiller les habitants, se rendirent en courant sur la grève voisine. Le charlatan tenait serrée dans ses bras nerveux, la petite Marie-Louise qui tremblait de peur et de froid dans son primitif vêtement de toile. Elle aussi était baillonnée. La mer était basse et la chaloupe ne flottait plus au large, mais se confondait avec les roches de la batture. Le charlatan déposa l'enfant à terre près de lui, sur les galets. Elle ressentit aux pieds une douleur aigue, voulut crier, mais sa voix mourut sous l'étoffe de l'implacable bandeau. Deux des brigands cherchèrent la chaloupe. La nuit était obscure et le rivage, semé d'énormes cailloux. Ils cherchèrent longtemps. Le charlatan tenait les deux mains de la petite pour qu'elle ne put enlever le baillon qui l'empêchait de crier. On entendait les frissons courir sur ses membres délicats. L'un des deux qui cherchaient l'em-

barcation dit tout à coup, d'une voix qu'il s'efforçait de voiler : Ici ! venez !..... elle est échouée.

Ceux qui attendaient au rivage partirent, se dirigeant sur la voix qu'ils venaient d'ouïr. Le charlatan fit marcher l'enfant sur les *gravois* et dans les flaques d'eau. On entendait les sanglots étouffés de la petite, mais l'on ne pouvait voir, dans l'obscurité, les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux

Tous cinq se trouvèrent réunis auprès de la chaloupe. Ils se serrèrent la main en signe de plaisir et de félicitations.

—Le succès a dépassé mes espérances, dit le maître d'école.

—Comment avez-vous trouvé votre ancienne maîtresse ? demanda le chef.

—Je vous jure qu'elle n'a point son égale à Québec !..... je voudrais bien la reconquérir, comme disent les chevaliers.

—M'est avis, dit Charlot, que nous ferions mieux de pousser la chaloupe à l'eau que de perdre notre temps ici quand nous serons au large nous ferons la causerie.

—C'est juste, répondirent les autres : à la chaloupe ! au large !

L'enfant fut embarquée et les cinq brigands mettant l'embarcation sur sa quille, la poussèrent, en levant, vers les flots qui déferlaient à quelque distance.

—La brise est bonne, dit le chef, en mettant les pieds dans l'eau, le montant va prendre, et nous serons à Québec de bonne heure.

—Si nous n'avons pas la chance d'arriver cette nuit, nous resterons au bout de l'île jusqu'à la nuit prochaine, répliqua le charlatan.

Les vagues commencèrent à soulever la chaloupe et les hommes trouvaient qu'elle devenait de moins en moins lourde. Enfin, elle bondit, comme un coursier qui se cambre, et les cinq brigands sautèrent dedans.

—Les rames ! la voile ! commande le chef.

—Les rames ! la voile ! répétent les bandits .....où sont elles ?

—On regarde sur les bancs, on regarde dans le fond de la chaloupe : point de rames ! point de voile !

—Voilà qui est drôle ! dit le chef étonné.

Les brigands ne riaient plus.

—Vous ne les avez pas fourrées sous les bancs ?

—Oui, répond Charlot.

—Les vagues les auront jetées en dehors, observe le charlatan, on va les trouver ici tout près.

—Je les avais bien attachées, affirme Robert : c'est un tour que l'on nous a joué.....

—Un tour ? tu badines ? nous sommes arrivés de nuit, il faisait noir, et personne ne nous a vus.

Les flots avaient rejeté la chaloupe au rivage et la secouaient rudement de côté et d'autre.

—Débarquez et cherchez ! ordonne le chef !

Les brigands se dispersent, cherchant, inquiets et craintifs, les rames perdues. Le chef reste près de l'enfant captive.

Ils rôdèrent longtemps au bord du fleuve, parmi les roches et les ajoncs, reculant du pied les morceaux de bois inutiles venus avec le rapport. Ils ne trouvèrent ni les rames, ni la voile.

—Si c'était le muet ? repartit tout-à-coup Charlot.

--Le muet ?

—Oui le muet ; il était, par un singulier hasard, chez Lepage cette nuit.

—Et tu ne nous l'as pas dit ?

—En ai-je eu le temps ? Au reste, pourquoi ? Monsieur Lepage qui le croit évadé de la prison et qui ne sait pas son innocence, l'avait enfermé dans une petite chambre, au grenier.

—Damnation ! crie Robert, tu sais que nous avons juré de le tuer ?

—Et nous le tuerons ! répond, d'un ton imperturbable, le cruel Charlot. Seulement, il faut être prudent, et ne pas danser plus vite que le violon. A chacun son tour, aujourd'hui l'enfant, demain le muet.

—Mais qu'allez-vous faire ? qu'allons-nous devenir ?

—Si c'est un tour du muet, observe le charlatan, il doit avoir caché les rames à terre quelque part dans les aunes. Voyons partout. Si nous ne les trouvons pas nous n'aurons plus qu'à remonter à pied.

Disant cela, le docteur à la barbe rouge s'approche de la tale d'aunes qui paraît comme un bouquet noir sur la rive couverte d'ombre. A peine a-t-il écarté les premières branches, que son pied s'embarrasse dans quelque chose d'humide et de mou comme le linge que la blanchisseuse tire de la cuve. Il se penche, tâte de la main. Un éclair de joie illumine sa face rouge et ses yeux brillent comme des topazes dans l'obscurité.

—Ici ! ici ! je les ai !....dit-il à ses compagnons, je.....

Il n'achève pas. Comme le bras d'un géant qui se lève terrible et brise tout ce qu'il rencontre dans sa chute, une rame s'est levée soudain, noire dans la nuit sombre, et s'est abattue sur les reins du malheureux vendeur de sirop. Un cri terrible fit retentir la rive et le fleuve. Les brigands qui accourent s'arrêtent effrayés.

—Qu'y a-t-il ? Les as-tu ? Que fais-tu ?..... demandent plusieurs voix.

—Allons voir ! dit l'un des bandits : nous sommes assez pour nous défendre.

Ils s'approchent du bouquet d'aunes. Charlot marche le premier. Plus ils approchent

et plus ils marchent lentement. Ils entendent un bruit léger dans le feuillage et appellent leur compagnon. Une même pensée vient à leur esprit : Il a été tué..... Alors ils s'arrêtent. Le chef arrive près d'eux.

—Que faites-vous ? quel est ce cri que j'ai entendu ?

—C'est le docteur ! il est mort, croyons-nous : Nous sommes découverts.

Une sueur froide inonde le visage du brigand. Il s'approche de Charlot et lui confie quelque chose. Charlot s'éloigne de suite. Un instant après, le chef crie : Sauvons-nous !

L'un des brigands passe trop près des aunes, la rame lui fouette l'épaule ; mais il ne tombe point ; il s'enfuit en criant de rage et de douleur. C'était le maître d'école. Alors une forme puissante et sombre, que les ténèbres faisaient paraître plus grande et plus terrible encore qu'elle n'était réellement, s'élance à la poursuite des bandits.

XVII

LES DEUX AMANTS DE NAGUÈRE.

Geneviève était devenue folle de peur. Son état lamentable arrachait des larmes à tout le monde. Quand elle se fut habillée elle demanda si la voiture était prête. On lui répondit que M. Lepage était allé mettre le cheval à la calèche, et qu'il serait dans un instant de retour.

—Je vais toujours partir, reprit la pauvre fille, il me rejoindra. S'il est poli il me fera monter dans sa voiture. Je n'ai pas une minute à perdre: la petite Marie-Louise s'en va toujours. Elle est peut-être bien loin maintenant. Dites donc un chapelet pour elle pendant que je vais la chercher.

On voulut l'empêcher de sortir.

—Je vous en conjure, dit-elle avec des larmes dans la voix, vous qui avez des petits enfants que vous aimez bien, laissez-moi partir;

il faut que je rende Marie-Louise à sa mère qui se désole.....Si des voleurs vous enlevaient vos enfants, comme cela, la nuit, ne seriez-vous pas contents qu'une fille perdue, comme moi, vous la rendit avant le coucher du soleil ?..... Laissez-moi sortir !.....

Elle repoussait les gens qui lui fermaient le passage.

—Je vais me fâcher, reprit-elle, et je vous déchirerai le visage.

Rien d'affreux comme une folle qui devient furieuse. On eut peur et on lui permit de sortir,

M. Lepage la suivit quelque temps et s'efforca de la décider à revenir ; mais elle avait une volonté de fer, une idée fixe : aller à Québec, rue Saint Joseph, dans l'infâme maison de mademoiselle Paméla. Le souvenir de ce qu'elle avait vu là s'était tout à coup fixé dans son esprit, comme une image de deuil que l'on fixe au mur. M. Lepage pensa qu'il valait mieux ne pas la contrarier. Il revint chez lui avec l'intention d'envoyer quelqu'un pour la suivre et la surveiller.

Les bandits se sont dispersés. Le muet court

au hasard. Seul le bruit des pas le guide. Alerte et vif, il aperçoit bientôt une forme vague qui se sauve. C'est Charlot avec l'enfant. Il le poursuit comme un fantôme poursuit un fantôme. Il distingue de mieux en mieux les contours grossiers de sa noire silhouette ; il va l'atteindre, le toucher, quand son pied nu, s'embarrassant dans un arrachis, se déchire sur un nœud aussi dur qu'une pointe d'acier. Il tombe. Le brigand disparaît de nouveau. Nonobstant la douleur cuisante qu'il ressent au pied, le muet reprend sa couse. Le désir de sauver sa sœur lui fait mépriser toute souffrance physique. Mais n'y a-t-il point folie à courir dans les ténèbres après quelqu'un que l'on ne voit pas et que l'on n'entend pas davantage ? Le pauvre garçon est désespéré. S'arrêtant pour écouter, il n'entend que le vagissemeut des flots au rivage. Il pense que le ravisseur est caché, et, n'obéissant qu'à son amour fraternel, il s'enfonce dans tous les buissons et descend dans tous les ruisseaux.

Quand le jour vint semer ses rayons dans le ciel, sur le fleuve et les montagnes, comme un laboureur matinal sème ses grains dans les sillons, le muet, presque fou de douleur et de

regrets, cherchait encore, sur la grève déserte, sa sœur infortunée.

Le chef n'avait pas voulu laisser seule, dans la chaloupe, la petite Marie-Louise, quand il était venu rejoindre ses camades, près du bouquet d'aunes, après le cri jeté par le charlatan. Il l'avait prise dans ses bras, et remise à Charlot, qui était le plus fort de la bande.

Profitant de la chute du muet, Charlot s'était caché dans un épais fourré. Le muet passa deux fois à côté de lui. Par bonheur, dans sa fuite précipitée, le brigand avait perdu son pistolet. Sans cet accident, le pauvre pèlerin eut été lâchement assassiné dans le taillis, et son corps serait tombé dans le ruisseau discret.

Les ravisseurs, dispersés comme des loups par les chasseurs qui les poursuivent, ne se retrouvèrent ensemble que dans la ville. Ils n'avaient marché que la nuit, se cachant avec précaution durant le jour qui suivit leur malheureuse expédition. Le premier qui revint au logis de Paméla fut le chef. Quelques heures après, le maître d'école entra, suivi de Robert. Racette se plaignait d'une insupportable dou-

leur à l'omoplate. Il avait l'épaule aussi noire que l'âme. La rame avait fait sa marque. Les trois scélérats exprimèrent leur profond regret de la perte du docteur. Ils le croyaient mort. De fait, il l'était à peu près. La rame lui avait brisé l'épine dorsale. Le chef parla longuement des remarquables qualités de son jeune compagnon. Le maître d'école qui l'avait connu, tout enfant, renchérit sur le chef, et Robert qui le connaissait peu, le vanta bien davantage encore. Si voulez que l'on dise du bien de vous, mourez ! Alors vous ne portez plus ombrage aux jaloux.

Les trois brigands s'inquiétaient bien aussi de Charlot et de l'enfant. Cependant le vieux Saint Pierre ne désespérait pas de le voir arriver sain et sauf. Il connaissait la prudence, la force et l'agilité de son camarade. En effet la nuit suivante, pendant que les survivants délibérent et se racontent les nouvelles du jour, le redoutable Charlot arrive. Sa figure est riante, son air triomphant. Il tient la petite Marie-Louise par la main. L'enfant à pleuré ; mais elle paraît un peu consolée.

A la vue du voleur et de l'enfant, il y a, dans la maison de Paméla, d'ineffables transports de

joie. On serre la main de l'heureux bandit on embrasse la petite qui sourit avec des larmes : mais c'est le baiser du judas, le baiser de la trahison. Les questions se succèdent, comme dans la tempête, les vagues succèdent au vagues. Charlot ne peut parler de grand'chose. Il était resté caché tout le jour, et s'était rendu dans la ville à la faveur de la nuit.

—Après tout, observe le maitre d'école, le succès, pour n'être pas aussi complet qu'on l'eut désiré, n'est pas sans valeur.

—Si ce pauvre docteur arrivait maintenant, tout serait bien, ajoute le chef.

—Oui, continue Robert, car la chaloupe ne nous coûte rien, et nous en trouvons toujours quand nous avons besoin.

Mais le docteur n'arriva point.

—Il ne faut pas que le chagrin nous fasse perdre la tête, et nous empêche de prendre un coup à notre heureux retour, repartit le chef.

—Nous prendrons aussi un verre à la santé de l'absent, observa le maître d'école.

Le rum fut apporté sur le plateau. Les scélérats burent longtemps : gaillards, il furent

gais et jaseurs ; gris, il devinrent expansifs, gouailleurs et vantards ; ivres, ils se fachèrent et voulurent se battre, ils se donnèrent la main et s'embrassèrent, ils s'attendrirent au souvenir du charlatan et se mirent à pleurer, ils s'endormirent et ronflèrent.

Le maître d'école, ivre comme ses compagnons, se lève, trébuchant ; tire de sa poche un long couteau à ressort dont il ouvre la lame aigue, et s'approche, menaçant, de la petite Marie-Louise endormie sur une chaise. L'enfant, vaincue par la fatigue, reposait dans un sommeil profond. Mademoiselle Paméla, sortie dès le soir de bonne heure, n'était pas encore rentrée, et personne ne s'était occupé de donner un lit à l'enfant. Le maître d'école se penche sur elle. Il rit d'un rire diabolique. La lame du couteau luit à la lumière de la chandelle. Le chef, Robert et Charlot, ronflent toujours en cuvant leur boisson. Avait-il envie de tuer la petite, ou, cédant à un de ces caprices inexplicables qui passent par la tête des gens ivres, voulait-il seulement lui faire peur ? Il recule d'un pas comme pour mieux viser et donner plus de force à son couteau. Il ne rit plus, il a l'air féroce ; mais à son tour l'enfant endormie sourit doucement.

Accablé de fatigue, désespérant de retrouver sa chère petite sœur, le muet était revenu chez M. Lepage. La pauvre Geneviève venait de partir, et les voisins remplissait encore la maison toute bouleversée ; ceux qui le virent arriver s'écrièrent.

—Voilà l'un de ces misérables ! prenons-le ! enchaînons-le !...

Il n'eurent pas de peine à l'arrêter ; l'infortuné jeune homme vint au devant d'eux. Quelques uns voulaient l'assommer sur le champ.

— Il n'est pas permis de se faira justice soi-même, dit M. Lepage, gardons-le prisonnier en attendant qu'il soit remis à l'autorité.

— Il s'est blessé, reprit quelqu'un, son pied saigne ; voilà pourquoi il n'a pu se sauver comme les autres.

Le muet fit, en souriant avec douceur, un signe qui voulait dire : vous vous trompez.

— Est-ce qu'il ne parle pas demanda-t-on.

—Non répondit Lepage ; c'est ce muet qui a été condamné dernièrement à cinq ans de pénitencier.

Un murmure de surprise s'éleva ; plusieurs dirent :

—Ce n'est pas étonnant alors qu'il enlève les enfants.....ne le laissons pas échapper.

Pendant que le maître d'école, rendu fou par l'ivresse, éleve pour le plonger dans le cœur de l'innocente enfant, son large couteau, la porte s'est ouverte sans bruit, et une ombre triste et lugubre est entrée. Le maître d'école, tout à son crime, n'a rien entendu. L'ombre silencieuse s'avance vers lui, lève ses bras maigres, tend ses doigts nerveux comme l'écrevisse, ses mandibules, et au moment où le couteau s'abat sur l'ange endormi, saisit, comme une tenaille de fer, le cou dégagé de l'assassin. Racette, surpris, laisse tomber l'arme fatale. L'ombre, vive comme l'éclair, la ramasse.

Alors menaçant à son tour le bandit sanguinaire, l'ombre lui crie : Monstre ! quel mal t'a fait mon enfant ?.....c'est mon enfant ! sa mère me l'a donnée pour que j'en prenne soin sur la terre !.....Sauve-toi ! Je t'enfonce ce couteau dans le cœur.....et, au lieu de sang, l'iniquité coulera !.....

—Geneviève, dit le maître d'école..... ne frappe pas ! écoute !..... Je ne voulais pas la tuer....., c'était pour lui faire peur..... rien de plus !

—Va-t-en ! sors ! crie la folle en fureur, ou je te déchire en lambeaux !.....

Et elle faisait jouer l'arme menaçante devant la figure livide de l'ivrogne..... Il veut éveiller ses camarades : la pointe du couteau lui fend la lèvre. La folle s'irrite de plus en plus, comme un feu que le vent attise. Elle est horrible dans sa fureur. Le maître d'école effrayé se sauve. Elle le poursuit dans la rue, et le couteau tranchant effleure, de temps en temps, le dos du lâche qui se sauve. Tout à coup elle s'arrête. Le maître d'école profite de ce moment de répit pour s'esquiver. La folle revient sur ses pas et s'engage dans la rue Saint Joseph. La porte de mademoiselle Paméla est encore ouverte. Elle entre : Les brigands enivrés ronflent toujours. Mais l'enfant est disparue.

XVIII

UNE MÈRE PARDONNE TOUJOURS.

La corvée de *brayage* était finie. La dernière poignée de lin s'était changée en filasse soy-

euse, et les derniers claquements des braies venaient de se taire dans l'alcôve champêtre. Les jeunes gens oublièrent les fatigues de la journée dans la danse et les jeux. Asselin leur avait promis une veillée : il tint parole. Nérée Hamelin qui ne jouait pas mal les cotillons et les gigues, sur le violon, vint avec ses sœurs et plusieurs autres *jeunesses* du village rejoindre les *brayeurs*. Picounoc parut s'amuser plus que les autres. Son sobriquet fit rire tout le monde, et bien qu'il eut décliné son vrai nom à Noémie Bélanger, après avoir fait la sourde oreille aux questions des autres, on continua, par caprice ou fantaisie, à l'appeler monsieur Picounoc. On le fit chanter pour déliver un gage. C'était alors, et c'est encore la coutume, à la campagne, de se faire prier longtemps avant de se rendre aux vœux de la compagnie. Picounoc ne voulut pas déroger à cet usage ridicule. Il se fit prier : J'ai le rhume, disait-il à l'un ; je ne sais pas chanter ; répondait-il à l'autre. Je ne sais pas une chanson.....et cent raisons toutes aussi bonnes.....

L'on insistait : Vous savez bien chanter.....

Vous savez des chansons..... Vous n'avez pas le rhume..... Et que sais-je ?

Ce fut Noémie qui triompha de son obstination. Les jeunes gens virent bien qu'il avait des intentions pour la jolie brune.

—Pour vous faire plaisir, mademoiselle, je vais chanter, dit-il,.....

Noémie sourit ; ce n'était ni un sourire d'orgueil, ni un sourire de plaisir...Il y avait un peu de moquerie dans ce sourire. Picounoc ne chantait pas si mal que vous le pensez; mais il chantait du nez. N'eut été sa voix nasillarde, on l'eut admiré. Dans les chantiers il avait de la vogue : c'est que son répertoire était riche de chansonnettes grivoises, et que les voyageurs et les gens de cage prisent fort ce genre de poésie. Il redit, d'un ton plaintif et traînant, une romance qui fut jugée fort belle. Elle était d'une moralité bien douteuse, mais grâce à la naïveté de nos mœurs, on ne comprit que la partie sentimentale. J'ai maintes fois entendu, dans nos réunions honnêtes de la campagne, des chants grivois que tout le monde applaudissait, bien innocemment à coup sûr.

Picounoc eut envie de faire une déclaration d'amour à Noémie. Dans nos veillées, si l'on rencontre une charmante villageoise qui ne semble pas indifférente, on manœuvre de manière à se trouver près d'elle : on dérive, on louvoie, on refoule le courant, on met la voile, on la replie, selon les circonstances et les lieux. On n'a pas soif, et l'on se lève pour aller boire au seau, près de la porte ; les rayons de la lune argentent les vitres de la fenêtre, et l'on va dehors pour s'assurer que le temps est clair et que les étoiles brillent au ciel; le grand père arrive de l'écurie où tout est calme, et l'on va voir au chevaux, de crainte qu'il ne se détachent, sortent de leurs *parcs* et se donnent des accolades du bout du pied ; et toujours l'on a le soin de ne pas trouver la chaise que l'on vient de quitter, mais d'en prendre une autre auprès de la personne recherchée. Et alors, en rougissant, on bégaie une excuse, on demande pardon à la jeune fille de ce que l'on ose prendre la place qu'un autre plus à son goût devrait occuper. Et la jeune fille qui se doute bien de quelque chose, ne se défend pas d'un léger mouvement d'orgueil. Elle pardonne de bon cœur.....si déjà l'imprudente n'a pas fait quelque douce promesse.

Picounoc devenait amoureux de Noémie. Sans délicatesse, effronté plutôt que timide, nullement habitué à feindre, il ne dissimula point son admiration pour la belle jeune fille, et lui fit, dans les termes les moins équivoques, une brûlante déclaration. Noémie l'écouta, ne dit rien, et le laissa dans le doute, moins amer encore que le dédain.

La veillée fut joyeuse jusque vers minuit. Alors, on entend au dehors la voix plaintive de Geneviève qui dit :

—Rendez-moi, pour l'amour de Dieu, l'enfant de la défunte Jean Letellier !..... Si je ne la retrouve pas, et si je ne la dépose point au pied de la croix, sur le haut de la côte, je serai perdue !..... Oui je serai perdue !..... Le sable roulant m'entraîne au fond de l'abîme !..... Rendez-moi Marie-Louise ! rendez-moi Marie-Louise !.....

Elle vient regarder à la fenêtre, et sa figure paraît comme la figure d'une morte qui sort de sa tombe. Les jeunes filles ont peur. La folle continue :

—Si vous la cachez dans vos chambres noires, ou sous vos lits, ou derrière les portes,

le bon Dieu vous punira. Le bon Dieu voit partout, mais moi je ne vois nulle part! Ah! je vous en prie, rendez-moi l'enfant pour que mon âme soit sauvée !.....

Elle ouvre la porte. Madame Asselin s'avance au devant d'elle.

—Geneviève, entre, tu vas coucher ici. J'ai un bon lit à te donner.

La folle la regarde d'un œil courroucé :
—Menteuse ! laisse-moi !.....tu me ferais geler comme tu faisais geler la petite Marie-Louise !.. Les lits que tu donnes aux autres sont le plancher nu. Tu me conduirais aux framboises pour m'égarer, comme tu as égaré l'enfant !..... C'est toi qui l'as perdue !.....malheur ! malheur à toi !.....

Et elle disparaît.

Les divertissements furent suspendus. L'apparition lugubre de la folle avait troublé la fête, comme la pierre jetée dans l'arbre où chantent les oiseaux, trouble le concert aérien.

Asselin fumait sa pipe devant le foyer. Il avait appris la libération du muet, mais il ignorait encore l'enlèvement de la petite Marie Louise. Comme on le sait, il n'avait dit à per-

sonne ce qu'il connaissait de l'innocence de son pupille. Cependant sa discrétion n'avait servi de rien ; mille autres bouches avaient parlé ! la vue de Geneviève, devenue folle soudainement, lui causait une étrange inquiétude. Il soupçonnait un crime : on l'a dit. Il avait hâte de voir son beau-frère, et, tout en fumant, il se proposait de partir pour Québec le surlendemain. Sa femme n'était guère moins soucieuse. Les veilleux s'aperçurent de l'anxiété des maîtres de la maison et se disposèrent à partir. Picounoc, acceptant l'hospitalité que lui avait offerte Asselin, ne partit que le lendemain.

L'ex-élève aimait trop Emmélie pour la croire coupable et douter de sa sincérité. Son bonheur s'était un moment assombri, comme un ciel d'azur, quand monte la fumée d'un volcan. Mais le volcan s'était calmé : le tonnerre qui grondait dans ses entrailles avait fait silence.

A l'heure même où Picounoc prenait congé de M. et de Madame Asselin, le lendemain de la corvée, l'ex-élève s'embarquant dans un léger canot, traversait le fleuve et venait aborder

tout vis-à-vis la maison où se cachaient ses amours.

Picounoc passant chez Bélanger vit Noémie dans la fenêtre. Il entra, la jeune fille le reçut poliment, mais avec assez de froideur. Ils causèrent longtemps et le soir arrivait quand il se souvint de sa mère. Il demanda à Noémie la permission de revenir.

—Je ne refuse de voir que les malhonnêtes gens, répondit-elle un peu fièrement.

Il est encore agréable de se promener dans les allées solitaires des jardins, aux beaux jours d'octobre, et de fouler aux pieds les feuilles jaunies que le vent a détachées et qui tapissent le sol. Tout porte à la rêverie : les dernières fleurs qui se penchent frileuses en donnant au soleil leur dernier sourire ; les rameaux dénudés qui ressemblent aux cordages des barques sans voiles, les soupirs de la brise fraîche qui semble pleurer en s'envolant, la pâleur du gazon qui se fane comme une vierge délaissée. L'aspect calme et mélancolique des champs inspire de douces et sérieuses réflexions. Les bois qui se dépouillent de leurs écharpes multicolores, et, nus, s'endorment d'un sommeil profond que seul le soleil du printemps pourra dissiper,

nous invitent à songer à notre dernier sommeil et à nous dépouiller des liens enchanteurs qui nous captivent encore. Ils nous rappellent que bientôt, endormis dans notre froid tombeau, nous attendrons le soleil éternel qui réchauffera notre poussière, et nous fera renaître pour l'éternel printemps.

Emmélie et l'ex-élève se promenaient vers le soir, dans le jardin nouvellement acquis par l'hôtelière de *La Colombe*. Emmélie était triste. Comme un fer rouge que l'on tourne dans une plaie, une amère pensée la tourmentait toujours. Pauvre enfant! Elle ne se croyait pas encore à l'abri des outrages des scélérats. Elle ne pouvait se défendre d'une vague terreur. Elle marchait les yeux baissés et regardait les feuilles mortes. Tout à coup elle fut tirée de sa rêverie par un cri parti de la maison. Ce n'était pas un cri de douleur, ni un cri d'anxiété, mais c'était une surprise étrange qui se manifestait. Emmélie et l'ex-élève s'élancèrent vers la porte. Un autre cri plus poignant et plus terrible que le premier fit retentir la maison. Emmélie tomba dans les bras de l'ex-élève :

—C'est lui !... ..sauvez-moi ! dit-elle.

En entrant elle s'était trouvée face à face avec Picounoc. Sa mère debout, pâle, tremblante, ne peut revenir de sa surprise à l'aspect d'une pareille audace. Après un moment elle s'écrie :

—Quoi ! vous osez venir ici ?.....

Picounoc sourit et ne bouge pas. L'ex-élève, fermant ses poings, s'avance près de lui :

—Lâche ! dit-il, vil insulteur de femmes ! je n'espérais pas te faire payer sitôt ton infamie. En même temps il veut frapper le cynique garçon, qui n'a pas de peine à parer le coup, car il est grand de six pieds et l'ex-élève est de taille moyenne :

—Tu sais bien, Paul, que je te mettrais en charpie si je voulais ! réplique l'inflexible Picounoc, pendant que l'ex-élève, aveugle de fureur, l'attaque avec la rage et la persistance du taon qui pique les flancs du taureau.

—Lâche ! hurle Paul Hamel, défends-toi donc ! Si je ne suis pas capable de te battre à coups de poings je te battrai à coups de bâton !.....J'ai juré que je la vengerais !

—La venger de quoi ?...Ne l'ai-je pas respectée ?.....

—Ah ! Dieu la protégeait !...

—Dieu a eu pitié de moi aussi, car ma douleur, mon désespoir seraient irrémédiables !

Emmélie, se séparant de l'ex-élève, a jeté ses bras autour du cou de sa mère, et toutes deux la mère et la fille, hors d'elles-mêmes, regardent, sans pouvoir parler, sans pouvoir agir, la lutte des jeunes gens.

—Tu es fou, reprend Picounoc, de traiter ainsi ton vieil ami, pour une fredaine qu'il n'a pas commise, après tout.

—Lâche ! reprend l'ex-élève, je l'aime ! comprends-tu ? je l'aime !...elle est ma fiancée !...

—Elle est ma sœur ! répond Picounoc d'une voix émue.....

—Tu mens ! dit l'ex-élève.

—Lui ! s'écrient les deux femmes.

Il y eut un instant de silence et d'émoi terribles. Picounoc regarde sa mère et sa sœur, assises toutes deux tremblantes et folles de terreur. Il s'approche d'elles en chancelant comme un homme ivre, et tombe à genoux à leurs pieds.

—Pardon ! s'écrie-t-il, et il éclate en sanglots..

Le silence qui succède a quelque chose d'épouvantable.....

Es-tu vraiment mon fils ? demande la mère, d'un accent plein d'amertume.

—Oui ! répond Picounoc, je suis Pierre-Enoch, parti il y a quinze ans...

Et il dit le nom de son père et le nom de famille de sa mère, et une foule d'incidents de son enfance....La mère pleure, et ses sanglots sont bien amers...Elle ne peut dire qu'un mot : que je suis malheureuse !...

Emmélie, atterrée, sans voix et sans larmes, l'œil égaré, ressemble à une insensée. Elle paraît ne plus se rendre compte de ce qui se passe autour d'elle. L'ex-élève attend, dans la stupéfaction, le dénouement de cette terrible tragédie. A la fin on entend une voix faible et saccadée qui murmure :

—Une mère pardonne toujours....

XIX.

LE MUET CONTINUE SON PÈLERINAGE.

Le pèlerin eut un instant regret d'être revenu à la maison de ses hôtes, car la colère et et les menaces des habitants accourus aux cris de madame Lepage, ne présageaient rien de bon. Il craignit pour sa vie. L'aveugle fureur du peuple est traître.. Il faut la redouter Cependant l'infortuné garçon ne perdit point sa sérénité. Il attendit en invoquant le Seigneur. Et quand la première effervescence se fut un peu calmée, il attira, par des signes, les gens sur le rivage, et les conduisit à la talle d'aunes où il s'était caché pour surprendre les voleurs. En arrivant ils aperçurent un corps meurtri gisant sur la grève.

—C'est le docteur qui vend sur le marché, dirent quelques habitants.

—C'est, en effet, le débitant de sirop de la vie éternelle.....reprirent les autres.

—Il est mort !

—Heureusement que j'ai encore deux fioles de son sirop ! dit, les larmes aux yeux, une bonne femme du voisinage !

—Lui ? c'est étonnant ! disait-on d'un côté. D'autre part on observait : On ne connaît pas le monde.

Le muet ramassa l'une des rames et fit le geste de quelqu'un qui frappe un grand coup.....

—C'est vous qui l'avez tué ? demande-t-on avec étonnement.

Il fait signe que oui.

Vous n'êtes donc pas de la bande ?

—Non, répond-il d'un mouvement de tête.

—Il faut toujours bien avoir pitié de ce cadavre, dit Lepage : les morts sont sacrés.

Et les habitants soulèvent le charlatan pour l'emporter à la maison. Une plainte se fait entendre.

—Il n'est pas mort ! s'écrie-t on.

—Tant mieux ! reprend une femme, il pourra faire son acte de contrition.

Le charlatan fut apporté à la maison et déposé sur un lit.....

Au même moment passait, revenant de la ville, le postillon de la côte Beaupré.

—Savez-vous la nouvelle ? demande-t-il à M. Lepage, et il arrête son cheval à la porte de la maison remplie de monde.

—Non ! qu'y a-t-il ?

Le jeune homme muet qui devait aller au pénitencier pour cinq ans, a été mis en liberté.

—Vraiment ? mais pourquoi ?

—Son innocence a été reconnue. Il est la victime d'une bande de voleurs.

—Le brave habitant ne revenait point de sa surprise. Le postillon raconte ce qu'il connaît de l'enquête nouvelle et comment le peuple a forcé les portes de la prison. A son tour Lepage rapporte les événements de la nuit. Il dit que le muet est soupçonné, et qu'il va être gardé à vue jusqu'à ce qu'il soit livré aux autorités.

—Vous avez affaire à la même bande de scélérats, rien de plus sûr, répond le postillon ; vous pouvez laisser le muet s'en aller en toute liberté. Le charlatan et lui n'appartiennent pas à la même société, puisque l'un a tué l'autre

ou à peu près. Au reste il sera toujours facile de l'arrêter, avec une langue on va loin, mais....

Le postillon n'achéva pas sa juste observation, fouetta son cheval et partit.

Les habitants, satisfaits des renseignements et des conseils du postillon, permirent au pèlerin de s'éloigner.

Il partit et se dirigea, bénissant Dieu, vers le sanctuaire de la bonne Sainte Anne.

Voyant que le bruit qu'il faisait dans sa chambre au grenier était inutile, et ne servait qu'à mécontenter M. Lepage, le muet avait pris un autre moyen de déranger les projets des voleurs. Au reste il s'était dit : Je ne ferai, par ce moyen, que retarder l'exécution de leur infâme dessein, et ils reviendront plus tard. Il pensa que s'il pouvait les surprendre, les attaquer et en blesser quelqu'un, la justice, guidée par des indices certains, étendrait son bras sur tous les coupables. Alors il ouvrit la petite fenêtre du grenier. Cette fenêtre donnait sur le jardin. Il n'y avait point de passage de ce côté. Il prit ses draps de toile, les noua l'un à l'autre par les coins, et les attacha à la sablière, au-dessous de la fenêtre. Il se

glissa le long de ce cordage nouveau et descendit.

Tout autour les arbres fruitiers mêlaient leurs rameaux touffus. Il se blottit sous les pruniers en attendant l'arrivée des brigands. Il était là depuis une demi-heure quand il entendit le bruit de leurs pas. Ils arrivèrent. Le muet, regardant dans l'obscurité, à travers les perches de la clôture, les vit s'arrêter un instant à la porte. Il les vit repartir bientôt et franchir la clôture du jardin... Il avait peur d'être découvert, et ne bougeait pas. Le calme était profond autour de lui. Les voleurs en apercevant les draps blancs qui flottaient au vent dirent:

—Voilà une drôle de façon de faire sécher le linge !

Ils croyaient que c'étaient des couvertures nouvellement lavées, que la blanchisseuse avait ainsi accrochées pour faire sécher au vent. La porte de la maison s'ouvrit et Charlot vint chercher ses complices qui se tenaient tout prêts, debout au coin de la maison. Ils entrèrent. Alors le muet courut à la chaloupe, enleva rames et voiles, comme il l'avait prémédité, et, debout, au

bord de la talle d'aunes, il attendit, une rame à la main. Comme on l'a vu, il n'attendit pas en vain.

M. Lepage avait envoyé quelqu'un pour suivre l'infortunée Geneviève et la ramener dès qu'elle consentirait à revenir. Elle se rendit à Québec, s'arrêtant souvent pour demander la petite Marie-Louise aux habitants étonnés de son étrange folie. Elle erra dans les rues, arrêtant tous les passants et leur demandant à tous, l'enfant qu'elle avait perdue. Les gens se détournaient en souriant de pitié. La nuit arriva. Elle est noire dans la plupart des rues de Québec, quand la lune ne prête pas aux habitants sa bienfaisante lumière. Cette nuit-là, la lune ne vagabondait point. Elle s'était couchée de bonne heure. Geneviève ne voulut entrer nulle part. Son gardien la suivait toujours, et toujours la suppliait de revenir chez M. Lapage. La pauvre folle marchait toujours :

—Attends ! attends, disait-elle, je m'en retourne dans une minute : il faut que j'aille voir là, dans cette rue.....

Elle entrait dans la rue Saint Joseph. Elle se rendit à la porte de mademoiselle Racette,

regarda par la fenêtre et vit l'infâme maître d'école menacer, de son couteau, l'innocente enfant endormie sur sa chaise. Elle entra doucement, doucement.....et de ses doigts perçants, saisit, comme l'on sait, la gorge du brigand.....

Pendant qu'elle poursuit le maître d'école, celui qui est chargé de veiller sur elle reconnaît la petite Marie-Louise, entre, la prend dans ses bras, et s'en retourne triomphant. Il veut retrouver la malheureuse Geneviève: il s'égare. Désespérant de la rejoindre durant la nuit; il reprend le chemin du Château. Richer, emmenant, joyeux, l'enfant mystérieusement sauvée. Il se promettait de revenir dans le cours de la journée prochaine, chercher de force ou de gré la pauvre folle. Le lendemain, Geneviève s'acheminait, désespérée, vers Lotbinière. Et toujours en marchant elle appelait sa jeune amie, et les gens se détournaient pour la voir.

Deux jours plus tard, elle arrivait à la *braierie* du ruisseau de Gagné, où nous l'avons vue faire des menaces à Asselin, où nous l'avons entendue chanter son refrain douloureux.

XX

LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Le charlatan, étendu sans mouvements sur son lit, éprouve d'atroces souffrances. Madame Lepage, oubliant ses chagrins et le crime du malade, faisant taire le cri vengeur de la nature pour n'écouter que la voix miséricordieuse de la charité, comble de soins empressés l'indigne malfaiteur. Un médecin est appelé. Secouant la tête d'un air désespéré, le disciple d'Esculape, après avoir examiné le patient, déclare la science impuissante. Il se trompe. Mais il n'est ni le premier ni le derdernier à qui les faits donnent un formel démenti. Cependant le docteur au sirop de la vie éternelle doit porter, le reste de sa vie, la peine de son crime.

L'enlèvement avait eu lieu pendant la nuit du mercredi, et c'était le vendredi soir, deux jours après, que la folle, guidée par un instinct merveilleux, avait retrouvé l'enfant, pour

hélas ! la perdre aussitôt. Le fils d'Anselme Bureau que M. Lepage avait dépêché pour surveiller Geneviève et la ramener à la maison, revenait tout joyeux, le samedi matin, avec la petite Marie-Louise. A la vue de l'enfant, ce fut, dans l'honnête famille, une explosion de joie et des transports de reconnaissance envers Dieu. Une légère rougeur se peignit sur la face blême du malade. M. Lepage retourna lui-même à Québec pour chercher Geneviève et informer les officiers de la police de ce qui s'était passé chez lui deux jours auparavant. Il ne put retrouver Geneviève. La police promit de s'occuper de l'affaire.

Le pèlerin voit luire de loin, au pied des côtes élevées qui bordent le fleuve, l'humble flèche de la petite église de Sainte Anne. Ses yeux se reposent avec espérance sur la croix de fer. Une douce émotion agite son âme. En marchant il tient son chapelet : mais sa bouche muette ne peut répéter la prière de son cœur. Il s'exite au regret de ses fautes, et demande miséricorde. A mesure qu'il approche son trouble augmente. Les gens qui le voient passer disent : c'est un pèlerin ! c'est un jeune homme qui a fait un vœu, et il le

saluent avec respect. Car les habitants de Sainte Anne ont beaucoup d'égards pour ceux qui témoignent leur confiance et entretiennent un culte envers leur illustre patronne.

Il arrive. Son estomac vide demande quelques aliments, et ses lèvres altérées se dessèchent. Mais il ne veut ni manger, ni boire avant de s'être prosterné devant le Saint des Saints, avant de s'être agenouillé, anxieux et tremblant, au pied de l'image de la bonne sainte. En passant dans l'étroite allée, il laisse sur le plancher des taches de sang, car la blessure de son pied s'est rouverte. Il y a beaucoup de monde dans l'église. Elles sont si nombreuses les âmes souffrantes qui veulent être consolées ! Elles sont si douces les consolations de la foi ! Ceux qui le voient marquer son passage par une trace de sang, se sentent humiliés devant tant de courage et d'amour, et font monter pour lui d'ardentes prières vers le Seigneur. Il s'agenouille sur le balustre et reste de longues heures, immobile comme la statue de la prière, les yeux attachés sur l'autel du Christ ou sur l'image de Sainte Anne. Il se confesse, répondant par des signes aux questions du prêtre.

Le soir venu, quand le bedeau prit les clefs pour fermer l'église, il sortit. Le curé l'attendait à la porte pour l'emmener au presbytère. Il était dans la confusion ; il voulut refuser ; mais le prêtre insista.

Le muet passa dans la méditation de la justice et de la miséricorde du Sauveur, une grande partie de la nuit. Le lendemain de bonne heure. il se rendit à l'église. Il pensait dans son humilité :

—S'il plaît à Dieu de ne pas m'exaucer, que son saint nom soit béni ! j'aurai du moins accompli la promesse que j'ai faite à Sainte Anne, de venir, à son sanctuaire, la remercier de m'avoir sauvé la vie.

Il entendit la messe avec une édifiante piété. Il fit la communion. Un émoi mystérieux serrait son cœur. Son âme implorait la sainte dont l'intercession est si puissante auprès de Dieu. Il espérait que sa langue longtemps liée se débarrasserait tout-à-coup de ses chaînes invisibles, et que le châtiment de Dieu serait suspendu. Son espoir fut vain.

La foule des gens pieux qui était venus à la messe s'écoula sans bruit.

Il resta dans l'humiliation, pleurant, mais soumis à la justice divine. Tout le jour il fut en prière. Le prêtre l'encourageait et priait avec lui. Le lendemain, c'était le samedi, il reçut encore la sainte communion. Sa confiance augmentait et sa foi brillait de plus en plus. Dans toute la paroisse on parlait de ce pèlerin nouveau. Plusieurs venaient à l'église pour le voir, et dans l'espoir d'être témoins d'un miracle. Parfois cependant un nuage passait sur le front du jeune homme, et le doute amer se glissait dans son esprit inculte. Il n'osait plus espérer.

Le dimanche, les voitures chargées de fidèles arrivèrent de toutes les parties de la paroisse. Dans nos heureuses campagnes, et dans nos villes aussi, la foi ne s'éteint pas au souffle vénéneux du scepticisme, et les églises se remplissent de croyants. Nous ne comprenons pas encore qu'il soit mieux d'aller au cabaret ou à la promenade que de s'agenouiller ensemble, comme des frères, sous le toit béni du temple, pour se recueillir et prier. Les esprits forts qui affectent de rire de tout, parcequ'ils ne comprennent rien, et ne songent point à la mort, sont pour nous de tristes curiosités.

Nous aimons notre religion plus encore que notre patrie, et malheur à ceux qui voudraient nous la ravir.

La cloche sonna gaiement le dernier coup de la messe, et les tintements sacrés de l'airain, s'envolant au-dessus des collines pittoresques des alentours, annoncèrent aux habitants dispersés sur la route, que le sacrifice du calvaire allait commencer. Tous se hatèrent d'arriver.

Le prêtre, suivi du clerc qui portait le bénitier, fait le tour de l'église en bénissant les fidèles. Il passe près du pèlerin qui s'est mêlé aux hommes dans une allée, en avant, et lui donne l'eau sainte en demandant à Dieu de le regarder d'un œil favorable. Tout le monde sait où se trouve le muet et l'observe avec une curiosité bien excusable. Lui, il demeure, pendant la plus grande partie de la messe, à genoux, les mains jointes, les yeux levés sur l'image de Sainte Anne. Il ne paraît point s'apercevoir de l'intérêt qu'il excite autour de lui. Par moment on le croirait dans une extase sublime. De temps en temps il se frappe la poitrine, et des larmes s'échappant de ses paupières, coulent le long de ses joues. Sa pensée, par fois aussi, monte vers sa mère regrettée. Il

lui demande pardon. Il essaie de redire l'*Ave, Maria*, qu'il avait promis de réciter tous les jours de sa vie, et qu'en effet, il avait presque fidèlement dit, mais sa langue est toujours enchaînée.

Quand le son argentin de la petite sonnette de cuivre annonce l'*Agnus Dei*, il se sent pris d'un transport inconnu. Un souffle puissant se réveille au fond de son être. Un désir ardent de s'unir à son Dieu le tourmente soudain. Comme un homme endormi dans un rêve pénible, fait un suprême effort pour s'éveiller et se soustraire aux angoisses qui l'oppriment, il veut secouer le sommeil de son âme. Il lui semble que son esprit va prendre des ailes et laisser la terre. En s'approchant de la sainte-table, il lève, vers l'illustre patronne de l'église, un regard suppliant, doux et plein de larmes. Il croit voir sourire la bonne sainte, et toute sa personne s'agite dans un transport inexprimable. Il croit entendre des chants angéliques au-dessus de sa tête et dans l'abside où flottent des nuages d'encens. Il lui semble que des flots de lumière enveloppent l'autel auguste. Il est plongé dans une adoration profonde. Il est

enivré d'une paix ineffable. Ses yeux humides attachés sur l'autel ne voient plus que le Ciel.

Au dernier évangile, quand tout le monde se tient debout, il reste agenouillé, car il n'a plus connaissance de ce qui se passe autour de lui.

La messe est finie. Les cierges ne brûlent plus sur les chandeliers d'argent ciselé. Le prêtre est à genoux sur les degrés de l'autel. Mais la foule ne paraît pas s'être écoulée. Partout, dans les bancs, dans les allées, les fidèles prient avec une extrême ferveur. On dirait que les âmes veulent faire au Seigneur une sainte violence.

Tout à coup, dans le silence profond, l'on entend une voix forte et tremblante murmurer lentement : *Ave, Maria, gratia plena ; Dominus tecum.* Et au même instant le pèlerin se dresse, lève les mains au ciel et retombe à genoux en s'écriant : Je parle ! je parle ! mon Dieu ! Sainte Anne, soyez bénis !.....

Un cri d'admiration spontané, involontaire, fait trembler l'humble voûte de la petite église. Le prêtre ému publie la puissance et la bonté

du Seigneur et de la bonne Sainte Anne. Un *Te Deum* solennel est chanté. La foi se raffermit dans les cœurs. Et les habitants s'enretournent à leurs maisons en bénissant la miséricorde de Dieu.

Le pèlerin passa le reste de la journée en actions de grâces. Et l'église fut, jusqu'au soir, inondée par la foule qui vint joindre ses hommages à ceux de ce jeune homme vraiment fortuné.

Le lendemain Djos reprit, glorieux, le chemin qu'il avait parcouru dans l'humiliation quelques jours auparavant. Et il racontait à tous ceux qu'il voyait les hautes faveurs dont il avait été l'objet, et il publiait la puissance de la Bonne Sainte Anne de Beaupré. Il entra chez M. Lepage en disant :

—Remerciez Dieu avec moi ! je parle ! je suis guéri.....

La stupéfaction fut grande dans la maison, et pourtant l'on savait déjà le miracle qui avait eu lieu la veille. Le pèlerin aperçut la petite Marie-Louise ..... Il s'élança vers elle.

—Retrouvée ! dit-il ! retrouvée !.....

Il la couvrit de baisers.

—C'est ma sœur !.....ma petite sœur ! orpheline comme moi ! ..... c'est ma petite sœur Marie-Louise !

—Votre sœur ? c'est votre sœur ? disait tout le monde dans l'étonnement.

On comprit alors la façon d'agir singulière et inexplicable du muet à l'égard de l'enfant, dans les rencontres précédentes.

Djos s'approcha du lit où se trouvait cloué le charlatan :

—L'événement n'a pas tourné comme vous l'espériez, lui dit-il. Si vous revenez à la vie, revenez à l'honnêteté.....

Le charlatan se détourna la tête sur son oreiller fiévreux, et son regard eut une expression farouche. Le pèlerin raconta comment il avait surpris le projet des brigands et comment il l'avait déjoué. Il révéla tout ce qu'il connaissait de ces misérables. Cédant aux instances de Lepage et de sa femme, il passa quelques jours avec sa sœur dans cette maison hospitalière.

Les habitants vinrent de loin pour le voir et lui entendre raconter sa vie malheureuse et sa miraculeuse guérison.

XXI

LE BONHOMME FERRON

Désireux de savoir ce qui se passait à la demeure de M. Lepage, et ce qu'était devenu son fidèle camarade le charlatan, Saint Pierre se rendit au Château-Richer. Ceux qui le connaissaient ne le reconnurent point. Son crâne dénudé se perdait dans une riche chevelure noire, une longue moustache en brosse tombait comme un voile devant ses lèvres, et des lunettes en verres enfumés dérobaient les reflets fauves de ses yeux. Il s'arrêta à la porte voisine de chez Lepage, demanda de l'eau pour son cheval, et lia conversation, de l'air le plus indifférent du monde, avec le garçon de la ferme. Il apprit, en peu d'instants, plus de nouvelles qu'il n'espérait en recueillir. Le garçon loquace éprouvait un véritable plaisir à raconter les événements qui avaient, depuis quelques jours, tant agité la

paroisse. Il n'omit aucun détail. Le vieux Saint Pierre avait besoin de ses lunettes pour cacher l'étonnement que trahissait son regard. Il mordait sa fausse moustache. Il remercia poliment le garçon bienveillant et babillard ; monta dans la calèche, tira sur les guides, fit virer le cheval, et reprit au grand trot le chemin de le ville. Le garçon pensa :

—Voilà un drôle ! Il vient ici pour faire boire un cheval qui n'a pas soif, et s'en retourne sans plus de façon.

Le vieux Saint Pierre est songeur :

—L'horizon s'assombrit, pense-t-il : la foudre nous menace. Il n'y a plus à reculer. Le plus tôt sera le mieux.

Il arrive de bonne heure à Québec, et retrouve ses compagnons réunis chez Mademoiselle Paméla. La réunion est silencieuse. L'inquiétude se lit sur toutes les figures.

—Eh bien ! quelles nouvelles ? demandent à la fois les brigands en voyant entrer leur chef.

—Mauvaises, répond le vieux Saint Pierre en ôtant ses lunettes, sa perruque et sa moustache.

—Mauvaises ?..... Il est mort ?

—Non ! ..... il peut en revenir.

—L'enfant est retrouvée ? demande le maître d'école.

—Oui...mais ce n'est rien cela.

—Qu'y a-t-il donc alors ? parlez !

—Nous sommes découverts !

—Découverts ?

—Oui.

—Et par qui ? Le docteur a-t-il parlé ? nous a-t-il trahis ?

—Non !

—Le muet ! je gage que c'est le muet, dit Charlot. Il était chez Lepage cette nuit-là, comme vous le savez.

—C'est lui ! s'écrient les autres.

—Que parlez vous de muet ? répond le chef, il n'y en a plus de muet !...

Un cri de joie retentit :

—Il est mort ? Vous l'avez tué ?

—Non !.....

Il se fait un moment de silence. Le vieux con-

tinue d'un air morose et désespéré : Le muet a parlé !

—Le muet a parlé ? Que voulez-vous dire ?

—Il a été guéri miraculeusement par Sainte Anne, hier, pendant la messe.

—Vous vous moquez de nous ?

—Hélas ! vous verrez.

Où est-il ?

—Chez Lepage.

—L'avez-vous vu ?

—Non ! je n'ai pas osé entrer dans cette maison. Je me suis arrêté chez le voisin, et là j'ai tout appris.

—Le muet parle ! Le muet parle !.....murmurent, dans leur stupeur, les scélérats.

—C'est lui, ajoute le chef, qui s'est embarqué dans un canot pour nous sauver pendant l'orage. Il est venu sur l'ilet où nous étions et il a surpris nos desseins.

Charlot, se levant furieux :...Si vous m'aviez écouté quand j'ai voulu le tuer, la nuit du vol, à Lotbinière, tout cela ne serait pas arrivé..... et nous serions tranquilles, à l'abri des soupçons et des recherches.

On peut le tuer. Il en est temps encore ! fut-il répondu.

—Il doit aller à Lotbinière cette semaine.

Un éclair illumine soudain la face diabolique du maître d'école.

—Il y a, sur la terre du pupille, une cachette magnifique, et le pupille passera nécessairement auprès, s'écrie-t-il.

—Ensuite ?

—Ensuite ! vous ne devinez pas ?.....

Un murmure approbateur s'élève.

—Chef, vous n'êtes pas connu chez nous, continue Racette, vous allez venir avec moi sous prétexte d'acheter une terre.

—Voilà qui est singulier, répond Saint Pierre, cette même pensée d'aller acheter une terre m'est venue à l'esprit, tout à l'heure en remontant du Château.

—Soyez fermes et sans pitié, cette fois, dit Charlot. Notre vie est au jeu, s'il échappe, nous n'échapperons pas, nous.

Le lendemain, le chef et le maître d'école partirent pour Lotbinière.

Vers la fin de la semaine, le charlatan fut

mis sur un lit de plume et transporté dans une voiture aux ressorts pliants, à l'auberge de l'*Oiseau de proie*. Il poussa bien, le long de la route, quelques cris de douleur, malgré toute l'attention dont il fut entouré, malgré l'allure calme et lente du cheval qui le menait.

Lepage avait bien fait sa part de sacrifices et de charité. Le pèlerin lui avait dit que la demeure ordinaire du charlatan était à la taverne de la mère Labourique.

—Que madame Labourique le soigne à son tour, avait répondu Lepage, en attendant qu'il soit livré à la justice.

Mais la vieille hôtelière éprouva de la répugnance à recevoir le malade. Elle dut le garder, cependant, car on le lui laissa.

Le pèlerin s'était rendu la veille à Québec. Sa première visite avait été pour l'humble église de la basse ville. C'était dans ce sanctuaire vénéré que, six mois auparavant, environ, il avait versé les premières larmes du repentir et ressenti les ineffables délices de l'amour divin. Il revit avec bonheur le bon prêtre qui avait donné à la petite Marie Louise et à Geneviève, un refuge qu'un dessein de Dieu devait seul

faire découvrir à leurs persécuteurs. La nouvelle de sa guérison merveilleuse fit grand bruit, et les âmes dévotes se portèrent en foule aux églises pour en remercier le Seigneur.

Lorsque la voiture qui portait le docteur au sirop passa dans la rue Notre Dame, le pèlerin revenait de la Place. Il était allé demander si quelque bateau partait pour Lotbinière. Un peu par curiosité, et pour voir comment la mère Labourique allait recevoir son ami le charlatan, il revint sur ses pas et prit la rue Champlain. Plusieurs habitants qui se rendaient sur le marché, rebroussèrent aussi chemin, après avoir appris l'aventure du blessé, puis faisant cortége à la voiture, se rendirent à l'*Oiseau de proie*. Parmi eux se trouvaient un vieillard. Et ce vieillard disait d'une voix chevrotante :

—Il y a dix ans que je ne suis pas venu à la ville ; je m'*adonne* bien pour apprendre des nouvelles.

—Oui, père Ferron, répondit un voisin, c'est quelque chose de curieux à voir que ce malfaiteur pris au piège. ..... Puis la nouvelle de la guérison du muet..... Puis la découverte de cette bande de voleurs !.....

—Et ce ne sera peut-être pas tout..... Bien des choses vont être dévoilées à présent.

Djos et les habitants entrèrent dans l'auberge. L'un d'eux, apercevant le pèlerin, s'écrie :

—Mais c'est lui !

Et il s'approche du jeune homme pour lui donner la main, disant :

—C'est vous qui étiez muet ?..... qui avez demeuré, cet été, chez Asselin ? Est-ce vrai que vous parlez maintenant ? que la bonne Sainte Anne vous a guéri ?.....

—Oui, monsieur Blanchet, c'est vrai : vous le voyez.

—C'est bien extraordinaire !

—Le châtiment que Dieu m'avait infligé n'était pas moins étonnant... Le Seigneur est grand dans sa miséricorde comme il est grand dans sa justice.

—On dit, reprit l'habitant curieux, que vous êtes le fils de ce pauvre défunt Jean Letellier ?

—On dit vrai, je le suis.

Les autres personnes, curieuses, entourèrent le pèlerin.

—Quoi ! dit le vieillard qui n'était pas venu

à la ville depuis dix ans, tu es le garçon de Jean Tellier, toi ?..... je t'ai vu bien petit, tout petit..... et comme te voilà grand et gros maintenant !..... Tu ne me reconnais pas, moi ; j'ai vieilli, j'ai changé, le chagrin, les soucis.....

Le pèlerin regardait attentivement le vieillard :

—Je crois vous reconnaître, dit-il, je me rappelle de vous. Vous êtes le père Ferron ?

—Eh oui !...eh oui ! Tu as bonne mémoire, reprend le vieillard.

—Je me souviens que nous allions, tout petits, vous voir ferrer les chevaux dans votre boutique. Vous êtes forgeron ?

—Je l'étais : maintenant je ne vaux plus rien, et je suis à charge aux autres : c'est mon garçon Jacques qui forge ; c'est à peine si je peux faire un clou.

—Et votre garçon Clodomir, qu'est-il devenu ?

—Clodomir ? oh ! il m'a causé bien de la peine celui-là,

—A moi aussi, quand nous allions à l'école ensemble.

—Il est parti de la maison depuis longtemps, continue le vieillard, et il ne m'a jamais envoyé de ses nouvelles. Il n'a pas de cœur.

—Vous ne savez pas où il est ?

—Non...non je ne le sais point.....

—Il est ici ! murmure une voix basse et souffrante.

Tout le monde se détourne, cherchant qui parle de même.

—Il est ici ! répète la voix mourante.

—Lui ! s'écrient à la fois tous les gens.

Le charlatan répète pour la troisième fois :

—Il est ici ! c'est moi.....

—Mon Dieu ! serait-il possible ? dit le vieillard en joignant les mains.

Et s'approchant du malade, il le considère longtemps avec attention. Goutte à goutte des larmes tombent de ses yeux. On l'entend murmurer, comme se parlant à lui-même : Oui c'est lui !...c'est bien lui !...je le reconnais..... j'ai vécu un jour de trop !.....

Le charlatan regarde pleurer son père et demeure impassible. On dirait par moment qu'il jouit de la douleur du vieillard infortuné.

Le pèlerin se tient aussi lui tout près du malade, et le regarde avec fixité, cherchant à se rappeler les traits du jeune gamin qui l'a maltraité souvent dans son enfance. Le charlatan le repousse de sa main faible et débile.

Le père Ferron regretta bien d'être venu à Québec :

—Je n'aurais peut-être jamais connu toute l'étendue de ma honte et de ma douleur, disait-il à ceux qui tâchaient de le consoler.

Après quelques jours passés à l'auberge de la mère Labourique, le malade fut transporté à l'hôpital, et la police attentive surveilla à son rétablissement.

XXII

LA TOMBE DU RUISSEAU.

Le maître d'école et le chef des voleurs se rendirent à Lotbinière. Tout entier à l'allégresse dont son âme était remplie, le pauvre pèlerin ne pensait point que la haine implacable des voleurs lui préparait une mort prompte

et cruelle ! Il renaissait à la vie, en retrouvant la paix de la conscience et les attachements du cœur, et les brigands s'apprêtaient à faire surgir devant ses yeux le spectre de la mort. Qui pourra jamais deviner les secrets du lendemain ? Et qui nous assure que nous qui sommes allègres aujourd'hui, comme l'insecte qui chante sur un brin de verdure, nous ne serons pas, demain, couchés sous un linceul ? En nous promenant dans la prairie, au jour de la moisson, nous écrasons sous notre pied distrait, l'insecte heureux qui vit d'amour et de soleil ; ainsi pendant que nous nous berçons de rêves suaves et de voluptueuses espérances, le pied vagabond de la fatalité se lève en silence pour nous broyer. La mort d'un insecte ne saurait interrompre le concert de la prairie : notre mort ne peut, non plus, interrompre le concert du monde.

Eusèbe n'a pas encore appris la guérison du muet. Il repose dans un sommeil calme, quand son beau-frère et le vieux Saint Pierre arrivent à sa demeure. Ils frappent. Madame Asselin s'éveille la première. Elle secoue un peu vivement son mari, en disant : Eusèbe, on *cogne* à la porte !

Eusèbe sort du lit en se dessillant les yeux d'une main engourdie. Il ouvre, et ne reconnaît pas de suite les deux brigands.

—Diable ! dit le maître d'école, dors-tu encore ? tu ne nous reconnais point.

—Tiens ! c'est Racette, je compte ?

—Eh oui ! comment ça va-t-il ici ?

—Assez bien. Et chez vous ?

—Assez mal.

—Comment ? Paméla est-elle malade ?

—Non ! je te dirai cela dans un instant.

—Attendez ! je vais allumer la chandelle : asseyez-vous !

Quand la lumière se répandit dans l'appartement, Asselin salua le compagnon de son beau-frère et lui donna la main. Le vieillard s'était déguisé.

—C'est un bourgeois de Québec qui vient dans le dessein d'acheter une terre ici, dit le maître d'école en présentant son camarade.

—Je vais faire lever Caroline, reprit Eusèbe, vous avez besoin de manger et de dormir, je suppose.

—Ma foi ! oui, répondit le chef au nom des deux.

Caroline se leva. Pendant qu'elle servait la table, le maître d'école raconta sa descente au Château Richer, l'orage, l'enlèvement de l'enfant, l'intervention du muet, puis le miracle étonnant arrivé à Sainte Anne en faveur de ce garçon. Asselin ne pouvait revenir de son étonnement à la nouvelle de la guérison du muet. Sa femme avait oublié la table, et, debout devant les deux nouveaux venus, les poings sur les hanches, elle recueillait avec avidité toutes leurs paroles, et ses yeux lançaient par fois des étincelles de fureur, et sa figure prenait toutes les expressions, depuis la crainte jusqu'à la férocité. Et quand le chef dit que le pèlerin affirmait se nommer Joseph Letellier, et s'apprêtait à venir à Lotbinière se faire reconnaître par ses tuteurs et ses parents, la femme méchante frappa du pied avec fureur, en s'écriant : Vous n'êtes pas des hommes, vous autres ! Ah ! si vous aviez seulement la moitié de mon courage !.....

Le chef sourit. Il comprenait qu'il avait une fameuse auxiliaire en cette étrange créature. Il répondit avec une indifférence affectée :

—Nous arrangerons cela ensemble, madame.

Asselin penchait la tête et ne disait rien. Et personne ne pouvait deviner ce qui se passait dans son esprit. Le maître d'école crut que c'était le moment de relever ou soutenir l'énergie et la détermination de ses parents; il leur apprit qu'à force de recherches, tours et ruses, il était parvenu à retrouver une bonne partie de leur argent. Ce fut, de la part de la femme avare, un cri de joie à faire trembler la maison. Son mari, bien content aussi, fut moins bruyant et plus réservé. L'argent rendu fut compté. Madame Eusèbe tournait et retournait, près de la chandelle, les piastres de France et d'Espagne, qui n'avaient pas perdu leur antique éclat. Ses yeux s'ouvraient grands pour les admirer, et, pour les retenir, ses mains se fermaient comme des serres.

La maison d'Asselin retomba de nouveau dans le calme; tout le monde s'était mis au lit. Personne, cependant, ne dormait. Il avait été décidé que l'on accueillerait l'orphelin avec une joie feinte.

Le lendemain, le maître d'école lui-même annonça, dans le village, l'heureuse nouvelle du miracle de Sainte Anne, et l'arrivée prochaine du pèlerin. Il avoua s'être défié de ce garçon qu'il ne pouvait reconnaître, et, pour prévenir l'opinion publique, il dit qu'il avait voulu rendre la petite Marie-Louise à ses tuteurs et à sa famille, en allant au Château Richer, la ravir à ses parents adoptifs ; que la rumeur avait fait, de ce tour innocent et permis, une action infâme, un forfait épouvantable. Il ajoutait : Vous jugerez par vous-mêmes : l'enfant reviendra et vous verrez si elle ne m'aime pas encore, et si elle a quelque raison de se plaindre de moi.

On trouva toute naturelle la tentative de l'enlèvement ; et la conduite du maître d'école parut justifiable. Comment se défier d'un homme qui se cache sous le masque de l'honnêteté ? L'hypocrisie fait plus de dupes que tous les autres vices ensemble.

Racette s'enquit des terres à vendre, et dit qu'un bourgeois de la ville, désireux de se retirer à la campagne, était venu avec lui, dans l'intention d'acheter une propriété dans le voisinage de l'église. On lui dit qu'une veuve

en avait acheté une dernièrement et qu'elle la revendrait peut-être.

Saint Pierre ne sortit guère le lendemain de son arrivée à Lotbinière. Pendant qu'Asselin vaquait à ses travaux du dehors, il s'entendit avec madame Asselin au sujet du pupille. Il ne lui dit pas, le vieux rusé, comme il craignait les révélations du jeune homme, et voulait le mettre dans l'impossibilité de rien prouver; mais il lui jura qu'il ne ferait que par galanterie et dévouement pour elle ce qu'elle désirait. Madame Eusèbe fut doublement heureuse.

Il y avait sur la terre du pupille, à une vingtaine d'arpents du chemin de front, sur le bord sablonneux d'un ruisseau, une vieille cave à patates. Dès que le pupille serait arrivé dans la paroisse, Saint Pierre devait disparaître. Racette lui-même le conduirait vers le soir, avec la voiture de son beau-frère, à une certaine distance. Ils reviendraient tous deux pendant la nuit. Le vieillard se rendrait alors dans la cave sur le bord du ruisseau, et là, armé d'un bon fusil, le fusil d'Asselin, muni de liqueurs et de provisions de bouche, il at-

tendrait qu'un hasard heureux fit passer à sa portée le dangereux pèlerin. Madame Eusèbe s'obligeait à aider le hasard, afin que le bandit ne languît pas trop longtemps dans sa noire et triste cabhetté.

Le soir arrivé, le chef des voleurs et son adepte nouveau, chacun portant une bêche sur son épaule, sortirent furtivement de la maison d'Asselin et prirent à travers les champs. L'obscurité était épaisse. Mais, bientôt, la lune parut grande et sereine au-dessus des bois, et sa lueur était pareille à l'éclat d'un incendie lointain. Elle monta lentement dans le ciel, et les étoiles jalouses se cachèrent sur son passage. Les deux brigands arrivèrent au ruisseau. Sur le bord de la côte, la cave s'élevait noire au milieu du sable jaune. L'eau dormait dans les échancrures nombreuses. De place en place, un arbre tombé en travers, des branches, des souches entassées formaient de petites digues qui retenaient l'onde fraîche, ou des ponts capricieux que défaisaient, pour les refaire plus loin, les orages de l'automne. En avant de ces barrages, le ruisseau paraissait desséché. Du côté sud la berge accore était ombragée de beaux

érables. C'était la sucrerie. La lune éparpilla dans les flaques d'eau paisible ses paillettes étincelantes. Les brigands descendirent dans le ruisseau. Courbés sur leurs bêches il se mirent à creuser en silence. Les pelles rejetaient le sable par un mouvement sinistre et régulier. Le trou béant prit l'aspect d'une fosse.

—Est elle assez profonde? demande le maître d'école.

—Creusons encore; il vaut mieux creuser trop que pas assez. Et les deux bandits se remirent à l'œuvre avec une ardeur nouvelle, et la sueur inondait leurs fronts.

—Il sera facile, dit, sans interrompre son travail, le vieux Saint Pierre, il sera facile de faire passer ici l'eau du ruisseau.

Nous entasserons les arrachis de l'autre côté, répondit le maître d'école.

Alors un léger craquement de branches se fait entendre dans l'érablière. Les deux vauriens lèvent les yeux. A travers la sombre colonnade formée par les troncs des érables, ils voient passer une forme légère, blanche et fantastique. Surpris ils se taisent et se blottissent

contre le barrage de souches et de branches. L'apparition s'approche toujours, paraissant et disparaissant tour à tour, comme une voile blanche qui glisse derrière un rideau de peupliers. Ses bras, pour écarter les broussailles, s'étendaient comme les bras des nageurs. Elle s'arrête vis-à-vis la fosse mystérieuse et se penche sur la berge.

Les brigands sont inquiets et contrariés. Tout-à-coup le blanc fantôme écarte ses mains pâles et s'écrie :

—L'avez-vous tuée ?..Creusez-vous sa tombe ?.. Ah ! rendez-moi son cadavre que je le couvre de baisers et de pleurs !.....Pourquoi l'enterrez-vous ici ? Cette terre n'est pas bénite, et personne ne viendra prier ici pour l'enfant martyre ! .....Ici l'on enterre les chiens et les maudits !

Le vieux Saint Pierre eut voulu ne pas ouïr cette parole qui le glaça, malgré lui, d'une crainte vague et superstitieuse. Le fantôme continue.

—J'ai promis à sa mère de la sauver ! J'étais perdu alors.....je tombais ! je tombais ! je tombais !..... Sa mère m'a dit de la porter au pied

de la croix, sur le sommet de la côte de sable.. Où est la croix ? je ne la vois plus !.....Je vois le monstre au fond de l'abîme !...Il est là !..... il m'appelle !.....Ses promesses sont menteuses, son amour est mortel !... Le sable roule sous mes pieds ! Saints de Dieu, sauvez-moi !

Il se retire d'un pas en arrière : Racette ! Racette ! reste seul au fond du gouffre !...Ne garde pas la petite Marie-Louise dans ce sépulcre humide !.... rends-la moi !..... rends-la moi ! ou je t'arrache les yeux avec mes ongles durs !

Il regarde la lune : Eteins ta lumière !..... n'éclaire plus le travail des ouvriers de l'enfer ! Le bon Dieu ne t'a pas allumée au ciel pour que tu prêtes ta lumière aux démons...

—C'est Geneviève, dit tout bas le maître d'école à son complice.

—Cette maudite folle peut nous trahir, répond le chef.

Ils restent un moment silencieux. La folle parle et gesticule toujours, tantôt suppliant, tantôt menaçant, un instant plaintive et l'instant d'après en courroux.

—Tuons-la ! dit Saint Pierre.

Le maître d'école ne répond rien.

—Nous en serons quitte pour creuser une autre fosse, reprend le chef, ou pour faire celle-ci plus creuse.

Les deux monstres se dressent armés de leurs pelles de fer. La folle se tait, se rapproche de l'escarpement et, s'inclinant de nouveau, elle les regarde fixement comme pour les reconnaître.

—Viens, Geneviève, dit Racette, la petite Marie-Louise est ici ; je vais te la confier,..... tu l'emmeneras avec toi.

La folle ne bouge pas. Elle est immobile comme une statue.

—Attends-nous, ajoute Saint Pierre, nous allons te la porter.

Et ils s'avancent vers la malheureuse fille qui les regarde toujours, dans sa fantastique posture.

XXIII

PÈRE ET FILS, MARI ET FEMME.

La lune faisait pleuvoir sur les bois et le ruisseau de magiques rayons. Tous les objets changeaient de forme à mesure que l'astre voyageur, en s'en allant, déplaçait les ombres ; et les cailloux, les rameaux, les troncs, les touffes de gazon paraissaient enluminés maintenant, qui tout à l'heure n'offraient que des contours vagues et noirs. Les deux bandits achevèrent leur œuvre infernale. Ils apportèrent des roches, des souches, des débris de toutes sortes, pour dissimuler la fosse. Et quand à leurs yeux pervers tout fut bien, il reprirent le chemin de la maison. Lorsqu'ils entrèrent, trois heures du matin sonnaient à la grande horloge surmontée de trois pommes de bois dorées. Madame Asselin, prévenue, avait levé le loquet de dessus la clenche, afin qu'ils pussent entrer sans faire de bruit. Son mari n'était pas dans le complot, et la prudence voulait qu'on ne fît rien pour éveiller ses soupçons.

Le lendemain, dans la relevée, Saint Pierre, toujours mis en bourgeois, la tête couverte de sa perruque noire, et la bouche surmontée d'une longue moustache, sortit sous prétexte d'aller voir quelques fermes ou quelques emplacements dont on lui avait parlé. Il se dirigea vers l'église. C'était ce jour-là même, et vers le même moment, que l'ex-élève et la jeune Emmélie se promenaient en rêvant d'amour, dans les allées du petit jardin nouvellement acquis par la maîtresse de *La Colombe victorieuse*. C'était au moment où le cynique Picounoc venait de retrouver sa mère et sa sœur, en ravivant, dans leurs âmes pures, des souffrances insupportables. Le vieux fripon cheminait d'un pas rêveur. Il regardait, de côtés et d'autres, les champs jaunis qui se déroulaient bordés au loin par la forêt, comme par un ceinturon de deuil. Les chemins des charroyeurs et les routes publiques perçaient des trouées claires dans la bordure sombre. Saint Pierre s'arrêta pour causer avec les habitants qui le saluaient en ôtant leur chapeau. Les habitants étaient heureux de lui donner les renseignements qu'il sollicitait. Il arriva près d'une maison plus petite et plus coquette

que ses voisines. La propreté reluisait aux alentours. Le jardin révélait des mains soigneuses. Le devant de la porte était balayé ; les vitres des fenêtres brillaient sous les petits rideaux blancs plissés par des galons. Dans un chassis s'étalaient des pipes de plâtre arrangées en étoiles, des chevaux en pâte sucrée, des pelotes de fil, des rangées d'épingles, des cartes garnies de boutons, et mille petits objets à bon marché C'est peut-être la maison achetée dernièrement par la veuve, pensa le vieux brigand ; on m'a dit qu'elle faisait, cette veuve, un petit négoce, et que je verrais divers articles dans sa fenêtre. Je vais entrer lui demander si cette maison est à vendre. Il ne faut rien négliger. Un détail qui semble insignifiant peut sauver ou perdre un homme. Et tout en pensant ainsi il frappa à la porte.

L'arrivée de Saint Pierre mit fin à une situation amère et critique. Picounoc tendait la main à l'ex-élève, et celui-ci ne savait s'il devait cracher à la figure du misérable ou lui pardonner, à l'exemple de la mère infortunée. Il regardait Emmélie qui pleurait le visage caché dans le sein de sa mère, et il semblait attendre son ordre. A l'arrivée de l'étranger la jeune fille sortit.

Le chef des voleurs salue. Mais il n'a pas fini son humble salutation qu'il recule de surprise. Il pâlit affreusement et reste silencieux oubliant ce qu'il a songé à dire. La maîtresse de la maison lui présente une chaise, l'invitant à s'asseoir.

—Merci, dit-il d'une voix mal assurée, je voudrais acheter une pipe.

La femme tressaille au son de cette voix, et une rougeur subite couvre ses joues. Picounoc, curieux, s'approche de l'étranger. Des pipes sont étalées sur le comptoir. L'étranger en prend une au hasard, et la met dans la poche de sa veste.

—Voulez-vous du tabac? demande Picounoc.

—Merci! répond laconiquement le vieux bandit qui regagne la porte.

—Picounoc reprend: Venez-vous de loin? Etes-vous de la paroisse ?

—Non ! est la seul réponse qu'il reçoit.

La femme trouve singulière cette réserve de l'étranger. Saint Pierre sort; Picounoc le suit. Quand ils sont tous deux dehors, ils se regardent.

—Venez-vous de *l'Oiseau de proie* ? demande Picounoc en riant.

—Que fais-tu ici, toi ? Es-tu venu renouveler tes exploits ? Je devine ton jeu, mon farceur !

Le regard de Picounoc s'assombrit, ses lèvres se serrent :

—Vieille canaille ! vous ne savez pas le mal que vous m'avez fait faire ?

—Il paraît que le ferme propos n'a pas duré, puisque tu reviens te jeter dans les bras de la blonde Emmélie, repart, d'un air goguenard, le brigand.

—La blonde Emmélie !.....la blonde Emmélie ! vieux maudit, c'est ma sœur !.... hurle Picounoc devenu furieux.....

—Ta sœur ? c'est ta sœur ? balbutie le monstre ; tu plaisantes ! tu dis cela pour rire.... tu te moques de moi !

—C'est ma sœur, vous dis-je, c'est ma sœur !..... et la femme honnête que vous vouliez outrager..... c'est ma mère !.....

Et le garçon violent porte son poing fermé sous le nez du vieillard.

—Ta mère ?..... ta sœur ? Est-ce que je le savais moi ?.....Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

—Je ne le savais pas moi non plus !..... ce n'est que l'autre jour, à Rimouski, que j'ai eu un soupçon de la vérité !..... ce n'est qu'aujourd'hui, ce n'est que tout à l'heure, que j'ai pu m'en convaincre !.....

Emmélie était revenue près de sa mère. Toutes deux regardaient par la fenêtre ce qui se passait à la porte. Elles entendaient quelques mots, et ce qu'elles entendaient leur faisait deviner ce qu'elles ne pouvaient entendre ; mais toutes deux pensaient : Ce n'est point lui, pourtant ! Le misérable ne ressemblait pas à cet homme et paraissait plus vieux !... L'ex-élève, par un sentiment de délicatesse se tenait à l'écart.

—A Rimouski ? s'écrie Saint Pierre, mais qui es-tu donc, toi ?..... je ne te connais point !..... Il est vrai que je suis parti de Rimouski depuis bien des années.

—Qu'est-ce que cela vous fait, que je sois le fils de Pierre ou de Jacques ?

—Ton père est-il mort ?

—Le diable doit l'avoir emporté depuis

longtemps, ou il n'a pas de cœur ..... C'est de sa faute si je suis devenu un misérable et si ma mère est aujourd'hui dans l'infortune..... Il nous a abandonnés depuis longtemps !..... Ce n'est pas étonnant, car il avait débauché ma mère, et tous deux s'étaient mariés devant un ministre protestant.....

Le vieillard pâlit sous son masque. Il recule d'un pas et reste un moment silencieux. Puis se rapprochant :

—Que dis-tu, Picounoc, ton père est de Rimouski ?..... Il s'est fait marier par un ministre protestant ?..... aux Etats-Unis ?..... c'est aux Etats-Unis ?.....

—Oui.

—Et ta mère se nomme Félonise Morin ?

—Oui.

—Ah !..... mais non, ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible !

—Avez-vous connu mon père ?

—Ton père !..... ton père, c'est un maudit !

—Pas plus que vous, toujours ! ..... Décampez ! !

Et Picounoc met la main sur la poignée de la porte pour ouvrir et entrer.

—Arrête ! crie le brigand.

Picounoc le regarde.

—Arrête ! arrête, te dis-je.

—Allez-vous-en !

—Picounoc, je suis ton père !.....

—Tu mens, vieux fripon !

—Picounoc, je suis ton père !

—Si tu es mon père, hurle le garçon que la fureur et l'effroi rendent fou, ôte donc cela pour que je te voie comme il faut !

Et d'un bond il s'élance sur l'insolent vieillard, et lui arrache moustache et perruque.

Un cri part de l'intérieur de la maison. Les deux femmes viennent de reconnaître l'impur vaurien de la rue Champlain. Le vieillard, honteux et pâle de colère, ramasse et fait disparaître, au fond de la poche de son habit, cheveux faux et fausse barbe.

—Ça ne tenait pas beaucoup, dit-il rugissant, et un enfant pouvait faire ce que tu as fait, grand lâche ! Maintenant approche ! et j'en

jure Dieu, je ne te laisserai pas un cheveu sur la tête !

Il est affreux à voir ce vieux brigand enragé. Il se développe comme le chat qui se fâche : ses muscles se gonflent sur le cou, sur les bras, sur les jambes, comme des éponges dans l'eau, et s'enlacent comme des couleuvres. Picounoc a peur et recule.

—Tu recules ! peureux !.....tu te sauves !.... grince le vieillard, mais tu ne m'échapperas pas !..... Si tu te caches ici, je te retrouverai ailleurs !.....

Picounoc ouvre la porte et se réfugie dans la maison.....Quand le brigand le voit à l'abri de ses injures et de ses coups, il lui crie, l'écume à la bouche et le poing fermé : Lâche ! canaille, je te maudis !.....j'ai le droit de te maudire puisque je suis ton père !.....

Picounoc épouvanté s'arrête dans la porte entr'ouverte : Tu mens ! dit-il encore au vieillard.

Le brigand s'avance, monte sur le seuil, et mettant la tête dans la maison, dit lentement : Je suis Pierre-Enoch Saint Pierre, de Rimouski, le mari de Félonise Morin et le père de deux

enfants jumeaux à qui j'ai transmis la malédiction paternelle !.....

La foudre tombant avec fracas au milieu de la salle paisible eut causé moins de frayeur et d'étonnement que cette terrible révélation. Le brigand attend debout dans la porte le résultât de son audacieuse parole. Audacieuse en effet est cette parole, car le vieillard n'a qu'un soupçon de la vérité. Mais il est convaincu d'avoir deviné juste, quand il voit la femme s'affaisser, pâle et tremblante, en s'écriant : Mon Dieu ! Mon Dieu ! c'est mon mari !.....

Emmélie, étourdie comme par une détonation formidable, est agenouillée près de sa mère et la regarde fixement, d'un air en peine, sans rien dire, sans rien faire. Picounoc aussi lui paraît frappé de vertige. Il se retire devant le vieillard comme pour se soustraire à son regard de flamme. Saint Pierre entre :
—Je suis donc chez moi, dit-il d'un air impassible.

Il s'approche de sa femme et la relève :
—Félonise ! Félonise ! dit-il, allons ! réveille-toi..... Il ne faut pas m'en vouloir.....Je vais

rester avec toi.....Je serai un brave mari..... Il y a une fin à tout. Jeunesse se passe.....

L'ex-élève apporte de l'eau froide et mouille le front et les joues de la femme évanouie. Elle ouvre les yeux :

—Tu ne me reconnais plus, reprend le brigand. Il y a vingt-six ans que tu ne m'as pas vu !.....c'est-à-dire.....

L'ex-élève qui s'indigne d'un pareille cynisme, repousse le vieillard : Laissez-la donc ! retirez-vous un peu, vous reviendrez une autre fois.

—Mêle-toi donc de tes affaires, toi, réplique le brigand : Je suis chez moi ; j'y reste.

—Vous n'êtes pas chez-vous et vous ne resterez pas ici.

—Je te flanque à la porte.

—Je vous fais mettre en prison !

—Toi ?

—Oui !

—Toi ?

—Oui, moi ! moi ! entendez-vous ? Je connais votre histoire !.....

Le brigand perd de sa témérité devant la

fermeté du jeune homme. Il veut attirer Emmélie à lui. Elle se sauve en disant :
— Vous avez fait trop de mal à ma mère !

Madame Saint Pierre sort de son évanouissement. Une amère angoisse est peinte dans son regard. Elle ne sait que dire, elle ne sait que faire. Quelle horrible position que la sienne ! Elle a aimé son mari ; elle a pleuré sur son infidélité ; mais son cœur naturellement bon et sensible, est toujours enclin à la miséricorde. Elle n'a pas vu vieillir son époux à ses côtés, et son souvenir le lui montre toujours jeune et beau comme au temps jadis, alors qu'oubliant tout elle s'est donnée à lui. L'ex-élève, comprenant dans quelle situation la présence inutile de cette homme jette Emmélie et sa mère, prend une détermination ferme :

- Sortez ! dit-il au vieux chef des voleurs, et ne reparaissez plus dans cette maison sans y être mandé, ou bien je vais, sans retard, vous dénoncer.

Le chef lance un regard brûlant au jeune homme. Il comprend qu'il ne peut ni affronter le danger, ni attendre les dénonciations. Il

faut user de ruses, et se débarrasser de ses ennemis dangereux. Il dépose sur les lèvres de sa femme un baiser qui n'est nullement le chaste baiser de l'hymen, il fait un geste de menace à l'ex-élève et s'éloigne.

A quelque distance de la maison, s'arrêtant dans une baisseur discrète, il rajusta sa moustache en brosse et sa chevelure noire.

Picounoc et l'ex-élève portèrent, sur un lit, madame Saint Pierre qui ne sortait de sa torpeur que pour s'évanouir de nouveau. Elle fut longtemps triste et malade.

XXIV

LE PÈLERIN A LOTBINIÈRE.

Le chef des voleurs s'en retournait pensif chez Asselin, lorsqu'il vit venir deux personnes qui causaient et gesticulaient avec animation. Il prêta l'oreille à leur discours. L'une disait : Il va débarquer à la vieille église. Sa petite sœur est avec lui, et le bateau de Paton est chargé de monde. Tout les passagers de

Mathurin ont voulu s'enrevenir avec le muet. Mathurin est arrivé presque seul.

Le chef interrogea ces personnes et leur demanda si elles parlaient du muet guéri miraculeusement à Sainte Anne.

—Oui, répondirent-elles. Il va arriver dans une demi-heure au plus : vous voyez la berge sur la batture, vis-à-vis l'ilet. Elle ne monte pas vite, la brise est faible.

—Ce qu'il y a de plus étonnant, reprit l'autre, c'est que sa petite sœur est avec lui.

—Merci ! dit le brigand qui partit d'un pas plus rapide. Il annonça la nouvelle à madame Eusèbe, qui fit prévenir aussitôt son mari par l'aînée de ses petites filles. Asselin travaillait au champ, mais assez près de la maison. Il entra de suite, se rechangea, mit un cheval à la voiture et partit.

—Tu vas au devant de lui ? demanda la femme sans cœur, ce n'est pas moi qui me dérangerais pour cela.....

La nouvelle de l'arrivée des pupilles se répandit promptement ; et quand la petite berge amena sa voile et entra dans le rigolet, il y avait sur la grève un grand nombre de curieux.

Un immense hourra s'éleva du bateau : le peuple y répondit de la rive. Djos débarqua le premier, tenant par la main sa petite sœur, rieuse et ravie de ce qui se passait autour d'elle. M. Lepage suivait les pupilles et veillait sur son enfant adoptive. Plusieurs de ceux qui étaient sur le rivage vinrent serrer la main au pèlerin et embrasser Marie-Louise.

—Rendons-nous à l'église, dit le jeune homme, allons d'abord rendre grâce au bon Dieu.

Et toute la foule suivit les deux orphelins qui marchaient se tenant toujours par la main. Et cette foule formait une longue procession qui allait s'allongeant toujours à mesure qu'elle avançait. Le curé vint au devant du jeune homme et le félicita d'avoir été l'objet d'une si haute faveur de la part de Dieu. Il l'invita à la reconnaissance. Et prenant l'enfant dans ses bras : D'où viens-tu donc aussi toi pauvre petite ? c'est ton ange gardien qui te ramène !..

Un bruit confus de voix montait du millieu de la foule. Chacun faisait les commentaires que lui suggérait l'événement. Les uns rappelant les jours d'enfance du muet, et les traitements inhumains qu'il avait reçus de son tuteur, n'étaient pas fachés de le voir revenir

triomphant, comprenant qu'en effet le triomphe de la victime fait la honte du bourreau. Les autres avaient hâte de voir la contenance de madame Asselin, et d'entendre raconter à la petite Marie-Louise comment elle s'était égarée dans le bois du domaine, en allant aux framboises avec sa tante, et comment elle s'était trouvé transportée, comme soudainement, dans une paroisse éloignée. La surprise causée par l'arrivée de l'enfant, n'était pas moins grande que l'admiration du miracle de la bonne Sainte Anne ! Quelques bonnes femmes disaient : C'est la défunte Jean, c'est sûr, qui a veillé, du haut du ciel, sur ses enfants.

—Je le crois bien, répondaient les autres. Car ceux qui sont au ciel peuvent voir et connaître ce qui se passe dans le monde.

—Et ceux qui sont dans l'enfer aussi.

—Je n'en sais rien, répondaient celles qui voulaient restreindre autant que possible la liberté des damnés.

Cela doit être, puisque les esprits immatériels, insaisissables, échappent nécessairement à l'étreinte et ne peuvent être enfermés. Ils volent rapides comme la pensée, passant à tra-

vers les corps opaques comme la lumière dans le cristal, et vont de mondes en mondes, portant partout en eux-mêmes la peine et les tourments, ou la gloire et l'ivresse de l'éternité.

La foule entra dans l'église. Les orphelins, passant par la grande allée, vinrent s'agenouiller sur les degrés du balustre. Le prêtre entonna d'une voix émue un cantique solennel : *Dieu va déployer sa puissance* ..... et tout le monde chanta, dans un transport d'amour et de reconnaissance, avec le lévite pieux, les louanges du Seigneur. Et dans la voûte du temple éclatant de blancheur, l'on eut dit qu'une troupe d'anges invisibles répétait, en les rendant plus suaves et plus doux, ces cantiques joyeux. Au sortir de l'église, quelques habitants invitèrent le pèlerin et sa sœur à venir prendre une tasse de lait ou de thé, car le soir arrivait et les orphelins n'avaient peut-être pas fait un copieux dîner à bord du bateau de Paton. Le curé dit : Qu'ils viennent tous deux au presbytère, avec le monsieur qui les accompagne : la servante trouvera bien quelque chose à mettre sur la table ; et s'ils désirent se rendre ailleurs ensuite, ma voiture sera à leur disposition.

Personne n'osa s'opposer au désir du curé, et, par respect, nul n'insista.

Au moment où les orphelins et M. Lepage, cédant à l'invitation du bon curé, prennent le chemin du presbytère, Asselin arrive en calèche à la porte de l'église, saute de la voiture, attache son cheval et rejoint le petit groupe qui s'en va lentement.

A la vue d'Asselin, tous les gens s'arrêtent curieux et se retournent pour voir le résultat de son entrevue avec ses pupilles. Plusieurs paraissent étonnés de cette démarche de sa part. D'autres, sachant qu'il était plus méchant que sot, affirment qu'ils s'attendaient à le voir arriver ainsi. Les uns pensent qu'il dissimule ; les autres reconnaissent qu'il ne peut pas agir autrement, sans s'exposer au blâme et au mépris de toutes les honnêtes gens.

Eusèbe salue le curé d'abord, ensuite l'étranger, puis ses pupilles.

—Eh bien ! mon Eusèbe, lui dit le prêtre, le bon Dieu te rend les orphelins qu'il t'avait confiés déjà ; cette fois, il faut que tu les gardes avec soin.

Asselin est dans la confusion, et les remords de sa conscience le portent à croire que chacun peut deviner ce qu'il a fait.

Je tâcherai, monsieur le curé, balbutie-t-il.

Puis, s'adressant au pèlerin : Je te demande bien pardon, Joseph, dit-il, si je me suis défié de toi, et si je ne t'ai pas traité comme mon pupille..... je ne te reconnaissais point. Je ne te reconnais pas encore ; mais je suppose qu'il sera facile de prouver que tu es le fils de ma défunte sœur.

—C'était malaisé de le reconnaître, observe le prêtre ; quand il est parti, il babillait comme une pie, et quand il est revenu, cet été, il était muet comme un poisson.

—Avec cela qu'il a diablement grandi, monsieur le curé..... voyez-donc, c'est un homme, à présent, et un homme richement découplé....

—Dieu ne ferait pas un miracle en faveur d'un renégat et d'un menteur, continue le prêtre.

—C'est ce que je pense, monsieur le curé.

Les curieux regardent toujours, s'efforçant de saisir des lambeaux de la conversation. Le

curé monte, suivi de ses hôtes, l'escalier de sa galerie. Asselin s'arrête sur la première marche.

—Monte, monte Eusèbe, dit le curé.

—Merci! monsieur le curé, merci! Je suis venu au devant de Joseph et de Marie-Louise, et je vais les emmener à la maison, s'ils veulent bien y venir.....s'ils veulent bien me pardonner le mal que j'ai pu leur faire.....

Le pèlerin se retourne vers lui, tendant sa main généreuse : Le bon Dieu m'a bien pardonné, pourquoi ne vous pardonnerais-je point? J'étais infiniment plus coupable envers lui que vous ne l'êtes envers moi.

Eusèbe serra la main de l'orphelin dans la sienne, et des pleurs mouillèrent ses yeux rarement humides.

—C'est bien cela, repartit le prêtre attendri : c'est la parole, c'est l'action d'un vrai chrétien. Entrez, mes amis, entrez!...Viens, Eusèbe, viens, Rien ne me fait plaisir comme d'être témoin d'une conduite aussi en rapport avec l'Evangile de Notre Seigneur.

On entre. La foule satisfaite s'écoule bientôt.

Asselin ne conduisit pas les orphelins chez lui, ce soir-là. Le curé voulut les retenir au presbytère afin de les faire causer et d'apprendre, de leurs bouches, ce qu'ils étaient devenus après avoir laissé la maison de leur tuteur, jusqu'au moment où la protection divine s'était, à leur égard, si visiblement manifestée.

Madame Asselin était d'une humeur insupportable depuis une heure, depuis l'arrivée des orphelins dans la paroisse, et elle refusa durement de prêter à sa petite voisine, Noémie Bélanger, un fer à repasser. Il se trouve des femmes, et des hommes aussi, que le dépit rend bêtes. Madame Bélanger soupçonna bien la cause de l'insolente bouderie de la mégère, quand Noémie, toute étonnée de ce refus inqualifiable, revint sans le fer à repasser.

La jeune fille, en apprenant la guérison de son ami le muet, n'a pu retenir une exclamation de joie. Elle s'est abandonnée aux délices d'une espérance infiniment douce aux âmes aimantes. Tout devient souriant et gai dans son cœur et autour d'elle. Elle éprouve une étrange émotion en songeant à la première entrevue avec Joseph, en cherchant à deviner les paroles qui les premières tomberont de ces

lèvres qu'elle a vues si fatalement muettes, si souffrantes, même dans leur sourire. Le soleil se lève dans l'âme de la vierge, et les vapeurs qui ont voilé ses premiers rayons, se dissipent au souffle de la brise matinale. ....Mais la nuit descend dans l'âme coupable de la femme d'Asselin, et les derniers reflets de la grâce s'éteignent dans les ténèbres profondes de la cupidité. Elle fait un froid accueil à son mari :

—C'était bien la peine, dit-elle, d'aller essuyer la honte d'un refus.....Penses-tu qu'ils vont revenir ici ?.....

Oui, ils viendront demain, répond Ausèbe, et j'entends qu'ils soient bien reçus. Au reste, que veux-tu faire ? De quoi peuvent te servir maintenant ton ressentiment et ta haine ? Je comprends qu'on puisse ne pas les aimer, et que l'on soit contrarié de leur retour ; mais au moins, il faut savoir dissimuler.....

La femme, ne sachant que répondre, tourne les talons en faisant une grimace.

Le maître d'école et le vieux Saint Pierre entrèrent en causant à voix basse. Ils venaient de faire une promenade dans le champ, sous

prétexte de visiter les javelles de blé que la hart n'avait pas encore liées en gerbes. Le chef dit, en entrant, qu'il allait partir pour Saint Jean, ne trouvant pas à Lotbinière de ferme à acheter. Racette s'offrit de le conduire en voiture, si leur hôte n'avait pas besoin de ses chevaux pour serrer du grain.

—Je n'ai pas de *serrée* à faire, avait répondu Asselin ; tu peux prendre Carillon, et mener monsieur où il désire aller.

Le maître d'école et le chef des voleurs se dirigèrent, en calèche, vers Saint Jean. Ils revinrent la nuit sans être vus de personne, et le vieux brigand, armé du fusil d'Eusèbe s'en alla se cacher dans la cave à patates, sur le bord du ruisseau.

XXV

L'EX-ÉLÈVE OUBLIE SON LATIN.

Le lendemain de l'arrivée des orphelins à Lotbinière était un dimanche. Chacun s'achemina vers l'église, qui à pied, qui en

voiture, en parlant de la récolte et du beau temps, des pupilles d'Asselin et du miracle de Sainte Anne. A la maison, pour prendre soin des enfants et faire le ménage, n'était restée que la gardienne indispensable. Ceux qui n'avaient pas encore appris la grande nouvelle du retour inespéré de la petite fille égarée dans les bois, et du jeune gars disparu depuis neuf ans, l'entendirent raconter cent fois. Et les deux orphelins furent l'objet de la curiosité et de l'admiration de tout le peuple. Et voilà pourquoi il y eut tant de groupes de jaseurs à la porte de l'église. Après les vêpres, les parents et les amis se rendirent chez le tuteur. La maison s'emplit : elle regorgeait de curieux. Madame Asselin paraissait mal à l'aise. Eusèbe dissimulait-il son dépit ? je l'ignore : mais sa grosse face rousselée souriait, et lui, d'ordinaire morose, il se montrait affable et causeur. Le subrogé tuteur, Gabriel Laliberté, n'avait pas été le dernier rendu.

Cependant les pupilles n'arrivent pas encore. A tout moment quelqu'un sort pour interroger, du regard, le chemin ; et c'est à qui le premier apercevra la voiture du curé qui doit amener le pèlerin. Tous les hommes peuvent recon-

maître, à une demi-lieue de distance, le grand cheval noir du curé. Tout à coup un gars se jette triomphant dans la maison : Les voilà ! les voilà ! je reconnais le train long du cheval ! Ils passent devant chez France Gagné.

Tout le monde se précipite. La voiture prenait la route de Saint Eustache, la concession où demeurait Asselin. Il est imposible de la reconnaître d'abord. On attend avec patience, et quand elle est sur le petit coteau, vers le milieu de la route, chacun peut admirer l'ardeur de la bête qu'une main habile conduit. Les maquignons, attirés les uns vers les autres par l'instinct ou l'unité de goût, se trouvent réunis en un peloton bavard et tapageur. Ils étudient l'allure aisée du grand cheval, font le dénombrement de ses qualités, parlent de ses écarts guéris et de sa corne dure. Ils reconnaissent que nul d'entre les plus beaux de la gent chevaline, ne se porte mieux la tête. Ils restent bien penauds quand arrive la voiture. Ce sont les orphelins attendus, mais ce n'est point le cheval du curé. Le prêtre, appelé auprès d'un malade, avait prié Amable Simon de mener Joseph et Marie-Louise chez

leur oncle. Aimable Simon s'était rendu avec plaisir au désir du curé.

Eusèbe se tient à la porte avec les autres hommes. Il prie tout le monde d'entrer. Les pupilles entrent les premiers, suivis de M. Lepage. Les femmes s'écrient en apercevant l'enfant : Cette chère petite ! voyez donc comme elle est belle ! Elle a grandi !.....C'est un miracle aussi qu'elle soit revenue !

Toutes l'embrassèrent avec une véritable émotion, et plusieurs, en pleurant. La femme d'Eusèbe n'eut pas l'énergie de dompter sa haîne, et, la dernière, elle s'approche de l'enfant pour l'embrasser. Eusèbe qui l'épie, rougit d'indignation. En apercevant sa tante, Marie-Louise va vers elle et lui tend les bras : Tante, dit-elle, pourquoi donc ne m'attendais-tu pas ? pourquoi te sauvais-tu toujours ?

Cette parole que la naïve enfant dit en souriant, est comme un coup de poignard dans le cœur de la femme méchante. Madame Eusèbe pâlit, balbutie quelque chose comme : Tais-toi donc, petite folle ! puis effleure de sa bouche dédaigneuse le front radieux de la jeune orpheline. La parole de l'enfant surprend

tout le monde, et l'on entend un chuchottement pareil au premier bruissement du feuillage quand la brise se réveille. Marie-Louise, heureuse de se trouver dans cette maison où pourtant elle a bien souffert, ressemble à l'oiseau que l'on élève prisonnier dans une cage. Il sort, ouvre gauchement ses ailes qui n'ont jamais nagé dans les flots de lumière, s'effraie de l'immensité qui l'environne et de cette liberté qui l'étourdit, ne comprend pas les appels voluptueux des compagnons qui l'invitent sur les cimes en fleurs, et revient se poser sur les humbles juchoirs de sa prison. Marie-Louise demande ses petites cousines. Les enfants ne dissimulent point : ils n'ont point de rancune et ne se souviennent pas des chagrins de la veille. Ils sont impressionnables, mais leurs émotions sont courtes : ils passent sans cesse du plaisir aux larmes et des chagrins à la joie. Les petites cousines de Marie-Louise se sont enuyées tout un jour de leur compagne de jeu. Depuis longtemps elles n'y pensent plus qu'avec indifférence, mais en la revoyant elles sentent renaître dans leur jeunes cœurs l'amitié endormie, et, joyeuses, elles lui sautent au cou pour l'embrasser.

Le pèlerin rappelle, pour que l'on ne puisse mettre en doute son identité, des faits dont il a été témoin dans son enfance, et il répond avec une surprenante axactitude aux questions qu'on lui fait. Il a tant songé, pendant les six mois de mutisme dont la colère de Dieu l'avait frappé, il a tant songé à tout : à son enfance, à ses parents, à ses amis aux agissements et aux paroles de chacun, que les moindres choses sont gravées à jamais dans sa mémoire. Il y a déjà plus d'un quart d'heure que l'on cause ainsi quand le maître d'école arrive. Longtemps il a réfléchi avant de se décider à paraître devant le pèlerin. Mais sachant qu'il a prévenu les gens en sa faveur, et que le pèlerin ne peut lui reprocher autre chose que l'enlèvement de l'enfant, il paie d'audace et brave le ressentiment de son jeune ennemi. A sa vue Joseph se lève :
—Comment, vous ici ? dit-il, vous ?.....

—Et pourquoi pas ? repart le maître d'école en souriant.

—Je ne sais ce qui me retient ! continue le pèlerin qui prend feu... j'ai envie de vous !...

Il oubliait qu'il n'était pas chez lui et que le maître d'école était dans la maison de son

beau-frère. L'on fut étonné de ce mouvement de colère du jeune garçon.

Racette, habile à dissimuler, reprend, toujours souriant : Tu m'as cru méchant, ... tu pensais que je voulais perdre ta petite sœur, et je voulais la sauver !... .. Je n'étais animé que de bons sentiments.....Et puis je ne te reconnaissais pas. Si je t'eusse connu, cher enfant, j'aurais été content de laisser ta sœur bien-aimée sous ta protection.....Je croyais que tu l'avais enlevée à ses parents, à ses tuteurs, et je voulais la leur rendre. Voilà tout mon crime.

L'orphelin remarque, tout étonné, que le maître d'école reçoit des marques d'approbation de plusieurs.

— Pourquoi l'avez-vous enlevée de nuit et avec l'aide d'une bande de voleurs et de brigands ? Est-ce là le fait d'un honnête homme ? Quand on agit dans les ténèbres, c'est que l'on a peur de l'éclat du jour ; et quand on a peur de la lumière, c'est que l'on fait le mal.

Le maître d'école ne dit rien. Le pèlerin, enhardi, continue en lui lançant des re-

gards foudroyants :—Vous vous associez à des voleurs, donc vous ne valez pas mieux qu'eux ! L'un de ceux qui sont venus avec vous au Château-Richer, Clodomir Ferron, que Dieu me pardonne si je médis, était l'un des voleurs qui se sont introduits ici l'été dernier ; je l'ai vu. C'est lui qui a demandé du lait à Noémie Bélanger, et qui l'a insultée en l'embrassant. Ils étaient trois ; ils m'ont lié, garrotté et traîné derrière la grosse roche, au milieu du champ de Baudet. Ils m'ont ensuite mis dans une charrette et conduit à la grève, comme vous le savez. Clodomir est peut-être mort à l'heure qu'il est. Il porte la peine de sa faute. Voilà vos amis, vos compagnons, et vous voulez que je ne me défie point de votre amitié, de vos paroles ?.....

Cette révélation jette l'émoi dans la maison. La surprise se peint sur toutes les figures et le maître d'école, foudroyé par l'audace du jeune homme, perd la sympathie des gens. Mais bientôt son hypocrisie raffinée prend le dessus ; il retrouve son sourire d'occasion.

—Il n'est pas encore prouvé que Clodomir Ferron soit un voleur, repart-il, et tu devrais songer qu'il a des parents et des amis ici, qui

n'entendent pas sans regret et sans peine une pareille accusation.

—C'est vrai ! répondent deux ou trois voix.

Le maître d'école reprenait la position d'où le pèlerin l'avait délogé. Le pèlerin perdait du terrain. Cependant il réplique : S'il n'y a rien de prouvé maintenant, dans quelques jours il n'y aura plus rien de caché, ni d'incertain. La justice informe, et mon témoignage en vaut bien un autre, je suppose !.....

—Sainte mère de Dieu ! repart la mère Lozet, un jeune homme qui vient d'être guéri par un miracle de la bonne Sainte Anne peut-il mentir ?

Cette réflexion opportune rendit à l'orphelin la confiance de tous.

A ce moment une exclamation enfantine et joyeuse s'éleva ; Mon petit panier ! mon petit panier !

C'était Marie-Louise qui venait d'apercevoir, sur une armoire, le petit panier de frêne dont elle s'était servie pour aller cueillir des framboises avec sa tante, au mois d'août dernier. Elle monta sur le dossier d'une chaise et fit tomber, à l'aide d'une aune, le petit panier

qui roula dans la place. Elle le ramassa, l'examina avec curiosité : Je le garde, dit-elle ; ce sera un souvenir !.....

Les framboises avaient rougi le fond du panier, comme la honte ou le dépit rougissait en ce moment les joues de la femme coupable.

—Il était à moitié de framboises, reprit l'enfant, s'adressant à sa tante, quand vous m'avez appelée au fond du bois..... Si vous aviez voulu rester dans l'abatis avec moi !..... il y en avait des framboises ! ..... Dieu qu'il y en avait !.....Dans le bois, elles étaient rares ..... J'irai encore aux framboises, mais quand même vous me diriez de vous suivre au fond de la forêt, je ne vous écouterai plus.

M. Lepage, comme tous les autres et mieux que les autres peut-être, voyait bien les tortures que ces innocentes paroles faisaient endurer à la femme d'Asselin, et, soupçonnant le crime dont cette méchante s'était rendue coupable, il dit à l'orpheline, qu'elle retournerait avec lui au Chateau Richer dès le lendemain, si ses parents voulaient bien le permettre, et que là elle ne s'égarerait point dans les forêts. Le subrogé tuteur témoigna le

désir de la recueillir chez lui. Lepage insista, promettant de l'entourer plus que jamais de tous les soins que demandait son jeune âge, et s'engageant à la placer dans un couvent pour la faire instruire. Il eut été injuste de refuser à cet homme charitable une si bonne occasion de pratiquer la plus belle des vertus, et à cette orpheline les biens précieux dont on voulait la combler.

Pendant que l'on décide de laisser l'enfant à son nouveau protecteur, deux jeunes gens entrent : ce sont Picounoc et l'ex-élève. Bien qu'il y eut du froid entre eux, ils étaient venus ensemble, voir leur camarade et s'assurer de sa guérison miraculeuse. L'ex-élève porte un visage radieux. Les chagrins ne laissent pas de longues traces sur cette nature folâtre et gaie. L'amour, comme un vin généreux, l'enivre. Picounoc n'a plus son air gouailleur de coutume, ni son rire sceptique, ni sa voix nasillarde, car il ne parle plus, pour ainsi dire. En revanche, dans sa pâleur ils paraît plus long que la veille. Tous les regards se fixent sur eux. Ils ne s'en émeuvent point : la timidité n'est pas le défaut d'habitude des gens de cage. A la vue de ses compagnons,

le pèlerin s'écrie : Raul ! Picounoc ! et il s'avance au devant d'eux en leur tendant la main. L'ex-élève, surpris d'entendre parler son ami, bien qu'il s'attende à ce prodige, oublie son son latin :

—C'est donc vrai ? dit-il... c'est donc vrai ?

—Et oui ! repart le pèlerin, seulement, je ne parle pas latin comme toi.

L'ex-élève sourit. Picounoc prenant la parole

—Tu n'étais pas muet ; c'est un tour que tu nous as joué.

Le pèlerin jette au garçon nasillard un regard de reproche :

—N'ai-je pas été assez méchant dans les chantiers pour mériter le châtiment que tu sais ?

Picounoc penche la tête. Le pèlerin ajoute :
—Si Dieu, dans sa justice, a jugé nécessaire de faire un miracle pour me punir, ne peut-il pas, dans sa miséricorde, faire un autre miracle pour m'annoncer le pardon ?

—Je t'avoue bien, reprit le grand gars, que je suis dur de croyance ; et les discours d'un

autre qui parlerait ainsi, m'entreraient par une oreille pour sortir par l'autre. Mais toi....

—Crois-en ce que tu voudras ; moi je sais ce que je sais. Dieu te préserve de ses châtiments !

Les deux jeunes étrangers s'assirent auprès du pèlerin et se mirent à rappeler des souvenirs du chantier. Madame Bélanger passa devant la porte avec sa fille Noémie. Elles revenaient de vêpres, à pied toutes deux.

—Vous n'entrez pas voir Joseph ? demanda Eusèbe qui sortait pour reconduire Amable Simon.

—Est-il ici ? fit madame Bélanger.

Noémie tressaillit comme la corde d'une lyre ; un doux serrement de cœur la fit soupirer ; ses joues s'empourprèrent comme la fleur de treffle au soleil de juillet.

—Nous entrerons bien un instant, dit madame Bélanger en s'avançant vers le perron.

Amable Simon, fier de son cheval, partit au grand trot, dans sa calèche verte.

—Voilà madame Bélanger et sa fille murmurèrent plusieurs femmes.

Tous les yeux se braquèrent sur le pèlerin. On savait qu'il éprouvait de l'amitié pour la brune Noémie. Le pèlerin ne put supporter sans rougir cet assaut de la curiosité. Noémie suivait sa mère et paraissait vouloir se dérober aux regards indiscrets. Le pèlerin voulut dompter sur le champ sa folle timidité. Il souhaita le bonjour à madame Bélanger, et dit à la jeune fille qu'il était heureux de la revoir, surtout heureux de pouvoir lui parler comme aux jours déjà loin de son enfance, alors qu'ils allaient ensemble à l'école. Les souvenirs de l'enfance!..... voilà le thème facile, abondant, délicieux, sur lequel brode éternellement l'imagination vive de la jeunesse et la conception lente du vieil âge! Voilà l'objet des plus charmantes causeries, et des retours les plus touchants! C'est une oasis où l'on se repose en traversant les steppes arides de la vie..... Ceux qui ont été amis dans l'enfance ne peuvent plus jamais devenir étrangers les uns aux autres. Le pèlerin et Noémie parlèrent de mille incidents qui les avaient alors bien intéressés. Ceux qui les écoutaient ne pouvaient pas deviner tout le charme de cet entretien.

—Te souviens-tu, dit Noémie, de cette fois où Clodomir Ferron te jeta dans la vase, en allant à l'école ?

—Je ne l'oublierai jamais, Noémie, car tu me révélas alors ton bon cœur et ta sensibilité....

Noémie rougit. Elle continua :..... Le maître injuste au lieu de punir Clodomir, te donna des coups de règle.....

—Et tu pleuras, acheva le pèlerin, avec un sourire un peu triste.....

La jeune fille avait encore envie de pleurer.

—Il était bien injuste ce maître, dit-elle, après un moment de silence.

—Il est ici, observa le jeune homme à voix basse.

Noémie jeta un coup d'œil dans la salle et reconnut le maître d'école, assis auprès de son beau-frère. Elle devint rouge de honte, et pencha la tête comme si elle eut été coupable d'une grande faute.

—Mon Dieu ! dit-elle, qu'ai-je fait ?

—Tu n'as dit, tu n'as fait rien de trop, reprit le pèlerin à haute voix. Ce maître était injuste et cruel..... et je le soutiens à sa face.....

Le maître d'école, plus confus que Noémie, surtout plus coupable, dévora cet affront en silence.

XVI

LA PAROLE VAUT MIEUX QUE LE SIGNE.

La folle, toujours penchée au-dessus de la berge, regarde s'approcher dans la lumière de la lune, sur le lit à demi-desséché du ruisseau, les deux assassins.

—Attends-nous, répète le chef, nous allons te rendre la petite Marie-Louise. Elle est ici couchée sous les feuillages.

Quand il est assez près d'elle, il tire de sa ceinture un pistolet chargé. La folle, immobile, contracte ses prunelles pour mieux voir.... Le chef allonge le bras et vise au cœur de l'infortunée. Racette dit à son complice : J'aimerais mieux la prendre vive ; nous la tuerons ensuite.

Le chef baisse son arme : Viens, reprend-il, descends ! nous ne sommes pas capables de monter l'enfant dans nos bras.

La folle part d'un grand éclat de rire.

—Je tire ! dit Saint-Pierre.

—Elle va descendre, répond le maître d'école.

La folle rit toujours.

—Elle peut nous faire pendre, repart le chef en relevant son arme.

La folle se retire d'un pas en arrière.

—Faites comme vous voudrez, dit Racette.

Le coup retentit. Un cri s'élève ; il est suivi d'un rire strident, et la folle disparaît. Les deux misérables la poursuivent en vain. Ils la voient de loin, au clair de la lune, s'enfuir comme un fantôme dans les champs solitaires, et, de temps en temps, l'écho leur apporte des sons clairs et entrecoupés qui ressemblent à un rire sinistre.

Geneviève se retirait d'ordinaire chez M. Bélanger. Elle revint frapper à la porte de l'honnête maison. Elle était pâle, haletante, bouleversée. Un moment elle riait aux éclats, le moment d'après elle sanglotait. Madame Bélanger lui donna les meilleurs soins et la fit mettre au lit. Le lendemain, la pauvre folle

resta sur sa couche fièvreuse toute la journée. Le dimanche, M. Bélanger garda la maison, et sa femme et Noémie allèrent à la messe, car elles auraient eu peur à rester seules avec l'infortunée Geneviève. Dans l'après-diner la folle sortit. Elle s'envint chez Asselin.

—Geneviève ! voici Geneviève ! dirent les gens.

Elle entre. Elle paraît avoir peur de la foule qui remplit l'appartement : Pour l'amour de Dieu, commence-t-elle d'une voix plaintive, rendez-la moi !..... Je ne lui ferai pas de mal.... je l'embrasserai..... je la presserai sur mon cœur.....et je la porterai au pied de la croix, sur la côte de sable..... J'ai promis à sa mère de la sauver ! Si je ne la sauve pas, voyez vous, je serai damnée, et j'irai me coucher dans la tombe du ruisseau !

Elle se met à pleurer. M. Lepage s'avance vers elle : Geneviève ! Geneviève ! allons ! reconnais-moi : la petite est trouvée.....

—M. Lepage ! M. Lepage ! repart la folle en levant les mains au ciel.....La petite est-elle dans la tombe du ruisseau ? L'eau qui coule va la noyer !.....

—Marie-Louise est ici ; tu vas la voir, tiens, regarde !.....

L'enfant venait d'une autre chambre avec ses petites cousines :

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie la pauvre folle en se précipitant sur l'enfant qu'elle enlève dans ses bras et couvre de baisers ..... Marie-Louise ! dit-elle, Marie-Louise ! ta mère va m'aimer ! Je vais être sauvée !.....Viens ! je t'emporte sur la côte de sable .....Je vais aller te déposer au pied de la croix !.....C'est ta mère qui me l'a dit !.....

Et elle s'élance vers la porte avec l'enfant dans ses bras. Tout le monde est dans la stupéfaction.

—Arrête ! Geneviève, arrête ! dit M. Lepage, en la retenant par un bras..... Attends-moi ! nous nous en irons ensemble.

La folle éclate de rire et serre plus fort la petite qui cherche à s'échapper : Vous ne me l'ôterez plus ! hurle-t-elle, personne ne l'aura ! Je la garderai bien !..... Je ne dormirai plus jamais, afin de veiller sur son sommeil !..... Mais laissez-moi donc aller, le sable roule au fond de l'abîme, et le monstre m'appelle.

Tous les yeux se fixent sur le maître d'école, qui demeurent comme paralysé par la terreur. La foile regarde par instinct, du côté où regardent les autres. Elle aperçoit Racette : Sauvez l'enfant ! sauvez-moi ! sauvez-nous..... Il va me la ravir encore ! reprend-elle. Il va la jeter dans la tombe du ruisseau !..... J'ai peur ! Sainte mère de Marie-Louise, secourez-moi !..... Il sourit !..... il m'appelle au fond du gouffre !..... Chassez-le donc ! il va souiller vos filles !..... Chassez-le donc ! il va ravir vos enfants !..... Vous n'aimez donc pas vos filles qui sont pures comme des lis, vos enfants qui ressemblent aux anges ?..... Va-t-en ! entends-tu ? va-t-en !.....

La fureur s'allume dans ses yeux, ses cheveux se tordent sur sa tête, l'écume de la rage borde ses lèvres comme le rapport de la mer borde le rivage. Bien des personnes tremblent d'effroi. Noémie se serre contre le pèlerin.

—Ne crains rien, dis le jeune homme ; cette fille a aussi une vengeance à tirer du maître d'école.

Quelques uns disent à Racette de sortir. Marie-Louise demande, de sa petite voix char-

mante à la pauvre Geneviève, de la laisser en liberté; mais Geneviève l'étouffe dans une étreinte de plus en plus violente. Chacun tour à tour, par des paroles affectueuses, s'efforçe de faire entendre raison à l'insensée. Elle reste impitoyable. Il faut la saisir, et lui arracher de force, pendant qu'elle écume de rage, l'enfant épouvantée qui pleure. Pour tromper son implacable protectrice, on fait sortir l'orpheline par la porte de devant et on la ramène secrètement par la porte de derrière. La folle, rendue à la liberté, s'élance dehors en criant : Marie-Louise ! Marie-Louise ! Marie-Louise !

L'apparition inopportune de l'infortunée Geneviève produisit une émotion pénible. Le maître d'école se glissa furtivement en dehors de la pièce. Il regrettait le complot tramé contre le pèlerin, pour sauver la vie de ses nouveaux compagnons. Il commençait à voir qu'on s'était hâté de le compromettre en lui donnant un rôle dangereux à jouer. Un moment il fut tenté de faire des aveux et d'empêcher, aux dépens de sa réputation et au risque de sa vie, un crime affreux. La honte le retint : Je suis rendu trop loin pour reculer, pensa-t-il, laissons faire, advienne que pourra.

Chacun s'en alla chez soi. M. Lepage resta avec sa protégée chez Asselin. Le pèlerin accompagna chez elle la jolie Noémie. Ils passèrent la soirée, l'un près de l'autre, causant de choses bien tendres, échangeant de doux regards, et mêlant d'adorables sourires. L'ex-élève retourna vers sa fidèle Emmélie. Picounoc, l'air repentant, revint s'asseoir près de sa mère malade. Pendant la nuit le maître d'école, portant des provisions dans un sac de toile, se rendit à la cave où dormait, sur une botte de paille fraîche, le chef des voleurs. Les deux vauriens eurent un long entretien que ne révéla point le caveau discret.

Quand le jour fut levé, M. Lepage fit ses préparatifs de départ. Les bateaux avaient fait la criée pour six heures du matin. Les habitants, dès cinq heures, passaient déjà, conduisant de lourdes charretées de grain. Cependant Geneviève, disparue depuis la veille, ne revenait point. Elle avait passé la nuit dehors, car ceux qui d'ordinaire lui donnaient asile, ne l'hébergèrent point cette nuit-là.

M. Lepage ne pouvait prolonger davantage sa promenade: beaucoup de grain javelé

pouvait être gâté par l'eau, si les mauvais temps, fréquents l'automne, prenaient avant qu'il fut engerbé et serré. Le cultivateur doit, plus que tout autre, mettre à profit tous les instants. Il a souvent lieu de regretter, aux jours de pluie, les heures qu'il a perdues quand le temps était beau. M. Lepage ressentit du chagrin en songeant à la pauvre folle qui cherchait encore l'enfant retrouvée. Il pria les gens du voisinage d'en prendre soin, et promit de revenir la chercher un peu plus tard. Les adieux de Marie-Louise et du pèlerin furent touchants. La jeune fille, pourtant, ne comprenait guère la profondeur de l'attachement que lui portait son frère. Elle ne le connaissait que depuis quelques jours : elle ne se souvenait plus, que d'une manière vague, du temps qu'ils avaient passé ensemble sous la tutelle de leur oncle. Mais lui, le pèlerin, il n'avait rien oublié ; il aimait sa sœur d'une amitié vive, constante, inaltérable, parce qu'elle avait souffert, parce que la même infortune avait d'abord empoisonné leurs jours, parce qu'il était plus fort et plus âgé qu'elle, et qu'il l'avait sauvée deux fois de la mort.

Imposant silence à son ressentiment, ornant

sa bouche hypocrite d'un faux sourire, voilant sous une indifférence affectée la malice de ses yeux, la femme d'Eusèbe adressa quelques paroles bienveillantes au pèlerin qui se disposait à sortir, vers le soir, pour se rendre auprès de Noémie. Joseph, charmé de ce changement subit, se plut à causer avec sa tante. Elle en vint adroitement à lui parler de la magnifique sucrerie qui bordait le ruisseau : Tu ne la reconnaitrais point, dit-elle, tant les érables ont grandi depuis neuf ans. Le bois est sarclé : on dirait un bocage. Les voitures pourraient circuler entre les arbres. C'est la plus belle érablière de toute la paroisse. L'été, les jeunes gens y font faire des dîners champêtres. Ton oncle en a pris soin comme de son propre bien. Le ruisseau, nettoyé, coule une eau fraîche. Vas-y, cela en vaut la peine.

—Oui, ma tante, déjà je me suis proposé de faire une petite promenade de ce côté. J'aurais voulu y conduire Marie-Louise. Elle aurait trouvé joli ce ruisseau ; les grands bois auraient frappé sa jeune imagination.....

—La cave est bien conservée, reprit la tante malhonnête ; tu te souviens de la cave à patates, sur la côte du ruisseau ? ..... Nous

y mettons des patates chaque automne. Elles s'y conservent bien. Nous en mettrons encore cette année : il faudra voir cependant si elle est en bon état. Tu pourras peut-être t'assurer de cela toi-même.

—Sans doute, répondit le jeune garçon qui ne soupçonnait aucunement les traîtres desseins de sa tante. Je m'y rendrai ce soir même ; il me tarde de faire le tour de cette terre que mon pauvre père a tant de fois arrosée de ses sueurs.

—Ton père ne l'a pas eue longtemps cette propriété : quand il est mort il ne la possédait que depuis trois ans. Ne te souviens-tu pas d'avoir demeuré, vis-à-vis d'ici, au bord de l'eau ?

—Il me semble, en effet, que je m'en souviens.

—Cette terre du bord de l'eau était la terre paternelle. C'est là que tes ancêtres ont vécu et sont morts.

Le pèlerin sortit tout à fait charmé de la bonne humeur de sa tante. Il se rendit chez M. Bélanger. Noémie s'en allait voir sa jeune amie Antoinette Delorme que le médecin ve-

nait de condamner, mais qui, pour cela peut-être, ne devait pas mourir de longtemps encore. Noémie voulut retarder son départ, et même remettre sa visite au lendemain matin. Mais le pèlerin ne le permit point et sollicita de la jeune fille l'honneur de l'accompagner. Noémie se donna bien garde de rejeter une prière qui lui causait un vif plaisir. Les deux amoureux partirent à pied, sur le bord du chemin sec et poudreux comme au temps de la chaleur. Les champs étaient remplis de moissonneurs. On entendait les cris des conducteurs de charettes qui gourmandaient les chevaux paresseux ou brouillons. Il y a, à l'approche du triste et morne hiver, un redoublement de vie, à l'approche du soir un redoublement d'éclat dans le soleil. Joseph et Noémie passèrent devant la maison fermée de défunt Jean Letellier. Des souvenirs en foule inondèrent leurs esprits. Ils s'arrêtèrent pour se recueillir. Leurs regards plongèrent par les fenêtres dans les appartements déserts. C'est là que naguère, tous deux muets, silencieux ils étaient venus, entrainés, lui par l'invincible besoin de revoir ces lieux encore tout empreints des traces bénies de sa mère et de son père, elle

par l'ascendant merveilleux du jeune homme en pleurs.

—O Noémie, dit le pèlerin en pressant la main de la compatissante enfant, o Noémie, tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert dans cette chambre, quand nous y sommes venus ensemble, l'autrefois, et tu ne comprendras jamais la joie que j'y ai goutée!...ce que j'ai souffert en me voyant dans l'impossibilité de dire qui j'étais, de rappeler ce que j'avais vu se passer à la mort de ma mère, de raconter toutes ces choses de l'enfance qui me revenaient à l'esprit si nombreuses et si charmantes!..... ce que j'ai goûté de joie, en voyant tout à coup que tu me comprenais, que tu me devinais, que tu disais mon nom que je ne pouvais pas te dire!...Oh! jamais, je noublierai ce moment!..... .

Jamais je n'oublierai, non plus, reprit Noémie, les émotions qu'alors j'ai ressenties!..... jamais, non plus, je ne pourrai bien m'en rendre compte!.....C'est comme un rêve qui nous échappe au réveil. Je sais que j'étais heureuse et que je pleurais avec toi.....

—Noémie, je ne pouvais pas alors te dire

ce qui se passait dans mon âme ;.....mes regards seuls me trahissaient,.....et j'étais sans espoir !..... Comment aimer un misérable qui ne peut pas vous faire entendre ces doux serments qui résonnent, comme une harmonie divine, aux oreilles et jusqu'au fond du cœur de l'objet aimé ?.....Oh ! que j'étais malheureux, Noémie! .....que j'étais malheureux ! car je t'aimais, vois-tu, je t'aimais !..... La jeune fille baissait les yeux avec grâce.

—Tu avais pitié de moi, peut-être, continua le pèlerin, mais tu ne m'aimais point !..... tu ne pouvais pas m'aimer !.. ... Maintenant que je parle ; maintenant que tu sais que je ne suis ni un voleur, ni un malhonnête homme ; maintenant que tu sais que je suis ton compagnon d'enfance, ton vieil ami ; maintenant que tu sais que je t'aime, Noémie, m'aimes-tu ?

La jeune fille serra la main du pèlerin. Un aveu suave tomba de ses lèvres : Je t'aime !... dit-elle timidement et bien bas. Mais le jeune homme entendit. N'eut-il pas entendu, qu'il eut bien compris le serrement de main timide, léger, ravissant qui fit courir un frisson d'ivresse dans toutes ses veines.

Tous deux, en silence, ils s'éloignèrent de la maison délaissée.

XVII

LA CAVE.

Le pèlerin accompagna Noémie. Ils marchèrent lentement, bien lentement, et la route, malgré cela, leur parut fort courte.

Le soleil couchant brille comme une lampe d'or au sommet des montagnes bleues, et ses rayons qui traversent de légers nuages blafards, paraissent comme les chaînes de diamant qui suspendent au ciel cette lampe merveilleuse. Un souffle frais passe dans l'air et sèche le front humide des laboureurs. Par intervalle l'on entend le beuglement des génisses au milieu des gras pâturages, les hennissements des chevaux qui se saluent de loin, et les bêlements timides des agneaux. Le pèlerin, ivre de bonheur, s'en revient en songeant à sa bien-aimée. Quand on aime et que l'on est aimé, l'on fuit le tumulte et le monde, et l'on se plaît dans la solitude. Tout ce qui n'est pas

l'amour paraît insipide, et le reste de la terre ne vaut pas le petit coin du monde, humble et retiré, où l'on a trouvé le bonheur. Rêveur, il franchit la clôture de perches qui borde le chemin, vis-à-vis la maison de son défunt père, et s'achemine, par le chemin tracé dans la prairie, vers l'érablière.

Le chef des voleurs et le maître d'école étaient tous deux enfermés dans la cave de terre, sur le bord du ruisseau. Le vieux Saint Pierre ne voulut pas laisser sortir son complice. Il voulait qu'ils fussent solidaires du crime. Racette dissimulait mal sa terreur et ses regrets. Le chef avait pratiqué dans un côté du caveau une petite ouverture. Cet ouverture donnait sur le sentier où passaient ceux qui descendaient vers le ruisseau. De temps à autre, sortant la tête en dehors de la cave, ou par la porte jetée comme une trappe sur le dessus, les deux brigands regardaient, dans le clos moissonné, si par hasard Joseph ne venait point. Le soleil du midi avait laissé tomber quelques chauds rayons dans la cave sombre, le soleil couchant n'y entra point. Tout à coup Saint Pierre qui venait d'élever sa tête de monstre au-dessus de la porte, s'écria : le voici !

—Racette regarda à son tour. C'était bien lui ! c'était l'orphelin qui venait, tout à son amour, tout à son bonheur, vers la cave dangereuse. Les brigands s'enfoncèrent sous la voûte épaisse, fermèrent la trappe, et se donnèrent la main dans une anxiété terrible. Le maître d'école tremblait. Il s'assit dans un coin, s'adossant aux pièces pourries. Le chef prit le fusil, en fourra le canon dans la meurtrière nouvelle, et, le doigt sur la gâchette, l'œil fixé sur le sentier, il attendit.

Le pèlerin regarde, de loin, la forêt d'érables qui déroule son voile gris de l'autre côté du ruisseau. L'image de la belle Noémie est toujours devant ses yeux. On dirait qu'elle l'appelle et qu'il la suit. Il voit glisser une ombre blanche à travers les troncs noueux. C'est la folle qui revient à la fosse mystérieuse. Il ne s'aperçoit pas que le soleil est descendu derrière les Laurentides ; il ne voit pas remuer, dans l'ouverture de la cave, la bouche menaçante du fusil braqué sur lui. L'arme meurtrière tourne lentement à mesure qu'il avance. Le vieux brigand attend que sa victime soit plus près de la côte, plus près de sa tombe humide.....

Les ténèbres sont profondes autour des meurtriers. Seul, par l'ouverture nouvelle, un rayon de lumière entre, comme un dard menaçant ou comme l'œil de Dieu, dans cette ombre épaisse, et traverse d'outre en outre la cave obscure.

Joseph, souriant à la solitude qui l'environne, s'arrête sur le bord sablonneux du cours d'eau. La reconnaissance envers Dieu s'unit à l'amour dans son âme repentante. Il tombe à genoux. Au moment où il se prosterne pour adorer le Seigneur miséricordieux, une sourde détonation gronde. La folle, de l'autre côté du ruisseau, s'écrie :

— La tombe est encore vide !... Marie-Louise ! Marie-Louise !... Pour qui ce sépulcre étrange ? Marie-Louise ! Marie-Louise !..... Les corbeaux se rassemblent au-dessus du cadavre que la terre bénite ne recouvre pas !..... Malheur à ceux qui traînent dans la fange la robe blanche des vierges !..... Marie-Louise ! Marie-Louise ! ..... Malheur à ceux qui vendent leur âme pour un peu d'or !..... Malheur à ceux qui se cachent pour surprendre leurs ennemis !..... Malheur à ceux qui se servent de l'épée, ils périront par l'épée !..... Marie-Louise ! Marie-Louise ! Marie-Louise !

Et, glissant à travers les arbres grisâtres, comme un flocon de neige dans le ciel nuageux, elle s'enfonce dans la forêt.

Trompé par le mouvement imprévu du pèlerin qui s'agenouille, l'assassin tire trop haut et la balle sifflante se perd au loin. Au bruit de la détonation le jeune homme détourne la tête. Il voit, à quelques verges de lui, la cave noire et pesante trembler comme les épaules d'un vieillard. Une légère fumée s'échappe par les fissures, comme une fine poussière, et se dissipe dans l'air. Le bruit sourd se prolonge : il est suivi d'un craquement sinistre.

Le caveau s'écroulait.

Le pèlerin surpris se dit à lui-même et presque à voix haute : C'est heureux que je ne sois pas entré dans cette cave !

Il avait eu un instant l'idée de l'aller visiter, afin d'obéir à l'intention de sa tante ; mais l'heure avancée ne permettant plus de la bien examiner, il s'était dit : j'y reviendrai demain, et passa outre. Son attention fut tout-à-coup appelée ailleurs par les paroles étranges de la folie. Il la vit d'abord se pencher vers le ruisseau, puis ensuite se perdre sous la ramure

fantastique. Il s'aperçut que le lit du ruisseau avait été creusé depuis peu sur un espace de quelques pied : Est-ce là, pensa-t-il, ce qu'elle appelle la tombe ?

Il descendit. La largeur et la longeur de ce trou le faisaient, en effet, ressembler à la fosse que l'on creuse dans le cimetière. L'orphelin se perdit en conjectures. Il ne put deviner l'objet de ce travail nouveau. Ses rêves gracieux s'étaient envolés comme un essaim timide. Un sentiment de tristesse douce et vague s'emparait de ses esprits. L'écroulement de la cave où il aurait pu trouver la mort, les paroles extravagante de la fille infortunée, le silence des bois, l'aspect de cette fosse béante, tout le portait à la mélancolie, et jetait le trouble dans son âme. Pourtant il ne savait pas à quel danger terrible il venait d'échapper en se jetant à genoux. Il revint à la maison de son tuteur. Plusieurs voisins, pour se reposer des fatigues de la journée, fumaient leur pipe avec Asselin tout en jasant de mille choses. Le pèlerin, raconta qu'il venait de faire un tour sur le haut de la terre. Madame Eusèbe tressaillit, mais personne ne s'en aperçut. Il dit qu'il avait vu la folle, et répéta ses étranges phrases ; que

la cave s'était écroulée pendant qu'il était là, sur la berge du ruisseau ; qu'il avait eu envie d'y entrer en passant. Madame Asselin ne put réprimer un cri. Le pèlerin pensa que sa tante s'apitoyait sur le danger qu'il avait couru.

—Ne craignez rien, ma tante, lui dit-il en souriant, vous voyez que je suis sain et sauf.

Eusèbe, prenant la parole, avoua que cela ne le surprenait nullement, vu que la charpente de cette cave était toute pourrie, et que le poteau qui la soutenait au milieu, pliait depuis longtemps sous le poids de la terre. Joseph regarda sa tante avec étonnement. Elle était blanche comme la chaux des cloisons. Un amer soupçon traversa son esprit ; il le chassa comme une mauvaise pensée. Après un moment il demanda à son oncle pourquoi l'on avait creusé, dans le lit du ruisseau, un trou de la forme et de la grandeur d'une fosse.

—Je ne sais pas ce que tu veux dire, répondit l'oncle surpris.

—C'est sans doute la tombe du ruisseau dont parle toujours la folle, reprit le pèlerin.

—La tombe du ruisseau? répétèrent les fumeurs en soufflant une bouffée d'odorante fumée, il faudra voir cela.....

Saint Pierre, l'œil fixé sur sa victime, tout entier à la vengeance et plein de la pensée du meurtre; le maître d'école, accroupi sous la voûte humide et basse, tremblant comme un poltron, et s'effrayant des suites de ce crime épouvantable qu'il a préparé de gaieté de cœur, n'ont vu, ni l'un, ni l'autre, la toiture de la cave se courber lentement comme une vague que le vent creuse. Un instant l'affaissement s'arrête: les étais paraissent résister, et la vengeance de Dieu est suspendue. Mais l'explosion de la poudre dans l'arme meurtrière, le choc imprimé à la masse hésitante par le déplacement violent de l'air, font ployer, comme des genoux d'esclave, les supports *cotis*; et la voûte de terre reprend, en grondant, sa chûte lente mais terrible, implacable comme la fatalité. Les deux brigands poussent une clameur qui retombe sur eux, comme le sang du Christ retomba sur les juifs maudits. Ils s'élancent vers la trappe fermée, au-dessus de leurs têtes. La trappe ne s'ouvre point. Ils lèvent, par instinct, leurs bras meurtriers vers le toit qui

s'incline, comme pour le retenir et se préserver de son poids énorme. Le toit pesant n'est pas ralenti par leurs efforts désespérés, mais il s'abaisse toujours, lentement, lentement, et les pièces se cassent et se broient les unes contre les autres.

—Malédiction ! vociffère le chef des voleurs !
—Seigneur mon Dieu, s'écrie le maître d'école, ayez pitié de moi !

Prière sans amour, cri de peur d'une âme coupable, toujours inutiles, jamais entendus de celui qui sonde les cœurs et les reins !...

La masse pèse sur la tête des assassins, et ils se courbent, malgré eux, comme les roseaux que l'ouragan couche sur le rivage. La chute s'accélère. Une sueur froide coule sur leurs corps repliés. Le maître d'école, désespéré, se laisse tomber au fond de la cave, le long des pièces ébranlées. Le chef lutte encore et jette à Dieu qui le damne un blasphème épouvantable. Il tombe, ou plutôt se fait écraser par la masse alourdie qui descend toujours. Le maître d'école pousse un cri affreux. Un morceau de bois vient de lui broyer le pied.

Le chef, ramassé sur lui-même, les bras tordus, sent sur ses épaules un fardeau insupportable. Il croit, que cédant à ce fardeau, il va tomber plus bas et s'enfoncer davantage ; mais il ne bouge plus.

Le poids est de plus en plus lourd sur sa tête et sur ses reins. Il essaie de se soulever et ne peut faire un mouvement. Une fatigue inexprimable se glisse dans tous ses membres, et la douleur lui fait sentir ses aiguillons perçants.

—Ce n'est pas possible que je meure ici, pense-t-il...On va venir...On va m'ôter toute cette terre de dessus le dos... Etre enseveli vivant, oh ! ce serait affreux !.....Comme on souffre dans la terre !....Malédiction !.....

Et, ramassant toutes ses forces, il veut encore essayer de secouer le poids qui l'accable ; le sable lourd, entassé sur la vieille cave, reste immobile.

—Si j'avais un peu d'air ! pense-t-il.

Et sa poitrine râle serrée comme dans les mâchoires d'un étau, entre le sol qui forme le plancher et celui qui forme le toit. La tête lui bourdonne comme si l'on battait le

tambour à ses oreilles. Le sang lui sort des yeux.

—Est-ce que je brûle ? se dit-il.

Seuls ses doigts crispés peuvent mordre la terre qui les enveloppe. Le sommeil le gagne.

—Il ne faut pas que je m'endorme, je pourrais mourir ! ne plus me réveiller !.....

Ses dents saisissent un morceau de terre et le broient de rage. Le poids qui l'écrase lui semble de plus en plus pesant.

—C'est le pèlerin qui monte et piétine sur moi.....pense-t-il encore.

C'est la justice de Dieu qui l'atteint ; c'est le poids de la colère du Seigneur qui pèse sur sa tête. Il râle, il râle !..... Quelques grains de sable glissent le long de ses joues. Il croit que ce sont les vers de la tombe qui commençent leur travail, et une angoisse indicible le fait frémir dans son linceul épais. Un engourdissement extraordinaire paralyse ses membres, et il s'imagine n'avoir plus de pieds, plus de mains, plus de corps. Il s'imagine qu'il n'est plus qu'une tête horrible

séparée, par un accident mortel, de son tronc sanglant.

—Si j'avais une main, pense-t-il, je pourrais reculer cette masse qui m'écrase.....Si j'avais un pied.....Je me sauverais !.....Je suis fou ! je rêve .....je m'effraie de rien !.....

Et il essaie de rire. Et sa bouche se contracte horriblement ! Et ses dents grincent une dernière fois.

—Je vais dormir, pense-t-il encore, et quand je m'éveillerai je serai mieux !.....

Il s'endormit en effet ; mais quand il s'éveilla il était devant Dieu !

XXVIII

UN SERREMENT DE MAINS.....QUI N'EST PAS DOUX.

Les habitants qui étaient venus fumer une pipe chez Asselin, se retirèrent de bonne heure. Dans les champs on n'attend pas minuit pour se coucher, ni midi pour se lever. Le travail commande d'être matineux et la fatigue invite

au repos. Asselin entra dans sa chambre. Sa femme dormait. Du moins il la crut endormie. Le visage caché dans le duvet de son oreiller, elle songeait. Elle avait raison de songer. Elle était assaillie de mille pensées diverses, de mille craintes amères. L'assassinat de l'orphelin qui, tout à l'heure, lui semblait chose facile et simple, n'avait pas réussi : plus que cela, les meurtriers expiraient, probablement victime de leur propre malice. Ce tour imprévu du Destin qui n'est pas souvent aveugle, la jetait dans un abattement profond. Il lui semblait maintenant que les soupçons les plus odieux allaient planer sur sa tête, comme une volée d'oiseaux de mauvais augure. Elle devinait bien qu'ils étaient ensevelis sous les décombres, car son frère ne revenait point. Elle cherchait à s'étourdir par la pensée que, vivants encore, ils pouvaient être tirés des débris de la cave et sauvés. Les voisins s'étaient informés du maître d'école qu'ils ne voyaient pas chez son beau-frère. Madame Eusèbe avait expliqué l'absence de son frère par un mensonge fort bien paré des couleurs de la vérité. Cependant ce mensonge causait maintenant son désespoir, non pas parce qu'il

était une offense envers Dieu, mais parce qu'il menaçait de la compromettre. Elle s'accusait de manque de jugement, d'imprudence, de sottise et d'aveuglement. Il eut été si simple de répondre qu'elle ne savait pas ce qu'il était devenu. Elle n'était nullement tenue de le savoir. Au lieu de cela, la sotte avait dit qu'il était allé au Platon, marchander la terre de Thomas Hamel. Et maintenant si l'on trouvait le cadavre de Racette enterré sous les décombres de la cave avec celui de l'étranger, comment réussirait-elle à convaincre les gens qu'elle ne connaissait rien des projets infâmes des deux assassins?

Asselin s'endormit. Rarement il s'éveillait avant l'aube. Son sommeil était profond comme la léthargie. Pour le chasser de ses paupières, il fallait un vacarme d'enfer. Madame Asselin se lève doucement, car on craint toujours d'être vu quand on fait une action qui doit être secrète Elle revêt sa jupe et son mantelet, chausse ses bottines, met son chapeau de paille et, munie d'une pioche, elle s'éloigne de la maison. Vingt minutes après elle arrive au caveau, dans le haut du champ. Elle est tentée de s'enrevenir, car elle a peur

ans les ombres de la nuit,
x morts. Elle frémit, ses
verts croient voir toutes sortes
nales danser sur la cave écroulée.
une plainte longue et sourde sort
res. Elle s'approche et prête l'o-
avec attention. Une seconde plainte
e.

—Est-ce toi, José ? dit la femme épouvantée ; -tu mort ?

Une voix souterraine murmure : Non....dépêche-toi.....

Assurément il n'est pas mort, mais il ne vivrait pas longtemps dans son étroit tombeau. Couché le long des pièces qui formaient le côté de la cave, il eut échappé sain et sauf sans le morceau de bois qui lui écrasa le pied. Il est enfermé comme dans un étui, peut à peine faire un mouvement, et mourrait asphyxié sans le faible courant d'air que laisse passer une fente imperceptible. Il a, lui aussi, des terreurs indicibles et des emportements de damnés. Il invoque le ciel et l'enfer, prie et blasphème, sans pouvoir rompre l'enveloppe de plomb qui le ceinture. Parfois la douleur qu'il ressent au pied lui fait perdre connaissance, et un

moment après une douleur plus aigue le réveille encore. Il entend la voix qui vient du dehors et les coups de la pioche qui s'enfonce dans la terre et les pièces de bois pourri. Il ressent une joie immense. L'insensé ! il ne songe pas à la honte, au déshonneur, au châtiment qui suivront sa délivrance. L'horreur de la mort est tellement naturelle que, pour vivre un jour de plus, l'on échangerait la mort calme et sans douleur d'aujourd'hui contre le martyre de demain. Une lambourde fait baisser la masse de terre, et le maître d'école pousse un gémissement prolongé ! La terre pèse sur lui comme sur un tombeau. Il sent sa poitrine se briser contre le sol ; et il ne peut plus remuer. Sa main droite reste libre et s'agite comme un tronçon de serpent. Madame Eusèbe introduit le bras dans l'ouverture que l'instrument vient de pratiquer en dérangeant la pièce. Elle sent une main vigoureuse saisir la sienne, et frémit de terreur.

—José ! répète-t-elle, laisse-moi ! je vais te sauver.

La main qui la tient ne se desserre point ; c'est la poigne énergique du malheureux qui se noie.

—Laisse-moi donc ! dit-elle encore.

Et elle s'efforce de se débarrasser de l'étreinte horrible du mourant.....Les doigts du meurtrier, fermés comme des mâchoires de tenailles, s'enfoncent de plus en plus dans la main potelée de la femme.

—Je ne pourrai pas enlever la terre qui te couvre, repart-elle.. et tu seras trouvé demain matin par les hommes qui vont venir !..... Laisse-moi ! Laisse-moi donc !.....José !.....je t'en prie !.....pourquoi fais-tu cela ?..... Je suis venue pour te sauver !.....Je suis venue toute seule, en pleine nuit.....Il fait noir ! Eusèbe dort.....laisse-moi travailler avant le matin !....

La main crispée la serre toujours.

—Tu ne m'aimes donc point, mon frère ?..... Ah ! comme tu as le cœur dur !.....Moi je me sacrifie pour toi !.....Laisse-moi donc aller, hein ? mon petit ! mon cher ?.....Je suis ta sœur, tu sais ?.....ta petite Caroline que tu aimais tant !.....Desserre les doigts un peu, rien qu'un peu !.....Pourquoi me fais-tu mal ? .....Veux-tu me faire mourir de peur? Tu n'es pas méchant !.....tu ne m'en veux point .....Je te donnerai de l'argent.....oui, tant que tu en voudras.....

La main du moribond ne s'ouvre point, car il pense, dans son trouble inexprimable : Si la pioche donne encore un coup, je vais être tout à fait écrasé.

Il ne peut parler, et râle comme un asthmatique après une course. Madame Eusèbe fait de nouveaux efforts pour se soustraire à cette main formidable. Elle donne des secousses violentes, elle s'arc-boute sur les débris de la cave. Peine inutile, vaines tentatives ; elle est enchaînée là, comme une embarcation par une ancre. Elle s'irrite.

—Laisse-moi ou je dirai tout ! s'écrie-t-elle, je te trahirai !.....je ferai connaître tes projets infâmes ! Entends-tu ? laisse-moi ! ou je te ferai monter sur l'échafaud ! ..... Canaille ! canaille ! me laisseras-tu ?..... Ah ! si j'avais su !..... Pour l'amour de Dieu, José, laisse-moi donc aller !..... Tiens ! je t'en conjure à deux genoux !..... Pardonne-moi ce moment de colère..... Vite ! laisse ! il va faire jour bientôt !.....

La main implacable ne s'ouvre point.

—Il est mort ! pense-t-elle,.....c'est la main d'un mort qui m'a saisie !.....

Alors elle a une frayeur mortelle. Son esprit surrexcité lui fait souffrir mille tortures imaginaires. Elle éprouve une sensation de froid, et elle croit que c'est une couleuvre qui s'entortille autour de son bras : Sa langue fourchue va me piquer, pense-t-elle.. elle me pique.....ah !.....

Un moment après elle se figure qu'une araignée écœurrante et noire se promène sur sa main ; elle sent le châtouillement de ses pattes velues ; elle voit bien que le repoussant insecte traîne les lambeaux de sa toile brisée ; elle s'attend qu'il va la mordre, et cela lui cause des frissons d'horreur. Elle pense mourir là, fatalement attachée à son complice, sur les débris du caveau.

Personne ne saura jamais quelles angoisses elle endura pendant cette nuit de crimes et de châtiments. Quand l'aurore laissa tomber sur les prés jaunis son éclat serein, quand le soleil parut au-dessus des bois grisâtres, elle était encore enchaînée par la main impitoyable de son frère.

Asselin se réveilla vers l'heure accoutumée. La grande horloge nta quatre coups. et le

timbre clair résonna gaiment dans toute la demeure encore silencieuse. Il fut surpris de ne pas trouver sa femme à ses côtés. Il le fut bien plus encore de ne pas la trouver dans la maison. Il appela. Personne ne répondit. Elle n'était ni à la laiterie, ni au hangard, ni à l'étable.....

—Voilà qui est singulier ! pensa-t-il, où peut elle être ? qu'est-ce que cela signifie ?.....

Il réveilla Joseph le pèlerin.

—Sais-tu ce qu'est devenue ta tante ? c'est curieux ! je ne la vois point.....

—Ma tante ? fit l'orphelin tout étonné. Et il se prit à réfléchir. Je ne le sais point continua-t-il après un moment.....Elle est peut-être.....Il n'acheva pas.

—Où ? demanda l'oncle en peine.

—Peut-être à la cave aux patates.

—A la cave aux patates, pourquoi ?..... la nuit.....tu rêves !.....

Et il sortit fort embarrassé, et l'air bien inquiet. Le pèlerin se leva. Pendant la nuit il avait songé aux contradictions de son oncle et de sa tante, au sujet de la cave, et l'événe-

ment démontrait que sa tante n'avait pas dit la vérité. Dans quel but ? Il avait assez souffert autrefois de la mauvaise humeur de sa tante ; sa petite sœur avait révélé suffisamment, dans son innocente conversation, les intentions criminelles de cette femme à son égard, pour qu'il ne fut pas longtemps à le deviner. Il éprouva un douloureux serrement de cœur : Le maître d'école, pensa-t il, serait-il donc pour quelque chose dans cette affaire ? Pourquoi est-il ici, avec nous, quand il devrait éviter nos regards et nos reproches ? Le danger n'est-il pas encore disparu ? Sommes-nous toujours entourés d'ennemis traîtres autant que lâches...

Il fit sa prière du matin et sortit.

Asselin revenait du voisinage. Personne n'avait eu connaissance de sa femme.

—Allons à la cave, dit le pèlerin.

—Allons-y.

Asselin marchait à regret. Il redoutait un malheur. Plusieurs des voisins se joignirent à eux, curieux de voir cette tombe du ruisseau que la folle avait signalée dans ses discours étranges.

Le soleil se levait. A quelque distance de

la cave, les hommes virent une ombre s'agiter auprès des décombres.

—Il y a quelqu'un, dit l'un des voisins.

Eusèbe était muet : il tremblait d'une crainte vague. A mesure qu'ils approchaient la forme se dessinait mieux.

—C'est ma tante ! dit l'orphelin.

—C'est ta femme ! dirent les voisins à Asselin.

—Est-elle folle ? répondit celui-ci, que peut elle faire là ?.....

Ils arrivèrent. La femme était affreuse à voir. La terreur était peinte sur ses traits. Elle était échevelée et regardait autour d'elle d'un œil hébété. Ils l'entendirent murmurer d'une voix sombre et enrouée : Laisse-moi !..... voilà du monde !.....

—Que fais-tu ici, Caroline ? lui demande son mari.

Elle ne répond point et le regarde vaguement.

Viens-t'en, repart-il.

Il veut la tirer à lui ; mais il s'aperçoit que son bras est pris dans les décombres comme

dans un piége. L'un des habitants ramassa la pioche que la femme avait laissée tomber près d'elle, et se mit en devoir d'enlever la terre.

Au premier coup, la femme poussa un cri. Les doigts impitoyables du mourant s'étaient enfoncés de nouveau dans ses chairs.

—Travaillez plus loin, de l'autre côté, dit-elle: il me serre de plus en plus.

—Qui? demande-t-on.

—Mon frère.

—Le maître d'école? s'écrient les habitants stupéfaits.

La femme penche la tête.

—Vite, des bêches! déblayons le terrain!

Plusieurs avaient commencé leurs guérets et laissaient, chaque soir, leurs bêches plantées dans la tourbe, sur le bord des rigoles. Courir chercher ces instruments fut l'affaire de cinq minutes. L'opération du déblaiement commença. Elle ne fut pas longue. Les bras vigoureux faisaient jouer les *ferrées* (bêches) avec la force et la régularité d'une machine. La terre volait comme une poussière. Les pièces de bois cassées furent retirées par éclats. L'une des bêches toucha un corps mou, souple,

élastique qu'elle fit obéir sans l'entamer. La terre fut enlevée avec précaution et la forme d'un être humain se dessina.

—Ce n'est pas le maître d'école ! dirent les travailleurs avec surprise.

Le cadavre fut tiré des décombres et couché sur la prairie. Personne ne le reconnaissait. —C'est un vieillard, disait-on. Il est chauve!...

—C'est un étranger.

—Que faisait-il ici ?.....

Le pèlerin regardait le mort avec attention.

—Moi je le connais, dit-il tout à coup, d'une voix triste, c'est le chef d'une bande de voleurs, le chef des voleurs qui sont venus chez mon oncle, cet été, le maître des bandits qui ont enlevé Marie-Louise, il y a quelque jours.

—Il venait pour nous dépouiller, observa l'un des travailleurs.

Le pèlerin secoua la tête comme un homme qui doute, ou qui sait le contraire de ce que l'on affirme.

Les hommes se remettent à la besogne. Dès les premiers coups de bêche ils tirent un sac de provisions.

—Tiens ! remarque l'un d'eux, il ne s'attendait pas à mourir sitôt.

—Il voulait prendre une bouchée avant de partir !

—Il a oublié sa barbe, s'écrie un autre en montrant une longue moustache noire qu'avait trahie le sable jaune.

—Et sa perruque ! fait un troisième, en secouant pour la débarrasser de la terre, une calotte richement garnie de cheveux châtains.

—C'est l'étranger qui est venu avec le maître d'école pour acheter une ferme !

—Oui, c'est lui !

—Mais il était parti : Racette l'a conduit à St. Jean avec la voiture d'Eusèbe. Pas vrai, Eusèbe ?

—Oui, répond Asselin qui n'en revient point de sa surprise.....mais c'est bien sa moustache.....ce sont bien ses cheveux.....

—Il va arriver démasqué ; il ne pourra pas tromper St. Pierre, dit l'un des habitants.

On part à rire.

Les restes d'un brigand n'inspirent ni crainte, ni respect.

L'une des *ferrées* heurte quelque chose de métallique.

—Mon fusil ! dit Asselin, c'est mon fusil !... Et il manie l'arme, en l'examinant attentivement.

—Je comprends tout, maintenant, dit le pèlerin, je comprends tout ! .....

On le regarde d'un air interrogateur.

—Je vois, reprit le jeune homme, pourquoi le caveau s'est écroulé au moment où j'étais tout auprès !..... Je devine pour qui cette tombe a été creusée dans le ruisseau. Et, de la main, il montre dans le lit desséché de la petite rivière la fosse ouverte.

On le regarde avec étonnement.....

—Je comprends, continue-t-il, pourquoi ma tante me disait, hier, que la cave était solide encore, et que je n'avais qu'à y descendre pour m'en convaincre !.....Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour que l'on me refuse ma place au soleil !.....

Ce cri de désolation affecte vivement les travailleurs, dont les yeux se sont fixés sur la femme inhumaine. Elle, à demi-couchée sur le sol froid, folle de honte, de rage et de peur,

elle regarde d'une étrange façon les débris de la cave.

La stupéfaction des habitants redouble quand ils découvrent le maître d'école. Il vit encore. C'est bien lui en effet qui tient le poignet meurtri de sa misérable sœur. On lui desserre les doigts. La femme, libre tout à coup, s'enfuit à la maison.

Le maître d'école fut transporté chez son beau-frère. Il ne mourut point. Il y eut enquête sur le corps du vieux scélérat. Toute la paroisse se rendit sur le lieu de l'accident. Les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants formaient comme une procession qui montait et redescendait sans cesse sur la terre du pupille. Le curé refusa d'enterrer dans le cimetière le chef des voleurs.

—Sa tombe est toute prête, dit-il, c'est lui-même qui l'a creusée.

—Au ruisseau ! au ruisseau ! s'écrièrent les habitants.

Et la foule, enveloppant le cadavre dans un drap de toile blanc, le porta dans la fosse étrange du ruisseau. Pendant qu'on le recouvrait de terre, un jeune homme, mince et

long, la tête penchée sur sa poitrine, regardait en silence et pleurait. C'était Picounoc. Une forme légère, sortant du fond des bois, s'avança silencieuse sur la berge. Inclinée, elle regardait l'œuvre sinistre avec curiosité. Tout à coup elle s'écria : Marie-Louise ! Marie-Louise ! Viens ! n'aie point peur !..... la fosse du ruisseau n'a pas été creusée pour toi !.....La tombe se ferme !.....Le ruisseau va couler sur la face d'un maudit.....mais l'eau ne lavera pas les souillures de son âme !..... Marie-Louise ! Marie-Louise ! Viens ! Hâtez-vous ! hâtez-vous ! de crainte qu'il ne se réveille !..... Foulez la terre avec vos pieds pour qu'il ne se lève plus !... Entassez les pierres !..... Ils étaient deux !.... Creusez un trou pour l'autre..... un trou jusqu'aux enfers ! ..... Marie-Louise ! Marie-Louise ! ne viens pas !..... l'autre n'est pas enterré !.....

Elle disparut sous les rameaux majestueux, criant toujours : L'autre n'est pas enterré !..... l'autre n'est pas enterré !.....

Les travailleurs, un moment retardé par l'apparition de la folle, reprirent leur tâche funèbre. La fosse fut remplie, et l'onde du

ruisseau s'étendit comme un voile sur le cadavre du vieux brigand.

XXIX.

LA NOCE.

Neuf mois environ se sont écoulés. L'hiver est venu et s'est enfui avec ses tourbillons de neige et ses vents de nord est ; avec ses cieux saturés de lumière et ses clairs de lune incomparables ; avec ses fêtes et ses travaux. L'été chante et rayonne sur nos rives. Les portes et les fenêtres de la maison du pupille, longtemps solitaire et déserte, s'ouvrent au soleil et à la brise. Une agréable odeur de chaux et de bois lavé s'exhale des murs et des cloisons. Les contrevents ont été de nouveau peints en rouge. Le toit semble se relever plus fier au milieu des grands peupliers.

La fenaison est finie. Les granges sont remplies jusqu'au faîte, car les prairies ont bien rendu. Les habitants se reposent en attendant la récolte. Le grain n'est pas assez mûr encore pour être coupé.

C'est le temps des mariages à la campagne. On écoute avec curiosité, le dimanche, les bans nouveaux. L'on est toujours surpris, car tels qui devaient publier, n'en font rien, et tels autres que l'on ne soupçonnait point de penser au mariage, révèlent tout à coup leurs promesses d'éternel amour. Mais nul ne fut surpris, à Lotbinière, d'entendre la publication de Joseph Letellier et de Noémie Bélanger. On savait que le pèlerin et la jeune fille s'aimaient depuis longtemps. Quelques-uns affirmaient même que leur attachement datait de l'enfance, et qu'ils avaient commencé de s'aimer à l'école. Et les commères réunies à la porte de l'église et dans la salle publique, l'automne dernier, ne se trompaient point en prédisant leur mariage. Le dimanche qu'ils publièrent, ils vinrent à la messe ensemble. C'était la coutume alors. Le garçon d'honneur, assis sur le petit siége de la calèche, en avant, les menait lui-même.

Aujourd'hui, quand on est sur le point de se marier, l'on semble avoir honte et l'on se cache ; c'est que l'on ne comprend plus la grandeur et la beauté du sacrement.

Le lundi soir, veille du mariage, la plupart

des invités, les jeunes gens surtout, vinrent fêter la mariée. Le prétendu arriva d'abord avec son garçon d'honneur. Il demeurait chez le subrogé tuteur, Gabriel Laliberté. Noémie, rougissante de plaisir, sortit pour le recevoir. Tour à tour les autres survinrent, chaque cavalier conduisant sa *blonde*. La veillée fut agréable et peu longue. Picounoc avait été invité aux noces, mais descendu à Québec, quelques jours auparavant, il n'était pas encore de retour. Il avait, ainsi que l'ex-élève, passé l'hiver dans les chantiers, et tous deux étaient revenus de bon printemps pour n'y plus retourner.

Voici le jour du mariage ! Le soleil se lève radieux comme s'il voulait être de la fête. Il y a chez Bélanger et dans le voisinage, un va et vient extraordinaire. Tout le monde est debout avec le jour. Les chevaux s'attellent ; les voitures arrivent chez le père de la mariée. Les convives sont nombreux.

Noémie, attend anxieuse et palpitante le nouvel époux. Elle est pâle, et la pensée de l'engagement solennel qu'elle va prendre met un rayon de tristesse dans son œil noir.

Joseph arrive. Noëmie lui tend la main. Il l'embrasse.

Bélanger va, joyeux, au devant des convives, et dit une bonne parole à chacun. Madame Bélanger est triste, et l'idée de se séparer de son enfant lui déchire le cœur.

—Allons ! tout le monde est-il prêt ? En route ! en route ! crie Gabriel Laliberté qui sert de père à Joseph.

—Oui ! oui ! répond-on de toute part. En route ! vive les noces !

La mariée embrasse sa mère en pleurs ; elle embrasse aussi les autres femmes qui restent à la maison pour préparer le dîner ; puis elle monte avec son père dans la dernière voiture. Le marié, accompagné de celui qui représente son père, et conduit par son garçon d'honneur, part le premier.

L'ex-élève part le second : il est *suivant*. La *suivante* est Emmélie !

En partant il crie : *Procedamus in pace* !

—Qu'est-ce que cela veut dire ? lui demande sa compagne, en riant.

—Cela veut dire que je t'aime !

Et les voitures s'éloignent d'un train rapide.

—Nous n'avons pas de temps à perdre, dit l'une des femmes restées à la maison pour dresser la table.

—Ils ne reviendront pas avant midi, répond une autre. Il faut qu'ils aillent faire visite aux voisins.

—Ils n'auront toujours pas la peine d'arrêter chez Asselin.

—Pauvre Asselin! s'il n'avait pas eu une femme aussi méchante, il serait probablement encore sur sa terre, et au milieu de nous.

C'était madame Bélanger qui faisait cette remarque.

—Savez-vous où il est maintenant ? demande la Chenard.

—Il est gagné les hauts.

—La femme a une grande influence sur le mari, dit la mère Lozet. Quand elle est bonne, le mari ne peut pas rester méchant ; mais quand elle est méchante, le mari ne peut guère demeurer bon.

—Avec cela qu'il avait des dispositions ! repart, d'un ton sec, la José-Antoine.

—Vous voyez ce que c'est, continue la mère Lozet. Il voulait avoir du bien qui ne lui appartenait pas, et il perd le sien.

—Il a vendu sa terre.

—Oui, mais pour avoir de l'argent comptant, il s'est vu obligé de la vendre à moitié prix.

—Il ne pouvait plus demeurer ici. Le mépris de ses concitoyens l'accablait, et la vie lui serait devenue insupportable, dit madame Bélanger.

—Et sa femme n'osait plus sortir : personne ne la voyait, reprit la mère Chenard.

—La malheureuse ! elle doit beaucoup à la générosité du pèlerin !

—Ses projets criminels se sont tournés contre elle-même.

—Elle s'est prise dans les piéges qu'elle tendait aux autres.

—La main de Dieu se voit dans tout cela.

Les femmes jasaient depuis deux heures quand un des gamins du voisinage entra s'écriant : Voilà les gens des noces ! Voilà les gens des noces ! Elles sortirent. Une longue file de voitures montait la route grand train. Un nuage de poussière s'élevait sous

les pieds des chevaux et les roues des calèches. Le soleil était chaud et la brise, légère. Les oiseaux voltigeaient dans les arbrisseaux qui bordaient le chemin, et paraissaient plus gais que de coutume. Ils saluaient, de leurs voix harmonieuses, les nouveaux époux.

En tête du cortége, Joseph et Noémie, conduits par leur garçon d'honneur, éblouis en quelque sorte par l'éclat de leur félicité, se regardent, se sourient, et ne trouvent plus de paroles assez expressives pour dire l'ivresse de leur âme. L'ex-élève et la blonde Emmélie, les *suivants*, ne sont guère moins heureux, car ils ont pour eux l'espérance avec l'amour. M. Bélanger et le subrogé tuteur ferment le cortége.

On ne se rend pas de suite chez Bélanger, car il faut arrêter voir les voisins. A chaque endroit l'on danse, l'on prend un coup et une bouchée. Ce sont toujours les mariés qui ouvrent la danse avec leurs *suivants*. Le garçon d'honneur voit à ce que les exigences de la coûtume soient satisfaites.

Quand on arrive à la demeure de la mariée la gaité est devenue bruyante déjà, et le plaisir déborde comme un torrent. On entend

de toutes parts des cris joyeux, des reparties drôles, des chants allègres. Les jeunes époux entrent et vont embrasser madame Bélanger, qui ne pleure plus, mais qui est toute rayonnante. Et alors, chacun à son tour donne à la jolie mariée le baiser de l'amitié.

Bélanger a défait les cloisons de sa maison, pour agrandir la salle. On s'assied et l'on cause pendant que les jeunes gens vont dételer les chevaux. Les joueurs de violon accordent leurs instruments, et passent sur l'archet la résine qui va lui faire mordre les cordes vibrantes. La chantrelle pousse des cris de folle joie, pendant que la grosse corde d'argent gronde sourdement.

En attendant le dîner l'on danse *reels* et cotillons, gigues simples et gigues *voleuses*. Quelques vieillards, pour donner des leçons d'élégance à la nouvelle génération, dansent des menuets gracieux. Puis les tables se dressent. L'on met, sur des chevalets d'occasion, des planches longues que l'on recouvre de nappes blanches. Le garçon d'honneur conduit à la première place les jeunes époux. Il fait asseoir à leur droite les suivants, à leur gauche, le père de Noémie et le subrogé

tuteur. Il place ensuite les invités, les plus vieux les premiers. Chacun trouve qu'il s'acquitte de sa tâche avec beaucoup de tact et de zèle. La plupart des jeunes gens sont réunis à la seconde table. Bien des vieillards qui aiment encore le badinage, regardent d'un œil d'envie cette tablée joviale et brouillonne.

Pendant que l'on fait main basse sur les rôtis et les sauces, sur les pâtés cuits dans les plats de fer et les tartes constellées de fleurs en pâte, Picounoc entre.

—Bonne appétit ! nasille-t-il ..... Gardez-moi une pointe de tarte toujours !

Le rire fut général.

—Bonjour ! Picounoc, dit le pèlerin.

—*Unde et quo ?* demande l'ex-élève.

—Viens saluer les mariés ! dit le garçon d'honneur.

Picounoc s'avance et serre la main à son ancien camarade de chantier.

—Embrasse ma femme, dit Joseph, je te le permets. Je ne suis pas jaloux.

Un éclair de feu passa dans la prunelle de Picounoc : tout le monde ne le vit pas. Une

angoisse serra son âme : personne ne s'en aperçut. Il déposa sur les lèvres de Noémie un baiser qu'il eut voulu rendre éternel.

Le garçon d'honneur le conduit à la table des jeunes gens.

—Es-tu venu à pieds ? dit Joseph.

—A pieds comme un chien, depuis Saint Antoine.

—*Sicut canis*, repart l'ex-élève.

—Quelles nouvelles à Québec ? demande Bélanger.

—Pas grand'chose. J'ai vu le maître d'école .....

—Tu as vu le maître d'école ?

—Oui, vu ce qui s'appelle vu !

—Est-il bien malade ?

—Il s'est fait amputer le pied.

—Il s'en ira rien que sur une jambe, réplique l'un des convives.

—*In unâ jambâ !* traduit l'ex-élève.

—J'ai aussi vu le charlatan, continue Picounoc.

—Oui ?

—Le charlatan et le maître d'école sont encore en prison. Il paraît que c'est drôle de les entendre causer parfois.

—Les misérables ! murmure le marié.

—Le charlatan va-t-il en revenir ? demande un vieillard.

Oui, mais il est difforme. Il va être drôle à voir.

—*Mirabile visu !* dit l'ex-élève !

—Leur procès est-il fait, demande Laliberté.

—Oui ! Ils sont condamnés à cinq ans de pénitencier.

—C'est la peine qu'il avaient fait porter contre toi, Joseph, dit-il au marié.

—C'est ainsi, observe la mère Lozet, que le bon Dieu déjoue souvent les projets des méchants, et tourne contre eux-mêmes leurs armes dangereuses

—Et quand il semble ne pas les apercevoir, et les laisser triompher, c'est qu'il attend la mort du coupable. Il a toute l'éternité pour punir le crime et récompenser la vertu !

—Ceux qui sont persécutés ne doivent pas

se plaindre, parceque Dieu leur a promis la gloire un jour.

—Et les autres brigands ? Robert, Charlot ?

—Ils sont disparus.

—Comment se porte la mère Labourique ? demande l'ex-élève.

—Pas joyeuse, pas riche, pas belle non plus, répond Picounoc.

—Et la Louise ?

—*Dito !*

—Si nous chantions maintenant ? personne ne mange plus, hasarde un vieux qui a bien hâte d'en remontrer aux jeunes, et de moduler son couplet de circonstance.

—C'est le marié qui commence ! Allons ! Joseph, une chanson !.....

—Sans se faire prier, le nouvel époux entonne le refrain qu'il a appris exprès pour le jour de son mariage. Tous font chorus. La chanson est trouvée admirable. La mariée à son tour redit son bonheur, d'une voix douce et tremblante, dans une chanson plutôt mélancolique que joyeuse.

Alors on invite le suivant. L'original se lève et entonne le *Magnificat*.

—Attends à dimanche ! dit un drôle.

—C'est bien, répond l'ex-élève, je m'assieds à sa droite. Il montre la mariée. *Sede à dextris suis !*

Alors les vieux ont leur tour, et les chants du temps passé reviennent tous. Ils se dressent en quelque sorte en face des chants d'aujourd'hui ; et c'est une lutte plaisante, pleine d'intérêt et d'harmonie, entre la vieillesse et la jeunesse, entre la poésie d'autrefois et celle de maintenant. Les chansons d'amour, les légendes rimées, les refrains égrillards les couplets sarcastiques, tout cela monte, baisse, se croise, se mêle, s'enchevêtre, avec une verve, un charme, un entrain merveilleux.

Parmi les convives est une charmante enfant, c'est Marie-Louise. Elle est assise près de sa mère adoptive, madame Lepage. Elle est en vacance. Elle n'a pas encore passé une année au pensionnat, et déjà l'on voit dans son maintient, son langage et ses manières, les fruits des sages conseils et de la haute éducation que donnent, avec tant de dévouement, les femmes incomparables de nos couvents.

Après le dîner les uns sortent et se promènent sous les arbres du jardin, pendant que les autres dansent avec une ardeur nouvelle. Les joueurs de violon se succèdent tour-à-tour. Plusieurs des vieillards jouent aux cartes. L'honneur de battre ses adversaires est un aiguillon assez piquant, et l'on ne met point d'enjeu. Quelques-unes des femmes causent dans la cuisine.

—Cette pauvre Geneviève ! reviendra-t-elle jamais à la raison? dit la mère Lozet.

—Elle est mieux, répond madame Lepage. Il y a espoir.

—Elle a été bien punie de ses fautes, la pauvre fille! dit la mère Blais.

—C'est que le bon Dieu l'aime encore. Il ne punit pas, dans l'autre vie, ceux qu'ils condamnent à l'expiation ici-bas, répond la mère Lozet.

—C'est consolant pour ceux qui souffrent avec soumission, dit Madame Bélanger.

La noce doit durer deux jours au moins. Il faut aller chez Laliberté qui n'entend pas avoir fait pour rien ses préparatifs.

Cependant *cavaliers* et *blondes* se rencontrent partout, et font des *broches* à faire regretter de n'être plus jeunes les anciens qui les voient.

Le pèlerin et Noémie, assis dans la fenêtre, se tiennent par la main et gazouillent avec tendresse.

Picounoc, seul à l'écart, les dévore des yeux. Il est jaloux.

L'ex-élève et Emmélie sortent du jardin et viennent s'arrêter près de la fenêtre où sont les mariés.

Joseph et Noémie ne les voient point.

—Nous sommes donc l'un à l'autre pour jamais ! dit Joseph.

Noémie sourit. Un soupir de bonheur soulève sa chaste poitrine.

—Es-tu heureuse ? continue-t-il.

—Je voudrais vivre longtemps ! longtemps !

Joseph sourit à son tour.

—Tu m'aimes donc bien ? dit-il.

—Si je t'aime !.....

—M'aimeras-tu toujours ?.....

—Toujours ! toujours ! toujours !

—*In secula seculorum. Amen !* dit en riant l'ex-élève.

FIN.

APITRES.

Pages.

Brayage 5

Auberge de la *Colombe victorieuse* .. 23

Amo te 35

Pressentiments 44

V. Charlot s'exerce la main 53

VI. Une lueur d'espérance 66

VII. La victime de Charlot 77

VIII. Luxure et chasteté 85

IX. Vox populi vox Dei 96

X. Merci ! je ne veux pas être longtemps. 105

" XI. Qu'il meure 113

" XII. L'orage 124

" XIII. Une partie de piquet interrompue 134

" XIV. Folle de peur..... 145
" XV. Je te vengerai..... 152
" XVI. Une rame qui ne fouette pas l'eau... 161
" XVII. Les deux amants de naguère..... 173
" XVIII. Une mère pardonne toujours..... 182
" XIX. Le muet continue son pèlerinage.... 194
" XX. La miséricorde de Dieu..... 201
" XXI. Le bonhomme Ferron..... 211
" XXII. La tombe du ruisseau..... 221
" XXIII. Père et fils, mari et femme..... 233
" XXIV. Le pèlerin à Lotbinière..... 245
" XXV. L'ex-élève oublie son latin..... 255
" XXVI. La parole vaut mieux que le signe.. 270
" XVII. La cave..... 283
" XXVIII. Un serrement de mains..qui n'est pas doux..... 294
" XXIX. La noce..... 311

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AU ROMAN

LE PELERIN DE SAINTE ANNE.

—

Arthabaskaville.
Laurier, Wilf.
Aylmer, P. Q.
Fleming, J. H.
Beauharnois.
Brisson, E. H.
Beauport.
Tremblay, Rév. M. P. G.
Vincelette, Chev. C.
Berthier, en haut.
Sylvestre, Ls.
Cap St. Ignace.
Bonenfant, Ov.
Fortin, Ls. Nap.
Michaud, Mme. Hil.
Cap Santé.
Bernard, L. P.
Bertrand, Jos.
Delisle, Sam.
Fiset, Jos.
Fortin, Rév. Max.
Jobin, Jacques.
LeMay, Prob.
Morisset, Côme.
Pâquet, J. O. Alf.
Richard, Grég.
Rinfret, Geo.
St. Georges, H. A. de
Thibodeau, Hon. J. E.
Cap Rouge.
Bélanger, Dam.
Provancher, Rév. L.
Carleton.
Beauchesne, P. C.
Deschambeault.
Bouillé, Ls.
Chevrotière, T. C. de la
Hamelin, Dam.
Laliberté, Jos.
Paré, Théod.

Grondines.
Hardy, Jos.
Hull.
Laferrière, J. O.
Ile aux Grues.
Plamondon, Rév. J. B.
Ile du Pas.
Plinguet, Rév. V.
Joliette.
Baby, Geo.
L'Anse à Gilles.
Giasson, J. O.
L'Assomption.
Archambeault, Hon. Ls.
Lanzon.
Bourassa, Onés.
Charland, Guil.
Charland, Wm.
Couillard, T. N.
Garant, Marc.
Nolin, J. B.
Patry et frère.
Racine, A.
Lévis.
Belleau, I. N.
Belleau, N. L. G.
Bernier, I. J. A.
Blouin, J. C.
Bourassa, Geo.
Bourassa, Onés.
Carrier, Th.
Cauchy, Chs.
Cloutier, Ls.
Dagneau, D. C.
Dagneau, T. F.
Darveau, Chs.
Demers, E.
Demers, J. A.
Demers, Ls. P.
Déziel, Rév. L. A.
Dion, O. J.
Dumontier, Dlle Annie.
Dussault, Et.
Gaspé, Rév. A. de.
Goulet, Jos.
Harion, Ed.
Lachance, Jos. I.
Lainé, Dam.
Lavallière, Ls.
Lefrançois, P.
Lemieux, Alf.
Lemieux, E.
Lemieux, F. X.
Levasseur, Jos.
Marceau, E. D.
Marceau, S.
Marmet, Sim.
Marquette, Alb.
Martin, Ed.
McCallum, A. H.
Michaud, Germ.
Michaud, J. B.
Morency, D. C.
O'Farrell, Rév. John.
Proulx, Ls.
Rhéaume, Mic.
Roy, Flavien.
Roy, Henri.

Roy, Léon.
Roy, P. Chs. Geo.
Thibodeau, I.
Thompson, F. X. sen.
Thompson, F. X. jun.
Wells, Isamb.

Lotbinière.

Beaudet, Eloy.
Bernier, Henri.
Chevrotière, O. C. de la
Frenette, Ovide.
Grénier, Dr. L. U.
Hamel, Octave,
Houde, L. S. E.
LeMay, Max.
LeMay, Pierre.
Moraud, Dr. J. B. L.
Roy, Rév. Léon.
Thiboutot, Frs.
Vidal, J. L. O.
Villers, Alph. de

Maskinongé.

Bernard, G. E.
Bois, Rév. Ls. Ed.

Mont Carmel

Dussault, Ls.
Sicard de Carufel, Rév. T.

Montmagny.

Bâcon, J. Louis.
Bender, Alb.
Blais, L. H.
Fournier, Ls.
Gendreau, F. X.
Laberge, Jos.
Langlois, John.
Lépine, J. D.
Pâquet, Rév. C. N.
Renaud, Eug.
Robertson, H. H.

Montréal

Beaubien, Hon. Ls.
Beauchemin, & Valois.
Chapleau, Hon. J. A.
Chapleau & Labelle.
Dugal, Roch.
Fabre & Gravel.
Filiatrault, E. S.
Girard, H.
Jetté, L. A.
Lachance, S.
LeBel, H.
Loranger, L. O.
Monier, J.
Préfontaine, Ray.
Sicotte, W.
Taillon, L. O.
Tortel, Rév. P. J. A.
Wurtele, J.

Ottawa.

Asselin, J. E.
Bauset, S. P.
Bélanger, J. A.
Casault, Frs. L.
Chenet, P.
Clancy, John.
Côté, Jos.
Desjardins, Chs.
Dion, Alf.

Dion, J. E.
Duhamel, Mgr. Jos. Thos.
Falardeau, J.
Fortier, O.
Genand, J. A.
LeMoine, Robert.
Lusignan, A.
Olivier, J. L.
Pinard, Alphonse.
Pinard, J. A.
Richard, A. D.
Rivet, Pierre.
Ruelle, Anselme.
St. Louis, F.

Plessisville.

Bettez, Jas.
Chevrefils, E. C. P.
Cormier, N. O.
Cormier, O.
Ouellette, Oct.
Pitau, Ls. J.

Pointe-aux-Trembles.

Delisle, Dr. Ern.

Portneuf.

Hardy, Léon.

Québec.

Allaire, Jos.
Allard, Alph.
Amyot, G.
Anctil J.
Angers, E. J.
Angers, Emile.
Arel, J. F.
Audette, G. J.
Auger, A. J.
Auger, Frs.
Baillargé, Chs.
Balzaretti, Nap.
Bazin, P. J.
Bazin, E. J.
Beaubien, Ls. M.
Beaudet, Elisée.
Beaudet, Eug.
Bédard, Alph.
Bédard, H. A.
Bélanger, A.
Bélanger, An.
Bélanger, Edm.
Bélanger, Jules.
Bélanger, Vic.
Belleau, Sir N. F.
Belleau, Jas. F.
Belleau, L. J.
Belzil, Gonz.
Bender, Eug. W.
Bergeron, J. A.
Berlinguet, Thos.
Berlinguet, F.
Bernard, Arth.
Bernard, E. A.
Berti, A.
Bilodeau, Ls.
Bilodeau, L. P.
Binet, Geo.
Blais, Mme. Th.
Blanchet, Jos.
Blanchet, J. L.
Blanchet, L. A.

Blouin, M.
Boilard, Ferd.
Boisseau, R. P.
Boisvert, L. A.
Boivin, S.
Boivin, Ls.
Bolduc, H.
Bolduc, Rév. J. B. Z.
Bolduc, J. E.
Bouchard, Aug.
Bouchard, Oct.
Boucherville, Hon. Chs. de
Boucherville, G. B. de
Boulanger, Théo.
Boulet, Dr. J. P.
Bourget, R. G.
Bresse, G.
Breton, R.
Brochu, Dr. D.
Brunel, Phil.
Brunet, W. E.
Buies, Arth.
Bureau du Lt. Gouv.
Bureau, J. Bte.
Burroughs, Ed.
Burroughs, J.
Buteau-Turcotte,
Cameron, N.
Campeau, O. F.
Caouette, J. B.
Caron, Hon. Juge.
Caron, A. P.
Caron, J. E.
Caron, Naz.
Carrier, S.
Casault, Hon. Juge.
Casault, Honoré.
Casgrain, H. Edm.
Catellier, Dr. L.
Cauvin, Rév. P. Eug.
Cazeau, Mgr. Chs. F.
Cazeau, Vincent.
Chabot, M. H.
Chamberland, Chs.
Chaperon, J. A. E.
Charest, Z.
Chartré, Chs.
Chateauvert, V.
Chauveau, Alex.
Chinic, E. W.
Chouinard, Arm.
Chouinard, H. J. J. B.
Cimon, Alf.
Cinq-Mars, Chs.
Clouet, P. O.
Cloutier, Alf.
Collet, Rév. C. A.
Collin et frère.
Corriveau, Ls.
Côté, J.
Côté, L. G.
Côté, J.
Côté, Jean.
Côté, Siméon.
Cousin, P.
Couture, Ed.
Croteau, F. R.
Curodeau, Frs.

Daly, John. P.
D'Anjou, F.
D'Auteuil, P. Aug.
Dawson, G. T.
Déchène, A. A.
Delâge, J. B.
Delagrave, Cyr.
Delagrave, Dr. Chs.
Delagrave, H.
Delisle, Clod.
Delisle, Sam.
Delisle, O. S.
Délorier, Oliv.
Demer, A. E.
Demers, A. E.
Demers, Jos.
Déry, F. X.
Déry, Jos. E.
Deslauriers, F. N.
Dessaint, Alex.
Dion, Arth.
Dion, Esique.
Dion, F. X.
Dionne, Dr. N. E.
Dionne, Oct.
Dolbec, E.
Donati, Jos.
Dorion, Alf.
Dorion, L. E.
Dorval, P.
Dostie, Ed.
Doucet, Eug,
Drolet, A. O.
Drolet, Ls.
Drouin, F. X.
Drouin, L.
Dubé, Jos.
Dubeau, E. J.
Dubeau, J. B. Z.
Duchesnay, Ed. J.
Dufresne, J. B. R.
Dufresne, L. N.
Dugal, Cér.
Dugal, Ephr.
Dugal, Ed.
Dumontier, Jean.
Dunn, Oscar.
Dupré, Edm.
Duquet, Cyr.
Du Saut Ls. T.
Duval, Hon. Juge.
Eschambault, A. M. F. d'
Evanturel, Eud.
Faguy, Nap.
Falardeau, L. P.
Faucher de St. M.
Faucher, N. C.
Filteau, E. A.
Fiset, Dr. M.
Fiset, L. J. C.
Fluet, Arth.
Fontaine, J. O.
Fortier, J. E.
Fortier, Ls.
Fournier, D. E.
Fraser, Rév. G. R.
Fréchette, E. R.
Fréchette, F.

Fréchette, On.
Fréchette, Ovide.
Frémont, J. J.
Frenette, J. O. A.
Frenette, L. E.
Fuchs, Geo. D.
Gaboury, F.
Gagnon, Erm.
Gagnon, Rév. F. C.
Gagnon, F. X.
Gagnon, L. P.
Gagnon, Math.
Garant, F. X.
Gauthier, Frs.
Gauvin, Pat.
Gauvreau, Elz.
Gauvreau, F. E.
Gauvreau, G. F.
Gauvreau, P.
Genest, Ls.
Genest, P. M. A.
Gervais, L. B.
Giard, Arth.
Gibaut, Frs.
Giguère, Dr. J. P.
Giguère, Frs.
[illegible]bert, Jos.
[illegible]gras, Aug.
Gingras, Dr. Chs. E.
Girard, J. A.
Girardin, Aug.
Giroux, Edm.
Godbout, P. E.
Gosselin, Rév. F. X.
Gosselin, D.
Gourdeau, J. G.
Goyette, Alph.
Grégoire, Jos.
Gregory, John U.
Grenier, Alf.
Grenier, Her.
Grenier, Nap.
Guay, D.
Guillet, G.
Guimond, J. E.
Hallaire, Arth.
Hamel, Alf.
Hamel, A.
Hamel, F. E.
Hamel, J. B.
Hardy, W. S.
Hébert, F. X.
Hochu, Alonzo.
Houde, Barth.
Hudon, F. E.
Hudon, Rév. E. E.
Hudon, Jas. A. G.
Huot, Ed.
Huot, Emm.
Huot, H.
Huot, L. H.
Huot, Philéas.
Huot, Philippe.
Institut Canadien.
Jacot, Emile.
Joly, H. G.
Joncas, Chs.
Julien, Chs. A.

Kérouack, Frs.
Labbé, J. O.
Laberge, Alph.
Laberge, Aug.
Labrecque, Cyp.
Labrecque, C. O.
Lacasse, D.
Lacasse, L.
Lacroix, C. F.
Lacroix, F.
Ladrière, L. P.
Laforce, N.
Lafrance, C. J. L.
Lafrance, G. A.
Laliberté, F.
Laliberté, J. B.
Laliberté, Rév. N.
Langelier, Chs.
Langelier, Frs.
Langlois, C. A.
Langlois, Chs.
Langlois, Eus.
Langlois, J. A.
Langevin, J.
Lapointe, G.
LaRue, Achille.
LaRue, Jules, E.
Lauzé, Anth.
LeBel, A. W.
LeBrun, J. B.
Leclerc, Alf.
Leclerc, U.
Ledroit, Théoph.
Lefebvre, Em.
Légaré, Alph.
Légaré, Chs.
Légaré, Jér.
Légaré, P.
Legendre, N.
Lemieux, Alf.
Lemieux, F. X.
Lemieux, Léon.
Lemieux, Oct.
Lemieux, Th. L.
LeMoine, Alex.
LeMoine, Gasp.
Lepage, Rév. A.
Lepage, Frs.
Lepage, F. X.
Leroux-Cardinal, A.
Léry, W. B. de,
Lesage, S.
L'Espérance, Chs.
Lessard, Rév. P.
Lessard, Ls.
Létourneau, Jos.
Livernois, V.
Lortie, Gasp.
Lt-Gouverneur, Son Ex. le
Lyndsay, Craf.
Lyonnais, L. B.
Mackay, Dr. J. M.
Mackay, P.
Malouin, Jas.
Marcoux, L. C.
Martel, C. E.
Martel, Rév. J. L.
Martel, J. B.

Martel, Jos.
Martel, J. B.
Marmette, Jos.
Marquette, B.
Marcotte, Ls.
Martineau, J. E.
Masson, P.
Matte, Nap.
McDonald, A. R.
Miles, H. H.
Miller, W. J.
Minguy, J.
Moisan, Sam.
Moisan, Mich.
Montambault, D. J.
Montpetit, A. N.
Moreau, Ed.
Morency, C.
Morin, P. A.
Morisset, F.
Morissette, Alf.
Muir, Chev. G. M.
Murphy, M. P.
Nadeau, Rév. E.
Noël, Léonidas.
Normand, Frs.
Normand, J. A.
O'Brien, Ed.
Otten, J.
Pagé, Benj.
Pageau, Chs.
Pageau, Hec.
Papineau, Rév. Ad.
Pâquet, J. C.
Parant, Ed.
Parent, Frs.
Paré, J. Alph.
Patry, J. H.
Patry, Mme. F.
Peachy, Ferd.
Pelchat, J. E.
Pelletier, Hon. C. A. P.
Pelletier, Elz.
Pelletier, H. Cyr.
Pelletier, Phil.
PetitClerc, Et.
Philbert, Ed.
Picard, L. M.
Pichette, Ad.
Plamondon, Rév. F. X.
Plante, D.
Plante, J. R.
Potvin, Ol.
Potvin, Thos.
Proulx, Narc.
Proulx. P. C.
Pruneau, A. P.
Pruneau, J. B.
Rémillard, Ed.
Renaud, Jos.
Renaud, J. L.
Rinfret, Dr. R.
Rinfret G. E. T.
Riverin, A. D.
Robitaille, Hon. Théod.
Robitaille Adol.
Robitaille, Arth.
Robitaille, G. Elz.

Robitaille, J.
Robitaille, Ol.
Robitaille, W. E. M.
Rodier, E.
Rouillard, Adol.
Rouillard, Eug.
Rouillard, Ph.
Rouleau, Fort.
Rouleau, Jos.
Rousseau, A. E.
Rousseau, Ant.
Roussel, Jos. R.
Roy, Dr. Frs.
Roy, Geo.
Roy, Hon. juge.
Roy, Léon.
Roy, Odilon.
Saucier, F. X. R.
Sauviat, F. X.
Séminaire, Le
Sheppard, W. G.
Simard, E.
Simoneau, L.
Smith, Aug.
Soulard, Jos.
Stafford, Lawr.
St. George, Dr. Alf. de
St. George, G. A. de
St. Hilaire, Ed.
St. Laurent, Elz.
St. Laurent, F. A.
St. Laurent, F. X.
St. Michel, Chs.
Suzor, Cyr. T.
Sylvain, Thos.
Taché, E. E.
Taché, Jules.
Tailhond, Chs. G.
Talbot, J. W.
Tardif, J.
Terreau, Alph.
Tessier, Hon. Juge.
Tessier, Cyr.
Tessier, Jules
Têtu, L.
Tremblay, P. A.
Trudelle, Edm.
Turcot, A.
Turcotte, Arth. J.
Turcotte, Eug. P.
Turcotte, J. N.
Turcotte, Naz.
Turcotte, P. J. O.
Turgeon, Alph.
Vallée, Dr. A.
Vallée, L. P.
Vallée, P.
Vallière, Ph.
Vallière, M.
Vandry, Jos.
Vandry, Z.
Van Felson, G.
Vaurard, L.
Venner, Dr. T. A.
Verge, Dr. Chs. A.
Vézina, Alf.
Vézina, G.
Vien, P. S.

Vohl, Cyp.
Voyer, J. B.
Wyse, Mme. G.
St. Agapit.
Martin, Rév. J.
St. Alphonse.
Beaudet, Rév. H.
St. André.
Marquis, M. C.
St. Anne de Beaupré.
Gauvreau, Rév. Ant.
Vézina, Aug. N.
Ste. Anne de la Pérade.
Ross, Hon. J. J.
St. Cyr, D. N.
Ste. Anne Lapocatière.
Poiré, Rév. C. E.
Roy, Chs. Frs.
St. Basile.
Collette, H.
St. Benoit.
LeMaire, Hon. J. H.
St. Casimir.
Rousseau, Dr. Eug.
St. Célestin.
Houde, Chs. Ed.
St. Charles de B.
Martineau, Rév. D.
St. David de L'A. R.
Bourassa, P. E.
Levasseur, Jos.
Proulx, Ls.
St. Edouard de Nap.
Lafontaine, Dr. L. D.
St. Eustache.
Champagne, Chs. L.
Ste. Famille, I. O.
Drouin, Alph.
Prémont, Jos.
Rousseau, Rév. U.
St. François de la B.
Pérusse, Rév. Lud.
St. François I. O.
Fortier, Rév. Frs. N.
St. Frédéric de la B.
Hoffman, Rév. J.
LeGendre, Alf.
Ste. Geneviève.
Massicotte, Col. N.
St. George de la B.
Bussières, A. G.
Dulac, F. X.
St. Gervais.
Roy, Rév. J. Ed.
St. Guillaume d'Up.
Desaulniers, A. L.
St. Henri de L.
Brochu, R. C.
Collet, Chs. A.
Fortier, Ad.
Légaré, Ul.
Roy, Gilbert
St. Hyacinthe.
Raymond, Mgr. J. S.
St Jean Bte. Mont.
Poitevin, Dr. J. C.

St. Jean Deschaillons.
Casgrain, Rév. G. F.
Levasseur, P. C.
St. Jean d'I.
Marchand, F. G.
St. Jean N.-B.
Landry et Cie.
St. Jean Port Joli.
Verrault, P. G.
Ste. Jeanne de N.
Beaudry, A.
St. Joseph de la B.
Bélanger, Dlle. Hélène
Doran, Daniel
Groleau, Jos.
Jacques, J.
Lambert, Naz.
Langlois, A.
LeGendre, F.
Morin, Jos.
Morisset, F.
Roy, P. Ant.
Roy, J. E.
Taschereau, Alph.
Taschereau, G. O.
Taschereau, Linière
Théberge, S.
Vézina, E.
Vézina, Z.
Ste. Julie de S.
Dubé, Rév. P.
St. Lambert.
Labonté, Thos.
St. Laurent de J.-C.
Beaudet, Rév. P. P.
LeCavalier, N. M.
LeMay, Rév. P. A.
St. Laurent, I. O.
Lapierre, Z.
St. Liboire.
Dupont, F.
St. Marcel.
Cadoret, Mme Philonise.
Ste. Marie de la B.
Chaperon, Rév. J. T. A.
Ste. Marthe.
Lefèbre, Ant.
St. Maurice.
Bistodeau, G. E.
Blondin, J. A. B.
Duprat, P. U.
Grénier, Dr. P.
Laplante, Rév. M.
Neault, P.
Prince, Rév. J. O.
Thibodeau, Frank.
St. Michel Yam.
Boivin, Edm.
St. Nicolas.
Bureau, Rév. J. A.
Pâquet, Théod.
Ste. Philomène.
Laberge, Dr. E.
St. Pierre I. O.
LeMoine, C. E.
St. Pierre Lesbecquets.
Garceau, Rév. Chs. Z.

St. Romuald.
Guay, Dr. P. M.
Guay, George.
St. Urbain.
Gauthier, Onés.
St. Victor de Tr.
Bolduc, Jos.
Terrebonne.
Masson, L. R.
Tinwick.
Bochet, Rév. C.

Trois-Rivières.
Malhiot, Hon. G.
Verchères.
Lussier, Dlle Azélie.
Warwick.
Laliberté, E. H.
Triganne, Ls.
Vézina, Mme. Dam.
Yamachiche.
Desaulniers, Frs. L.

LE MAUDIT

ou

PICOUNOC ;

(*Suite du PÈLERIN DE STE. ANNE.*)

---

2 Volumes de 300 pages chacun à 50 cents le volume,

Je prie les personnes qui veulent bien souscrire à ce roman nouveau, de me donner leurs noms dès à présent, car je règle nécessairement le tirage de mes livres sur les listes de souscription.

PAMPHILE LeMAY.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06580 6476

A 498345 DUPL